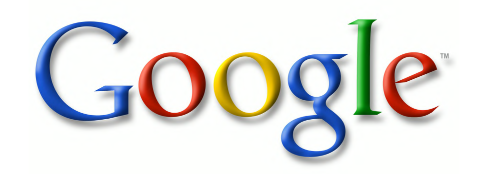
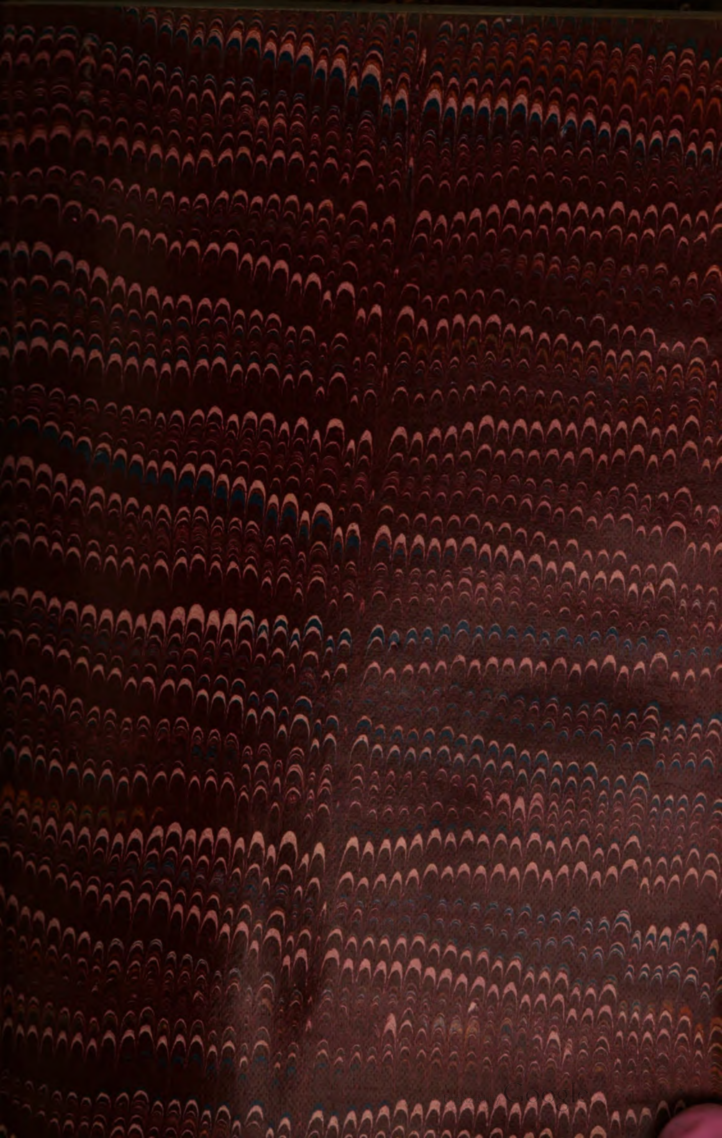





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA

GUERRE DES FEMMES.

LA GUERRE DES FEMMES

PAR

Alexandre Dumas.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1845


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1958
LIBRARY

XVIII

Le chemin se fit pour Canolles plus tristement encore qu'il ne s'y était attendu. En effet, au cheval qui donne au prisonnier même le mieux gardé un faux air de liberté, avait succédé la voiture, mauvaise patache de cuir dont on a conservé la forme et les cahots en Touraine; en outre, Canolles avait les genoux enchevêtrés dans ceux d'un homme au nez d'aigle, dont la main reposait avec une espèce

d'amour-propre sur la crosse d'un pistolet de fer. Quelquefois la nuit, car il dormait le jour, il espérait surprendre la vigilance du nouvel Argus; mais à côté du nez d'aigle brillaient deux grands yeux de hibou, ronds, flamboyants et tout à fait propres aux observations nocturnes; de sorte que, de quelque côté qu'il se tournât, Canolles voyait toujours ces deux yeux ronds luire dans la direction de son regard.

Pendant qu'il dormait, un des deux yeux dormait aussi, mais un seul; c'était une faculté que la nature avait donnée à cet homme de ne dormir que d'un œil.

Deux jours et deux nuits se passèrent pour Canolles en funèbres réflexions; car la forteresse de l'île Saint-George, forteresse assez innocente cependant, prenait aux yeux du prisonnier des proportions effrayantes à mesure que la crainte et le remords envahissaient plus profondément son cœur.

Le remords, parce qu'il comprenait que sa mission près de madame la princesse était une mission de confiance dont il avait fait bon marché à ses amours, et que le résultat de la faute qu'il avait commise en cette occasion était ter-

rible. A Chantilly, madame de Condé n'était qu'une femme fugitive. A Bordeaux, madame de Condé était une princesse rebelle.

La crainte, parce qu'il savait par tradition les sombres vengeances d'une Anne d'Autriche en colère.

Autre remords plus sourd, mais peut-être plus poignant que le premier. Il y avait de par le monde une femme jeune, belle, spirituelle, une femme qui n'avait usé de son influence que pour le pousser en avant, qui n'avait usé de son crédit que pour le protéger; une femme qui, par son amour pour lui, avait vingt fois risqué sa position, son avenir, sa fortune; eh bien, cette femme, non-seulement la plus charmante des maîtresses, mais encore la plus dévouée des amies, il l'avait quittée brutalement sans excuse, sans cause, au moment où elle songeait à lui, et au lieu de se venger, elle l'avait poursuivi de nouvelles grâces, et son nom, au lieu de se présenter à lui avec l'accent du reproche, avait résonné à son oreille avec la douceur caressante d'une faveur presque royale. Il est vrai que cette faveur était arrivée dans un mauvais moment, dans un moment où, certes, Canolles eût préféré une disgrâce, mais

était-ce la faute de Nanon ? Nanon n'avait vu dans cette mission près de Sa Majesté qu'un agrandissement de fortune et de considération pour l'homme auquel elle songeait incessamment.

Aussi, tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois, et j'en demande pardon à mes lectrices, ce phénomène, incompréhensible pour elles, qui n'ont jamais qu'un amour, est commun chez nous autres hommes, aussi, dis-je, tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois comprendront-ils qu'à mesure que Canolles s'enfonçait dans ses réflexions, Nanon reprenait de plus en plus sur son esprit son influence qu'il croyait perdue. Les aspérités anguleuses du caractère, qui blessent dans le frottement de l'intimité et font naître de passagers dépits, s'effacent à distance, tandis qu'au contraire certains souvenirs plus doux reprennent leur intensité avec la solitude. Enfin, c'est chose triste à dire, l'amour éthéré, qui ne promettait que des faveurs, se volatilise dans l'isolement ; tandis que, dans l'isolement, au contraire, l'amour matériel se représente à la mémoire, armé de ses jouissances terrestres, qui ont bien leur prix. Belle et perdue, bonne

et trompée, voilà ce que paraissait maintenant Nanon à Canolles.

C'est que Canolles descendait en lui-même avec naïveté, et non pas avec le mauvais vouloir de ces accusés qu'on force à une confession générale. Que lui avait fait Nanon pour qu'il l'abandonnât? Que lui avait fait madame de Cambes pour qu'il la suivît? Qu'y avait-il donc de si désirable et de si magnifiquement amoureux dans le petit cavalier de l'auberge du Veau d'or? Madame de Cambes l'emportait-elle d'une façon si triomphante sur Nanon? Est-ce que les cheveux blonds priment assez les cheveux noirs pour qu'on se rende parjure et ingrat envers sa maîtresse, traître et déloyal envers son roi, dans le seul but de changer ces tresses noires contre des tresses blondes? Et cependant, ô misère de l'organisation humaine! Canolles se faisait tous ces raisonnements pleins de sens, comme on voit, et Canolles ne se persuadait pas.

Le cœur est plein de mystères pareils qui font le bonheur des amants et le désespoir des philosophes.

Cela n'empêchait pas Canolles de s'en vouloir à lui-même et de se gourmander d'importance.

— Je vais être puni, se disait-il, pensant que la punition efface la faute; je vais être puni, tant mieux! Il y aura là-bas quelque bon capitaine, fort rude, fort insolent, fort brutal, qui me lira, du haut de sa dignité de geôlier en chef, un ordre de M. de Mazarin; qui m'indiquera, du doigt, un cul de basse-fosse, et qui m'enverra croupir à quinze pieds sous terre, avec les rats et les crapauds, tandis que j'aurais pu vivre au jour et fleurir au soleil, dans les bras d'une femme qui m'aimait, que j'ai aimée, et, ma foi! que j'aime peut-être encore.

« Maudit petit vicomte, va! pourquoi servais-tu d'enveloppe à une si charmante vicomtesse?

« Oui; mais y a-t-il au monde une vicomtesse qui vaille ce que celle-ci va me coûter?

« Car ce n'est pas le tout que le gouverneur, et le cachot à quinze pieds sous terre; si l'on me croit traître, on ne laissera pas les choses à moitié éclairées; on me cherchera noise sur ce séjour à Chantilly, que je n'expierais pas assez, j'en conviens, s'il avait été plus fructueux pour moi; mais qui m'a rapporté en tout, de compte fait, trois baisers sur

la main. Triple sot, qui ayant la force, et pouvant en abuser, n'en ai pas usé! Pauvre cervelle, comme dit M. de Mazarin, qui a trahi, et qui ne s'est pas fait payer sa trahison! Or, qui me la payera maintenant?

Et Canolles haussait les épaules, répondant avec mépris par le mouvement à l'interrogation de sa pensée.

L'homme aux yeux ronds, qui, si clairvoyant qu'il fût, ne pouvait rien comprendre à cette pantomime, le regardait avec étonnement.

— Si l'on m'interroge, continua Canolles, je ne répondrai pas, car qu'aurais-je à répondre? Que je n'aimais pas M. de Mazarin? Alors il ne fallait pas le servir. Que j'aimais madame de Cambes? La belle raison à donner à une reine et à un premier ministre! Je ne répondrai donc pas. Mais les juges sont personnages fort susceptibles; lorsqu'ils interrogent, ils veulent qu'on réponde; il y a des coins brutaux dans les geôles de province; on me brisera ces petits genoux dont j'étais si fier, et l'on me renverra tout disloqué à mes rats et à mes crapauds. J'en resterai toute ma vie cagneux comme M. le prince de

Conti, ce qui est fort laid, en supposant même que la clémence de Sa Majesté me couvre de son aile, ce qu'elle se gardera bien de faire.

Il y avait encore, outre ce gouverneur, ces rats, ces crapauds, ces coins, certains échafauds où l'on décapite les rebelles, certains poteaux où l'on pend les traîtres, certaines places d'armes où l'on fusille les déserteurs. Mais cela, pour un beau garçon comme Canolles, ce n'était rien, on le comprend, en comparaison des genoux cagneux.

Il résolut donc d'en avoir le cœur net et d'interroger son compagnon de route à ce sujet.

Les yeux ronds, le nez d'aigle et l'air renfrogné du personnage n'encourageaient que médiocrement le prisonnier à hasarder du dialogue. Cependant, comme, si impassible que soit une figure, il est impossible qu'il n'y ait pas des moments où elle se déride quelque peu, Canolles profita d'une seconde où une grimace, qui ressemblait à un sourire, passait sur le visage de l'exempt subalterne qui faisait sur lui si bonne garde.

— Monsieur?... dit-il.

— Monsieur?... répondit l'exempt.

— Excusez-moi si je vous arrache à vos réflexions.

— Il n'y a pas d'excuse, monsieur ; je ne réfléchis jamais.

— Ah diable ! vous êtes doué là d'une heureuse organisation, monsieur !

— Aussi je ne me plains pas.

— Eh bien, ce n'est pas comme moi, car j'ai bonne envie de me plaindre.

— De quoi, monsieur ?

— De ce qu'on m'enlève ainsi, au moment où j'y pensais le moins, pour me conduire je ne sais où.

— Si fait, monsieur, vous le savez, car on vous l'a dit.

— C'est juste. Nous allons à l'île Saint-George, n'est-ce pas, monsieur ?

— Parfaitement.

— Croyez-vous que j'y reste longtemps ?

— Je l'ignore, monsieur ; mais à la manière dont vous m'êtes recommandé, je pense que oui.

— Ah ! ah ! Et c'est fort laid l'île Saint-George ?

— Vous ne connaissez pas la forteresse ?

— A l'intérieur, non ; je n'y suis jamais entré.

— Monsieur, ce n'est pas beau ; et à part les appartements du gouverneur qu'on vient de faire remettre à neuf et qui sont fort agréables, à ce qu'il paraît, le reste de l'habitation forme une assez triste demeure.

— Bien. Pensez-vous qu'on m'interroge?

— C'est assez la coutume.

— Et si je ne réponds pas?

— Si vous ne répondez pas?

— Oui.

— Diable! dans ce cas, vous le savez, il y a la question.

— Ordinaire?

— Ordinaire ou extraordinaire, c'est selon l'accusation... De quoi êtes-vous accusé, monsieur?

— Mais, dit Canolles, j'ai peur d'être accusé de crime d'État.

— Ah! dans ce cas, vous jouissez de la question extraordinaire... Dix pots...

— Comment, dix pots?

— Oui.

— Que dites-vous?

— Je dis que vous aurez les dix coquemars.

— C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-George?

— Dame! monsieur, vous comprenez, sur la Garonne...

— C'est juste; on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars?

— Trois seaux, trois seaux et demi.

— J'enflerai alors.

— Un peu. Mais si vous avez la précaution de vous faire bien venir du geôlier...

— Eh bien?

— Vous aurez bonne composition.

— Et en quoi consiste-t-il, s'il vous plaît, le service que le geôlier peut me rendre?

— Il peut vous faire boire de l'huile.

— L'huile est donc un spécifique?

— Souverain! monsieur.

— Vous croyez?

— J'en parle par expérience; j'ai bu...

— Vous avez bu?...

— Pardon. Je voulais dire j'ai vu. L'habitude de parler avec des Gascons fait que je prononce parfois les B comme les V, et *vice versâ*.

— Vous disiez donc, dit Canolles, ne pouvant s'empêcher de sourire, malgré la gravité

de la conversation, vous disiez donc que vous aviez vu...

— Oui, monsieur; j'ai vu un homme boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait convenablement préparé les voies. Il est vrai qu'il enfla, comme c'est l'habitude; mais avec un bon feu on le fit désenfler sans trop d'avaries. C'est là l'essentiel de la seconde partie de l'opération. Retenez bien ces deux mots : Chauffer sans brûler.

— Je comprends, fit Canolles. Monsieur était exécuteur des hautes œuvres, peut-être?

— Non, monsieur! répliqua son interlocuteur avec une modestie confite de politesse.

— Aide, peut-être?

— Non, monsieur, curieux amateur seulement.

— Ah! ah! et monsieur s'appelle...

— Barrabas.

— Beau nom, vieux nom, connu avantageusement dans les Écritures.

— Dans la Passion, monsieur.

— C'est ce que je voulais dire; mais, par habitude, je me suis servi de l'autre locution.

— Monsieur préfère les Écritures ; monsieur est donc huguenot ?

— Oui, mais huguenot très-ignorant. Croiriez-vous que je sais à peine trois mille vers de psaumes.

— En effet, c'est bien peu.

— Je retenais mieux la musique... On a été beaucoup pendu et brûlé dans ma famille.

— J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.

— Non, l'on est beaucoup plus tolérant aujourd'hui ; on me submergera, voilà tout.

Barrabas se mit à rire.

Le cœur de Canolles tressaillit de joie, il avait conquis son gardien. En effet, si ce geôlier par intérim devenait son geôlier permanent, il avait toute chance pour obtenir l'huile ; il résolut donc de reprendre la conversation où il l'avait laissée.

— M. Barrabas, dit-il, sommes-nous destinés à être séparés bientôt, ou me ferez-vous l'honneur de me continuer votre compagnie ?

— Monsieur, en arrivant à l'île Saint-George, j'aurai le regret bien vif de vous quitter, il faut que je revienne à notre compagnie.

— Fort bien : vous faites partie alors d'une compagnie d'archers?

— Non, monsieur, d'une compagnie de soldats.

— Levée par le ministre?...

— Non, monsieur, par le capitaine Cauvignac, celui-là même qui a eu l'honneur de vous arrêter.

— Et vous servez le roi?

— Je crois que oui, monsieur.

— Que diable dites-vous donc là? n'en êtes-vous pas sûr?

— On n'est sûr de rien dans ce monde.

— Alors si vous avez du doute, vous devriez, pour vous fixer, faire une chose.

— Laquelle?

— Me laisser aller.

— Impossible, monsieur.

— Mais je vous payerai honorablement votre complaisance.

— Avec quoi?

— Avec de l'argent, pardieu!

— Monsieur n'en a pas.

— Comment! je n'en ai pas?

— Non.

Canolles se fouilla vivement.

— En effet, dit-il, ma bourse a disparu ; qui donc m'a pris ma bourse?

— Moi, monsieur, répondit Barrabas en saluant respectueusement.

— Et pourquoi cela?

— Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.

Canolles, stupéfait, regarda le digne recors avec admiration, et l'argument lui ayant paru sans réplique, il ne répliqua absolument rien.

Il en résulta que les voyageurs étant retombés dans le silence, le voyage reprit, vers sa fin, l'allure mélancolique qu'il avait eue à son commencement.

XIX

Il commençait de faire petit jour quand la patache arriva au village le plus rapproché de l'île où l'on se rendait. Canolles, sentant la voiture s'arrêter, passa la tête au travers de la petite barbacane, guichet destiné à fournir de l'air à des gens libres, et tout à fait commode pour l'intercepter à des prisonniers.

Un joli petit village, composé d'une centaine de maisons groupées autour d'une église, sur le penchant d'une colline et dominé par

un château, se dessinait noyé dans l'air limpide du matin, et doré par les rayons du soleil qui faisaient fuir devant eux des flocons de vapeurs pareils à des gazes flottantes.

En ce moment la patache montait une côte, et le cocher, descendu de son siége, marchait auprès de la voiture.

— Mon ami, demanda Canolles, êtes-vous de ce pays-ci?

— Oui, monsieur, je suis de Libourne.

— En ce cas, vous devez connaître ce village. Quelle est cette maison blanche? quelles sont ces charmantes chaumières?

— Monsieur, répondit le paysan, ce château, c'est le domaine de Cambes, et le village forme une de ses dépendances.

Canolles tressaillit et passa en un instant du pourpre le plus foncé à une pâleur presque livide.

— Monsieur, dit Barrabas, à l'œil rond duquel rien n'échappait, vous seriez-vous blessé par hasard à ce guichet?

— Non pas... Merci.

Puis, continuant d'interroger le paysan :

— Et à qui appartient cette propriété? demanda-t-il.

— A la vicomtesse de Cambes.

— Une jeune veuve?

— Fort belle et fort riche.

— Et par conséquent fort recherchée.

— Sans doute : belle dot, belle femme; avec cela on ne manque pas de prétendants.

— Bonne réputation?

— Oui, mais enragée pour messieurs les princes.

— En effet, je crois l'avoir entendu dire.

— Un démon, monsieur, un vrai démon.

— Un ange, murmura Canolles, qui, toutes les fois qu'il revenait à Claire, y revenait avec des transports d'adoration. Un ange!

Puis tout haut :

— Habite-t-elle donc ici quelquefois? ajouta-t-il.

— Rarement, monsieur, mais elle y a demeuré longtemps. Son mari l'y avait laissée, et, tout le temps qu'elle y resta, ce fut la bénédiction de la contrée. Maintenant, elle est près de messieurs les princes, à ce qu'on dit.

La voiture, après avoir monté, était prête à descendre : le conducteur fit de la main un signe pour solliciter la permission de se replacer sur son siége. Canolles, qui craignait de

donner des soupçons en continuant l'interrogatoire, rentra sa tête dans la patache, et la lourde voiture reprit le petit trot, son allure extrême.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel, toujours sous le regard de Barrabas, Canolles était resté plongé dans les plus sombres réflexions, la patache fit halte.

— Nous arrêtons-nous ici pour déjeuner? demanda Canolles.

— Nous nous arrêtons tout à fait, monsieur. Nous sommes arrivés. Voici l'île Saint-George. Nous n'avons plus que la rivière à traverser.

— C'est vrai, murmura Canolles. Si près et si loin!

— Monsieur, on vient à nous, dit Barrabas; veuillez vous apprêter à descendre.

Le second gardien de Canolles, qui se tenait sur le siége près du cocher, mit pied à terre et ouvrit la portière, fermant à serrure, et dont il avait la clef.

Canolles ramena ses yeux du petit château blanc qu'il n'avait pas perdu de vue, sur la forteresse qui allait devenir son séjour. Il aperçut d'abord de l'autre côté d'un bras de

rivière assez rapide, un bac, et près de ce bac, un poste de huit hommes et d'un sergent.

Derrière le poste s'élevaient les ouvrages de la citadelle.

— Bon, dit Canolles, j'étais attendu, et les précautions sont prises... Ce sont mes nouveaux gardes? demanda-t-il tout haut à Barrabas.

— Je voudrais répondre pertinemment à monsieur, dit Barrabas; mais, en vérité, je ne sais rien.

En ce moment, après avoir donné un signal qui fut répété par la sentinelle qui montait la garde à la porte du fort, les huit soldats et le sergent montèrent dans le bac, traversèrent la Garonne, et mirent pied à terre au moment même où Canolles quittait le marchepied.

Aussitôt le sergent, voyant un officier, s'approcha de lui et salua militairement.

— Est-ce à M. le baron de Canolles, capitaine au régiment de Navailles, que j'ai l'honneur de parler? demanda le sergent.

— A lui-même, répondit Canolles, étonné de la politesse de cet homme.

Le sergent se retourna aussitôt vers ses

hommes, commanda une prise d'armes, montra du bout de sa pique le bateau à Canolles. Canolles s'y plaça entre ses deux gardes : les huit soldats et le sergent y descendirent après lui, et le bateau s'éloigna du bord, tandis que Canolles jetait un dernier regard vers Cambes, qui allait disparaître derrière un mouvement de terrain.

L'île presque entière était couverte d'escarpes, de contrescarpes, de glacis et de bastions ; un petit fort en assez bon état dominait l'ensemble de tous ces ouvrages. On y pénétrait par une porte cintrée devant laquelle se promenait de long en large la sentinelle.

— Qui vive ? cria-t-elle.

La petite troupe fit halte, le sergent se détacha d'elle, s'avança vers la sentinelle et lui dit quelques mots.

— Aux armes ! cria la sentinelle.

Aussitôt une vingtaine d'hommes dont se composait le poste sortirent d'un corps de garde, et accourant fort empressés, se rangèrent en ligne devant la porte.

— Venez, monsieur, dit le sergent à Canolles.

Le tambour battit aux champs.

— Que veut dire ceci? se demanda le jeune homme.

Et il s'avança vers le fort, ne comprenant plus rien à ce qui s'y passait, car tous ces préparatifs ressemblaient à des honneurs militaires rendus à un supérieur plutôt qu'à des précautions prises envers un prisonnier.

Ce n'était pas le tout : Canolles n'avait pas remarqué qu'au moment même où il descendait de voiture, une fenêtre des appartements du gouverneur s'était ouverte, et qu'un officier avait attentivement examiné les mouvements du bateau et la réception qu'on avait faite au prisonnier et à ses deux recors.

Cet officier, lorsqu'il vit que Canolles venait de mettre le pied dans l'île, descendit rapidement et vint à sa rencontre.

— Ah, ah! dit Canolles en l'apercevant, voici le commandant de la place qui vient reconnaître son locataire.

— En effet, dit Barrabas, il paraît, monsieur, que vous ne languirez pas comme certaines personnes, qu'on laisse des huit jours entiers dans un vestibule; vous serez écroué tout de suite.

— Tant mieux, dit Canolles.

Pendant ce temps, l'officier s'approchait. Canolles se posa dans l'attitude fière et digne d'un homme persécuté.

A quelques pas de Canolles, l'officier mit le chapeau à la main.

— C'est à M. le baron de Canolles que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le prisonnier, je suis en vérité confus de votre politesse. Oui, je suis le baron de Canolles; maintenant traitez-moi, je vous prie, avec la courtoisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

— Monsieur, répondit l'officier, la demeure est toute spéciale; mais, comme pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles...

— Et qui dois-je remercier de ces précautions inusitées? demanda Canolles en souriant.

— Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasion surtout; mais cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

— Si vous l'ordonnez, monsieur, je suis à votre disposition; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend pour vous reconnaître.

— Peste! murmura Canolles, une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier qu'on enferme, voici bien des façons, ce me semble.

Puis, tout haut :

— C'est moi qui suis à vos ordres, monsieur, reprit-il, et tout prêt à vous suivre où vous voulez bien me conduire.

— Permettez-moi donc, dit l'officier, de marcher devant vous pour vous faire les honneurs.

Canolles le suivit, en se félicitant à part lui d'être tombé aux mains d'un homme si courtois.

— Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire; quatre coquemars seulement, lui glissa Barrabas en s'approchant de lui.

— Tant mieux! dit Canolles, j'enflerai moitié moins.

En arrivant dans la cour de la citadelle, Canolles trouva une partie de la garnison sous

les armes. Alors l'officier qui le conduisait tira son épée et s'inclina devant lui.

— Que de façons, mon Dieu! murmura Canolles.

Au même instant le tambour roula sous une voûte voisine; Canolles se retourna, et une seconde file de soldats sortant de cette voûte vint se placer derrière la première.

En ce moment, l'officier présenta deux clefs à Canolles.

— Qu'est-ce que cela? demanda le baron, et que faites-vous?

— Nous accomplissons le cérémonial habituel selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

— Mais pour qui me prenez-vous donc? demanda Canolles au comble de l'étonnement.

— Mais pour ce que vous êtes, ce me semble; pour M. le baron de Canolles.

— Après?...

— Gouverneur de l'île Saint-George.

Un éblouissement faillit jeter Canolles à terre.

— J'aurai, continua l'officier, l'honneur de remettre dans un instant à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues ce matin, accompagnées d'une lettre qui m'annonce l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

Canolles regarda Barrabas, dont les deux yeux ronds étaient fixés sur lui avec une expression de stupéfaction impossible à dire.

— Ainsi, balbutia Canolles, je suis gouverneur de l'île Saint-George?

— Oui, monsieur, répondit l'officier, et Sa Majesté nous a rendus bien heureux par un tel choix.

— Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas erreur? demanda Canolles.

— Monsieur, répondit l'officier, daignez me suivre dans vos appartements, et vous y trouverez vos titres.

Canolles, hébété d'un pareil événement qui était si loin de ressembler à celui auquel il s'attendait, se mit en marche, suivant, sans dire un seul mot, l'officier qui lui montrait le chemin, au milieu des tambours qui recommençaient à battre, des soldats qui présentaient les armes, et de tous les habitants de la forteresse, qui faisaient retentir l'air d'acclamations; saluant, pâle et palpitant, à droite et à gauche, et interrogeant Barrabas d'un œil effaré.

Enfin, arrivé dans un salon assez élégant, et des fenêtres duquel il remarqua tout d'abord qu'on pouvait apercevoir le château de Cambes,

il lut ses provisions, écrites en bonne forme, signées par la reine et contre-signées par le duc d'Épernon.

A cette vue, les jambes manquèrent tout à fait à Canolles, et il tomba stupéfait sur un fauteuil.

Cependant, après toutes les fanfares, les mousquetades, les bruyantes démonstrations des hommages militaires, et surtout après la première surprise que ces démonstrations avaient produite en lui, Canolles désira savoir à quoi s'en tenir au juste sur le poste que la reine lui avait confié, et releva les yeux, que pendant quelque temps il avait tenus fixés sur le parquet.

Il vit alors debout devant lui, non moins stupéfait que lui, son ex-geôlier, devenu son très-humble serviteur.

— Ah! c'est vous, maître Barrabas, lui dit-il.

— Moi-même, M. le gouverneur.

— M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer, et que j'ai toutes les peines du monde à ne pas prendre pour un rêve?

— Je vous expliquerai, monsieur, que lorsque je vous parlais de la question extraordinaire, c'est-à-dire des huit coquemars, je

croyais, foi de Barrabas, vous dorer la pilule.

— Vous étiez donc convaincu, alors?...

— Que je vous conduisais ici pour être roué, monsieur.

— Merci, dit Canolles, frissonnant malgré lui. Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive?

— Oui, monsieur.

— Faites-moi la grâce de me l'exposer alors?

— Monsieur, la voici. La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et, comme à tout prendre vous n'êtes point un homme haïssable, Sa Gracieuse Majesté vous aura récompensé de ce qu'elle vous avait trop puni.

— Inadmissible, répondit Canolles.

— Inadmissible, vous croyez?

— Invraisemblable, du moins.

— Invraisemblable?

— Oui.

— En ce cas, M. le gouverneur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très-humbles salutations; vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-George : excellent vin, gibier que fournit la plaine, poisson qu'à

chaque marée apportent les barques de Bordeaux et les femmes de Saint-George; monsieur, ah! voilà qui est miraculeux.

— Très-bien; je tâcherai de suivre vos conseils; prenez ce bon signé de moi, et passez chez le payeur qui vous comptera dix pistoles. Je vous les donnerais bien; mais puisque par prudence vous m'avez pris mon argent...

— Et j'ai bien fait, monsieur, s'écria Barrabas; car enfin si vous m'aviez corrompu, vous auriez fui, et si vous aviez fui, vous auriez tout naturellement perdu la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

— Très-puissamment raisonné, maître Barrabas. J'ai déjà remarqué que vous étiez de première force sur la logique. En attendant, prenez ce papier comme un témoignage de votre éloquence. Les anciens, comme vous le savez, représentaient l'éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient des lèvres.

— Monsieur, reprit Barrabas, si j'osais vous faire observer que je crois inutile de passer chez le payeur...

— Comment! vous refusez? s'écria Canolles étonné.

— Non pas, Dieu m'en garde! Je n'ai pas, grâce au ciel, de ces fausses fiertés; mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur votre cheminée, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

— Vous vous connaissez en cordons, maître Barrabas, dit Canolles tout surpris; car, en effet, il y avait sur la cheminée un coffre de vieille faïence incrusté d'argent, avec des émaux de la renaissance. Nous allons voir si vos prévisions sont justes.

Canolles souleva le couvercle du coffre et trouva effectivement une bourse, et dans cette bourse mille pistoles avec ce petit billet :

« Pour la caisse particulière de M. le gouverneur de l'île Saint-George. »

— Corbleu! dit Canolles en rougissant, la reine fait bien les choses.

Et malgré lui, les souvenirs de Buckingham lui revinrent en tête; peut-être la reine avait-elle vu derrière quelque tapisserie la figure victorieuse du beau capitaine; peut-être le protégeait-elle d'un intérêt fort tendre; peut-être... On se souvient que Canolles était Gascon.

Malheureusement la reine avait alors vingt

ans de plus que du temps de M. de Buckingham.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'elle vînt, Canolles puisa dans la bourse et y prit dix pistoles qu'il remit à Barrabas, lequel sortit en faisant les révérences les plus réitérées et les plus respectueuses.

XX

Barrabas sorti, Canolles appela l'officier, et le pria de le guider dans la revue qu'il voulait passer de ses nouveaux États.

L'officier se mit aussitôt à ses ordres. A la porte il trouva une espèce d'état-major se composant des autres personnages principaux de la citadelle ; conduit par eux, causant avec eux, se faisant expliquer toutes les ressources de la localité, il vit les bastions, les glacis, les demi-lunes, les casemates, les caves et les greniers. Enfin, à onze heures du matin, il rentra après

avoir tout visité. Son escorte alors se dissipa, et Canolles resta seul avec le premier officier qu'il avait rencontré d'abord.

— Maintenant, lui dit celui-ci en s'approchant mystérieusement de lui, il ne reste plus à M. le gouverneur qu'un seul appartement et une seule personne à voir.

— Plaît-il ? demanda Canolles.

— L'appartement de cette personne est là, dit l'officier en étendant le doigt vers une porte qu'en effet Canolles n'avait point encore ouverte.

— Ah ! il est là ? dit Canolles.

— Oui.

— Et la personne aussi ?

— Oui.

— Très-bien. Mais pardon : je suis très-fatigué d'avoir voyagé nuit et jour, et n'ai point ce matin la tête bien saine ; expliquez-vous donc un peu plus clairement, je vous prie.

— Eh bien, M. le gouverneur, continua l'officier avec son sourire le plus fin, l'appartement...

— De la personne..., reprit Canolles.

— Qui vous attend, est là. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ?

Canolles fit un mouvement comme s'il revenait du pays des abstractions.

— Oui, oui, très-bien, dit-il ; et je puis y entrer ?

— Sans doute, puisqu'on vous y attend.

— Allons donc ! dit Canolles.

Et, le cœur battant à rompre sa poitrine, n'y voyant plus, sentant se confondre ses craintes et ses désirs, au point de craindre de devenir fou, Canolles poussa une seconde porte et aperçut derrière une tapisserie la rieuse et petillante Nanon, qui poussa un grand cri comme pour lui faire peur et vint jeter ses deux bras au cou du gentilhomme.

Canolles demeura inerte, les bras pendants, l'œil atone.

— Vous ! balbutia-t-il.

— Moi ! dit-elle en redoublant ses rires et ses baisers.

Le souvenir de ses torts traversa l'esprit de Canolles qui, devinant sur-le-champ le nouveau bienfait de cette fidèle amie, resta écrasé sous le poids du remords et de la reconnaissance.

— Ah ! dit-il, c'est donc vous qui m'avez sauvé, pendant que je me perdais comme un

insensé; vous veillez sur moi; vous êtes mon ange tutélaire.

— Ne m'appelez point votre ange, car je suis un diable, dit Nanon; seulement, je n'apparais qu'aux bons moments; avouez-le?

— Vous avez raison, chère amie; car, en vérité, je crois que vous me sauvez de l'échafaud.

— Je le pense aussi. Ah çà! baron, comment donc fîtes-vous, vous, si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par ces mijaurées de princesses?

Canolles rougit jusqu'au blanc des yeux; mais Nanon avait pris le parti de ne rien voir de cet embarras.

— En vérité, dit-il, je ne sais; je ne comprends pas moi-même.

— Oh! c'est qu'elles sont rusées. Ah! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes! Que m'a-t-on conté? On vous a montré, à la place de la jeune princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un soliveau... quoi donc?

Canolles sentait la fièvre monter de ses doigts tremblants à son cerveau extravasé.

— J'ai cru voir la princesse, dit-il, je ne la connaissais pas.

— Et qui était-ce donc?

— Une dame d'honneur, je crois.

— Ah! pauvre garçon, c'est la faute de ce traître de Mazarin. Aussi, que diable! quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. Si vous eussiez eu ou vu seulement un portrait de madame la princesse, vous l'eussiez certainement reconnue. Mais ne parlons plus de cela. Savez-vous que cet affreux Mazarin, sous prétexte que vous aviez trahi le roi, voulait vous faire jeter aux crapauds?

— Je m'en doutais.

— Mais moi j'ai dit : Faisons-le jeter aux Nanons. Ai-je bien fait, dites?

Canolles, tout préoccupé qu'il était du souvenir de la vicomtesse, Canolles, quoiqu'il portât sur son cœur le portrait de la vicomtesse, Canolles ne put tenir à cette bonté exquise, à cet esprit rayonnant dans les plus beaux yeux du monde : il baissa la tête et appuya ses lèvres sur la jolie main qu'on lui tendait.

— Et vous êtes venue m'attendre ici?

— J'allais vous trouver à Paris pour vous ramener ici. Je vous apportais votre brevet;

cette absence m'était longue; M. d'Épernon seul retombait de tout son poids sur ma vie monotone. J'appris votre déconvenue. A propos, j'avais oublié de vous dire : vous êtes mon frère, vous savez?...

— J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

— Sans doute on nous avait trahis. La lettre que je vous écrivais était tombée en de méchantes mains. Le duc est arrivé furieux. Je vous ai nommé, avoué pour mon frère, pauvre Canolles, et nous sommes maintenant protégés par la plus légitime union. Vous voilà presque marié, mon pauvre ami.

Canolles se laissa emporter par l'incroyable entraînement de cette femme. Après avoir baisé ses blanches mains, il baisa ses yeux noirs... L'ombre de madame de Cambes dut s'enfuir en se voilant lugubrement la tête.

— Dès lors, continua Nanon, j'ai tout prévu, tout arrêté; j'ai fait de M. d'Épernon votre protecteur ou plutôt votre ami; j'ai fléchi le courroux de Mazarin. Enfin, j'ai choisi pour retraite Saint-George, car, vous le savez, cher ami, on veut toujours me lapider. Il n'y a que vous au monde qui m'aimiez un peu, mon

cher Canolles. Voyons, dites-moi donc que vous m'aimez !

Et la ravissante sirène, jetant ses deux bras au cou de Canolles, plongea son regard ardent dans les yeux du jeune homme, comme pour aller chercher sa pensée au plus profond de son cœur.

Canolles sentit dans ce cœur, où cherchait à lire Nanon, qu'il ne pouvait rester insensible à tant de dévouement. Un secret pressentiment lui disait qu'il y avait quelque chose de plus que l'amour dans Nanon, qu'il y avait de la générosité, et que non-seulement elle aimait, mais encore qu'elle pardonnait.

Le jeune homme fit un signe de tête qui répondait à la demande de Nanon, car de bouche il n'eût osé lui dire qu'il l'aimait, quoique au fond de sa poitrine tous ses souvenirs plaidassent en sa faveur.

— J'ai donc choisi, continua-t-elle, l'île Saint-George, pour mettre en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne. Quel autre que l'homme qui m'aime, me suis-je dit, peut défendre ma vie? Quel autre que mon maître peut me conserver mes trésors? Tout est dans vos mains, cher ami, existence et

richesses : veillerez-vous soigneusement sur tout cela? serez-vous fidèle ami et gardien fidèle?

En ce moment une trompette résonna dans la cour, et vint vibrer dans le cœur de Canolles; il avait devant lui l'amour plus éloquent qu'il n'avait jamais été, il avait à cent pas de lui la guerre menaçante, la guerre qui enflamme et qui enivre.

— Oh! oui, Nanon, s'écria-t-il, votre personne et vos biens sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour vous sauver du moindre danger.

— Merci, dit-elle, mon noble chevalier, je suis aussi sûre de votre courage que de votre générosité. Hélas! ajouta-t-elle en souriant, je voudrais être aussi sûre de votre amour!

— Oh! murmura Canolles, soyez certaine...

— Bien, bien, dit Nanon, l'amour ne se prouve point par des serments, mais par des actions; par ce que vous ferez, monsieur, nous jugerons votre amour.

Et passant autour du cou de Canolles les plus beaux bras du monde, elle pencha sa tête sur la poitrine palpitante du jeune homme.

— Maintenant il faut qu'il oublie..., se dit-elle, et il oubliera.

XXI

Le même jour où Canolles avait été arrêté à Jaulnay sous les yeux de madame de Cambes, celle-ci était partie avec Pompée pour aller rejoindre madame la princesse, qui était en vue de Coutras.

Le premier soin du digne écuyer fut d'essayer de prouver à sa maîtresse que si la bande de Cauvignac n'avait exigé aucune rançon ni commis aucune violence à l'endroit de la belle voyageuse, c'était à sa mine résolue et à son

expérience de la guerre qu'elle devait attribuer ce bonheur. Il est vrai que madame de Cambes, moins facile à persuader que Pompée ne l'avait espéré d'abord, lui fit observer que pendant près d'une heure il avait complétement disparu; mais Pompée lui expliqua que pendant cette heure il était resté caché dans un corridor où, à l'aide d'une échelle, il avait préparé pour la vicomtesse une fuite certaine; seulement il lui avait fallu tenir tête à deux soldats effrénés qui lui disputaient la possession de cette échelle, ce qu'il avait fait, on le devine, avec le courage indompté qu'on lui connaissait.

Cette conversation amena tout naturellement Pompée à l'éloge des soldats de son temps, farouches contre l'ennemi comme ils l'avaient prouvé dans le siége de Montauban et à la bataille de Corbie, mais doux et polis envers leurs compatriotes, qualités dont, il faut le dire, ne se piquaient pas les soldats contemporains.

Le fait est que, sans s'en douter, Pompée venait d'échapper à un immense danger, celui d'être racolé. Comme il marchait d'habitude avec des yeux étincelants, des écarts de poi-

trine tout à fait militaires et une cambrure de Nemrod, il avait tout d'abord donné dans l'œil de Cauvignac; mais grâce aux événements subséquents qui avaient changé le cours des idées du capitaine, grâce à deux cents pistoles qu'il avait reçues de Nanon pour ne s'occuper que du baron de Canolles, grâce à cette réflexion philosophique que la jalousie est la plus magnifique des passions, et qu'il faut creuser la jalousie quand on la trouve sur son chemin, le cher frère avait méprisé Pompée, et laissé madame de Cambes continuer son chemin pour Bordeaux; en effet, aux yeux de Nanon, Bordeaux, c'était encore bien près de Canolles. Elle eût voulu la vicomtesse au Pérou, aux Indes, au Groënland.

D'un autre côté, lorsque Nanon songeait que désormais elle tiendrait seule entre de bonnes murailles son cher Canolles, et que d'excellentes fortifications, fort peu accessibles aux soldats du roi, enfermeraient aussi madame de Cambes prisonnière dans sa rébellion, elle se sentait gonfler de ces joies infinies que les enfants et les amants connaissent seuls sur la terre.

Nous avons vu comment ce rêve s'était réa-

lisé, et comment Canolles et Nanon s'étaient retrouvés à l'île Saint-George.

Donc, de son côté, madame de Cambes voyageait triste et tremblante. Pompée, malgré toutes ses vanteries, était loin de la rassurer, et ce ne fut pas sans une grande crainte que, vers le soir du jour où elle était partie de Jaulnay, elle vit venir, suivant une route transversale, une troupe considérable de cavaliers.

C'étaient ces mêmes gentilshommes qui revenaient de ce fameux enterrement du duc de la Rochefoucault, enterrement qui avait, sous raison de rendre les honneurs convenables à son père, servi de prétexte à M. le prince de Marsillac pour tirer de France et de Picardie toute la noblesse qui détestait encore plus Mazarin qu'elle n'était affectionnée aux princes. Mais une chose singulière frappa madame de Cambes et surtout Pompée : c'est que, parmi ces cavaliers, les uns portaient le bras en écharpe, les autres laissaient pendre à l'étrier une jambe empaquetée de compresses ; plusieurs avaient des bandeaux sanglants au front : il fallait donc y regarder de bien près pour reconnaître, dans ces gentilshommes si cruellement accommodés, ces lestes et pim-

pants chasseurs qui avaient couru le daim dans le parc de Chantilly.

Mais la peur a les yeux perçants : Pompée et madame de Cambes reconnurent, sous ces bandeaux sanglants, quelques figures de leur connaissance.

— Peste ! madame, dit Pompée, voici un enterrement qui a eu lieu par de bien mauvais chemins. Il faut que les gentilshommes soient tombés de cheval pour la plupart ; regardez donc comme les voilà étrillés.

— C'est justement ce que je regardais, dit madame de Cambes.

— Cela me rappelle le retour de Corbie, dit Pompée avec orgueil ; seulement cette fois je n'étais point au nombre des braves qui revenaient, mais au nombre des braves qu'on rapportait.

— Mais, demanda Claire avec une certaine inquiétude pour une entreprise qui se présentait sous d'aussi tristes auspices, mais ces gentilshommes ne sont-ils pas commandés par quelqu'un ? n'ont-ils pas un chef? Ce chef est-il tué, qu'on ne le voit pas? Regardez donc !

— Madame, répondit Pompée en se posant fièrement sur sa selle, rien de plus facile à

reconnaître qu'un chef parmi les gens qu'il commande. D'ordinaire, dans l'escadron, l'officier marche au centre avec ses sous-officiers ; dans l'action, il marche derrière ou sur le flanc de la troupe. Jetez donc les yeux vers les différents endroits que je désigne, et vous jugerez par vous-même.

— Je ne vois rien, Pompée; mais il me semble qu'on nous suit; regardez donc derrière nous...

— Hum, hum! non, madame, dit Pompée en toussant, mais sans se retourner de peur de voir effectivement quelqu'un. Non, personne, mais attendez! Le chef, ne serait-ce point cette plume rouge?... Non... Cette épée dorée?... Non... Ce cheval pie, pareil à celui de M. de Turenne?... Non... Voilà qui est bizarre; il n'y a pas de danger, cependant, et le chef pourrait bien se faire voir; ce n'est point ici comme à Corbie...

— Vous vous trompez, maître Pompée, dit derrière le pauvre écuyer, qu'elle faillit faire tomber à la renverse, une voix stridente et railleuse : vous vous trompez, c'est pire qu'à Corbie.

Claire tourna vivement la tête, et aperçut à

deux pas d'elle un cavalier d'une taille médiocre et d'une mise affectant la simplicité, qui la regardait avec de petits yeux brillants et enfoncés comme ceux du renard. Avec ses épais cheveux noirs, sa lèvre pincée et mobile, sa pâleur bilieuse et son front chagrin, ce cavalier inspirait la tristesse en plein jour; le soir, il eût peut-être inspiré l'effroi.

— M. le prince de Marsillac! s'écria Claire tout émue. Ah! soyez le bienvenu, monsieur.

— Dites M. le duc de la Rochefoucault, madame, car maintenant que le duc mon père est mort, j'ai hérité de ce nom, sous lequel, bonnes ou mauvaises, vont s'inscrire les actions de ma vie.

— Vous revenez?... dit Claire avec hésitation.

— Nous revenons battus, madame.

— Battus, juste ciel! vous!

— Je dis que nous revenons battus, madame, parce que je suis peu fanfaron de ma nature, et que je me dis la vérité à moi-même comme je la dis aux autres : autrement je pourrais prétendre que nous revenons vainqueurs; mais en réalité, nous sommes battus puisque notre dessein sur Saumur a échoué. Je suis arrivé trop tard; nous perdons cette

place importante que Jarzé venait de rendre. Désormais, en supposant que madame la princesse ait Bordeaux, comme la chose lui a été promise, toute la guerre va se concentrer en Guienne.

— Mais, monsieur, demanda Claire, si, comme j'ai cru le comprendre, la capitulation de Saumur a eu lieu sans coup férir, que signifie ce que nous voyons, et pourquoi tous ces gentilshommes sont-ils donc blessés ainsi?

— Parce que, dit la Rochefoucault avec une sorte d'orgueil qu'il ne put dissimuler malgré sa puissance sur lui-même, nous avons rencontré quelques troupes royales.

— Et l'on s'est battu? demanda vivement madame de Cambes.

— Oh! mon Dieu, oui! madame.

— Ainsi, murmura la vicomtesse, le premier sang français a déjà été répandu par des Français, et c'est vous, M. le duc, qui avez donné l'exemple!

— C'est moi, madame!

— Vous, si calme, si froid, si sage!

— Lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens fort peu raisonnable.

— N'êtes-vous point blessé, au moins?

— Non. J'ai eu, cette fois, plus de bonheur qu'aux lignes de Paris. Je croyais même alors avoir assez reçu de la guerre civile pour ne plus rentrer en compte avec elle. Mais je m'étais trompé. Que voulez-vous? l'homme bâtit toujours des projets sans consulter la passion, le seul et véritable architecte de sa vie, qui vient réformer son édifice quand elle ne le renverse pas tout à fait.

Madame de Cambes sourit; elle se rappelait que M. de la Rochefoucault avait dit que, pour les beaux yeux de madame de Longueville, il avait fait la guerre aux rois, et la ferait aux dieux.

Ce sourire n'échappa point au duc, et ne laissant pas le temps à la vicomtesse de faire suivre ce sourire de la pensée qui l'avait fait naître :

— Mais vous, madame, continua-t-il, laissez-moi vous faire mes compliments, car en vérité vous êtes un modèle de bravoure.

— Et pourquoi cela?

— Comment donc! voyager seule ainsi, avec un seul écuyer, comme une Clorinde ou une Bradamante! Oh! à propos, j'ai appris votre

charmante conduite à Chantilly. Vous avez, m'a-t-on assuré, joué admirablement un pauvre diable d'officier royal... Victoire aisée, n'est-ce pas? ajouta le duc, avec ce sourire et ce regard qui, chez lui, voulaient dire tant de choses.

— Comment cela? demanda Claire tout émue.

— Je dis aisée, continua le duc, parce qu'il ne combattait point à armes égales avec vous. Toutefois, une chose m'a frappé dans le récit qui m'a été fait de cette aventure...

Et avec plus d'acharnement que jamais, le duc fixa ses petits yeux sur la vicomtesse.

Il n'y avait pas, pour madame de Cambes, moyen de battre honorablement en retraite. Elle se prépara, en conséquence, à une défense qu'elle résolut de faire la plus vigoureuse possible.

— Parlez, M. le duc, dit-elle, quelle est cette chose qui vous a frappé?

— C'est votre habileté extrême, madame, à jouer ce petit rôle comique; en effet, si j'en crois ce qu'on m'a dit, l'officier avait déjà vu votre écuyer, et vous-même, je crois.

Ces derniers mots, quoique lancés avec toute

l'habileté réservée d'un homme de tact, ne laissèrent pas de faire une profonde impression sur madame de Cambes.

— Il m'avait vue, monsieur, dites-vous?

— Un instant, madame, entendons-nous, ce n'est pas moi qui le dis : c'est toujours ce personnage indéfini qu'on appelle *On*, et à la puissance duquel les rois sont soumis aussi bien que les derniers de leurs sujets.

— Et où m'avait-il vue?

— *On* dit que c'est sur la route de Libourne à Chantilly, dans un village qu'on appelle Jaulnay; seulement l'entrevue n'a point été longue, le gentilhomme ayant reçu l'ordre de M. d'Épernon de partir à l'instant même pour Mantes.

— Mais si ce gentilhomme m'avait vue, M. le duc, comment se serait-il fait qu'il ne m'eût pas reconnue?

— Ah! le fameux *On* dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a réponse à tout, disait que la chose était possible, attendu que l'entrevue avait eu lieu dans les ténèbres.

— Cette fois, M. le duc, reprit la vicomtesse toute palpitante, je ne sais plus en vérité ce que vous voulez dire.

— Alors, reprit le duc avec une feinte bonhomie, j'aurai été mal renseigné; puis, à tout prendre, qu'est-ce qu'une rencontre d'un instant? Il est vrai, madame, ajouta galamment le duc, que vous êtes de tournure et de visage à laisser une profonde impression, ne fût-ce qu'après une entrevue d'un instant.

— Mais la chose ne serait pas possible, reprit la vicomtesse, puisque vous dites vous-même que l'entrevue a eu lieu dans les ténèbres...

— C'est juste, et vous parez habilement, madame; c'est donc moi qui me trompe, à moins cependant qu'avant cette entrevue ce jeune homme vous eût déjà remarquée; alors l'aventure de Jaulnay ne serait plus précisément une rencontre...

— Et que serait-ce donc? répondit Claire. Prenez garde à vos paroles, M. le duc.

— Aussi, vous le voyez, je m'arrête; notre chère langue française est si pauvre que je cherche vainement un mot qui rendît ma pensée. Ce serait... un *appuntamento*, comme disent les Italiens; une *assignation*, comme disent les Anglais.

— Mais, si je ne me trompe, M. le duc, dit

Claire, ces deux mots se traduisent en français par celui de rendez-vous?

— Allons! reprit le duc, voilà que je dis une sottise en deux langues étrangères, et que je tombe justement sur une personne qui entend ces deux langues. Madame, pardonnez-moi, il paraît décidément que l'anglais et l'italien sont aussi pauvres que le français.

Claire étreignit son cœur de sa main gauche pour respirer plus librement; elle étouffait; une chose lui revenait à l'esprit, dont elle s'était toujours doutée; c'est que M. de la Rochefoucault avait fait pour elle, en pensée et en désir du moins, une infidélité à madame de Longueville, et que, s'il parlait ainsi, c'était un sentiment de jalousie qui le faisait parler. En effet, deux ans auparavant le prince de Marsillac lui avait voué une cour aussi assidue que le permettaient ce caractère sournois, ces perpétuelles incertitudes et ces timidités éternelles qui faisaient de lui le plus haineux ennemi quand il n'était pas l'ami le plus reconnaissant. Aussi, la vicomtesse préféra-t-elle ne pas rompre en visière à un homme qui menait ainsi de front et les affaires publiques et les intérêts les plus familiers.

— Savez-vous, M. le duc, dit-elle, que vous êtes un homme précieux dans les circonstances où nous nous trouvons surtout, et que M. de Mazarin, qui s'en pique, cependant, n'a pas une police mieux faite que la vôtre?...

— Si je ne savais rien, madame, reprit le duc de la Rochefoucault, je lui ressemblerais trop à ce cher ministre, et alors je n'aurais aucun motif de lui faire la guerre. Aussi je tâche de me tenir à peu près au courant de tout.

— Même des secrets de vos alliées, si elles en avaient?

— Vous venez de dire là un mot qui s'interpréterait fort mal si on l'entendait : un secret de femme. Ce voyage et cette rencontre étaient donc un secret?

— Entendons-nous, M. le duc, car vous n'avez qu'à moitié raison. La rencontre était un accident. Le voyage était un secret, et même un secret de femmes, puisqu'en effet le voyage n'était connu que de moi et de madame la princesse.

Le duc sourit. Cette bonne défense aiguisait sa perspicacité.

— Et de Lenet? dit-il, et de Richon, et de

madame de Tourville, et même d'un certain vicomte de Cambes, que je ne connais pas, dont j'ai entendu parler pour la première fois en cette occasion?... Il est vrai que ce dernier étant votre frère, vous me direz que le secret ne sortait pas de la famille.

Claire se mit à rire pour ne pas irriter le duc dont elle voyait déjà onduler le sourcil.

— Savez-vous une chose, duc? dit-elle.

— Non, mais apprenez-la-moi; et si c'est un secret, madame, je vous promets d'être aussi discret que vous et de ne le dire qu'à mon état-major.

— Eh bien, faites; je ne demande pas mieux, quoique je risque, par là, de me rendre ennemie une grande princesse dont il ne fait pas bon encourir la haine.

Le duc rougit imperceptiblement.

— Eh bien, ce secret? dit-il.

— Dans ce voyage qu'on m'a fait entreprendre, savez-vous quel est le compagnon que madame la princesse me destinait?

— Non!

— C'était vous-même.

— En effet, je me rappelle que madame la princesse m'avait fait demander si je pouvais

servir d'escorte à une personne qui revenait de Libourne à Paris.

— Et vous avez refusé.

— J'étais retenu en Poitou par des affaires indispensables.

— Oui ; vous aviez à recevoir les courriers de madame de Longueville.

La Rochefoucault regarda vivement la comtesse, comme pour fouiller le fond de son cœur avant que la trace de ces paroles fût disparue, et se rapprochant d'elle :

— M'en faites-vous un reproche ? dit-il.

— Non pas ; votre cœur est si bien placé en ce lieu, M. le duc, qu'au lieu de reproches ce sont des compliments que vous avez droit d'attendre.

— Ah ! dit le duc en soupirant malgré lui, plût au ciel que j'eusse fait ce voyage avec vous !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne fusse point allé à Saumur, répondit le duc d'un ton qui signifiait qu'il avait une autre réponse prête, mais qu'il n'osait ou ne voulait pas la faire.

— C'est Richon qui lui aura tout dit, pensa Claire.

— Mais, du reste, continua le duc, je ne me

plains pas de mon malheur privé puisqu'il en résulte un bonheur public.

— Que voulez-vous dire, M. le duc? je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que si j'eusse été avec vous, vous n'eussiez pas fait la rencontre de cet officier qui s'est trouvé, tant il est clair que le ciel protége notre cause, être le même que le Mazarin a envoyé à Chantilly.

— Ah! M. le duc, dit Claire d'une voix étranglée par un douloureux et récent souvenir, ne plaisantez pas sur ce malheureux officier!

— Pourquoi? Est-ce personne sacrée?

— Oui, maintenant, car les grands malheurs ont pour les nobles cœurs leur sacre comme les hautes fortunes. Cet officier est peut-être mort à cette heure, monsieur, et il aura payé son erreur, ou son dévouement, de sa vie.

— Mort d'amour? demanda le duc.

— Parlons sérieusement, monsieur; vous savez bien que si je donnais mon cœur à quelqu'un, ce ne serait point aux gens qu'on rencontre par les grands chemins. Je vous dis que ce malheureux a été aujourd'hui même arrêté par ordre de M. de Mazarin.

— Arrêté ! dit le duc ; et comment savez-vous cela ? encore par rencontre ?

— Oh ! mon Dieu ! oui. Je passais à Jaulnay... Connaissez-vous Jaulnay ?...

— Parfaitement ; j'y ai reçu un coup d'épée dans l'épaule... Vous passiez donc à Jaulnay : et puis, n'est-ce pas dans ce même village que le récit assure ?...

— Laissons là le récit, M. le duc, répondit Claire en rougissant. Je passais donc à Jaulnay, comme je vous le dis, lorsque je vis une troupe de gens armés qui arrêtaient et emmenaient un homme : cet homme, c'était lui.

— Lui, dites-vous ? Ah ! prenez-y garde, madame ! Vous avez dit lui !

— Lui, l'officier ? Mon Dieu, M. le duc, que vous êtes profond ! Laissez là vos finesses, et si vous n'avez pitié de ce malheureux...

— Pitié, moi ! s'écria le duc. Eh ! madame, est-ce que j'ai le temps d'avoir pitié, surtout des gens que je ne connais pas ?...

Claire regarda à la dérobée le visage pâle de la Rochefoucault et ses lèvres minces crispées par un sourire sans rayonnement, et elle frissonna malgré elle.

— Madame, continua le duc, je voudrais

avoir l'honneur de vous escorter plus loin; mais je dois jeter une garnison dans Montrond, excusez-moi donc si je vous quitte. Vingt gentilshommes plus heureux que moi vous serviront de garde jusqu'à ce que vous ayez rejoint madame la princesse, à laquelle je vous prie de vouloir bien présenter mes respects.

— Ne venez-vous point à Bordeaux? demanda Claire.

— Non, pour le moment; je vais à Turenne prendre M. de Bouillon. Nous luttons de politesse à qui ne sera point général dans cette guerre; j'ai affaire à forte partie, mais je veux le vaincre et rester lieutenant.

Et sur ces paroles, le duc salua cérémonieusement la vicomtesse, et reprit à pas lents le chemin que suivait sa troupe de cavaliers.

Claire le suivit des yeux en murmurant:

— Sa pitié! j'invoquais sa pitié! Il a dit le mot: Il n'a pas le temps d'en avoir!

Elle vit alors un groupe de cavaliers se détacher vers elle, et le reste de la troupe s'enfoncer dans le bois voisin.

Derrière la troupe allait rêveur, et les rênes sur le cou de son cheval, cet homme au regard faux et aux mains blanches, qui inscrivait plus

tard, en tête de ses mémoires, cette phrase assez étrange pour un philosophe moraliste :

« Je crois qu'il faut se contenter de témoigner de la compassion, mais se garder d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite ; qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour faire les choses. »

Deux jours après, madame de Cambes était rendue près de la princesse.

XXII

Madame de Cambes avait bien des fois instinctivement songé à ce qu'il arriverait d'une haine comme celle de M. de la Rochefoucault; mais se voyant jeune, belle, riche, en faveur, elle ne comprenait pas que cette haine, en supposant toutefois qu'elle existât, pût jamais avoir une funeste influence sur sa vie.

Cependant, quand madame de Cambes sut à n'en pas douter qu'il s'était inquiété d'elle au point d'avoir appris ce qu'il savait, elle prit les devants près de la princesse.

— Madame, lui dit-elle en réponse aux compliments qu'elle lui faisait, ne me félicitez pas trop sur la prétendue adresse que j'ai déployée en cette occasion, car certaines gens prétendent que l'officier, notre dupe, savait à quoi s'en tenir sur la vraie et sur la fausse princesse de Condé.

Mais, comme cette supposition ôtait à madame la princesse la part de mérite qu'elle prétendait avoir déployée dans l'exécution de cette ruse, elle n'en voulut naturellement rien croire.

— Oui, oui, ma chère Claire, répondit-elle ; oui, je comprends : aujourd'hui que notre gentilhomme voit que nous l'avons trompé, il voudrait se donner les airs de nous avoir favorisées ; malheureusement c'est s'y prendre un peu tard que d'avoir attendu d'être disgracié pour cela. Mais, à propos, vous avez, m'avez-vous dit, rencontré M. de la Rochefoucault par les chemins?

— Oui, madame.

— Que vous a-t-il conté de nouveau ?

— Qu'il se rendait à Turenne pour se concerter avec M. de Bouillon.

— Oui, il y a lutte entre eux, je le sais bien ;

tout en ayant l'air de refuser cet honneur, c'est à qui des deux sera généralissime de nos armées. En effet, lorsque nous ferons la paix, plus le rebelle aura été à craindre, plus il aura le droit de faire payer cher son retour. Mais j'ai, pour les mettre d'accord, un plan de madame de Tourville.

— Oh ! oh ! dit la vicomtesse souriant à ce nom, Votre Altesse s'est donc réconciliée avec sa conseillère ordinaire ?

— Il l'a bien fallu ; elle nous a rejoints à Montrond, apportant son rouleau de papier avec une gravité qui nous a fait mourir de rire, Lenet et moi. « Bien que Votre Altesse, a-t-elle dit, ne fasse aucun cas de ces réflexions, fruit de laborieuses veilles, j'apporte mon tribut à l'association généreuse... »

— Mais c'était donc un véritable discours?

— En trois points.

— Auquel Votre Altesse a répondu ?

— Non pas, j'ai passé parole à Lenet. « Madame, a-t-il dit, nous n'avons jamais douté de votre zèle, et encore moins de vos lumières ; elles nous sont si précieuses que nous les regrettions, madame la princesse et moi, chaque jour... » Bref, il lui a dit encore une foule de si

belles choses qu'il l'a séduite, si bien qu'elle a fini par lui donner son plan.

— Qui est?...

— De ne nommer généralissime ni M. de Bouillon ni M. de la Rochefoucault, mais M. de Turenne.

— Eh bien! mais, dit Claire, il me semble que la conseillère conseillait assez bien cette fois-là : qu'en dites-vous, M. Lenet?

— Je dis que madame la vicomtesse a raison, et qu'elle apporte une bonne voix de plus à nos délibérations, répondit Lenet, qui justement entrait à cette heure avec un rouleau de papier, qu'il tenait aussi gravement qu'aurait pu le faire madame de Tourville. Malheureusement, M. de Turenne ne peut pas quitter l'armée du Nord, et notre plan veut qu'il marche sur Paris, quand le Mazarin et la reine marcheront sur Bordeaux.

— Vous remarquerez, ma chère amie, que Lenet est l'homme des impossibilités. Aussi n'est-ce ni M. de Bouillon, ni M. de la Rochefoucault, ni M. de Turenne qui est notre généralissime, c'est Lenet! Que tient là Votre Excellence? est-ce une proclamation?

— Oui, madame.

— Celle de madame de Tourville! bien entendu.

— Absolument! madame; sauf quelques nécessités de rédaction. Le style de chancellerie! vous savez?...

— Bon, bon! dit en riant la princesse : ne nous attachons point à la lettre; que l'esprit y soit, c'est tout ce qu'il faut.

— Il y est, madame.

— Et M. de Bouillon, où signera-t-il?

— Sur la même ligne que M. de la Rochefoucault.

— Ce n'est pas me dire où signera M. de la Rochefoucault, cela.

— M. de la Rochefoucault signera au-dessous de M. le duc d'Enghien.

— M. le duc d'Enghien ne doit pas signer un pareil acte! Un enfant! songez-y donc, Lenet.

— J'y ai songé, madame! Quand le roi meurt, le Dauphin lui succède, n'eût-il qu'un jour... Pourquoi n'en serait-il pas de la maison des Condé comme de la maison de France?

— Mais que dira M. de la Rochefoucault? Que dira M. de Bouillon?

— Le premier a dit, madame, et s'en est

allé après avoir dit ; le second saura la chose quand elle sera faite, et par conséquent dira ce qu'il voudra, peu nous importe !

— Voilà donc la cause de cette froideur que le duc vous a témoignée, Claire ?

— Laissez-le froid, madame, dit Lenet, il se réchauffera aux premiers coups de canon que nous tirera le maréchal de la Meilleraye. Ces messieurs veulent faire la guerre : eh bien, qu'ils la fassent !

— Prenons garde de les mécontenter par trop, Lenet, dit la princesse, nous n'avons qu'eux...

— Et eux n'ont que votre nom ; qu'ils essayent donc de se battre pour leur compte, et vous verrez combien de temps ils tiendront : donnant, donnant.

Depuis quelques secondes déjà madame de Tourville était entrée, et à l'air radieux, épanoui sur son visage, avait succédé une nuance d'inquiétude que redoublèrent encore les dernières paroles du conseiller son rival.

Elle s'avança vivement.

— Le plan que j'ai proposé à Votre Altesse aurait-il le malheur, dit-elle, de ne pas obtenir l'approbation de M. Lenet ?

— Au contraire, madame, répondit Lenet en s'inclinant, et j'ai gardé soigneusement la majeure partie de votre rédaction ; seulement, au lieu que la proclamation soit signée du duc de Bouillon ou du duc de la Rochefoucault, elle sera signée de monseigneur le duc d'Enghien : le nom de ces messieurs viendra après celui du prince.

— Vous compromettez le jeune prince, monsieur !

— C'est trop juste qu'il soit compromis, madame, puisque c'est pour lui qu'on se bat.

— Mais les Bordelais aiment M. le duc de Bouillon, ils adorent M. le duc de la Rochefoucault, et ils ne connaissent même pas le duc d'Enghien.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Lenet en tirant, selon son habitude, un papier de cette poche qui étonnait toujours madame la princesse par sa contenance, car voici une lettre de M. le président de Bordeaux, par laquelle il me prie de faire signer les proclamations par le jeune duc.

— Eh ! moquez-vous des parlements, Lenet, s'écria la princesse, ce n'est pas la peine d'échapper au pouvoir de la reine et de M. de

Mazarin, si nous retombons en celui des parlements.

— Votre Altesse veut-elle entrer à Bordeaux ? demanda Lenet.

— Sans doute.

— Eh bien ! c'est la condition *sine quâ non* ; ils ne brûleront pas une amorce pour un autre que pour M. le duc d'Enghien.

Madame de Tourville se mordit les lèvres.

— Ainsi, dit la princesse, vous nous avez fait fuir de Chantilly, vous nous avez fait faire cent cinquante lieues, pour nous faire recevoir un affront des Bordelais ?

— Ce que vous prenez pour un affront, madame, est un honneur. Quoi de plus flatteur, en effet, pour madame la princesse de Condé, que de voir que c'est elle qu'on reçoit et non les autres ?...

— Ainsi les Bordelais ne recevront même pas les deux ducs ?

— Ils ne recevront que Votre Altesse.

— Que puis-je faire seule ?

— Eh ! mon Dieu, entrez toujours ; puis, en entrant, laissez les portes ouvertes, et les autres entreront derrière vous.

— Nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

— C'est mon avis, et dans quinze jours ce sera l'avis du parlement. Bordeaux repousse votre armée dont il a peur, et dans quinze jours il l'appellera pour se défendre. Vous aurez alors le double mérite d'avoir fait deux fois ce que les Bordelais vous auront demandé, et alors, soyez tranquille, ils se feront tuer pour vous depuis le premier jusqu'au dernier.

— Bordeaux est-il donc menacé? demanda madame de Tourville.

— Très-menacé, répondit Lenet; voilà pourquoi il est urgent d'y prendre position. Tant que nous n'y serons pas, Bordeaux peut, sans que son honneur soit compromis, refuser de nous ouvrir ses portes; une fois que nous y serons, Bordeaux ne peut pas, sans se déshonorer, nous chasser hors de ses murailles.

— Et qui menace Bordeaux, s'il vous plaît?

— Le roi, la reine, M. de Mazarin. Les forces royales se recrutent; nos ennemis prennent position; l'île Saint-George, qui n'est qu'à trois lieues de la ville, vient de recevoir un renfort, un secours de munitions et un nouveau gouverneur. Les Bordelais vont essayer de prendre l'île et se feront battre tout naturellement, attendu qu'ils auront affaire aux

meilleures troupes du roi. Bien et dûment étrillés, comme il convient à des bourgeois qui veulent parodier des soldats, ils appelleront à grands cris les ducs de Bouillon et de la Rochefoucault. Alors, madame, c'est vous, qui tenez ces deux ducs dans vos deux mains, qui ferez vos conditions aux parlements.

— Mais ne vaut-il pas mieux essayer de gagner à nous ce nouveau gouverneur avant que les Bordelais aient essuyé une défaite qui les découragera peut-être?

— Si vous êtes dans Bordeaux quand cette défaite aura lieu, vous n'avez rien à craindre; quant à gagner ce gouverneur, c'est chose impossible.

— Impossible! et pourquoi cela?

— Parce que ce gouverneur est un ennemi personnel de Votre Altesse.

— Un ennemi personnel à moi?

— Oui.

— Et d'où vient son inimitié?

— De ce qu'il ne pardonnera jamais à Votre Altesse la mystification dont il a été victime à Chantilly. Oh! M. de Mazarin n'est pas un sot comme vous le croyez, mesdames, quoique je me tue à vous repéter sans cesse le contraire;

et la preuve, c'est qu'il a mis à l'île Saint-George, c'est-à-dire dans la meilleure position du pays, devinez qui ?

— Je vous ai déjà dit que j'ignorais complétement qui ce pouvait être.

— Eh bien, c'est l'officier dont vous avez tant ri, et qui, par une inconcevable maladresse, a laissé fuir Votre Altesse de Chantilly.

— M. de Canolles ! s'écria Claire.

— Oui.

— M. de Canolles gouverneur de l'île Saint-George !

— En personne.

— Impossible ! Je l'ai vu arrêter, devant moi, sous mes yeux.

— C'est vrai. Mais il est puissamment protégé sans doute, et sa disgrâce s'est changée en faveur.

— Et vous qui le croyiez déjà mort, ma pauvre Claire ! dit en riant madame la princesse.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ? demanda Claire stupéfaite.

Lenet, selon son habitude, porta la main à la fameuse poche, et en tira un papier.

— Voici une lettre de Richon, dit-il, qui me

donne tous les détails de l'installation du nouveau gouverneur, et qui m'exprime son regret de ce que Votre Altesse ne l'a pas placé lui-même à l'île Saint-George.

— Madame la princesse placer M. Richon à l'île Saint-George! dit madame de Tourville avec un rire triomphant. Est-ce que nous disposons des nominations de gouverneur aux places de Sa Majesté?

— Nous disposions d'une, madame, répondit Lenet, et c'était assez.

— Et de laquelle donc?

Madame de Tourville frissonna en voyant Lenet approcher la main de sa poche.

— Le blanc seing de M. le duc d'Épernon! s'écria la princesse, c'est vrai, je l'avais oublié.

— Bah! qu'est-ce que cela? dit dédaigneusement madame de Tourville; un chiffon de papier et pas autre chose.

— Ce chiffon de papier, madame, dit Lenet, c'est la nomination qu'il nous faut pour contre-balancer celle qui vient d'être faite. C'est le contre-poids de l'île Saint-George, c'est notre salut, enfin, c'est quelque autre place sur la Dordogne, comme l'île Saint-George est sur la Garonne.

— Et vous êtes sûr, reprit Claire qui n'avait rien écouté de ce qui se disait depuis cinq minutes et qui en était restée à la nouvelle annoncée par Lenet et confirmée par Richon, vous êtes sûr, monsieur, que c'est bien le même M. de Canolles qui a été arrêté à Jaulnay, qui est maintenant gouverneur à l'île Saint-George ?

— J'en suis sûr, madame.

— M. de Mazarin a une singulière façon, continua-t-elle, de conduire ses gouverneurs à leurs gouvernements.

— Oui, dit la princesse, et, bien certainement, il y a quelque chose là-dessous.

— Sans doute, dit Lenet; il y a mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Nanon de Lartigues ! s'écria la vicomtesse de Cambes, qu'un effroyable souvenir venait mordre au cœur.

— Cette fille ! dit la princesse avec mépris.

— Oui, madame, répondit Lenet. Cette fille que Votre Altesse a refusé de voir, alors qu'elle sollicitait l'honneur de vous être présentée, et que la reine, moins sévère que vous sur les lois de l'étiquette, avait reçue ; ce qui fait qu'elle a répondu à votre chambellan qu'il

était possible que madame la princesse de Condé fût plus grande dame qu'Anne d'Autriche, mais qu'à coup sûr Anne d'Autriche avait plus de prudence que la princesse de Condé.

— La mémoire vous manque, Lenet, ou bien vous voulez me ménager, s'écria la princesse. L'insolente ne s'est pas contentée de dire : « Plus de prudence, » elle a dit encore : « Plus d'esprit. »

— C'est possible, dit Lenet en souriant. Je passais dans l'antichambre à ce moment-là et n'ai point entendu la fin de la phrase.

— Mais moi, qui écoutais à la porte, dit madame la princesse, moi je l'ai entendue tout entière.

— Eh bien, vous comprenez, madame, dit Lenet, c'est cette femme qui vous fera la guerre la plus acharnée. La reine vous eût envoyé des soldats à combattre; Nanon vous enverra des ennemis qu'il faudra terrasser.

— Peut-être à la place de Son Altesse, dit aigrement madame de Tourville à Lenet, l'eussiez-vous reçue avec révérence?

— Non, madame, dit Lenet, je l'eusse reçue en riant, et je l'eusse achetée.

— Eh bien, s'il ne s'agit que de l'acheter, il est toujours temps.

— Sans doute, il est toujours temps; seulement, à cette heure, ce sera probablement trop cher pour notre bourse.

— Combien donc vaut-elle? demanda la princesse.

— Cinq cent mille livres, avant la guerre.

— Mais aujourd'hui?

— Un million.

— Mais pour ce prix-là j'achèterai M. de Mazarin.

— C'est possible, dit Lenet; les choses qui ont déjà été vendues et revendues baissent de prix.

— Mais, dit madame de Tourville, qui était toujours pour les moyens violents, si l'on ne peut pas l'acheter, il faut la prendre!

— Vous rendriez, madame, un véritable service à Son Altesse, en arrivant à ce but; mais ce sera difficile d'y arriver, attendu que l'on ignore entièrement où elle est. Mais ne nous occupons point de cela, entrons d'abord à Bordeaux, et ensuite nous entrerons à l'île Saint-George.

— Non, non, s'écria Claire, non, entrons à l'île Saint-George auparavant!

Cette exclamation, partie du fond du cœur de la vicomtesse, fit retourner les deux femmes de son côté, tandis que Lenet regardait Claire avec autant d'attention qu'eût pu le faire M. de la Rochefoucault, mais avec la bienveillance de plus.

— Mais tu es folle, dit la princesse; tu vois bien que Lenet dit que la place est imprenable.

— C'est possible, dit Claire; mais moi je crois que nous la prendrons.

— Auriez-vous un plan? dit madame de Tourville avec l'air d'une femme qui craint de voir élever autel contre autel.

— Peut-être, dit Claire.

— Mais, dit en riant la princesse, si l'île Saint-George est si chère à acheter que le dit Lenet, peut-être ne sommes-nous point assez riches?

— On ne l'achètera point, dit Claire, et cependant on l'aura tout de même.

— Par la force alors, dit madame de Tourville; ma chère amie, vous rentrez dans mon plan.

— C'est cela, dit la princesse. Nous enverrons Richon assiéger Saint-George; il est du

pays, il connaît les localités, et si un homme peut s'emparer de cette forteresse, que vous prétendez être si importante, c'est lui!

— Avant d'employer ce moyen, dit Claire, laissez-moi tenter l'aventure, madame! Et si j'échoue, alors, vous ferez la chose comme vous l'entendrez.

— Comment, dit la princesse étonnée, tu iras à l'île Saint-George!

— J'irai!

— Seule?

— Accompagnée de Pompée.

— Et tu ne crains rien?

— J'irai comme parlementaire, si toutefois Votre Altesse veut bien me charger de ses instructions.

— Ah! voilà qui est nouveau, s'écria madame de Tourville; il me semble, à moi, que les diplomates ne s'improvisent pas ainsi, et qu'il faut faire une longue étude de cette science, que M. de Tourville, un des meilleurs diplomates de son époque, comme il en était un des plus grands guerriers, prétendait être la plus difficile de toutes.

— Quelle que soit mon insuffisance, madame, répondit Claire, j'essayerai cependant,

si madame la princesse veut bien le permettre !

— Certainement que madame la princesse vous le permettra, dit Lenet en jetant un regard à madame de Condé, et je suis même persuadé que s'il est au monde une personne qui puisse réussir dans une pareille négociation, c'est vous...

— Et que fera donc madame qu'un autre ne puisse pas faire?

— Elle marchandera tout simplement M. de Canolles, ce qu'un homme n'essayerait pas sans se faire jeter par les fenêtres.

— Un homme soit, reprit madame de Tourville, mais une femme...

— Si c'est une femme qui va à l'île Saint-George, dit Lenet, autant vaut, et même mieux vaut que ce soit madame qu'une autre, puisque c'est madame qui la première en a eu l'idée.

En ce moment un messager entra chez madame la princesse. Il était porteur d'une lettre du parlement de Bordeaux.

— Ah ! s'écria la princesse, la réponse à ma requête, sans doute.

Les deux femmes se rapprochèrent mues

par un sentiment de curiosité et d'intérêt. Quant à Lenet, il demeura à sa place avec son flegme ordinaire, sachant d'avance sans doute ce que contenait la lettre.

La princesse lut avidement.

— Ils me demandent, ils m'appellent, ils m'attendent! s'écria-t-elle.

— Ah! fit madame de Tourville avec un accent de triomphe.

— Mais les ducs, madame, dit Lenet, mais l'armée?...

— Ils ne m'en parlent pas.

— Alors, nous sommes dénuées, dit madame de Tourville.

— Non, dit la duchesse, car, grâce au blanc seing du duc d'Épernon, j'aurai Vayres, qui commande la Dordogne.

— Et moi, dit Claire, j'aurai Saint-George, qui est la clef de la Garonne.

— Et moi, dit Lenet, j'aurai les ducs et l'armée, si vous m'en laissez le temps toutefois.

XXIII

Le surlendemain on arriva en vue de Bordeaux : il s'agissait de décider enfin comment on entrerait dans la ville. Les ducs n'étaient plus, avec leur armée, qu'à une distance de dix lieues à peu près ; on pouvait donc essayer également d'entrer pacifiquement ou par force. L'important était de savoir lequel valait mieux de commander à Bordeaux ou d'obéir au parlement. Madame la princesse rassembla son conseil, qui se composait de madame de Tourville, de Claire, de ses dames d'honneur et de

Lenet. Madame de Tourville, qui connaissait son antagoniste, avait fort insisté pour qu'il n'assistât point au conseil, attendu que la guerre était une guerre de femmes, dans laquelle on ne se servait des hommes que pour combattre. Mais madame la princesse déclara que Lenet lui ayant été imposé par le prince son mari, elle ne pouvait l'exclure de la chambre des délibérations, dans laquelle d'ailleurs sa présence n'aurait aucune importance, vu qu'il était convenu d'avance qu'il pourrait parler tant qu'il voudrait, mais qu'on ne l'écouterait pas.

La précaution de madame de Tourville n'était pas une précaution inutile; elle avait employé les deux jours de marche qui venaient de s'écouler à tourner la tête de madame la princesse vers des idées belliqueuses auxquelles celle-ci n'était déjà que trop encline, et elle craignait que Lenet ne vînt détruire encore tout l'échafaudage de son travail si laborieusement élevé.

En effet, le conseil assemblé, madame de Tourville exposa son plan : c'était de faire venir secrètement les ducs et leur armée; de se procurer, soit de force, soit à l'amiable, un certain nombre de bateaux, et d'entrer dans

Bordeaux, en descendant la rivière, aux cris de : A nous, Bordelais ! Vive Condé ! pas de Mazarin !

Ainsi l'entrée de madame la princesse devenait une véritable entrée triomphale, et madame de Tourville, par un chemin détourné, revenait ainsi à son fameux projet de s'emparer de force de Bordeaux et de faire ainsi peur à la reine d'une armée dont le coup d'essai serait un si brillant coup de main.

Lenet approuva toute chose de la tête, interrompant madame de Tourville par des exclamations admiratives ; puis, lorsqu'elle eut fini d'exposer son plan :

— C'est magnifique ! madame, dit-il ; maintenant veuillez vous résumer.

— C'est chose facile, et qui sera faite en deux mots, dit la bonne dame triomphante, et s'animant elle-même à son propre récit : au milieu de la grêle des balles, au son des cloches, aux cris de fureur ou d'amour des populations, on verra de faibles femmes poursuivre intrépidement leur généreuse mission ; on verra un enfant dans les bras de sa mère supplier le parlement pour obtenir sa protection. Ce touchant spectacle ne manquera point

d'attendrir les âmes les plus farouches. Nous vaincrons ainsi moitié par la force, moitié par la justice de notre cause; ce qui est, je crois, le but de Son Altesse madame la princesse...

Le résumé fit plus d'effet encore que le discours; madame la princesse applaudit; Claire, que le désir d'être nommée parlementaire à l'île Saint-George poignait de plus en plus, applaudit; le capitaine des gardes, dont c'était l'état de rechercher les grands coups d'épée, applaudit; enfin Lenet fit plus que d'applaudir, il alla prendre la main de madame de Tourville, et la pressant avec autant de respect que de sensibilité :

— Madame, s'écria-t-il, quand je n'eusse pas su combien votre prudence est grande, combien vous connaissez à fond, d'instinct ou d'étude, je n'en sais rien, et peu m'importe, la grande question civile et militaire qui nous occupe, je serais certes convaincu à cette heure, et je me prosternerais devant la plus utile conseillère que Son Altesse puisse jamais trouver...

— N'est-ce pas, Lenet, dit la princesse, n'est-ce pas que voilà une belle chose? C'était aussi mon avis. Vite, allons, Vialas, qu'on

mette à M. le duc d'Enghien la petite épée que je lui ai fait faire, ainsi que son casque et son armure.

— Oui ! faites, Vialas. Mais un seul mot encore auparavant, s'il vous plaît, madame, dit Lenet, tandis que madame de Tourville, qui s'était d'abord rengorgée d'orgueil, commençait à s'assombrir, vu la parfaite connaissance qu'elle avait des subtilités de Lenet à son endroit.

— Eh bien, dit la princesse, voyons ! qu'y a-t-il encore?

— Rien, madame, bien certainement; car jamais on ne présenta une chose qui fût plus en harmonie avec le caractère d'une princesse auguste comme vous l'êtes, et pareil avis ne pouvait venir que de votre maison.

Ces paroles produisirent un nouveau gonflement de madame de Tourville, et ramenèrent le sourire sur les lèvres de madame la princesse, qui commençait à froncer le sourcil.

— Mais, madame, continua Lenet, dont le regard suivait l'effet de ce terrible *mais* sur le visage de son ennemie jurée, tout en adoptant, je ne dirai pas même sans répugnance, mais d'enthousiasme, ce plan, le seul conve-

nable, j'y proposerai une légère modification.

Madame de Tourville fit demi-tour sur elle-même, roide, sèche et prête à la défense. Le sourcil de madame la princesse se refronça.

Lenet s'inclina et fit un signe de la main indiquant qu'il demandait la permission de continuer.

— Le son des cloches, les cris d'amour des populations, dit-il, me comblent d'avance d'une joie que je ne puis exprimer. Mais je ne suis point aussi rassuré que je voudrais l'être sur la grêle de balles dont a parlé madame.

Madame de Tourville se redressa en prenant un air martial. Lenet s'inclina encore davantage, et continua en baissant la voix d'un demi-ton :

— Assurément, il serait beau de voir une femme et son enfant, calmes au milieu de cette tempête, qui épouvante ordinairement les hommes eux-mêmes. Mais je craindrais qu'une de ces balles, frappant aveuglément, selon l'usage des choses brutales et sans intelligence, ne donnât raison contre nous à M. de Mazarin, et ne gâtât notre plan, qui est si magnifique d'ailleurs. Je suis d'avis, ainsi que l'a dit avec tant d'éloquence madame de Tourville, qu'on

voie le jeune prince et son auguste mère s'ouvrir un chemin jusqu'au parlement, mais par la supplication et non par les armes. Je pense enfin qu'il sera plus beau d'attendrir ainsi les âmes les plus farouches, que de vaincre autrement les cœurs les plus forts. Je pense enfin que l'un des deux moyens offre infiniment plus de chances que l'autre, et que le but de madame la princesse est, avant toute chose, d'entrer à Bordeaux. Or, je le dis, rien n'est moins sûr que cette entrée si nous livrons bataille...

— Vous allez voir, dit aigrement madame de Tourville, que monsieur, selon son habitude, va démolir mon plan pierre à pierre et proposer tout doucement un plan de sa façon à la place du mien.

— Moi ! s'écria Lenet, tandis que la princesse rassurait madame de Tourville d'un sourire et d'un coup d'œil, moi le plus zélé de vos admirateurs ; non ! mille fois non. Mais je sais que, venant de Blaye, il est entré en ville un officier de Sa Majesté nommé M. Dalvimar, dont la mission est de soulever les jurats et le peuple contre Son Altesse. Et je dis que si M. de Mazarin peut terminer la guerre d'un seul coup, il le fera. Voilà pourquoi je crains

cette grêle de balles dont parlait tout à l'heure madame de Tourville, et parmi elles peut-être plus encore les balles intelligentes que les balles brutales et sans raison.

Cette dernière allocution de Lenet parut faire réfléchir la princesse.

— Vous savez toujours tout, vous, M. Lenet, répondit d'une voix tremblante de colère madame de Tourville.

— Une bonne action bien chaude eût été belle pourtant, dit, en se redressant et en faisant avec le pied des appels comme il eût fait dans une salle d'armes, le capitaine des gardes, vieux soldat confiant dans les idées de force, et qui eût bien grandi en cas d'action.

Lenet lui écrasa le pied, tout en le regardant avec le plus aimable sourire.

— Oui, capitaine, dit-il, mais vous pensez aussi, n'est-ce pas, que le salut de M. le duc d'Enghien est nécessaire à notre cause, et que, lui mort ou pris, le véritable généralissime de l'armée des princes est pris ou mort?

Le capitaine des gardes, qui savait que ce titre pompeux de généralissime, donné en apparence à un prince de sept ans, le faisait, lui, en réalité, premier brigadier de l'armée, com-

prit la sottise qu'il venait de faire, et renonçant à sa proposition, il appuya chaudement l'avis de Lenet.

Pendant ce temps, madame de Tourville s'était rapprochée de la princesse, et lui avait parlé tout bas. Lenet vit qu'il allait avoir une nouvelle lutte à soutenir. En effet, se retournant de son côté :

— Il n'en est pas moins étrange. dit Son Altesse avec humeur, que l'on défasse avec tant d'acharnement ce qui était si bien fait.

— Son Altesse est dans l'erreur, dit Lenet. Jamais je n'ai mis d'acharnement dans les conseils que j'ai eu l'honneur de lui donner, et si je défais c'est pour refaire. Si, malgré les raisons que j'ai l'honneur de lui soumettre, Votre Altesse veut toujours se faire tuer avec monsieur son fils, elle en est bien la maîtresse, et nous nous ferons tuer à ses côtés : ceci n'est qu'un fait facile à accomplir, et le premier valet de votre suite ou le dernier croquant de la ville en fera autant. Mais si nous voulons réussir malgré le Mazarin, malgré la reine, malgré les parlements, malgré mademoiselle Nanon de Lartigues, enfin malgré toutes les mauvaises chances inséparables de la faiblesse

où nous sommes réduits, voici, je crois, ce qui nous reste à faire...

— Monsieur, s'écria impétueusement madame de Tourville, saisissant au bond la dernière phrase de Lenet, monsieur, il n'y a point de faiblesse là où se trouve le nom de Condé, d'une part, et deux mille soldats de Rocroy, de Nordlingue et de Lens, de l'autre; et s'il y a faiblesse, malgré cela, nous sommes perdues de toutes façons, et ce ne sera point votre plan, si magnifique qu'il soit, qui nous sauvera.

— J'ai lu, madame, répondit avec calme Lenet, savourant d'avance l'effet qu'il allait produire sur la princesse, attentive malgré elle; j'ai lu que la veuve d'un des plus illustres Romains, sous Tibère, que la généreuse Agrippine, à laquelle la persécution venait d'enlever Germanicus, son époux, princesse qui pouvait soulever à son gré une armée toute palpitante au souvenir du général mort, aima mieux entrer à Brindes seule, traverser la Pouille et la Campanie, vêtue de deuil et tenant un enfant de chaque main, et marcher ainsi, pâle, les yeux rouges de larmes, la tête baissée, tandis que les enfants sanglotaient et

imploraient du regard... qu'alors tous les assistants, et il y en avait plus de deux millions de Brindes à Rome, fondirent en larmes, se répandirent en imprécations, éclatèrent en menaces, et que la cause de cette femme fut gagnée non-seulement devant Rome, mais devant toute l'Italie; non-seulement près de ses contemporains, mais près de la postérité; car elle ne trouva pas une résistance à ses pleurs et à ses gémissements, tandis qu'aux lances elle eût vu s'opposer les piques, et les épées aux épées. Je crois que la ressemblance est grande entre Son Altesse et Agrippine, entre M. le Prince et Germanicus, enfin, entre Pison, ministre persécuteur et empoisonneur, et M. de Mazarin. Or la ressemblance étant identique, la situation étant pareille, je demande que la conduite soit la même; car, à mon avis, il est impossible que ce qui a si bien réussi dans une époque ne réussisse pas dans l'autre...

Un sourire d'approbation épanouit les traits de la princesse, et assura à Lenet le triomphe de sa harangue. Madame de Tourville alla se retrancher dans l'angle de la chambre en se voilant comme une statue antique. Madame

de Cambes, qui avait trouvé un ami dans Lenet, lui rendit l'appui qu'il lui avait prêté en approuvant de la tête; le capitaine pleurait comme un tribun militaire, et le petit duc d'Enghien s'écria :

— Maman ! vous me tiendrez par la main, et vous m'habillerez de deuil ?

— Oui, mon fils, répondit la princesse. Lenet, vous savez que j'ai toujours eu l'intention de me présenter aux Bordelais vêtue de noir...

— D'autant plus, dit tout bas madame de Cambes, que le noir sied à merveille à Votre Altesse.

— Chut ! chère petite, dit la princesse, madame de Tourville le criera bien assez tout haut, sans que vous le disiez même tout bas.

Le programme de l'entrée à Bordeaux fut donc arrêté ainsi sur la proposition de Lenet. Les dames de l'escorte eurent ordre de se préparer. Le jeune prince fut vêtu d'une robe de tabis blanc chamarrée de passements noirs et argent, avec un chapeau couvert de plumes blanches et noires. Quant à la princesse, affectant la plus grande simplicité afin de ressembler à Agrippine, sur laquelle elle avait résolu

de se modeler en tout point, elle s'habilla de noir sans aucune pierrerie.

Lenet, entrepreneur de la fête, se multipliait pour qu'elle fût splendide. La maison qu'il habitait dans une petite ville, située à deux lieues de Bordeaux, ne désemplissait point de partisans de madame la princesse, qui, avant de la faire entrer à Bordeaux, voulaient savoir quel genre d'entrée lui serait le plus agréable. Lenet, comme un directeur de théâtres modernes, leur conseilla les fleurs, les acclamations et les cloches; puis, voulant faire une part à la belliqueuse madame de Tourville, il proposa quelques saluts de canon.

Le lendemain 31 mai, sur l'invitation du parlement, la princesse se mit en marche. Un nommé Lavie, avocat général près le parlement et partisan enragé de M. de Mazarin, avait bien fait fermer les portes l'avant-veille pour empêcher que la princesse ne fût reçue si elle se présentait; mais d'un autre côté les partisans des Condé avaient agi, et le matin même le peuple, excité par eux, s'était rassemblé aux cris de : « Vive madame la princesse ! vive M. le duc d'Enghien ! » et avait brisé les portes à coups de hache ; de sorte qu'en définitive

rien ne s'opposait plus à cette fameuse entrée qui prenait ainsi tout le caractère d'un triomphe. Les observateurs pouvaient en outre retrouver dans ces deux événements l'inspiration des chefs des deux partis qui divisaient la ville; car Lavie recevait directement les conseils du duc d'Épernon, et le peuple avait ses moteurs conseillés par Lenet.

A peine la princesse eut-elle dépassé la porte, que la scène préparée depuis longtemps eut lieu dans des proportions gigantesques. Le salut militaire fut fait par les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et les canons de la ville y répondirent. Les fleurs tombaient des fenêtres ou traversaient les rues en guirlandes, si bien que le pavé en était couvert et l'air embaumé : les acclamations étaient poussées par trente mille zélés de tout âge et de tout sexe qui sentaient leur enthousiasme s'accroître de l'intérêt qu'inspiraient madame la princesse et son fils, et de la haine qu'ils portaient au Mazarin...

Au reste, le petit duc d'Enghien fut le plus habile acteur de toute cette scène. Madame la princesse avait renoncé à le conduire par la main de peur de le fatiguer, ou qu'il ne fût enseveli sous les roses; il était donc porté par

son gentilhomme, de sorte qu'ayant les mains libres, il envoyait des baisers à droite et à gauche, et ôtait gracieusement son chapeau à plumes.

Le peuple bordelais s'enivre aisément, les femmes en arrivèrent à une adoration frénétique pour ce bel enfant qui pleurait avec tant de grâce, les vieux magistrats s'émurent des paroles du petit orateur qui disait : « Messieurs, servez-moi de père, puisque M. le cardinal m'a ôté le mien. »

En vain les partisans du ministre voulurent-ils tenter quelque opposition, les poings, les pierres et même les hallebardes leur enjoignirent la prudence, et il fallut se résigner à laisser le champ libre aux triomphateurs.

Cependant madame de Cambes, pâle et grave, marchant derrière la princesse, attirait sa part des regards. Elle ne songeait pas à tant de gloire sans s'affliger intérieurement de ce que le succès d'aujourd'hui ferait peut-être oublier la résolution de la veille. Elle était donc sur ce chemin, heurtée par les adorateurs, foulée par le peuple, inondée de fleurs et de caresses respectueuses, frémissant d'être portée en triomphe, comme certains cris com-

mençaient à en menacer madame la princesse, le duc d'Enghien et leur suite, lorsque apercevant Lenet, qui, voyant son embarras, lui tendait la main pour l'aider à gagner un carrosse, elle lui dit, répondant à sa propre pensée :

— Ah ! vous êtes bien heureux, vous, M. Lenet, vous faites prévaloir vos avis en toutes choses, et ce sont toujours ceux qu'on suit. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'ils sont bons et qu'on s'en trouve bien...

— Il me semble, madame, répondit Lenet, que vous n'avez point à vous plaindre, et que le seul que vous ayez émis a été adopté.

— Comment cela?

— N'est-il pas convenu que vous essayerez de nous avoir l'île Saint-George?

— Oui, mais quand me permettra-t-on de me mettre en campagne?

— Dès demain, si vous me promettez d'échouer.

— Soyez tranquille ; je n'ai que trop peur de remplir vos intentions.

— Tant mieux.

— Je ne vous comprends pas bien.

— Nous avons besoin de la résistance de l'île Saint-George pour obtenir des Bordelais

nos deux ducs et leur armée, qui, je le dois dire, quoique mon opinion sur ce point se rapproche de madame de Tourville, me paraissent éminemment nécessaires dans les circonstances où nous nous trouvons.

— Sans doute, répondit Claire, mais quoique je n'aie pas en guerre les connaissances de madame de Tourville, il me semble qu'on n'attaque pas une place sans la faire sommer auparavant.

— Ce que vous dites est parfaitement juste.

— On enverra donc un parlementaire à l'île Saint-George?

— Indubitablement.

— Eh bien! je demande à être ce parlementaire.

Les yeux de Lenet se dilatèrent de surprise.

— Vous! dit-il, vous! Mais toutes nos dames sont donc devenues des amazones?

— Passez-moi cette fantaisie, mon cher M. Lenet.

— Vous avez raison. Le pis qui puisse nous arriver, au fait, c'est que vous preniez Saint-George.

— C'est donc dit?

— Oui.

— Mais promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est que personne ne saura le nom et la qualité du parlementaire que vous aurez envoyé, que dans le cas où ce parlementaire aura réussi.

— C'est convenu, dit Lenet, tendant la main à madame de Cambes.

— Et quand partirai-je?...

— Quand vous voudrez.

— Demain.

— Demain, soit.

— Bien. Maintenant, voici que madame la princesse va monter avec monsieur son fils sur la terrasse de M. le président de Lalasne. Je laisse ma part de triomphe à madame de Tourville. Vous m'excuserez près de Son Altesse, sous prétexte d'indisposition. Faites-moi conduire au logement qu'on m'a préparé : je vais faire mes préparatifs et réfléchir à ma mission, qui ne laisse pas de m'inquiéter, attendu que c'est la première de ce genre que j'accomplis, et que tout, dit-on, dans ce monde, dépend du début.

— Peste! dit Lenet, je ne m'étonne plus que M. de la Rochefoucault ait été sur le point

de faire pour vous une infidélité à madame de Longueville ; vous la valez en certaines choses et beaucoup mieux en d'autres.

— C'est possible, dit Claire, et je ne repousse pas tout à fait le compliment ; mais si vous avez quelque pouvoir sur M. de la Rochefoucault, mon cher M. Lenet, affermissez-le dans son premier amour, car le second me fait peur !

— Eh bien ! nous y tâcherons, dit Lenet en souriant ; ce soir je vous donnerai vos instructions.

— Vous consentez donc à ce que je vous prenne Saint-George ?

— Il le faut bien, puisque vous le désirez.

— Et les deux ducs et l'armée ?

— J'ai dans ma poche un autre moyen de les faire venir.

Et Lenet, après avoir donné l'adresse du logement de madame de Cambes au cocher, prit congé d'elle en souriant, et alla rejoindre la princesse.

XXIV

Le lendemain de l'entrée de madame la princesse à Bordeaux, il y avait grand dîner à l'île Saint-George, Canolles ayant invité à sa table les principaux officiers de la garnison et les autres gouverneurs de place de la province.

A deux heures de l'après-midi, heure fixée pour le commencement du repas, Canolles se trouvait donc entouré d'une douzaine de gentilshommes qu'il voyait, la plupart, pour la première fois, et qui, racontant le grand évé-

9.

nement de la veille, s'égayant sur le compte des dames qui accompagnaient madame la princesse, ressemblaient peu à des gens qui vont entrer en campagne, et à qui sont confiés les plus sérieux intérêts du royaume.

Canolles, tout radieux, Canolles, magnifique dans son habit doré, animait encore cette joie par son exemple. On allait servir.

— Messieurs, dit-il, je vous présente toutes mes excuses, mais il nous manque encore un convive.

— Lequel? demandèrent les jeunes gens en s'entre-regardant.

— Le gouverneur de Vayres, à qui j'ai écrit, quoique je ne le connaisse pas, et qui, justement parce que je ne le connais pas, a droit à quelques égards. Je vous prierai donc de m'accorder un sursis d'une demi-heure.

— Le gouverneur de Vayres! dit un vieil officier habitué sans doute à la régularité militaire, et à qui ce retard fit pousser un soupir; le gouverneur de Vayres! attendez donc! c'est, si je ne me trompe, le marquis de Bernay; mais il n'administre pas, il a un lieutenant.

— Alors, dit Canolles, il ne viendra pas, ou son lieutenant viendra à sa place. Quant à

lui, il est sans doute à la cour, séjour des faveurs.

— Mais, baron, dit un des assistants, il me semble qu'il n'est pas besoin d'être à la cour pour avancer, et je sais un commandant de ma connaissance qui n'a pas à se plaindre. Peste ! en trois mois capitaine, lieutenant-colonel, gouverneur de l'île Saint-George ! C'est un joli petit chemin, avouez-le !

— Aussi, je l'avoue, dit Canolles en rougissant, et comme je ne sais à quoi attribuer de pareilles faveurs, il faut, en vérité, que je convienne qu'il y a quelque bon génie dans ma maison pour qu'elle prospère ainsi.

— Nous connaissons le bon génie de M. le gouverneur, dit en s'inclinant le lieutenant qui avait introduit Canolles dans la forteresse ; c'est son mérite.

— Je ne conteste pas le mérite, bien au contraire, répondit un autre officier, et je suis le premier à le reconnaître. Mais à ce mérite j'ajouterai la recommandation de certaine dame. la plus spirituelle, la plus bienfaisante, la plus aimable de France, après la reine, bien entendu.

— Pas d'équivoque, comte, dit Canolles en

souriant au nouvel interlocuteur : si vous avez des secrets à vous, gardez-les pour vous ; s'ils sont à vos amis, gardez-les pour eux.

— J'avoue, dit un officier, que lorsque j'ai entendu parler de retard, j'ai cru qu'on allait nous demander pardon en faveur de quelque resplendissante toilette. Maintenant je vois que je m'étais trompé.

— Nous dînerons donc sans femmes ? demanda un autre.

— Dame ! à moins que je n'invite madame la princesse et sa suite, dit Canolles, je ne vois pas trop qui nous pourrions avoir ; d'ailleurs, n'oublions pas, messieurs, que notre dîner est un dîner sérieux : si nous voulons causer d'affaires, au moins nous n'importunerons que nous.

— Bien dit, commandant, quoiqu'en vérité, si nous n'y faisions pas attention, les femmes font en ce moment-ci une véritable croisade contre notre autorité : témoin ce que disait devant moi M. le cardinal à don Louis de Haro.

— Et que disait-il donc ? demanda Canolles.

— « Vous êtes bien heureux, vous ! Les femmes d'Espagne ne s'occupent que d'argent,

de coquetterie et de galants, tandis que les femmes de France ne prennent plus à cette heure un amant sans l'avoir essayé sur la question politique; si bien, ajoutait-il d'un air désespéré, que les rendez-vous d'amour se passent aujourd'hui à traiter sérieusement des affaires de gouvernement. »

— Aussi, dit Canolles, la guerre que nous faisons s'appelle-t-elle la guerre des femmes : ce qui ne laisse pas que d'être flatteur pour nous.

En ce moment, comme la demi-heure de répit demandée par Canolles était écoulée, la porte s'ouvrit, et un laquais paraissant annonça que M. le gouverneur était servi.

Canolles invita ses convives à le suivre; mais, comme ils se mettaient en marche, une autre annonce retentit dans l'antichambre.

— M. le gouverneur de Vayres!

— Ah! ah! dit Canolles; c'est fort aimable à lui.

Et il fit un pas pour s'avancer au-devant du collègue qui lui était inconnu. Mais tout à coup reculant de surprise :

— Richon! s'écria-t-il; Richon, gouverneur de Vayres!

— Moi-même, mon cher baron, répondit Richon, conservant, malgré son affabilité, l'air grave qui lui était habituel.

— Ah ! tant mieux, mille fois tant mieux ! dit Canolles en lui serrant cordialement la main. Messieurs, ajouta-t-il, vous ne connaissez pas monsieur, mais je le connais, moi, et je dis hautement qu'on ne pouvait confier un emploi d'importance à un plus honnête homme.

Richon promena autour de lui son regard fier comme celui d'un aigle qui écoute, et, ne voyant dans tous les regards qu'une légère surprise tempérée par beaucoup de bienveillance :

— Mon cher baron, dit-il, maintenant que vous avez si hautement répondu de moi, présentez-moi, je vous prie, à ceux de ces messieurs que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Et Richon indiqua des yeux trois ou quatre gentilshommes pour lesquels effectivement il était tout à fait étranger.

Il se fit alors cet échange de hautes civilités qui donnaient un caractère si noble et si amical à la fois à toutes les relations de cette époque. Richon, au bout d'un quart d'heure, était déjà

devenu l'ami de tous ces jeunes officiers et pouvait demander à chacun d'eux son épée ou sa bourse. Sa garantie était son courage bien connu, sa réputation sans tache et sa noblesse écrite dans ses yeux.

— Pardieu ! messieurs, dit le commandant de Braunes, il faut avouer que, quoique homme d'Église, M. de Mazarin se connaît en hommes de guerre, et fait bien les choses depuis quelque temps. Il flaire la guerre et choisit ses gouverneurs : Canolles ici, Richon à Vayres.

— Est-ce qu'on se battra ? demanda Richon négligemment.

— Si l'on se battra ! répondit un jeune homme qui arrivait directement de la cour. Vous demandez si l'on se battra, M. Richon ?

— Oui.

— Eh bien, moi, je vous demanderai en quel état sont vos bastions ?

— Mais à peu près neufs, monsieur ; car depuis trois jours que je suis dans la place, j'y ai fait faire plus de réparations qu'on n'y en avait fait faire depuis trois ans.

— Eh bien ! ils ne tarderont pas à étrenner, répondit le jeune homme.

— Tant mieux, dit Richon ; que peuvent

désirer des hommes de guerre? la guerre.

— Bon, dit Canolles, le roi peut maintenant dormir sur les deux oreilles, car il tient les Bordelais en bride avec ses deux rivières.

— Le fait est, dit Richon, que celui qui m'a mis là peut compter sur moi.

— Et depuis quand dites-vous, monsieur, que vous êtes à Vayres ?

— Depuis trois jours ; et vous, Canolles, depuis combien de temps à Saint-George ?

— Depuis huit. Est-ce qu'on vous a fait une entrée comme la mienne, Richon? Mon entrée à moi a été splendide, et je n'en ai, en vérité, pas encore assez remercié ces messieurs; j'ai eu les cloches, les tambours, les vivat; il n'y manquait que le canon ; mais on me le promet dans peu de jours, et cela me console.

— Eh bien ! dit Richon, voici la différence qu'il y a eu entre nous deux : mon entrée à moi, mon cher Canolles, a été aussi modeste que la vôtre magnifique ; j'avais ordre d'introduire dans la place cent hommes, cent hommes du régiment de Turenne, et je ne savais pas comment je les y introduirais quand mon brevet m'est arrivé à Saint-Pierre, où je me tenais, signé de M. d'Épernon. Je suis parti aussitôt,

j'ai remis ma lettre au lieutenant, et, sans tambour ni trompette, j'ai pris possession de la place. A présent j'y suis.

Canolles, qui riait d'abord, sentit, à l'accent dont ces derniers mots étaient prononcés, son cœur se serrer sous l'étreinte d'un pressentiment sinistre.

— Et vous êtes chez vous? demanda-t-il à Richon.

— Je m'arrange pour cela, dit Richon tranquillement.

— Et vous avez combien d'hommes? demanda Canolles.

— D'abord les cent hommes du régiment de Turenne, vieux soldats de Rocroy sur lesquels on peut compter; de plus, une compagnie que je forme dans la ville, et que j'instruis à mesure que les enrôlés me viennent trouver : des bourgeois, des jeunes gens, des ouvriers, deux cents hommes à peu près : enfin j'attends un dernier renfort de cent ou cent cinquante hommes levés par un capitaine du pays.

— Le capitaine Ramblay? demanda un des convives.

— Non, le capitaine Cauvignac, répondit Richon.

— Je ne connais pas cela, dirent plusieurs voix.

— Je le connais, moi, dit Canolles.

— Est-ce un royaliste éprouvé?

— Je n'oserais le dire. Cependant j'ai tout lieu de penser que le capitaine Cauvignac est une créature de M. d'Épernon et qu'il est fort dévoué au duc.

— Alors voilà qui répond à la question : qui est dévoué au duc l'est à Sa Majesté.

— C'est quelque coureur de l'avant-garde du roi, dit le vieil officier, qui regagnait à table le temps perdu à attendre. J'en ai entendu parler dans ce sens.

— Est-ce que Sa Majesté est en route? demanda Richon avec sa tranquillité ordinaire.

— C'est-à-dire qu'à cette heure, répondit le jeune homme qui venait de la cour, le roi doit être au moins à Blois.

— Vous en êtes sûr?...

— Très-sûr. L'armée sera commandée par le maréchal de la Meilleraye, qui doit faire sa jonction aux environs d'ici avec M. le duc d'Épernon.

— A Saint-George, peut-être? dit Canolles.

— Ou plutôt à Vayres, dit Richon. M. de la

Meilleraye arrive de Bretagne, et Vayres est sur son chemin.

— Celui qui soutiendra le choc des deux armées risquera fort pour ses bastions, dit le gouverneur de Braunes. M. de la Meilleraye a trente pièces de canon, et M. d'Épernon vingt-cinq.

— Ce sera un beau feu, dit Canolles; malheureusement nous ne le verrons pas.

— Ah! dit Richon, à moins que quelqu'un de nous ne se déclare pour les princes.

— Oui, mais Canolles est toujours sûr de voir un feu quelconque, lui. S'il se déclare pour les princes, il verra le feu de M. de la Meilleraye et de M. d'Épernon; s'il reste attaché à Sa Majesté, il verra le feu des Bordelais.

— Oh! quant à ces derniers, reprit Canolles, je ne les crois pas fort terribles, et j'avoue que j'ai quelque honte de n'avoir affaire qu'à eux. Malheureusement, je suis corps et âme à Sa Majesté, et il faudra que je me contente d'une guerre toute bourgeoise.

— Qu'ils vous feront, soyez tranquille, dit Richon.

— Vous avez donc quelques probabilités là-dessus? demanda Canolles.

— J'ai mieux que cela, dit Richon, j'ai des certitudes. Le conseil des bourgeois a décidé qu'avant toutes choses on prendrait l'île Saint-George.

— Bien, dit Canolles, qu'ils viennent, je les attends.

On en était là de la conversation, et l'on venait d'entamer le dessert, lorsque tout à coup on entendit rouler le tambour aux portes de la forteresse.

— Que veut dire ceci? demanda Canolles.

— Ah! pardieu! s'écria le jeune officier qui avait donné les nouvelles de la cour, il serait curieux qu'on vous attaquât en ce moment, mon cher Canolles; ce serait une charmante après-dînée qu'un assaut et une escalade.

— Le diable m'emporte! cela m'en a tout l'air, dit le vieux commandant; ces misérables bourgeois n'en font jamais d'autres que de vous déranger aux heures des repas. J'étais aux avant-postes de Charenton du temps de la guerre de Paris; nous ne pouvions jamais ni déjeuner ni dîner tranquilles.

Canolles sonna. Le soldat de planton dans l'antichambre entra.

— Que se passe-t-il? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien encore, M. le gouverneur ; quelque messager du roi ou de la ville, sans doute.

— Informez-vous, et rendez-moi réponse.

Le soldat sortit tout courant.

— Remettons-nous à table, messieurs, dit Canolles à ses convives, qui pour la plupart s'étaient levés. Il sera temps de quitter la table quand nous entendrons le canon.

Tous les convives se rassirent en riant. Richon seul, sur le visage duquel un nuage avait passé, demeura inquiet et les yeux fixés sur la porte, attendant le retour du soldat. Mais au lieu du soldat, ce fut un officier qui se présenta à la porte l'épée nue, en disant :

— M. le gouverneur, un parlementaire.

— Un parlementaire? dit Canolles ; et de la part de qui?

— De la part des princes.

— Venant d'où?

— De Bordeaux.

— De Bordeaux! répétèrent tous les convives, excepté Richon.

— Ah çà! mais la guerre est donc sérieusement déclarée, dit le vieil officier, que l'on envoie des parlementaires?

Canolles réfléchit un moment, et pendant ce moment son visage souriant dix minutes auparavant prit toute la gravité qu'exigeait la circonstance.

— Messieurs, dit-il, le devoir avant toutes choses. Je vais probablement avoir avec l'envoyé de messieurs les Bordelais une question difficile à résoudre. J'ignore à quel moment je pourrai vous revoir...

— Non pas ! non pas ! s'écrièrent en chœur les convives. Congédiez-nous, au contraire, commandant ; ce qui vous arrive est un avis à nous de retourner à nos postes respectifs... Il est donc important que nous nous séparions à l'instant même.

— Ce n'était point à moi de vous le proposer, messieurs, dit Canolles ; mais puisque vous me l'offrez, je suis forcé d'avouer que c'est le plus prudent, et j'accepte... Les chevaux ou les équipages de ces messieurs, dit Canolles.

Presque aussitôt, rapides dans leurs mouvements comme s'ils eussent déjà été sur le champ de bataille, les convives avaient sauté en selle ou étaient montés dans leurs carrosses, et, suivis de leurs piquets d'escorte, s'étaient

éloignés dans les directions de leurs résidences respectives.

Richon était resté le dernier.

— Baron, dit-il à Canolles, je n'ai pas voulu vous quitter tout à fait comme les autres, attendu que nous nous connaissons depuis plus longtemps que vous ne connaissez les autres. Adieu donc ; maintenant donnez-moi la main, et bonne chance !

Canolles donna la main à Richon.

— Richon, dit-il en le regardant fixement, je vous connais, il se passe quelque chose en vous ; vous ne me le dites pas, car il est probable que ce n'est point votre secret. Cependant, vous êtes ému, et lorsqu'un homme de votre trempe est ému, ce n'est pas pour peu de chose.

— N'allons-nous pas nous quitter? dit Richon.

— Nous allions nous quitter aussi lorsque nous prîmes congé l'un de l'autre à l'hôtel de Biscarros, et cependant vous étiez tranquille.

Richon sourit tristement.

— Baron, dit-il, j'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus.

Canolles tressaillit, tant il y avait de pro-

fonde mélancolie dans la voix ordinairement si ferme de l'aventureux partisan.

— Eh bien, dit-il, si nous ne nous voyons plus, Richon, c'est que l'un de nous deux sera mort... de la mort des braves, et, dans ce cas, celui qui sera frappé sera sûr au moins en mourant de survivre dans le cœur d'un ami. Embrassons-nous, Richon ! Vous m'avez dit : Bonne chance ; je vous dirai, moi : Bon courage !

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et tinrent quelque temps leurs nobles cœurs appuyés l'un contre l'autre.

Lorsqu'ils se séparèrent, Richon essuya une larme, la seule peut-être qui eût jamais obscurci son fier regard ; puis, comme s'il eût craint que Canolles vît cette larme, il s'élança hors de la chambre, honteux sans doute d'avoir donné à un homme dont il connaissait le courage une pareille marque de faiblesse.

XXV

La salle à manger était demeurée vide à l'exception de Canolles, et à l'exception de l'officier qui avait annoncé le parlementaire et qui se tenait debout à l'angle de la porte.

—Qu'ordonne M. le gouverneur? dit-il après un instant de silence.

Canolles, qui était d'abord demeuré absorbé dans ses pensées, tressaillit à cette voix, releva la tête, et sortant de sa préoccupation :

— Où est le parlementaire? demanda-t-il.

— Dans la salle d'armes, monsieur.

— Par qui est-il accompagné?

— Par deux gardes de la milice bourgeoise de Bordeaux.

— Quel est-il ?

— Un jeune homme, autant qu'on peut en juger, car il porte un large feutre et est enveloppé d'un grand manteau.

— Et comment s'est-il annoncé?

— Comme porteur de lettres de madame la princesse et du parlement de Bordeaux.

— Priez-le d'attendre un instant, dit Canolles. Je suis à lui.

L'officier sortit pour accomplir sa mission, et Canolles s'apprêtait à le suivre, lorsqu'une porte s'ouvrit, et Nanon toute pâle, toute frémissante, mais avec son affectueux sourire, apparut, et saisissant la main du jeune homme :

— Un parlementaire, mon ami, dit-elle, que veut dire cela?

— Cela veut dire, chère Nanon, que messieurs les Bordelais veulent m'effrayer ou me séduire.

— Et qu'avez-vous décidé?

— Que je le recevrais.

— Ne pouvez-vous donc vous en dispenser?

— Impossible. Il est des usages auxquels on ne se soustrait pas.

— Oh! mon Dieu!

— Qu'avez-vous, Nanon?

— J'ai peur.

— De quoi?

— Ne m'avez-vous pas dit que ce parlementaire venait pour vous effrayer ou pour vous séduire?

— Sans doute, un parlementaire n'est bon qu'à l'un ou l'autre de ces deux usages. Avez-vous peur qu'il ne m'effraye?

— Oh! non; mais il vous séduira peut-être.

— Vous m'offensez, Nanon.

— Hélas! mon ami, je dis ce que je crains.

—Vous doutez de moi à ce point, et pour qui me prenez-vous donc?

— Pour ce que vous êtes, Canolles, c'est-à-dire pour un cœur généreux, mais tendre.

— Ah çà! dit Canolles en riant, mais quel parlementaire m'envoie-t-on? Serait-ce Cupidon en personne?

— Peut-être.

— Vous l'avez donc vu?

— Je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu sa

voix; elle est bien douce pour une voix de parlementaire.

— Nanon, vous êtes folle, laissez-moi accomplir ma charge : vous m'avez fait gouverneur...

— Pour me défendre, ami !

— Me croyez-vous donc assez lâche pour vous trahir? En vérité, Nanon, vous m'insultez en doutant ainsi de moi.

— Vous êtes donc décidé à voir ce jeune homme?

— Je le dois, et je vous saurais vraiment mauvais gré de vous opposer davantage à ce que je remplisse ce devoir.

— Vous êtes libre, ami, dit tristement Nanon. Un mot encore seulement...

— Dites.

— Où le recevrez-vous ?

— Dans mon cabinet.

— Canolles, une grâce.

— Laquelle ?

— Au lieu de le recevoir dans votre cabinet, recevez-le dans votre chambre à coucher.

— Quelle idée avez-vous là?

— Ne comprenez-vous point?

— Non.

— Ma chambre donne dans votre alcôve.

— Et vous écouterez?...

— Derrière les rideaux, si vous le permettez.

— Nanon !

— Laissez-moi demeurer près de vous, ami ; j'ai foi dans mon étoile, je vous porterai bonheur.

— Mais cependant, Nanon, si ce parlementaire...

— Eh bien?

— Venait pour me confier quelque secret d'État.

— Ne pouvez-vous confier un secret d'État à celle qui vous a confié sa vie et sa fortune ?...

— Eh bien ! écoutez-nous, Nanon, puisque vous le voulez absolument, mais ne me retenez pas davantage, ce parlementaire attend.

— Allez, Canolles, allez, mais auparavant soyez béni pour le bien que vous me faites.

Et la jeune femme voulut baiser la main de son amant.

— Folle, dit Canolles en l'approchant de sa poitrine et en l'embrassant au front; ainsi donc vous serez...

— Derrière les rideaux de votre lit. Je pourrai de là voir et entendre.

— N'allez pas rire au moins, Nanon, car ce sont choses graves.

— Soyez tranquille, dit la jeune femme, je ne rirai pas.

Canolles donna ordre qu'on introduisît le messager, et passa dans sa chambre, vaste salle meublée sous Charles IX et d'un aspect sévère : deux candélabres brûlaient sur la cheminée, mais ne jetaient qu'une faible lueur dans l'immense appartement; l'alcôve, placée au plus profond de la chambre, était entièrement dans l'ombre.

— Êtes-vous là, Nanon? demanda Canolles.

Un oui étouffé, haletant, parvint jusqu'à lui.

En ce moment des pas retentirent; le factionnaire présenta les armes. Le messager entra, suivit des yeux celui qui l'avait introduit jusqu'à ce qu'il fût ou crût être seul avec Canolles; alors il leva son chapeau et rejeta son manteau en arrière. Aussitôt de blonds cheveux se déroulèrent sur de charmantes épaules, la taille fine et cambrée d'une femme apparut sous le baudrier d'or, et Canolles, à son

regard doux et triste, reconnut la vicomtesse de Cambes.

— Je vous avais dit que je vous retrouverais, et je vous tiens parole, dit-elle. Me voici.

Canolles, par un mouvement de stupeur et d'angoisse, frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Vous! vous!... murmura-t-il. Oh! mon Dieu! que venez-vous faire? que venez-vous demander ici?

— Je viens vous demander, monsieur, si vous vous souvenez encore de moi.

Canolles poussa un profond soupir et mit ses deux mains devant ses yeux, pour conjurer cette apparition ravissante et fatale à la fois.

Alors tout lui fut expliqué : la crainte, la pâleur, le tremblement de Nanon, et surtout son désir d'assister à l'entrevue. Nanon, avec les yeux de la jalousie, avait reconnu une femme dans le parlementaire.

—Je viens vous demander, continua Claire, si vous êtes prêt à remplir cet engagement que vous prîtes avec moi dans cette petite chambre de Jaulnay, de donner votre démission à la reine, et d'entrer au service des princes.

— Oh! silence! silence! madame, s'écria Canolles.

Claire tressaillit à cet accent de terreur tremblant dans la voix du jeune homme, et regardant avec inquiétude autour d'elle :

— Ne sommes-nous pas seuls ici? demanda-t-elle.

— Si fait, madame, dit Canolles, mais à travers ces murailles, quelqu'un ne peut-il pas nous entendre?

— Je croyais les murailles du fort Saint-George plus solides que cela, dit Claire en souriant.

Canolles ne répondit rien.

— Je venais donc vous demander, reprit Claire, comment il se fait que depuis huit ou dix jours que vous êtes ici je n'aie point entendu parler de vous; de sorte que j'ignorerais encore qui commande à l'île Saint-George si le hasard, ou plutôt le bruit public, ne m'avait appris que c'est l'homme qui me jurait, il y a douze jours à peine, que sa disgrâce était un bonheur, puisqu'elle lui permettait de consacrer son bras, son courage, sa vie, au parti auquel j'appartiens...

Nanon ne put retenir un mouvement qui fit

tressaillir Canolles et retourner madame de Cambes.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle.

— Rien, répondit Canolles, un des bruits habituels de cette vieille chambre, pleine de craquements lugubres.

— Si c'est autre chose, dit Claire en posant sa main sur le bras de Canolles, ne me le cachez point, baron, car vous comprenez, du moment où je me suis décidée à venir vous trouver moi-même, quelle est l'importance de l'entretien que nous allons avoir.

Canolles essuya la sueur qui coulait de son front, et essayant de sourire :

— Parlez, dit-il.

— Je venais donc vous rappeler cette promesse et vous demander si vous étiez prêt à la tenir ?

— Hélas ! madame, répondit Canolles, la chose est devenue impossible.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que depuis ce temps bien des événements inattendus sont arrivés, bien des liens que je croyais rompus se sont renoués ; à la punition que je croyais mériter la reine a substitué une récompense dont j'étais indigne :

aujourd'hui, je suis lié au parti de Sa Majesté par... la reconnaissance.

Un soupir traversa l'espace, la pauvre Nanon attendait sans doute un autre mot que celui qui venait d'être prononcé.

— Dites par l'ambition, M. de Canolles, et je comprendrai cela ; vous êtes noble de haute naissance ; on vous fait à vingt-huit ans lieutenant-colonel, gouverneur d'une place forte : c'est beau, je le sais, mais ce n'est que la récompense naturelle de votre mérite, et ce mérite, M. de Mazarin n'est pas le seul qui l'apprécie...

— Madame, dit Canolles, pas un mot de plus, je vous prie !

— Pardon, monsieur, dit Claire, cette fois ce n'est plus la vicomtesse de Cambes qui vous parle, c'est l'envoyée de madame la princesse qui s'est chargée d'une mission près de vous, il faut donc qu'elle accomplisse cette mission.

— Parlez, madame, répondit Canolles, avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Eh bien, madame la princesse connaissant les sentiments que vous m'aviez manifestés à Chantilly d'abord et à Jaulnay ensuite, inquiète de savoir à quel parti vous appartenez définitivement, avait résolu de vous envoyer

un parlementaire pour faire une tentative sur votre place; cette tentative, qu'un autre parlementaire eût faite peu convenablement peut-être, je m'en suis chargée, moi, pensant que, confidente de vos secrètes pensées à ce sujet, mieux que personne je pourrais l'accomplir.

— Merci, madame, dit Canolles déchirant sa poitrine avec sa main, car pendant les courts silences du dialogue il entendait la respiration haletante de Nanon.

— Voici donc ce que je vous propose, monsieur... au nom de madame la princesse, je m'explique; car si c'eût été au mien, continua Claire avec son charmant sourire, j'eusse interverti l'ordre des propositions.

— J'écoute, dit Canolles d'une voix sourde.

— Vous rendrez l'île Saint-George à l'une des trois conditions que je vais vous faire à votre choix. La première est celle-ci, ce n'est pas moi qui parle, rappelez-vous-le bien : une somme de deux cent mille livres...

— Oh! madame, n'allez pas plus loin, dit Canolles, essayant de rompre là la conversation. J'ai été chargé par la reine d'un commandement; ce commandement, c'est l'île Saint-George, et je la défendrai jusqu'à la mort.

— Rappelez-vous le passé, monsieur, s'écria tristement Claire, ce n'est point cela que vous me disiez dans notre dernière entrevue, quand vous me proposiez de tout quitter pour me suivre, quand vous teniez déjà la plume pour offrir votre démission à ceux à qui aujourd'hui vous voulez sacrifier votre vie.

— J'ai pu vous offrir cela, madame, quand j'étais libre de choisir mon chemin; aujourd'hui je ne le suis plus...

— Vous n'êtes plus libre! s'écria Claire pâlissante; comment l'entendez-vous, monsieur? que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je suis lié d'honneur.

— Eh bien, écoutez donc ma seconde proposition alors.

— A quoi bon? dit Canolles; ne vous ai-je point assez répété, madame, que j'étais inébranlable dans ma résolution? Ne me tentez donc pas, ce serait inutile.

— Pardon, monsieur, répondit Claire à son tour; mais moi aussi je suis chargée d'une mission, et il faut que je l'accomplisse jusqu'au bout.

— Faites, murmura Canolles; mais, en vérité, vous êtes bien cruelle!

— Donnez votre démission, et nous agirons alors sur votre successeur plus efficacement que sur vous. Dans un an, dans deux ans, vous reprendrez du service sous M. le Prince, avec le grade de brigadier.

Canolles hocha tristement la tête.

— Hélas ! madame, dit-il, pourquoi donc ne me demandez-vous que des choses impossibles?

— Et c'est à moi que vous répondez cela, dit Claire; mais en vérité, monsieur, je ne vous comprends pas. N'avez-vous pas été sur le point de la signer cette démission ? Ne disiez-vous pas à celle qui était près de vous alors, et qui vous écoutait avec tant de joie, que c'était librement et du fond du cœur que vous la donniez ? Pourquoi donc ne feriez-vous pas ici, lorsque je vous le demande, lorsque je vous en prie, ce que vous proposiez de faire à Jaulnay ?...

Toutes ces paroles entraient comme des coups de poignard dans le cœur de la pauvre Nanon, et Canolles les sentait entrer.

— Ce qui à cette époque était un acte sans importance serait aujourd'hui une trahison, une trahison infâme ! dit Canolles d'une voix sourde. Jamais je ne rendrai l'île Saint-George ! jamais je ne donnerai ma démission !

— Attendez, attendez, dit Claire de sa plus douce voix, mais tout en regardant cependant autour d'elle avec inquiétude; car cette résistance de Canolles, et surtout la contrainte que paraissait éprouver celui qui la faisait, lui semblaient singulières. Écoutez maintenant cette dernière proposition par laquelle je voulais commencer, car je savais, moi, car j'avais dit d'avance que vous refuseriez les deux premières : les avantages matériels, et je suis heureuse de l'avoir deviné, ne sont pas choses qui tentent un cœur comme le vôtre; il vous faut à vous d'autres espérances que celles de l'ambition et de la fortune; il faut aux nobles instincts de nobles récompenses. Écoutez donc...

— Au nom du ciel! madame, dit Canolles, ayez pitié de moi!

Et il fit un mouvement pour se retirer.

Claire crut qu'il était ébranlé, et, convaincue que ce qu'elle allait dire devait achever sa victoire, elle le retint et continua :

— Si, au lieu d'un vil intérêt, on vous offrait un intérêt pur et honorable; si l'on payait votre démission, cette démission que vous pouvez donner sans blâme, car les hostilités n'étant point commencées, cette démission n'est ni une défec-

tion, ni une perfidie, mais un choix pur et simple; si, dis-je, on payait cette démission d'une alliance; si une femme, à laquelle vous avez dit que vous l'aimiez, à laquelle vous avez dit de l'aimer toujours, et qui, malgré ces serments, n'a jamais ouvertement répondu à votre passion, si cette femme venait vous dire: M. de Canolles, je suis libre, je suis riche, je vous aime, devenez mon mari, partons ensemble... allons où vous voudrez, loin de toutes les dissensions civiles, hors de France... eh bien, dites, monsieur, cette fois n'accepteriez-vous pas?

Canolles, malgré la rougeur, malgré la charmante hésitation de Claire, malgré le souvenir du joli petit château de Cambes qu'il eût pu voir de sa fenêtre, si, pendant toute la scène que nous venons de raconter, la nuit n'était pas descendue du ciel, demeura immobile et ferme dans sa résolution; car il voyait de loin, pâle dans l'ombre, sortir des rideaux gothiques la tête échevelée de Nanon tremblante d'angoisses.

— Mais répondez-moi donc, au nom du ciel! continua la vicomtesse; car je ne comprends plus rien à votre silence. Me suis-je

trompée? N'êtes vous pas M. le baron de Canolles? n'êtes-vous pas le même homme qui m'avez dit à Chantilly que vous m'aimiez ? qui me l'avez répété à Jaulnay? qui m'avez juré que vous n'aimiez que moi au monde et que vous étiez prêt à me sacrifier tout autre amour? Dites! dites! au nom du ciel, répondez! Mais répondez donc!

Un gémissement se fit entendre, si intelligible, si distinct cette fois, que madame de Cambes ne put douter qu'une troisième personne n'assistât à l'entretien; ses yeux effarés suivirent la direction des yeux de Canolles, et celui-ci ne put détourner si rapidement ses regards que, guidée par eux, la vicomtesse n'aperçût point cette tête pâle et immobile, cette forme pareille à celle d'un fantôme, qui suivait haletante toutes les phases de la conversation.

Les deux femmes, à travers l'obscurité, échangèrent un regard de flamme et poussèrent toutes deux un cri.

Nanon disparut.

Quant à madame de Cambes, elle saisit vivement son feutre et son manteau, et se retournant vers Canolles :

— Monsieur, dit-elle, je comprends maintenant ce que vous appelez le devoir et la reconnaissance ; je comprends quel est le devoir que vous refusez d'abandonner ou de trahir ; je comprends enfin qu'il y a des affections inaccessibles à toutes les séductions, et je vous laisse tout entier à ces affections, à ce devoir, à cette reconnaissance. Adieu, monsieur, adieu.

Elle fit un mouvement pour se retirer sans que Canolles essayât de la retenir ; mais un douloureux souvenir l'arrêta.

— Encore une fois, monsieur, dit-elle, au nom d'une amitié que je vous dois pour le service que vous avez bien voulu me rendre, au nom de l'amitié que vous me devez pour le service que je vous ai rendu aussi, au nom de tous ceux qui vous aiment et que vous aimez, je n'excepte personne, n'engagez point la lutte : demain, après-demain, peut-être, on vous attaquera à Saint-George ; ne me faites pas cette douleur de vous savoir vaincu ou mort.

A ces paroles, le jeune homme tressaillit et se réveilla.

— Madame, dit-il, je vous remercie à ge-

noux pour l'assurance que vous venez de me donner de cette amitié qui m'est plus précieuse que je ne puis vous le dire. Oh ! qu'on vienne m'attaquer ! que l'on vienne, mon Dieu ! J'appelle l'ennemi avec plus d'ardeur qu'il n'en mettra jamais à me venir joindre. J'ai besoin du combat, j'ai besoin du danger pour me relever à mes propres yeux : vienne le combat, vienne le danger, vienne la mort même ! La mort sera la bienvenue, puisque je sais que je mourrai riche de votre amitié, fort de votre compassion et honoré de votre estime.

— Adieu, monsieur, dit Claire en se dirigeant vers la porte.

Canolles la suivit. Parvenu au milieu du corridor sombre, il lui saisit la main, et d'une voix si basse que lui-même avait peine à entendre les paroles qu'il prononçait :

— Claire, lui dit-il, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée; mais le malheur veut que je ne puisse vous prouver cet amour qu'en mourant loin de vous.

Un petit rire ironique fut pour le moment la seule réponse de madame de Cambes; mais à peine fut-elle hors du château qu'un sanglot douloureux lui déchira la gorge,

et qu'elle se tordit les bras en s'écriant :

— Ah ! il ne m'aime pas, mon Dieu ! il ne m'aime pas. Et moi, et moi, malheureuse que je suis, moi je l'aime !

XXVI

En quittant madame de Cambes, Canolles rentra dans sa chambre. Nanon était debout, pâle et immobile au milieu de l'appartement. Canolles marcha vers elle avec un sourire triste : à mesure qu'il s'avançait, Nanon fléchissait le genou : il lui tendit la main, elle tomba à ses pieds.

— Pardonnez-moi, dit-elle, pardonnez-moi, Canolles ! C'est moi qui vous ai amené ici, c'est moi qui vous ai fait donner ce poste difficile et

dangereux ; si vous êtes tué, c'est moi qui serai cause de votre mort. Je suis une égoïste qui n'ai songé qu'à mon bonheur. Abandonnez-moi, partez !

Canolles la souleva doucement.

— Vous abandonner ! moi, dit-il ; jamais, Nanon, jamais, vous m'êtes sacrée ; j'ai juré de vous protéger, de vous défendre, de vous sauver, et je vous sauverai, ou que je meure !

— Dis-tu cela du fond du cœur, Canolles, sans hésitation, sans regret ?

— Oui, dit Canolles en souriant.

— Merci, mon digne, mon noble ami, merci. Vois-tu, cette vie à laquelle je tenais, je te la sacrifierais aujourd'hui sans une plainte ; car d'aujourd'hui seulement je sais ce que tu as fait pour moi. On t'offrait de l'argent ; est-ce que mes trésors ne sont pas à toi ? On t'offrait de l'amour ; est-ce qu'il y aura jamais au monde une femme qui t'aimera comme je t'aime ? On t'offrait un grade ! Écoute, on va t'attaquer. Eh bien, achetons des soldats, amassons des munitions et des armes ; doublons nos forces, défendons-nous. Moi, je combattrai pour mon amour, toi pour ton honneur. Tu les battras, mon brave Canolles ; tu feras dire à la reine

qu'elle n'a pas de plus brave capitaine que toi ; puis, ton grade, je m'en chargerai, va, et quand tu seras riche, chargé de gloire et d'honneur, tu m'abandonneras si tu veux ; j'aurai mes souvenirs pour me consoler.

Et Nanon regardait Canolles en disant cela, et elle attendait la réponse que les femmes demandent toujours aux paroles exagérées, c'est-à-dire folles et exaltées comme les paroles. Mais Canolles baissa tristement la tête.

— Nanon, dit-il, jamais vous ne souffrirez un dommage, jamais vous n'endurerez un affront tant que je vivrai à l'île Saint-George. Rassurez-vous donc, car vous n'avez rien à craindre.

— Merci, dit-elle, quoique ce ne soit point là tout ce que je demande.

Puis tout bas :

— Hélas ! je suis perdue, murmura-t-elle, il ne m'aime plus.

Canolles surprit ce regard de flamme qui brille comme un éclair, cette affreuse pâleur d'une seconde qui révèle tant de douleur.

— Soyons généreux jusqu'au bout, se dit-il, sans quoi nous serions infâme !... Viens, Nanon, reprit-il, viens, mon amie ; jette ton

manteau sur tes épaules, prends ton chapeau d'homme, l'air de la nuit te fera du bien. Je dois être attaqué d'un moment à l'autre; je vais faire ma ronde de nuit.

Nanon, palpitante de joie, s'habilla comme son amant le lui disait et le suivit.

Canolles était un véritable capitaine. Entré presque enfant au service, il avait fait une étude réelle de son rude métier. Aussi visita-t-il la place non-seulement en commandant, mais en ingénieur. Les officiers qui l'avaient vu arriver en favori, et qui croyaient avoir affaire à un gouverneur de parade, furent interrogés les uns après les autres par leur chef sur tous les moyens d'attaque et de défense. Force leur fut alors de reconnaître, dans le jeune et frivole jeune homme, un capitaine expérimenté; les plus vieux lui parlèrent alors avec respect. Quant à Canolles, la seule chose qu'ils pussent lui reprocher, c'étaient la douceur de sa voix en donnant des ordres et sa politesse extrême en interrogeant. Ils craignaient que cette courtoisie ne fût le masque de la faiblesse. Cependant, comme chacun sentait le danger imminent, les commandements du gouverneur furent exécutés avec une ponctuelle célérité

qui donna au chef une idée de ses soldats égale à celle qu'ils avaient prise de lui. Une compagnie de pionniers était arrivée dans la journée. Canolles ordonna des travaux qui furent commencés à l'instant même. Nanon vainement voulut le ramener au fort pour lui épargner la fatigue d'une nuit passée ainsi ; mais Canolles continua sa ronde, et ce fut lui qui congédia doucement Nanon en exigeant qu'elle rentrât chez elle. Puis, ayant expédié trois ou quatre batteurs d'estrade que le lieutenant lui avait recommandés comme les plus intelligents parmi ceux qui étaient à son service, il revint se coucher sur un bloc de pierre d'où il inspecta les travaux.

Mais tandis que ses yeux suivaient machinalement le mouvement des hoyaux et des pioches, l'esprit de Canolles, enlevé aux choses matérielles qui s'exécutaient, s'arrêtait tout entier non-seulement sur les événements de la journée, mais encore sur toutes les aventures étranges dont il avait été le héros depuis le jour où il avait vu madame de Cambes. Mais, chose singulière, son esprit n'allait point au delà ; il lui semblait que de cette heure seulement il avait commencé de vivre ; que, jusque-

là, il avait vécu dans un autre monde aux instincts inférieurs, aux sensations incomplètes. A partir de cette heure, il y avait dans sa vie une lumière qui donnait un autre aspect à toute chose, et dans ce nouveau jour, Nanon, la pauvre Nanon était impitoyablement sacrifiée à un autre amour, violent dès sa naissance, comme ces amours qui s'emparent de toute la vie dans laquelle ils sont entrés.

Aussi, après de douloureuses méditations, mêlées de ravissements célestes, à l'idée qu'il était aimé de madame de Cambes, Canolles s'avoua-t-il que c'était le devoir seul qui lui prescrivait d'être homme d'honneur, et que l'amitié qu'il avait pour Nanon n'était pour rien dans sa détermination.

Pauvre Nanon! Canolles appelait le sentiment qu'il avait pour elle de l'amitié. Or l'amitié en amour est bien près d'être de l'indifférence.

Nanon veillait aussi, car elle n'avait pu se résoudre à se mettre au lit; debout à une fenêtre, enveloppée d'une mante noire pour n'être pas vue, elle suivait, non pas la lune triste et voilée glissant à travers les nuages, non pas les hauts peupliers balancés gracieuse-

ment par le vent de la nuit, non pas la majestueuse Garonne, qui semble une vassale rebelle se dressant pour faire la guerre à son maître, bien plutôt qu'une esclave fidèle portant son tribut à l'Océan, mais ce lent et pénible travail qui se faisait contre elle dans la pensée de son amant : elle voyait dans cette forme brune se dessinant sur la pierre, dans cette ombre immobile accroupie devant un falot, le fantôme vivant de son bonheur passé; elle si énergique, si fière, si adroite autrefois, elle avait perdu maintenant toute adresse, toute fierté, toute énergie; on eût dit que ses sens exaltés par le sentiment de son malheur redoublaient d'intelligence et de subtilité; elle sentait germer l'amour au fond du cœur de son amant, comme Dieu, en se penchant sur l'immense coupole du ciel, sent germer le brin d'herbe dans les entrailles de la terre.

Le jour vint; seulement alors Canolles rentra dans sa chambre; Nanon avait regagné la sienne; il ignora donc qu'elle avait veillé toute la nuit; il s'habilla alors avec soin, rassembla de nouveau la garnison, visita au jour les différentes batteries, et surtout celles qui dominaient la rive gauche de la Garonne, fit fermer

le petit port par des chaînes, établit des espèces de chaloupes chargées de fauconneaux et d'espingoles, passa en revue ses hommes, les anima encore sous sa parole si colorée et si généreuse, et put ainsi ne rentrer que sur les dix heures.

Nanon l'attendait le sourire sur les lèvres : ce n'était plus cette fière et impérieuse Nanon dont les caprices faisaient trembler M. d'Épernon lui-même ; c'était une maîtresse timide, une esclave craintive qui n'exigeait même plus qu'on l'aimât, mais qui demandait seulement qu'on lui permît d'aimer.

La journée se passa sans événement autre que les différentes péripéties de ce drame intérieur, qui se jouait dans l'âme de chacun des deux jeunes gens. Les coureurs expédiés par Canolles revinrent les uns après les autres. Aucun d'eux ne rapportait une nouvelle positive ; seulement il y avait grande agitation dans Bordeaux, et il était évident qu'il s'y préparait quelque chose.

En effet, madame de Cambes, de retour dans la ville, tout en cachant les détails de l'entrevue dans les plis les plus secrets de son cœur, en avait transmis le résultat à Lenet. Les Bor-

delais demandaient à grands cris que l'île Saint-George fût prise. Le peuple s'offrait en foule pour faire partie de l'expédition. Les chefs ne le retenaient qu'en prétextant l'absence d'un homme de guerre qui pût conduire l'expédition, et de soldats réguliers qui pussent la soutenir. Lenet profita de ce moment pour glisser le nom des deux ducs et pour offrir leur armée : l'ouverture fut reçue avec enthousiasme, et ceux-là même qui la veille avaient voté pour qu'on leur fermât les portes les appelèrent à grands cris.

Lenet courut porter cette bonne nouvelle à la princesse, qui assembla aussitôt son conseil.

Claire prétexta la fatigue pour ne prendre part à aucune décision contre Canolles, et se retira dans sa chambre pour pleurer tout à son aise.

De cette chambre elle entendait les cris et les menaces du peuple. Tous ces cris, toutes ces menaces étaient dirigés contre Canolles.

Bientôt le tambour retentit : les compagnies s'assemblèrent, les jurats firent armer le peuple, qui demandait des piques et des arquebuses ; on tira les canons de l'arsenal, on distribua la poudre, et deux cents bateaux se tinrent prêts

à remonter la Garonne à l'aide de la marée de la nuit, tandis que trois mille hommes, marchant par la rive gauche, attaqueraient par terre.

L'armée de mer devait être commandée par Espagnet, conseiller au parlement, homme brave et de bon conseil, et l'armée de terre par M. de la Rochefoucault, qui venait d'entrer à son tour dans la ville avec deux mille gentilshommes à peu près. M. le duc de Bouillon ne devait arriver que le surlendemain avec mille autres. Aussi M. le duc de la Rochefoucault pressa-t-il l'attaque autant qu'il put pour que son collègue ne s'y trouvât point.

XXVII

Le surlendemain du jour où madame de Cambes s'était présentée sous l'habit d'un parlementaire à l'île Saint-George, comme vers deux heures de l'après-midi Canolles faisait sa ronde sur les remparts, on lui annonça qu'un messager chargé d'une lettre pour lui demandait à lui parler.

Le messager fut introduit aussitôt, et remit sa dépêche à Canolles.

Cette dépêche n'avait visiblement rien d'of-

ficiel; c'était une petite lettre plus longue que large, écrite d'une écriture fine et légèrement tremblée, sur un papier de teinte bleuâtre, glacé et parfumé.

Canolles, rien qu'à la vue de ce papier, sentit battre son cœur malgré lui.

— Qui t'a remis cette lettre? demanda-t-il.

— Un homme de cinquante-cinq à soixante ans.

— Moustache et royale grisonnantes?

— Oui.

— Taille cambrée?

— Oui.

— Tournure militaire?

— C'est cela.

Canolles donna un louis à l'homme, et lui fit signe de se retirer à l'instant même.

Puis il s'éloigna, et le cœur tout palpitant se cacha dans l'angle d'un bastion pour lire à son aise la lettre qu'il venait de recevoir.

Elle ne renfermait que ces mots :

« Vous allez être attaqué. Si vous n'êtes plus digne de moi, montrez-vous du moins digne de vous. »

La lettre n'était point signée; mais Canolles reconnut madame de Cambes comme il avait

reconnu Pompée ; il regarda si personne ne le voyait, et, rougissant comme un enfant à son premier amour, il porta le papier à ses lèvres, le baisa ardemment et le mit sur son cœur.

Puis il monta sur le couronnement du bastion, d'où il pouvait distinguer le cours de la Garonne pendant près d'une lieue, et la plaine environnante dans toute son étendue.

Rien n'apparaissait ni sur le fleuve ni dans la campagne.

— La matinée se passera ainsi, murmura-t-il, ce n'est point en plein jour qu'ils viendront; ils se seront reposés en route et commenceront l'attaque ce soir.

Canolles entendit un léger bruit derrière lui et se retourna, c'était son lieutenant.

— Eh bien, M. de Vibrac, dit Canolles, que dit-on?

— On dit, mon commandant, que le drapeau des princes flottera demain sur l'île Saint-George.

— Et qui dit cela?

— Deux de nos coureurs qui viennent de rentrer, et qui ont vu les préparatifs que font contre nous les bourgeois de la ville.

— Et qu'avez-vous répondu à ceux qui vous ont dit que le drapeau de MM. les princes flotterait demain sur le fort Saint-George ?

— J'ai répondu, mon commandant, que cela m'était bien égal, attendu que je ne le verrais pas.

— En ce cas, vous m'avez volé ma réponse, monsieur, dit Canolles.

— Bravo! commandant, nous ne demandions pas autre chose, et les soldats vont se battre comme des lions quand ils connaîtront votre réponse.

— Qu'ils se battent comme des hommes, c'est tout ce que je leur demande... Et que dit-on du genre d'attaque?

— Général, c'est une surprise que l'on nous prépare, dit de Vibrac en riant.

— Peste! quelle surprise! dit Canolles; voilà déjà le second avis que j'en reçois... Et qui conduit les assaillants?

— M. de la Rochefoucault les troupes de terre; d'Espagnet, le conseiller au parlement, les troupes de mer.

— Eh bien, dit Canolles, je lui donnerais un conseil, moi.

— A qui?

— A M. le conseiller au parlement.

— Lequel ?

— C'est de renforcer les milices urbaines de quelque bon régiment, bien discipliné, qui apprenne à ces bourgeois comment on reçoit un feu bien nourri.

— Il n'a pas attendu votre conseil, commandant, car avant d'avoir été homme de justice, il a été, je crois, quelque peu homme de guerre, et il s'est associé pour cette expédition le régiment de Navailles.

— Comment! le régiment de Navailles?

— Oui.

— Mon ancien régiment?

— Lui-même. Il est passé, à ce qu'il paraît, avec armes et bagages, à MM. les princes.

— Et qui le commande?

— Le baron de Ravailly.

— Vraiment!

— Le connaissez-vous ?

— Oui ; un charmant garçon, brave comme son épée. Dans ce cas, alors, ce sera plus chaud que je ne croyais, et nous allons avoir de l'agrément.

— Qu'ordonnez-vous, commandant?

— Que ce soir les postes soient doublés; que

les soldats se couchent tout habillés avec leurs armes chargées à portée de la main. Une moitié veillera tandis que l'autre prendra du repos ; la moitié qui veillera se tiendra cachée derrière les talus. Attendez encore.

— J'attends.

— Avez-vous fait part à quelqu'un du rapport du messager ?

— A personne au monde.

— C'est bien. Tenez la chose secrète pendant quelque temps encore. Choisissez une dizaine de vos plus mauvais soldats ; vous devez avoir ici des braconniers, des pêcheurs?

— Nous n'en avons que trop, commandant.

— Eh bien, comme je vous dis, choisissez-en dix, donnez-leur congé jusqu'à demain matin ; ils iront jeter leurs lignes de fond dans la Garonne, ils iront tendre leurs lacets dans la plaine. Cette nuit Espagnet et M. de la Rochefoucault les prendront et les interrogeront.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas qu'il faut que les assaillants nous croient dans la plus parfaite sécurité ; eh bien, ces hommes, qui ne sauront rien, leur jureront avec un air de vérité auquel ils se laisseront prendre, attendu qu'il ne

sera pas joué, que nous dormons sur les deux oreilles.

— Ah ! très-bien.

— Laissez approcher l'ennemi, laissez-le débarquer, laissez-le planter ses échelles.

— Mais alors, quand tirera-t-on ?

— Quand je l'ordonnerai ; si un seul coup part de nos rangs avant mon commandement, foi de gouverneur, je fais fusiller celui qui l'a tiré !

— Ah ! diable !

— La guerre civile est deux fois la guerre ; il importe donc que la guerre civile ne se fasse pas comme une partie de chasse. Laissez rire MM. les Bordelais, riez vous-même si cela vous amuse, mais que ce ne soit que lorsque je dirai qu'on rie.

Le lieutenant partit et alla transmettre les ordres de Canolles aux autres officiers, qui s'entre-regardèrent étonnés. Il y avait deux hommes dans le gouverneur, le gentilhomme courtois, le commandant implacable.

Canolles revint souper avec Nanon ; seulement le souper était avancé de deux heures, Canolles ayant décidé qu'il ne quitterait pas le rempart du crépuscule à l'aube. Il trouva

Nanon feuilletant une volumineuse correspondance.

— Vous pouvez vous défendre hardiment, cher Canolles, lui dit-elle ; car vous ne serez pas longtemps à être secouru : le roi vient, M. de la Meilleraye amène une armée, et M. d'Épernon arrive avec quinze mille hommes.

— Mais, en attendant, ils ont huit jours, dix jours peut-être, Nanon, ajouta Canolles en souriant, l'île Saint-George n'est pas imprenable.

— Oh ! tant que vous y commanderez, je réponds de tout.

— Oui ; mais, justement parce que j'y commande, je puis être tué... Nanon, que feriez-vous dans ce cas ? l'avez-vous prévu au moins?

— Oui, répondit Nanon en souriant à son tour.

— Eh bien, tenez donc vos coffres prêts. Un batelier sera à un poste désigné ; s'il faut sauter à l'eau, vous aurez quatre de mes gens bons nageurs qui ont ordre de ne pas vous quitter et qui vous transporteront à l'autre bord.

— Toutes ces précautions sont inutiles, Canolles ; si vous êtes tué je n'aurai plus besoin de rien.

On annonça qu'on était servi. Dix fois, pendant le souper, Canolles se leva et alla à la fenêtre qui donnait sur la rivière; avant la fin du souper, Canolles quitta la table... La nuit commençait à tomber...

Nanon voulut le suivre.

— Nanon, dit Canolles, rentrez chez vous et jurez-moi de n'en·pas sortir. Si je vous savais dehors, exposée, courant un danger quelconque, je ne répondrais plus de moi. Nanon, il y va de mon honneur, ne jouez pas avec mon honneur.

Nanon tendit à Canolles ses lèvres de carmin, plus rouges encore de la pâleur de ses joues, puis elle rentra chez elle en disant :

— Je vous obéis, Canolles, je veux qu'amis et ennemis connaissent l'homme que j'aime; allez !

Canolles s'éloigna; il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette nature, pliée à tous ses désirs, obéissant à toutes ses volontés. A peine était-il à son poste que la nuit vint, terrible et menaçante, comme elle paraît toujours quand elle cache dans ses plis noirs un secret sanglant.

Canolles s'était placé au bout de l'esplanade. Il dominait le cours du fleuve et ses deux ri-

ves. Pas de lune : un voile de nuages sombres glissait lourdement au ciel. Impossible d'être vu, mais aussi presque impossible de voir.

A minuit cependant il lui sembla distinguer des masses sombres se mouvant sur la rive gauche, et des formes gigantesques glissant sur le fleuve. Du reste, pas d'autre bruit que le vent de la nuit se lamentant dans les feuilles des arbres.

Ces masses s'arrêtèrent ; ces formes se fixèrent à distance. Canolles crut qu'il s'était trompé ; cependant il redoubla de vigilance ; ses yeux ardents perçaient les ténèbres, son oreille incessamment tendue percevait le moindre bruit.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, et le tintement prolongé se perdit lent et lugubre dans la nuit ; Canolles commençait à croire qu'il avait reçu un faux avis, et il allait se retirer quand tout à coup le lieutenant de Vibrac, qui était près de lui, lui posa vivement une main sur l'épaule en étendant l'autre vers le fleuve.

— Oui, oui ! dit Canolles, ce sont eux ; allons, nous n'aurons rien perdu pour attendre. Réveillez les hommes qui ont dormi, et qu'ils

viennent prendre leur poste derrière la muraille. Vous leur avez dit, n'est-ce pas? que je tuerais le premier qui ferait feu.

— Oui.

— Eh bien, reditcs-le-leur pour la seconde fois.

En effet, aux premières lueurs du jour on voyait approcher de longues barques chargées d'hommes qui riaient et causaient à voix basse, tandis qu'on pouvait remarquer dans la plaine une espèce d'éminence qui n'existait point la veille. C'était une batterie de six pièces de canon que M. de la Rochefoucault venait d'établir pendant la nuit : les hommes des barques n'avaient tant tardé que parce que jusque-là la batterie n'était point en état de commencer.

Canolles demanda si les armes étaient chargées, et sur la réponse affirmative fit signe que l'on attendît.

Les barques s'approchaient de plus en plus, et aux premières clartés du jour, Canolles distingua bientôt les buffleteries et le chapeau particuliers de la compagnie de Navailles, qui, comme on le sait, avait été la sienne : à la proue d'une des premières barques était le

baron de Ravailly, qui l'avait remplacé dans le commandement de la compagnie, et à la poupe le lieutenant, qui était son frère de lait, fort aimé parmi ses camarades pour sa joyeuse humeur et ses intarissables plaisanteries.

— Vous verrez, disait-il, qu'ils ne bougeront pas et qu'il faudra que M. de la Rochefoucault les réveille avec le canon. Peste ! comme on dort à Saint-George ; quand je serai malade j'y viendrai.

— Ce bon Canolles, répondit Ravailly, il fait son rôle de gouverneur en père de famille ; il craint d'enrhumer ses soldats en leur faisant monter des gardes de nuit.

— En effet, dit un autre, on ne voit pas même une sentinelle.

— Ohé ! cria le lieutenant en prenant terre, réveillez-vous donc là-haut et donnez-nous la main pour monter.

A cette dernière plaisanterie, les éclats de rire coururent sur toute la ligne des assiégeants; et tandis que trois ou quatre barques s'avançaient du côté du port, le reste de l'armée de terre débarquait.

— Allons, allons, dit Ravailly, je comprends, Canolles veut avoir l'air de se laisser surprendre

afin de ne pas se brouiller avec la cour. Çà, messieurs, rendons-lui sa politesse et ne tuons personne. Une fois dans la place, miséricorde pour tous, excepté pour les femmes, qui d'ailleurs ne la demanderont peut-être pas, sarpejeu ! Mes enfants, n'oublions pas que c'est une guerre d'amis ; aussi le premier qui dégaine, je le passe au fil de l'épée.

A cette recommandation faite avec une gaieté toute française, les rires recommencèrent et les soldats partagèrent l'hilarité des officiers.

— Ah çà ! mes amis, dit le lieutenant, il fait bon rire, mais il ne faut pas que cela empêche la besogne. Aux échelles, et grimpons.

Les soldats tirèrent alors des barques de longues échelles et s'avancèrent vers la muraille.

Alors Canolles se leva, et, la canne à la main, le chapeau sur la tête, pareil à un homme qui prend le matin le frais pour son plaisir, il s'approcha du parapet qu'il dépassa de toute la ceinture.

Il faisait assez clair pour qu'on le reconnût.

— Eh ! bonjour, Navailles, dit-il à tout le régiment ; bonjour, Ravailly ; bonjour, Remonenq.

— Tiens, c'est Canolles, s'écrièrent les jeu-

nes gens; tu es donc enfin réveillé, baron?

— Eh oui, que voulez-vous? on mène ici une vie de roi d'Yvetot, on se couche tôt et on se lève tard; mais vous, que diable venez-vous faire de si bonne heure?

— Pardieu, dit Ravailly, tu le vois bien, ce me semble : nous venons t'assiéger, rien que cela.

— Et pourquoi faire venez-vous m'assiéger?

— Pour prendre ton fort.

Canolles se mit à rire.

— Voyons, dit Ravailly, tu capitules, n'est-ce pas?

— Mais, auparavant, il faut que je sache à qui je me rends. Comment se fait-il que Navailles serve contre le roi?

— Ma foi, mon cher, parce que nous nous sommes faits rebelles. En y songeant, nous avons avisé que le Mazarin était décidément un pleutre, indigne d'être servi par de braves gentilshommes; en conséquence, nous sommes passés aux princes. Et toi?

— Mais, mon cher, je suis épernoniste enragé.

— Bah! laisse là tes gens et viens avec nous.

— Impossible. Eh! dites donc là-bas, laissez

donc les chaînes du pont. Vous savez bien qu'on regarde ces choses-là, mais de loin, et lorsqu'on y touche cela porte malheur. Ravailly, dis-leur donc de ne pas toucher aux chaînes, continua Canolles en fronçant le sourcil, ou je fais tirer sur eux ; et je t'en préviens, Ravailly, j'ai d'excellents tireurs.

— Bah ! tu plaisantes, répondit l'officier, laisse-les te prendre : tu n'es pas en force.

— Je ne plaisante pas. A bas les échelles ! Ravailly, je t'en prie, c'est la maison du roi que tu assiéges, prends-y garde !

— Saint-George ! maison du roi ?...

— Pardieu ! regarde plutôt, et tu verras le drapeau à la corne du bastion. Voyons, fais remettre tes barques à l'eau, et tes échelles dans tes barques, ou je tire. Si tu veux causer, viens seul ou avec Remonenq, et alors, nous causerons en déjeunant, j'ai un excellent cuisinier à l'île Saint-George.

Ravailly se mit à rire et encouragea les hommes du regard. Pendant ce temps, une autre compagnie se préparait à débarquer.

Canolles alors s'aperçut que le moment décisif était arrivé, et reprenant l'attitude ferme et l'air grave qui convenaient à un homme

chargé d'une aussi lourde responsabilité que la sienne :

— Halte-là, Ravailly; trêve de plaisanterie! Remonenq, cria-t-il, plus un mot, plus un pas, plus un geste, ou je fais tirer, aussi vrai que c'est le drapeau du roi qui est là, et que vous marchez contre les fleurs de lis de France.

Et, joignant l'action à la menace, il renversa d'un bras vigoureux la première échelle qui montrait sa tête au-dessus des pierres du rempart.

Cinq ou six hommes plus pressés que les autres commençaient à monter : le choc les renversa. Ils tombèrent et leur chute souleva un immense éclat de rire parmi les assaillants et parmi les assiégés : on eût dit des jeux d'écoliers.

En ce moment, un signal indiqua que les assiégeants avaient franchi les chaînes qui fermaient le port.

Aussitôt Ravailly et Remonenq saisirent une échelle et s'apprêtèrent à leur tour à descendre dans les fossés, en criant :

— A nous, Navailles! à l'escalade! montons!

— Mon pauvre Ravailly, cria Canolles, je t'en prie, arrête!

Mais au même moment la batterie de terre,

qui s'était tue jusque-là, éclata en bruit et en lumière, et un boulet vint soulever la terre tout autour de Canolles.

— Allons, dit Canolles en étendant sa canne, puisqu'ils le veulent absolument : Feu ! mes amis, feu sur toute la ligne !

— Alors, sans qu'on aperçût un seul homme, on vit une rangée de mousquets s'abaisser vers le parapet, une ceinture de flamme enveloppa le couronnement de la muraille, tandis que la détonation de deux énormes pièces d'artillerie répondait à la batterie du duc de la Rochefoucault.

Une dizaine d'hommes tomba, mais leur chute, au lieu de décourager leurs compagnons leur donna une nouvelle ardeur ; de son côté, la batterie de terre répondit à la batterie du rempart, un boulet abattit le drapeau royal, un second boulet écrasa un lieutenant de Canolles nommé d'Elboin.

Canolles jeta de nouveau les yeux autour de lui, et vit que ses hommes avaient déjà rechargé leurs armes.

— Feu partout ! dit-il.

Ce commandement fut exécuté avec la même ponctualité que la première fois.

Dix minutes après, il ne restait plus une seule vitre dans l'île Saint-George ; les pierres tremblaient et volaient en éclats ; le canon trouait les murs, les balles s'aplatissaient sur les larges dalles, et une épaisse fumée obscurcissait l'air tout plein de cris de menace et de gémissements.

Canolles vit que ce qui faisait le plus de tort à son fort était la batterie de M. de la Rochefoucault.

— Vibrac, dit-il, chargez-vous de Ravailly, et qu'il ne gagne pas un pouce de terrain en mon absence. Moi, je cours à nos batteries.

En effet, Canolles courut aux deux pièces qui répondaient au feu de M. de la Rochefoucault, dirigea lui-même le service, se fit chargeur, pointeur, commandant ; démonta en un instant trois pièces sur six, et coucha dans la plaine une cinquantaine d'hommes. Les autres, qui ne s'attendaient pas à cette rude résistance, commencèrent à se débander et à fuir. M. de la Rochefoucault, en les ralliant, fut atteint d'un éclat de caillou qui lui fit sauter son épée des mains.

En voyant ce résultat, Canolles laissa le reste de la besogne à faire au chef de la batterie, et

courut à l'assaut que continuait de pousser la compagnie de Navailles, secondée des hommes d'Espagnet.

Vibrac tenait bon, mais il venait de recevoir une balle dans l'épaule.

La présence de Canolles fut accueillie par des cris de joie et redoubla le courage de ses troupes.

— Pardon, s'écria-t-il à Ravailly, si j'ai été obligé de te quitter un instant, cher ami, mais c'était, comme tu peux le voir, pour démonter les pièces de M. le duc de la Rochefoucault ; mais sois tranquille, me voici.

Et comme en ce moment le capitaine de Navailles, trop animé pour répondre à la plaisanterie que d'ailleurs, au milieu du fracas épouvantable que menaient l'artillerie et la mousqueterie, il n'avait peut-être pas entendue, ramenait pour la troisième fois ses hommes à l'assaut, Canolles tira un pistolet de sa ceinture, et tendant la main vers son ancien camarade devenu son ennemi, lâcha le coup.

La balle était dirigée par une main ferme et par un œil sûr, elle alla casser le bras de Ravailly.

— Merci, Canolles, cria celui-ci qui avait vu

d'où venait le coup ; merci, je te revaudrai celle-là.

Mais malgré sa force sur lui-même, le jeune capitaine fut forcé de s'arrêter, et son épée tomba de ses mains. Remonenq accourut et le soutint dans ses bras.

— Veux-tu venir te faire panser chez moi... Ravailly ? cria Canolles : j'ai un chirurgien qui ne le cède en rien à mon cuisinier.

— Non pas, je m'en retourne à Bordeaux ; mais attends-moi d'un moment à l'autre, car je reviendrai, je te le promets. Seulement cette fois je choisirai mon heure.

— En retraite, en retraite, cria Remonenq, on se sauve là-bas. A revoir, Canolles, vous avez la première manche.

Remonenq disait vrai, l'artillerie avait fait d'affreux ravages sur l'armée de terre, qui avait perdu une centaine d'hommes au moins. Quant à l'armée de mer, elle en avait perdu presque autant. Cependant la perte la plus forte avait été soufferte par la compagnie de Navailles, qui, pour soutenir l'honneur de l'uniforme, avait toujours voulu marcher en tête des bourgeois d'Espagnet.

Canolles leva son pistolet déchargé.

— Cessez le feu, dit-il, laissons-les battre tranquillement en retraite : nous n'avons pas de munitions à perdre.

En effet, les coups tirés n'eussent été que des coups à peu près perdus. Les assaillants se retiraient en hâte, laissant leurs morts et emportant leurs blessés. Canolles compta les siens ; il avait seize blessés et quatre morts. Quant à lui personnellement, il n'avait pas reçu une égratignure.

— Peste ! dit-il en recevant dix minutes après les joyeuses caresses de Nanon, on n'a pas tardé, chère amie, à me faire gagner mon brevet de gouverneur. Quelle sotte boucherie ! Je leur ai tué cent cinquante hommes au moins, et j'ai cassé le bras d'un de mes meilleurs amis pour l'empêcher de se faire tuer tout à fait.

— Oui, dit Nanon ; mais vous êtes sain et sauf, vous.

— Dieu merci, et sans doute vous m'avez porté bonheur, Nanon ; mais gare la seconde manche ! les Bordelais sont entêtés, et d'ailleurs Ravailly et Remonenq m'ont promis de revenir.

— Eh bien, dit Nanon, c'est le même

homme qui commande au fort Saint-George, et ce sont les mêmes soldats qui le défendent; qu'ils viennent, et à la seconde fois ils seront encore mieux reçus qu'à la première, car d'ici là, n'est-ce pas? vous avez le temps d'augmenter encore vos moyens de défense.

— Ma chère, dit confidentiellement Canolles à Nanon, on ne connaît bien une place qu'à l'usage; la mienne n'est point imprenable, je l'ai découvert tantôt, et si je m'appelais le duc de la Rochefoucault, j'aurais l'île Saint-George demain matin. A propos, d'Elboin ne déjeunera pas avec nous.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il a été coupé en deux par un boulet de canon.

XXVIII

La rentrée des assiégeants dans Bordeaux présentait un triste spectacle. Les bourgeois étaient partis triomphants, comptant sur leur nombre et sur l'habileté de leurs généraux, tout à fait tranquilles, enfin, sur l'issue de l'événement, grâce à l'habitude, cette seconde foi de l'homme en danger.

En effet, quel était celui des assiégeants qui n'avait pas dans sa jeunesse couru les bois et les prairies de l'île Saint-George, seul ou en douce compagnie? Quel était le Bordelais qui

n'avait point manié l'aviron, le mousquet de chasse ou les filets du pêcheur dans le canton qu'il allait revoir en soldat?

Aussi, pour nos bourgeois, la défaite fut deux fois lourde : les localités leur faisaient honte aussi bien que l'ennemi. On les vit donc revenir la tête basse, et entendre avec résignation le bruit des lamentations et des gémissements des femmes qui, en comptant les guerriers absents, à la manière des sauvages de l'Amérique, s'apercevaient successivement des pertes éprouvées par les vaincus.

Alors un murmure général emplit la grande ville de deuil et de confusion. Les soldats rentrèrent chez eux pour raconter le désastre chacun à sa manière. Les chefs se rendirent chez la princesse, qui logeait, comme nous l'avons dit, chez le président.

Madame de Condé attendait à sa fenêtre le retour de l'expédition. Elle, née dans une famille de guerriers, femme d'un des plus grands vainqueurs du monde, élevée dans le mépris de l'armure rouillée et du plumeau ridicule des bourgeois, elle ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude, en songeant que les bourgeois, ses partisans, allaient combattre

une armée de vrais soldats. Mais trois choses la rassuraient cependant : la première, c'est que M. de la Rochefoucault commandait l'expédition; la seconde, c'est que le régiment de Navailles marchait en tête; la troisième, c'est que le nom de Condé était inscrit sur les drapeaux.

Mais, par un contraste facile à comprendre, tout ce qui était espoir pour la princesse était douleur pour madame de Cambes; comme aussi tout ce qui allait être douleur pour l'illustre dame allait devenir triomphe pour la vicomtesse.

Ce fut le duc de la Rochefoucault qui se présenta chez elle, tout poudreux et tout sanglant; la manche de son pourpoint noir était ouverte, et sa chemise toute tachée de sang.

— Est-ce vrai ce qu'on me dit? s'écria la princesse en s'élançant à la rencontre du duc.

— Et que dit-on, madame? demanda froidement le duc.

— On dit que vous avez été repoussé?

— On ne dit point assez, madame; pour dire vrai, nous avons été battus.

— Battus! s'écria la princesse en pâlissant; battus, ce n'est pas possible!

— Battus, murmura la vicomtesse, battus par M. de Canolles !...

— Et comment donc cela s'est-il fait? demanda madame de Condé d'un ton hautain qui décelait sa profonde indignation.

— Cela s'est fait, madame, comme se font tous les mécomptes, en jeu, en amour, en guerre ; nous nous sommes attaqués à plus fin ou à plus fort que nous.

— Mais il est donc brave, ce M. de Canolles? demanda la princesse.

Le cœur de madame de Cambes palpitait de joie.

— Eh ! mon Dieu, répondit la Rochefoucault en haussant les épaules, brave comme tout le monde !... seulement comme il avait des soldats frais, de bonnes murailles, et qu'il se tenait sur ses gardes, ayant probablement été prévenu, il a eu bon marché de nos Bordelais. Ah ! madame, par parenthèse, les tristes soldats ! ils ont fui au second feu.

— Et Navailles ? s'écria Claire sans s'apercevoir de l'imprudence de cette exclamation.

— Madame, dit la Rochefoucault, toute la différence qu'il y a eu entre Navailles et les

bourgeois, c'est que les bourgeois ont fui et que Navailles s'est replié.

— Il ne nous manquerait plus maintenant que de perdre Vayres !

— Je ne dis pas non, répondit froidement la Rochefoucault.

— Battus ! répéta la princesse en frappant du pied ; battus par des gens de rien, commandés par un M. de Canolles ! le nom est ridicule.

Claire rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous trouvez ce nom ridicule, madame, répliqua le duc ; mais M. de Mazarin le trouve sublime. Et j'oserais presque dire, ajouta-t-il en jetant un regard rapide et perçant vers Claire, qu'il n'est pas seul de son avis. Les noms sont comme les couleurs, madame, continua-t-il en souriant de son sourire bilieux, il n'en faut pas disputer.

— Croyez-vous donc que Richon soit homme à se laisser battre?

— Pourquoi pas? je me suis bien laissé battre, moi ! Il faut nous attendre à épuiser la mauvaise veine ; la guerre est un jeu ; un jour ou l'autre, nous prendrons notre revanche.

— Cela ne serait pas arrivé, dit ma-



dame de Tourville, si l'on avait suivi mon plan.

— C'est vrai, dit la princesse, on ne veut jamais faire ce que nous proposons, sous prétexte que nous sommes des femmes et que nous n'entendons rien à la guerre... Les hommes font à leur tête et se font battre.

— Eh! mon Dieu oui, madame; mais cela arrive aux meilleurs généraux. Paul-Émile s'est fait battre à Cannes, Pompée à Pharsale et Attila à Châlons. Il n'y a qu'Alexandre et vous, madame de Tourville, qui n'ayez jamais été battus. Voyons votre plan.

— Mon plan, M. le duc, dit madame de Tourville de son ton le plus sec, était que l'on fît un siége en règle. On n'a pas voulu m'écouter, et l'on a préféré un coup de main. Vous voyez le résultat.

— Répondez à madame, M. Lenet, dit le duc; quant à moi, je ne me sens pas assez fort en stratégie pour soutenir la lutte.

— Madame, dit Lenet, dont les lèvres ne s'étaient encore ouvertes que pour un sourire, il y avait ceci contre le siége que vous proposiez : c'est que les Bordelais ne sont point des soldats, mais des bourgeois; il leur faut le

souper au logis et le coucher dans le lit conjugal. Or un siége en règle exclut une foule de commodités auxquelles sont habitués nos braves citadins. Ils ont donc été assiéger l'île Saint-George en amateurs ; ne les blâmez pas d'avoir échoué aujourd'hui ; ils referont les quatre lieues et recommenceront la même guerre autant de fois qu'il le faudra.

— Vous croyez qu'ils recommenceront ? demanda la princesse.

— Oh ! quant à cela, madame, dit Lenet, j'en suis sûr ; ils aiment trop leur île pour la laisser au roi.

— Et ils la prendront ?

— Sans doute, un jour ou l'autre...

— Eh bien, le jour où ils l'auront prise, s'écria madame la princesse, je veux qu'on fusille cet insolent M. de Canolles, s'il ne se rend pas à condition.

Claire sentit un frisson mortel qui courait dans ses veines.

— Le fusiller ! dit le duc de la Rochefoucault ; peste ! si c'est comme cela que Votre Altesse entend la guerre, je me félicite bien sincèrement d'être au nombre de ses amis.

— Mais alors qu'il se rende.

— Je voudrais bien savoir ce que dirait Votre Altesse si Richon se rendait ?

— Richon n'est pas en jeu, M. le duc ; il n'est pas question de Richon. Voyons ! qu'on m'amène un bourgeois, un jurat, un conseiller, quelque chose enfin à qui je puisse parler et qui m'assure que cette honte ne sera pas sans amertume pour ceux qui me l'ont fait boire.

— Cela tombe à merveille, dit Lenet, voici M. d'Espagnet qui sollicite l'honneur d'être introduit près de Votre Altesse.

— Faites entrer, dit la princesse.

Le cœur de Claire, pendant toute cette conversation, tantôt avait battu à briser sa poitrine, tantôt avait été resserré comme dans un étau ; en effet, elle se disait aussi que les Bordelais feraient payer cher à Canolles son premier triomphe. Mais ce fut bien pis quand Espagnet vint encore par ses protestations renchérir sur les assurances de Lenet.

— Madame, disait-il à la princesse, que Votre Altesse se rassure, au lieu de quatre mille hommes nous en enverrons huit mille ; au lieu de six pièces de canon, nous en dresserons douze ; au lieu de cent hommes, nous en perdrons deux cents, trois cents, quatre

cents s'il le faut, mais nous reprendrons Saint-George.

— Bravo ! monsieur, s'écria le duc : voilà qui est parlé ; vous savez que je suis votre homme, soit comme chef, soit comme volontaire, toutes et quantes fois que vous tenterez cette entreprise. Seulement remarquez qu'à cinq cents hommes par fois, en supposant quatre expéditions seulement comme celle-ci, notre armée sera fort diminuée à la cinquième.

— M. le duc, reprit Espagnet, nous sommes trente mille hommes en état de porter les armes à Bordeaux. Nous traînerons, s'il le faut, tous les canons de l'arsenal devant la forteresse ; nous ferons un feu à réduire en poudre une montagne de granit ; je passerai moi-même la rivière à la tête des sapeurs et nous reprendrons Saint-George : nous en avons fait tout à l'heure le serment solennel.

— Je doute que vous preniez Saint-George tant que M. de Canolles sera vivant, dit Claire d'une voix presque inintelligible.

— Eh bien, répondit Espagnet, nous le tuerons ou nous le ferons tuer, et nous repren drons Saint-George après.

Madame de Cambes étouffa un cri d'effroi prêt à sortir de sa poitrine.

— Veut-on prendre Saint-George?

— Comment! si on le veut, s'écria la princesse. Je le crois bien, on ne veut que cela.

— Eh bien, alors, dit madame de Cambes, qu'on me laisse faire, et je livrerai la place.

— Bah! répondit la princesse, tu m'avais déjà promis pareille chose, et tu as échoué.

— J'avais promis à Votre Altesse de faire une tentative près de M. de Canolles. Cette tentative a échoué, j'ai trouvé M. de Canolles inflexible.

— Crois-tu le trouver plus facile après son triomphe?

— Non. Aussi cette fois ne vous ai-je pas dit que je vous livrerais le gouverneur, je vous dis que je vous livrerai la place.

— Comment cela?

— En introduisant vos soldats jusque dans la cour de la forteresse.

— Êtes-vous fée, madame, pour vous charger d'une pareille besogne? demanda la Rochefoucault.

— Non, monsieur, je suis propriétaire, dit la vicomtesse.

— Madame plaisante, reprit le duc.

— Non pas, non pas, dit Lenet, j'entrevois beaucoup de choses dans les trois mots que vient de prononcer madame de Cambes.

— Alors cela me suffit, dit la vicomtesse, et l'avis de M. Lenet est tout pour moi. Je répète donc que Saint-George est pris si l'on veut me laisser dire quatre mots en particulier à M. Lenet.

— Madame, interrompit madame de Tourville, moi aussi je prends Saint-George, si l'on veut me laisser faire.

— Laissez d'abord madame de Tourville exposer tout haut son plan, dit Lenet en arrêtant madame de Cambes qui voulait l'entraîner dans un coin, ensuite vous me direz le vôtre tout bas.

— Dites, madame, fit la princesse.

— Je pars de nuit avec vingt barques portant deux cents mousquetaires; une autre troupe, de même nombre, se glisse le long de la rive droite; quatre ou cinq cents autres remontent la rive gauche; pendant ce temps, mille ou douze cents Bordelais...

— Faites-y attention, madame, dit la Ro-

chefoucault, voici déjà mille ou douze cents hommes engagés.

— Moi, dit Claire, avec une seule compagnie je prends Saint-George; qu'on me donne Navailles, et je réponds de tout.

— Ceci est à considérer, reprit la princesse, tandis que M. de la Rochefoucault, souriant de son plus méprisant sourire, regardait en pitié toutes ces femmes, raisonnant sur des choses de guerre qui embarrassaient les hommes les plus hardis et les plus entreprenants.

— J'écoute, dit Lenet. Venez, madame.

Et Lenet emmena la vicomtesse dans l'embrasure d'une fenêtre.

Claire lui conta son secret à l'oreille, et Lenet laissa échapper un cri de joie.

— En effet, dit-il en se retournant vers la princesse, pour cette fois, si vous voulez bien donner carte blanche à madame de Cambes, Saint-George est pris.

— Et quand cela? demanda la princesse.

— Quand on voudra.

— Madame est un grand capitaine, dit la Rochefoucault avec ironie.

— Vous en jugerez, M. le duc, répondit Lenet, quand vous entrerez triomphant à Saint-

George sans avoir tiré un seul coup de fusil.

— J'approuverai alors.

— Alors, dit la princesse, si la chose est aussi sûre que vous le dites, que tout se prépare donc pour demain.

— Ce sera pour le jour et l'heure qu'il plaira à Son Altesse, répondit madame de Cambes, et j'attendrai ses ordres dans mon appartement.

Et, en disant ces mots, elle salua et se retira chez elle : la princesse, qui venait de passer en un instant de la colère à l'espérance, en fit autant. Madame de Tourville la suivit. Espagnet, après avoir renouvelé ses protestations, tira de son côté, et le duc se trouva seul avec Lenet.

— Mon cher M. Lenet, dit le duc, puisque les femmes se sont emparées de la guerre, je crois qu'il serait bon aux hommes de faire un peu d'intrigue. J'ai entendu parler d'un certain Cauvignac, chargé par vous de recruter une compagnie, et que l'on m'a représenté comme un habile compagnon. Je l'avais demandé ; y aurait-il moyen de le voir ?

— Monseigneur, il attend, dit Lenet.

— Qu'il vienne alors.

Lenet tira le cordon d'une sonnette, un domestique entra.

— Introduisez le capitaine Cauvignac, dit Lenet.

Un instant après, notre ancienne connaissance apparut sur le seuil de la porte. Mais toujours prudent, il s'arrêta là.

— Approchez, capitaine, dit le duc, je suis M. le duc de la Rochefoucault.

— Monseigneur, répondit Cauvignac, je vous connais parfaitement.

— Ah! tant mieux alors. Vous avez reçu commission de lever une compagnie?

— Elle est levée.

— Combien d'hommes avez-vous à votre disposition?

— Cent cinquante.

— Bien équipés, bien armés?

— Bien armés, mal équipés. Je me suis occupé des armes avant tout, comme de la chose la plus essentielle. Quant à l'équipement, comme je suis un garçon fort désintéressé, et que j'étais mû surtout par mon amour pour messieurs les princes, n'ayant reçu que dix mille livres de M. Lenet, l'argent a manqué.

— Et avec dix mille livres, vous avez enrôlé cent cinquante soldats?

— Oui, monseigneur.

— C'est merveilleux.

— Monseigneur, j'ai des moyens connus de moi seul, à l'aide desquels je procède.

— Et où sont ces hommes?

— Ils sont là ; vous allez voir la belle compagnie, monseigneur, sous le rapport moral surtout; tous gens de condition; pas un seul croquant de la race croquante.

Le duc de la Rochefoucault s'approcha de la fenêtre, et vit effectivement dans la rue cent cinquante individus de tout âge, de toute taille et de tout état, maintenus sur deux rangs par Ferguzon, Barrabas, Carrotette, et leurs deux autres compagnons revêtus de leurs plus magnifiques habits. Ces individus avaient infiniment plus l'air d'une troupe de bandits que d'une compagnie de soldats.

Comme l'avait dit Cauvignac, ils étaient fort déguenillés, mais admirablement armés.

— Avez-vous reçu quelque ordre à l'endroit de vos hommes? demanda le duc.

— J'ai reçu l'ordre de les conduire à Vayres, et je n'attends que la confirmation de cet ordre par M. le duc pour consigner toute ma compagnie entre les mains de M. Richon, qui l'attend.

— Mais vous, ne restez-vous point à Vayres avec eux?

— Moi, monseigneur, j'ai pour principe de ne jamais faire la sottise de m'enfermer entre quatre murailles quand je puis battre la campagne. J'étais né pour mener la vie des patriarches.

— Eh bien! demeurez où vous voudrez, mais expédiez vos hommes à Vayres.

— Alors ils font décidément partie de la garnison de cette place?

— Oui.

— Sous les ordres de M. Richon?

— Oui.

— Mais, monseigneur, dit Cauvignac, que vont faire là mes hommes, puisqu'il y a déjà trois cents hommes à peu près dans la place?

— Vous êtes bien curieux.

— Oh! ce n'est point par curiosité, monseigneur, c'est par crainte.

— Et que craignez-vous?

— Je crains qu'on ne les condamne à l'inaction, et ce serait fâcheux; quiconque laisse rouiller une bonne arme a tort.

— Soyez tranquille, capitaine, ils ne se rouilleront pas; dans huit jours ils se battront.

— Mais on me les tuera, alors?

— C'est probable ; à moins qu'ayant un moyen pour recruter des soldats, vous n'ayez aussi un secret pour les rendre invulnérables.

— Oh! ce n'est pas cela; c'est qu'avant qu'on ne me les tue, je voudrais qu'ils fussent payés.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu dix mille livres?

— Oui! à compte. Demandez à M. Lenet, qui est un homme d'ordre, et qui, j'en suis sûr, se rappelle nos conventions.

Le duc se tourna du côté de Lenet.

— C'est la vérité, M. le duc, dit l'irréprochable conseiller; nous avons donné à M. Cauvignac dix mille livres comptant pour les premiers frais; mais nous lui avons promis cent écus par homme au delà de l'application de ces dix mille livres.

— Alors, dit le duc, c'est trente-cinq mille francs que nous devons au capitaine?

— Juste, monseigneur.

— On vous les donnera.

— Ne pourrions-nous point parler au présent, M. le duc?

— Non, impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous êtes de nos amis, et que les étrangers doivent passer avant tout ; vous comprenez que ce n'est que lorsqu'on a peur des gens qu'on a besoin de les amadouer.

— Excellente maxime, dit Cauvignac ; cependant, dans tous les marchés, il est d'habitude de fixer un délai.

— Eh bien, mettons huit jours, dit le duc.

— Mettons huit jours, reprit Cauvignac.

— Mais si dans huit jours nous n'avons pas payé ? dit Lenet.

— Alors, dit Cauvignac, je redeviens maître de ma compagnie.

— C'est trop juste, dit le duc.

— J'en fais ce que je veux.

— Puisqu'elle vous appartient.

— Cependant..., fit Lenet.

— Bah ! dit le duc, puisque nous la tiendrons enfermée dans Vayres.

— Je n'aime pas ces sortes de marchés, répondit Lenet en secouant la tête.

— Ils sont cependant fort en usage dans la coutume de Normandie, dit Cauvignac : cela s'appelle une vente à réméré.

— C'est donc convenu ? demanda le duc.

— Parfaitement convenu, répondit Cauvignac.

— Et quand partiront vos hommes?

— Tout de suite, si vous l'ordonnez.

— J'ordonne alors.

— Dans ce cas, ils sont partis, monseigneur.

Le capitaine descendit, dit deux mots à l'oreille de Ferguzon, et la compagnie Cauvignac, accompagnée de tous les curieux que son aspect étrange avait amassés autour d'elle, s'avança vers le port où l'attendaient les trois bateaux dans lesquels elle devait remonter la Dordogne jusqu'à Vayres, tandis que son chef, fidèle aux principes de liberté exprimés un instant auparavant au duc de la Rochefoucault, la regardait s'éloigner amoureusement.

Cependant la vicomtesse retirée chez elle sanglotait et priait.

— Hélas! disait-elle, je n'ai pu lui sauver l'honneur tout entier, mais au moins j'en sauverai les apparences. Il ne faut pas qu'il soit vaincu par la force; car, je le connais, vaincu par la force il mourra en se défendant; il faut qu'il paraisse vaincu par la trahison. Alors, lorsqu'il saura ce que j'ai fait pour lui et sur-

tout dans quel but je l'ai fait, tout vaincu qu'il sera, il me bénira encore.

Et rassurée par cette espérance, elle se leva, écrivit quelques mots qu'elle cacha dans sa poitrine, et passa chez madame la princesse, qui venait de la faire demander pour porter avec elle des secours aux blessés et des consolations et de l'argent aux veuves et aux orphelins.

Madame la princesse réunit tous ceux qui avaient pris part à l'expédition; elle exalta en son nom et en celui de M. le duc d'Enghien les faits et gestes de ceux qui s'étaient distingués, causa longtemps avec Ravailly, qui, le bras en écharpe, lui jura qu'il était prêt à recommencer le lendemain; posa sa main sur l'épaule de d'Espagnet, en lui disant qu'elle le considérait, lui et ses braves Bordelais, comme les plus fermes soutiens de son parti; enfin échauffa si bien toutes les imaginations, que les plus découragés juraient de prendre leur revanche, et voulaient retourner à l'île Saint-George à l'instant même.

— Non pas à l'instant même, dit la duchesse; prenez ce jour et cette nuit de repos, et après-demain, vous y serez installés pour jamais.

Cette assurance, faite d'une voix ferme, fut accueillie par des vociférations d'ardeur guerrière. Chacun de ces cris plongeait profondément dans le cœur de la vicomtesse, car c'étaient comme autant de poignards menaçant la vie de son amant.

— Vois à quoi je me suis engagée, Claire, dit la princesse, c'est à toi de m'acquitter envers ces braves gens.

— Soyez tranquille, madame, répondit la vicomtesse, je tiendrai ce que j'ai promis.

Le soir même, un messager partit en toute hâte pour Saint-George.

XXIX

Le souterrain.

Le lendemain, tandis que Canolles faisait sa ronde du matin, Vibrac s'approcha de lui et lui remit un billet et une clef qu'un homme inconnu avait apportés pendant la nuit, et qu'il avait laissés au lieutenant de garde en disant qu'il n'y avait pas de réponse.

Canolles tressaillit en reconnaissant l'écriture de madame de Cambes, et il n'ouvrit le billet qu'en tremblant.

Voici ce qu'il contenait :

« Dans mon dernicr billet, je vous préve-

nais que dans la nuit le fort Saint-George serait attaqué ; dans celui-ci, je vous préviens que demain le fort Saint-George sera pris ; comme homme, comme soldat du roi, vous ne courez d'autre risque que celui d'être prisonnier ; mais mademoiselle de Lartigues est dans une tout autre situation, et la haine qu'on lui porte est si grande, que je ne répondrais pas de sa vie si elle tombait aux mains des Bordelais. Déterminez-la donc à fuir, je vais vous en donner les moyens.

« Au chevet de votre lit, derrière une tapisserie aux armes des seigneurs de Cambes, auxquels appartenait autrefois l'île Saint-George, qui faisait partie de leur domaine, et dont feu M. le vicomte de Cambes, mon mari, a fait don au roi, vous trouverez une porte dont voici la clef. C'est l'une des ouvertures d'un grand passage souterrain qui passe sous la rivière et qui aboutit au manoir de Cambes. Faites fuir par le passage mademoiselle Nanon de Lartigues... et si vous l'aimez... fuyez avec elle.

« Je réponds de sa vie sur mon honneur.

« Adieu. Nous sommes quittes.

« Vicomtesse DE CAMBES. »

Canolles lut et relut la lettre, frissonnant de terreur à chaque ligne, pâlissant à chaque lecture : il sentait, sans pouvoir approfondir ce mystère, qu'un pouvoir étrange l'enveloppait et disposait de lui. Ce souterrain, qui correspondait du chevet de son lit au château de Cambes, et qui devait lui servir à sauver Nanon, n'aurait-il pas pu servir, si le secret de ce passage eût été connu, à livrer Saint-George à l'ennemi?

Vibrac suivait sur le visage du gouverneur les dernières émotions qui s'y reflétaient.

— Mauvaises nouvelles, commandant? demanda-t-il.

— Oui; il paraît que nous serons encore attaqués la nuit prochaine.

— Les entêtés! dit Vibrac; j'aurais cru qu'ils se tenaient pour suffisamment étrillés, et que nous n'entendrions plus parler d'eux avant huit jours au moins.

— Je n'ai pas besoin, dit Canolles, de vous recommander la plus exacte surveillance.

— Soyez tranquille, commandant. Sans doute ils essayeront de nous surprendre comme la dernière fois?

— Je ne sais; mais tenons-nous prêts à tout,

et prenons les mêmes précautions que nous prîmes alors. Achevez la ronde en mon lieu et place ; je rentre chez moi, où j'ai quelques ordres à expédier.

De Vibrac fit un signe d'adhésion, et s'éloigna avec cette insouciance militaire qu'éprouvent pour le danger les hommes qui sont exposés à rencontrer le danger à chaque pas.

Quant à Canolles, il se retira chez lui, en prenant toutes les précautions possibles pour n'être pas vu de Nanon; et après s'être bien assuré qu'il était seul dans sa chambre, il s'enferma à la clef.

Au chevet de son lit étaient les armes des seigneurs de Cambes sur une pièce de tapisserie entourée d'une espèce de ruban d'or.

Canolles souleva le ruban, qui, en se détachant de la tapisserie, montra la suture d'une porte.

Cette porte s'ouvrit à l'aide de la clef que la vicomtesse avait fait remettre au jeune homme en même temps que sa lettre, et l'ouverture d'un souterrain se présenta béante aux yeux de Canolles, s'enfonçant visiblement dans la direction du château de Cambes.

Canolles demeura un instant muet et la sueur

au front. Ce passage mystérieux, qui pouvait ne pas être le seul, l'épouvantait malgré lui.

Il alluma une bougie et s'apprêta à le visiter.

Il descendit d'abord vingt marches rapides, puis, par une pente plus douce, continua de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre.

Bientôt il entendit un bruit sourd qui l'effraya d'abord, ignorant à quelle cause il était dû; mais, en s'avançant davantage, il reconnut au-dessus de sa tête l'immense murmure du fleuve roulant ses eaux vers la mer.

Plusieurs crevasses s'étaient faites à la voûte, par lesquelles, à différentes époques, les eaux avaient dû filtrer; mais les crevasses, aperçues à temps, sans doute, avaient été bouchées avec une espèce de ciment qui était devenu plus dur lui-même que la pierre qu'il consolidait.

Pendant près de dix minutes Canolles entendit rouler les eaux au-dessus de sa tête; puis le bruit diminua peu à peu; bientôt ce ne fut plus qu'un murmure. Enfin, ce murmure s'éteignit à son tour, le silence le remplaça, et, après cinquante pas faits au milieu de ce silence, Canolles arriva à un escalier pareil à celui par lequel il était descendu, et que fermait à sa dernière marche une porte massive

que dix hommes réunis n'auraient pu ébranler, et qu'une épaisse plaque de fer rendait à l'épreuve du feu.

— Maintenant, je comprends, dit Canolles; on attendra Nanon à cette porte et on la sauvera.

Canolles revint, repassa sous la rivière, retrouva son escalier, rentra dans sa chambre, recloua le ruban et se rendit tout pensif chez Nanon.

Nanon était, comme d'habitude, entourée de cartes, de lettres et de livres. La pauvre femme faisait à sa manière la guerre civile pour le roi. Dès qu'elle aperçut Canolles, elle lui tendit la main avec transport.

— Le roi vient, dit-elle, et dans huit jours nous serons hors de péril.

— Il vient toujours, dit Canolles en souriant avec tristesse; malheureusement il n'arrive jamais.

— Oh! cette fois je suis bien renseignée, cher baron, et avant huit jours il sera ici.

— Si fort qu'il se presse, Nanon, il arrivera encore trop tard pour nous.

— Que dites-vous?

— Je dis qu'au lieu de vous brûler le sang

sur ces cartes et sur ces papiers, vous feriez bien mieux de songer aux moyens de fuir.

— Fuir! et pourquoi?

— Parce que j'ai de mauvaises nouvelles, Nanon. Une nouvelle expédition se prépare : cette fois je puis succomber.

— Eh bien, ami, n'est-il pas convenu que votre sort est mon sort, que votre fortune est la mienne?

— Non, cela ne peut pas être ainsi; je serai trop faible si j'ai à craindre pour vous. N'ont-ils pas voulu à Agen vous faire périr par le feu? N'ont-ils pas voulu vous précipiter à la rivière? Tenez, Nanon, par pitié pour moi, ne vous obstinez pas à rester, votre présence me ferait faire quelque lâcheté.

— Mon Dieu! Canolles, vous m'épouvantez.

— Nanon, je vous en supplie, jurez-moi, si je suis attaqué, de faire ce que j'ordonnerai.

— Oh! mon Dieu, à quoi bon ce serment?

— A me donner la force de vivre. Nanon, si vous ne me promettez pas de m'obéir aveuglément, je vous jure qu'à la première occasion je me fais tuer.

— Oh! tout ce que vous voudrez, Canolles; tout, je le jure par notre amour.



— Dieu merci ! chère Nanon, me voici plus tranquille. Rassemblez vos bijoux les plus précieux. Où est votre or ?

— Dans un baril cerclé de fer.

— Préparez tout cela. Que l'on puisse emporter tout cela avec vous.

– Oh ! Canolles, vous savez bien que le véritable trésor de mon cœur ce n'est ni mon or, ni mes bijoux. Canolles, tout cela n'est-il point pour m'éloigner de vous ?

— Nanon, vous me croyez homme d'honneur, n'est-ce pas ? Eh bien, sur l'honneur, ce que je fais là m'est inspiré par la seule crainte du danger que vous courez.

— Et vous croyez sérieusement à ce danger ?

— Je crois que demain l'île Saint-George sera prise.

— Mais comment ?

— Je n'en sais rien, mais je le crois.

— Et si je consens à fuir ?

— Je ferai tout pour vivre, Nanon, je vous le jure.

— Vous ordonnerez, ami, et j'obéirai, dit Nanon tendant la main à Canolles, et oubliant, dans son ardeur à le regarder, les deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Canolles serra la main de Nanon et sortit. S'il était resté un instant de plus, il eût recueilli ces deux perles avec ses lèvres; mais il mit la main sur la lettre de la vicomtesse, et, pareille à un talisman, cette lettre lui donna la force de s'éloigner.

La journée fut cruelle. Cette menace si positive : « Demain l'île Saint-George sera prise, » bruissait sans cesse aux oreilles de Canolles. Comment, par quel moyen, quelle certitude avait donc la vicomtesse pour lui parler ainsi? Serait-il attaqué par eau? serait-il attaqué par terre? De quel point inconnu fondrait ce malheur invisible et pourtant certain? C'était à en devenir fou.

Tant que le jour dura, Canolles brûla ses yeux au soleil, cherchant partout des ennemis. Le soir, Canolles usa ses yeux à sonder les profondeurs du bois, les horizons de la plaine, les sinuosités de la rivière : tout fut inutile, il ne vit rien.

Et lorsque la nuit fut tout à fait venue, une aile du château de Cambes s'illumina : c'était la première fois que Canolles y apercevait de la lumière depuis qu'il était à l'île Saint-George.

— Ah ! dit-il, voici les sauveurs de Nanon qui sont à leur poste.

Et il soupira profondément.

Quelle étrange et mystérieuse énigme que celle que renferme le cœur humain ! Canolles n'aimait plus Nanon, Canolles adorait madame de Cambes, et cependant au moment de se séparer de celle qu'il n'aimait plus, Canolles sentait son âme se briser ; ce n'était que loin d'elle ou lorsqu'il allait la quitter que Canolles ressentait la véritable force du sentiment singulier qu'il portait à cette charmante créature.

Toute la garnison était debout et veillait sur les remparts. Canolles, las de regarder, interrogeait le silence nocturne. Jamais obscurité n'avait été plus muette et n'avait paru plus solitaire. Aucun bruit ne troublait ce calme qui semblait celui du désert.

Tout à coup l'idée vint à Canolles que c'était peut-être par le souterrain qu'il avait visité que l'ennemi allait pénétrer dans le fort. C'était peu probable, car dans ce cas on ne l'eût point prévenu ; il n'en résolut pas moins de garder ce passage. Il fit préparer un baril de poudre avec une mèche, choisit le plus brave parmi les sergents, roula le baril sur la dernière marche du

souterrain, alluma une torche, et la
main du sergent. Deux autres homm
naient près de lui.

— S'il se présente plus de six homm
souterrain, dit-il au sergent, somme-les
de se retirer; puis, s'ils refusent, mets
la mèche et roule le baril; comme le pa
en pente, il ira éclater au milieu d'eux

Le sergent prit la torche; les deux
se tinrent debout et immobiles derri
éclairés par son reflet rougeâtre, tan
leurs pieds était le baril qui cont
poudre.

Canolles remonta tranquille, de ce
moins; mais en rentrant dans sa ch
aperçut Nanon qui, l'ayant vu desce
rempart et rentrer chez lui, l'avait su
avoir quelque nouvelle. Elle regardait,
cette ouverture béante qu'elle ne co
pas.

— Oh! mon Dieu! demanda-t-elle,
que cette porte?

— Celle du passage par lequel tu
chère Nanon.

— Tu m'as promis que tu n'exigera
te quittasse qu'en cas d'attaque.

— Et je te le promets encore.

— Tout paraît bien calme autour de l'île, mon ami.

— Tout paraît bien calme au dedans aussi, n'est-ce pas ? Eh bien, cependant, il y a à vingt pas de nous un baril de poudre, un homme et une torche. Si l'homme approchait la torche du baril de poudre, en une seconde il ne resterait pas pierre sur pierre dans tout le château. Voilà comme tout est tranquille, Nanon !

La jeune femme pâlit.

— Oh ! vous me faites frémir, s'écria-t-elle.

— Nanon, dit Canolles, appelez vos femmes, qu'elles viennent ici avec vos écrins ; votre valet de chambre, qu'il vienne ici avec votre argent. Peut-être me suis-je trompé ; peut-être ne se passera-t-il rien cette nuit, mais n'importe, tenons-nous prêts.

— Qui vive? cria la voix du sergent dans le souterrain.

Une autre voix répondit, mais sans accent hostile.

— Tenez, dit Canolles, voici qu'on vient vous chercher.

— On n'attaque pas encore, mon ami ; tout

est calme; laissez-moi près de vous, ils ne viendront pas.

Comme Nanon achevait ces paroles, le cri de : Qui vive? retentit trois fois dans la cour intérieure, et la troisième fois fut suivi de la détonation d'un mousquet.

Canolles s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

— Aux armes! cria la sentinelle, aux armes!

Canolles vit dans un angle une masse noire et mouvante : c'était l'ennemi qui sortait à flots d'une porte basse et cintrée, ouvrant sur une cave qui servait de bûcher; sans doute dans cette cave comme au chevet de Canolles il y avait quelque issue ignorée.

— Les voilà ! cria Canolles ; hâtez-vous, les voilà !

Au même moment, la décharge d'une vingtaine de mousquets répondit au coup de fusil de la sentinelle. Deux ou trois balles vinrent briser les carreaux de la fenêtre que refermait Canolles.

Il se retourna, Nanon était à genoux.

Par la porte intérieure accouraient les femmes et son laquais.

— Pas un instant à perdre, Nanon, s'écria Canolles; venez! venez!

Et il enleva la jeune femme entre ses bras, comme il eût fait d'une plume, et s'enfonça dans le souterrain en criant aux gens de Nanon de le suivre.

Le sergent était à son poste, la torche à la main : les deux soldats, la mèche allumée, se tenaient prêts à faire feu sur un groupe au milieu duquel apparaissait, pâle et faisant force assurances d'amitié, notre ancienne connaissance, maître Pompée.

— Ah! M. de Canolles, s'écria-t-il, dites-leur donc que nous sommes les gens que vous attendiez; que diable! on ne fait pas de ces plaisanteries-là avec des amis.

— Pompée, dit Canolles, je vous recommande madame; quelqu'un que vous connaissez m'a répondu d'elle sur son honneur; vous m'en répondez, vous, sur votre tête.

— Oui, oui, je réponds de tout, dit Pompée.

— Canolles, Canolles, je ne vous quitte pas, s'écria Nanon se cramponnant au cou du jeune homme; Canolles, vous avez promis de me suivre.

— J'ai promis de défendre le fort Saint-George tant qu'il y resterait une pierre debout, et je vais tenir ma promesse.

Et malgré les cris, les pleurs, les supplications de Nanon, Canolles la remit aux mains de Pompée, qui, secondé de deux ou trois laquais de madame de Cambes et de la propre suite de la fugitive, l'entraîna dans les profondeurs du souterrain.

Canolles suivit un instant des yeux ce doux et blanc fantôme qui s'éloignait les bras tendus vers lui. Mais tout à coup il se rappela qu'il était attendu ailleurs et s'élança vers l'escalier en criant au sergent et aux deux soldats de le suivre.

De Vibrac était dans la chambre, sans chapeau, pâle et l'épée à la main.

— Commandant, cria-t-il en apercevant Canolles, l'ennemi... l'ennemi...

— Je le sais.

— Que faut-il faire?

— Parbleu! la belle demande, nous faire tuer.

Canolles s'élança vers la cour. Chemin faisant, il aperçut une hache de mineur et s'en empara.

La cour était pleine d'ennemis! soixante soldats de la garnison, réunis en groupe, essayaient de défendre la porte des appartements

de Canolles. On entendait du côté des remparts des cris et des coups de feu annonçant que partout on en était aux mains.

— Le commandant ! le commandant ! crièrent les soldats en apercevant Canolles.

— Oui ! oui ! répondit celui-ci, le commandant, qui vient mourir avec vous. Courage! amis, courage ! on vous a pris par trahison ne pouvant vous vaincre.

— Tout est bon en guerre, dit la voix railleuse de Ravailly, qui, le bras en écharpe, animait ses hommes à saisir Canolles. Rends-toi, Canolles, rends-toi, et il te sera fait bonne composition.

— Ah ! c'est toi, Ravailly, cria Canolles. Je croyais cependant t'avoir payé ma dette d'amitié. Tu n'es pas content, attends...

Et Canolles, bondissant de cinq ou six pas en avant, lança à Ravailly la hache qu'il tenait à la main avec tant de force qu'elle alla fendre, auprès du capitaine de Navailles, le casque et le hausse-col d'un officier des bourgeois qui tomba mort.

— Peste ! dit Ravailly, voilà comme tu réponds aux politesses qu'on te fait? Je devrais cependant être habitué à tes façons.

Mes amis, il est enragé, feu sur lui! feu!

A cet ordre, une vigoureuse fusillade partit des rangs ennemis, et cinq ou six hommes tombèrent auprès de Canolles.

— Feu! cria-t-il à son tour, feu!

Mais trois ou quatre coups de mousquet répondirent à peine. Surpris au moment où ils s'y attendaient le moins, troublés par la nuit, les soldats de Canolles avaient perdu courage.

Canolles vit qu'il n'y avait rien à faire.

— Rentrez, dit-il à Vibrac, rentrez, et faites rentrer vos hommes; nous nous barricaderons, et nous ne nous rendrons au moins que lorsqu'ils nous auront pris d'assaut.

— Feu! répétèrent deux autres voix qui étaient celles d'Espagnet et de Larochefoucault. Souvenez-vous de vos camarades morts et qui demandent vengeance. Feu!

Et l'ouragan de fer siffla de nouveau autour de Canolles sans l'atteindre, mais en décimant une seconde fois sa petite troupe.

— En retraite! dit de Vibrac, en retraite!

— Sus! sus! cria Ravailly; en avant, amis! en avant!

Les ennemis s'élancèrent; Canolles, avec une

dizaine d'hommes tout au plus, soutint le choc; il avait ramassé le fusil d'un soldat mort et s'en servait comme d'une massue.

Ses compagnons rentrèrent et il rentra le dernier avec Vibrac.

Alors tous deux se roidirent contre la porte, qu'ils parvinrent à repousser, malgré les efforts des assaillants, et qu'ils assujettirent avec une énorme barre de fer.

Les fenêtres étaient grillées.

— Des haches, des leviers, du canon s'il le faut, cria la voix du duc de la Rochefoucault; il faut que nous les prenions tous, morts ou vivants.

Un feu effroyable suivit ces mots; deux ou trois balles trouèrent la porte; l'une d'elles cassa la cuisse à Vibrac.

— Ma foi, mon commandant, dit-il, j'ai mon compte; voyez maintenant à régler le vôtre; cela ne me regarde plus.

Et il se laissa aller couché le long de la muraille, ne pouvant plus se tenir debout.

Canolles regarda tout autour de lui; une douzaine d'hommes étaient encore en état de défense; le sergent qu'il avait mis de planton dans le souterrain était parmi eux.

— La torche, lui dit-il, qu'as-tu fait de la torche?

— Ma foi, commandant, je l'ai jetée près du baril.

— Brûle-t-elle encore?

— C'est probable.

— Bien. Fais sortir tous ces hommes par les portes, par les fenêtres de derrière. Obtiens pour eux et pour toi la meilleure composition que tu pourras trouver; le reste me regarde.

— Mais, mon commandant...

— Obéis.

Le sergent courba la tête et fit signe à ses soldats de le suivre. Aussitôt tous disparurent par les appartements intérieurs: ils avaient compris l'intention de Canolles et ne se souciaient pas de sauter avec lui.

Canolles prêta l'oreille un instant: on broyait la porte à coups de hache, ce qui n'empêchait pas la fusillade d'aller toujours; on tirait au hasard et sur les fenêtres, derrière lesquelles on supposait que pouvaient être embusqués les assiégés.

Tout à coup un grand tumulte annonça que la porte avait cédé, et Canolles entendit la foule

qui se ruait dans le château avec des cris de joie.

— Bien, bien, murmura-t-il, dans cinq minutes ces cris de joie seront des hurlements de désespoir.

Et il s'élança dans la galerie souterraine.

Mais, sur le baril, un jeune homme était assis, ayant la torche à ses pieds, la tête appuyée dans ses deux mains.

Le jeune homme, au bruit, releva la tête, et Canolles reconnut madame de Cambes.

— Ah! s'écria-t-elle en se levant, le voilà enfin!

— Claire, murmura Canolles, que venez-vous faire ici?

— Mourir avec vous, si vous voulez mourir.

— Je suis déshonoré, perdu, il faut bien que je meure.

— Vous êtes sauvé et glorieux, sauvé par moi!

— Perdu par vous! Les entendez-vous? ils viennent, les voilà! Fuyez, Claire, fuyez par ce souterrain; vous avez cinq minutes, c'est plus qu'il ne vous en faut.

— Je ne fuis pas, je reste.

— Mais savez-vous pourquoi je suis descendu ici? savez-vous ce que je vais faire?

Madame de Cambes ramassa la torche et l'approcha du baril de poudre.

— Je m'en doute, dit-elle.

— Claire, s'écria Canolles épouvanté, Claire!

— Répétez encore que vous voulez mourir et nous mourrons ensemble,

La figure pâle de la vicomtesse indiquait une telle résolution que Canolles comprit qu'elle allait faire ce qu'elle disait : il s'arrêta.

— Mais enfin, que voulez-vous? dit-il.

— Je veux que vous vous rendiez.

— Jamais! dit Canolles.

— Le temps est précieux, continua la vicomtesse, rendez-vous. Je vous offre la vie, je vous offre l'honneur, puisque je vous donne l'excuse de la trahison.

— Laissez-moi fuir alors, j'irai mettre mon épée aux pieds du roi et lui demander l'occasion de prendre ma revanche.

— Vous ne fuirez pas.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne puis vivre ainsi; parce que je ne puis vivre séparée de vous; parce que je vous aime!

— Je me rends, je me rends, s'écria Canolles en se précipitant aux genoux de madame de Cambes, et en jetant loin d'elle la torche qu'elle tenait à la main.

— Oh ! murmura la vicomtesse, cette fois je le tiens, et on ne me le reprendra plus.

Il y avait une chose étrange, et qui cependant peut s'expliquer : c'était que l'amour agît d'une façon si opposée sur ces deux femmes.

Madame de Cambes, retenue, douce, timide, était devenue décidée, hardie et forte.

Nanon, capricieuse, volontaire, ardente, était devenue timide, douce et retenue.

C'est que madame de Cambes se sentait de plus en plus aimée par Canolles.

C'est que Nanon sentait que chaque jour l'amour de Canolles diminuait.

XXX

Cette seconde rentrée de l'armée des princes à Bordeaux fut bien différente de la première. Cette fois il y avait des lauriers pour tout le monde, même pour les vaincus. La délicatesse de madame de Cambes en avait réservé une bonne part à Canolles, qui, aussitôt qu'il eut franchi la barrière côte à côte avec son ami Ravailly, qu'il avait failli tuer deux fois, fut entouré comme un grand capitaine et félicité comme un vaillant soldat.

Les vaincus de l'avant-veille, et surtout ceux

qui avaient attrapé quelque horion dans le combat, avaient bien conservé une certaine rancune contre leur vainqueur. Mais Canolles était si bon, si beau, si simple, il supportait si gaiement et si dignement à la fois sa nouvelle position, il avait été entouré d'un cortége d'amis si empressés, les officiers et les soldats du régiment de Navailles en faisaient un si grand éloge comme leur capitaine, et comme gouverneur de l'île Saint-George, que les Bordelais oublièrent vite. Ils avaient d'ailleurs bien autre chose à penser ; M. de Bouillon arrivait le lendemain ou le surlendemain, et les nouvelles les plus précises annonçaient que, dans huit jours au plus tard, le roi serait à Libourne.

Madame de Condé se mourait d'envie de voir Canolles, elle le regarda passer cachée derrière le rideau de sa fenêtre, et lui trouva une mine tout à fait conquérante, et qui répondait à merveille à la réputation qu'amis et ennemis lui avaient faite. Madame de Tourville, contrairement à l'avis de madame la princesse, prétendit qu'il manquait de distinction. Lenet affirma qu'il le tenait pour un galant homme ; et M. de la Rochefoucault se contenta de dire :

— Ah ! ah ! voici donc le héros !

On assigna un logement à Canolles, c'était dans la grande forteresse de la ville, au château Trompette ; le jour, il avait entière liberté de se promener par la ville, d'y faire ses affaires, ou d'y suivre ses plaisirs. A la retraite, il rentrait, le tout sur parole d'honneur de ne point chercher à s'échapper, et de ne point correspondre avec ceux du dehors.

Avant de faire ce dernier serment, Canolles avait demandé la permission d'écrire quatre lignes ; cette permission lui avait été accordée, et il avait fait parvenir à Nanon la lettre suivante :

« Prisonnier, mais libre dans Bordeaux, sur ma parole de n'avoir pas de correspondance extérieure, je vous écris ces quelques mots, chère Nanon, pour vous assurer de mon amitié dont pourrait vous faire douter mon silence. Je m'en rapporte à vous pour défendre mon honneur près du roi et de la reine.

« Baron de Canolles. »

Dans ces conditions-là, fort douces, comme

on le voit, on pouvait reconnaître l'influence de madame de Cambes.

Canolles en eut pour cinq ou six jours avant d'en avoir fini avec tous les repas, avec toutes les fêtes que lui donnaient ses amis; on le rencontrait sans cesse avec Ravailly, qui se promenait le bras gauche passé au bras de Canolles et le bras droit en écharpe; quand le tambour battait et que les Bordelais partaient pour quelque expédition ou couraient à quelque émeute, on était sûr de voir sur leur chemin Canolles ayant Ravailly au bras, ou seul et les mains derrière le dos, curieux, souriant et inoffensif.

Depuis son arrivée, au reste, il n'avait aperçu madame de Cambes que rarement, et lui avait parlé à peine; il semblait suffire à la vicomtesse que Canolles ne fût plus près de Nanon, et elle était heureuse de le tenir, comme elle l'avait dit, près d'elle. Alors Canolles lui avait écrit pour se plaindre doucement, et alors elle l'avait fait recevoir dans une ou deux maisons de la ville, par cette protection invisible aux yeux, mais palpable au cœur, pour ainsi dire, de la femme qui aime sans vouloir être devinée.

Il y avait même plus. Canolles, par l'inter-

médiaire de Lenet, avait reçu la permission de faire sa cour à madame de Condé, et le beau prisonnier paraissait là quelquefois, bourdonnant et coquetant autour des femmes de madame la princesse.

Au reste, il n'y avait pas d'homme qui parût plus désintéressé dans les affaires politiques que l'était Canolles : voir madame de Cambes, échanger quelques mots avec elle ; s'il ne pouvait parvenir à lui parler, recueillir son geste affectueux, lui serrer la main quand elle montait en voiture ; tout huguenot qu'il était, lui offrir de l'eau bénite à l'église, c'était la grande affaire des journées du prisonnier.

La nuit il pensait à la grande affaire du jour.

Cependant au bout de quelque temps cette distraction ne suffit plus au prisonnier. Or, comme il comprenait l'exquise délicatesse de madame de Cambes, qui craignait encore plus pour l'honneur de Canolles que pour le sien, il chercha à augmenter le cercle de ses distractions. D'abord il se battit avec un officier de la garnison et avec deux bourgeois, ce qui lui fit toujours passer quelques heures. Mais, comme il désarma l'un de ses adversaires et blessa les deux autres, cette distraction lui

manqua bientôt, faute de gens disposés à le distraire.

Puis il eut une ou deux bonnes fortunes ; ce n'était point étonnant : outre que Canolles, comme nous l'avons dit, était fort beau garçon, depuis qu'il était prisonnier, il était devenu on ne peut plus intéressant. Pendant trois jours entiers, et pendant toute la matinée du quatrième, on avait parlé de sa captivité ; c'était presque autant que de celle de M. le Prince.

Un jour que Canolles espérait voir madame de Cambes à l'église, et que madame de Cambes, de peur de l'y rencontrer peut-être, n'y était point venue, Canolles, fidèle à son poste, près de la colonne, offrit de l'eau bénite à une charmante femme qu'il n'avait pas encore vue : ce n'était point la faute de Canolles, mais celle de madame de Cambes ; si la vicomtesse fût venue, il n'aurait songé qu'à elle, il n'aurait vu qu'elle, il n'aurait offert d'eau bénite qu'à elle.

Le jour même, comme Canolles s'enquérait auprès de lui-même quelle pouvait être cette charmante brune, il reçut une lettre d'invitation pour passer la soirée chez l'avocat général

Lavie, le même qui avait voulu s'opposer à l'entrée de madame la princesse, et qui, en sa qualité de soutien de l'autorité royale, était détesté presque à l'égal de M. d'Épernon. Canolles, qui éprouvait de plus en plus le besoin de se distraire, accueillit l'invitation avec reconnaissance, et à six heures se rendit chez l'avocat général.

L'heure peut paraître étrange à nos modernes lions, mais il y avait deux raisons pour que Canolles se rendît de si bonne heure à l'invitation de M. l'avocat général : la première, c'est qu'à cette époque, comme on dînait à midi, les soirées commençaient infiniment moins tard ; la seconde, c'est que, comme Canolles rentrait régulièrement au château Trompette à neuf heures et demie au plus tard, il lui fallait, s'il voulait faire autre chose qu'une simple apparition, arriver des premiers.

En entrant au salon, Canolles poussa un cri de joie : madame Lavie n'était autre que cette charmante brune à laquelle il avait si galamment offert de l'eau bénite le matin même.

Canolles fut accueilli dans les salons de l'avocat général en royaliste qui a fait ses preuves.

A peine la présentation eut-elle eu lieu, qu'il fut entouré d'hommages capables d'étourdir un des sept sages de la Grèce. On compara sa défense, lors de la première attaque, à celle d'Horatius Coclès, et sa défaite à la prise de Troie, ruinée par les artifices d'Ulysse.

— Mon cher M. de Canolles, lui dit l'avocat général, je sais de bonne part qu'il a été fort question de vous à la cour, et que votre belle défense vous y a couvert de gloire; aussi la reine a-t-elle juré qu'elle vous échangerait aussitôt qu'elle le pourrait, et que le jour où vous rentreriez à son service, ce serait avec le grade de mestre de camp ou de brigadier; maintenant voulez-vous être échangé?

— Ma foi, monsieur, répondit Canolles en lançant un coup d'œil meurtrier à madame Lavie, je vous jure que mon plus grand désir est que la reine ne ne se presse pas; elle aurait à m'échanger contre de l'argent ou contre un bon militaire. Je ne vaux pas cette dépense, et je ne mérite pas cet honneur. J'attendrai que Sa Majesté ait pris Bordeaux, où je me trouve à merveille : alors, elle m'aura pour rien.

Madame Lavie sourit avec grâce.

— Diable ! dit son mari, vous parlez tièdement de votre liberté, baron.

— Eh ! pourquoi m'y échaufferais-je ? dit Canolles ; croyez-vous qu'il me soit bien agréable de reprendre du service actif, pour me retrouver exposé à tuer quotidiennement quelqu'un de mes amis ?

— Mais quelle vie menez-vous ici ? reprit l'avocat général : une vie indigne d'un homme de votre portée, étranger à tout conseil, à toute entreprise, forcé de voir les autres servir la cause à laquelle ils appartiennent, tandis que vous vous croisez les bras. Inutile, froissé, voilà ce que vous êtes ; la situation doit vous peser.

Canolles regarda madame Lavie, qui le regardait de son côté.

— Mais non, dit-il, vous vous trompez, et je ne m'ennuie pas le moins du monde. Vous vous occupez de politique, ce qui est fort ennuyeux ; moi, je fais l'amour, ce qui est fort amusant. Vous êtes les uns les serviteurs de la reine, les autres les serviteurs de la princesse. Moi, je ne m'attache pas exclusivement à une souveraine, je suis l'esclave de toutes les femmes.

Cette réponse fut goûtée, et la maîtresse de la maison en exprima son opinion par un sourire.

Bientôt les parties s'organisèrent. Canolles se mit à jouer. Madame Lavie entra de moitié dans son jeu contre son mari, qui perdit cinq cents pistoles.

Le lendemain, le peuple, je ne sais à quel propos, s'avisa de faire une émeute. Un partisan des princes, plus fanatique que les autres, proposa d'aller casser à coups de pierre les carreaux de M. Lavie. Lorsque les carreaux furent cassés, un autre proposa de mettre le feu à sa maison. On courait déjà aux tisons lorsque Canolles arriva avec un détachement du régiment de Navailles, conduisit madame Lavie en sûreté et arracha son mari des mains d'une douzaine de furieux qui, ne pouvant point le brûler, voulaient au moins le pendre.

— Eh bien, monsieur l'homme d'action, dit Canolles à l'avocat général, tout blêmissant de terreur, que pensez-vous maintenant de mon oisiveté? Fais-je pas mieux de ne rien faire?

Sur quoi, il rentra au château Trompette, attendu que la retraite sonnait. En rentrant, il trouva sur son guéridon une lettre dont la

forme lui fit battre le cœur et dont l'écriture le fit tressaillir.

C'était l'écriture de madame de Cambes.

Canolles ouvrit vivement la lettre et lut :

« Demain, soyez seul à l'église des Carmes, vers six heures de l'après-midi, et vous mettez dans le premier confessionnal à gauche en entrant. Vous en trouverez la porte ouverte. »

— Tiens ! pensa Canolles, voilà une idée originale.

Il y avait un *post-scriptum*.

« Ne vous vantez pas, disait-il, d'aller où vous avez été hier et aujourd'hui ; Bordeaux n'est pas une ville royaliste, songez-y ; et que le sort que, sans vous, allait subir M. l'avocat général, vous fasse réfléchir. »

— Bon ! dit Canolles, elle est jalouse. J'ai donc eu raison, quoi qu'elle en dise, d'aller hier et aujourd'hui chez M. Lavie.

XXXI

Il faut dire que, depuis son arrivée à Bordeaux, Canolles avait passé par tous les tourments de l'amour malheureux. Il avait vu la vicomtesse choyée, entourée, adulée, sans avoir pu se montrer assidu près d'elle, et il lui avait fallu, pour toute consolation, saisir au passage quelque coup d'œil dérobé par Claire à l'investigation des médisants. Après la scène du souterrain, après les paroles ardentes échangées entre la vicomtesse et lui dans ce moment suprême, cet état de choses lui semblait non plus

même de la tiédeur, mais de la glace. Cependant, comme au fond de cette froideur Canolles sentait qu'il était aimé réellement et profondément, il avait pris son parti d'être le plus infortuné des amants heureux. Après tout, la chose était facile. Grâce à la parole qu'on lui avait fait donner de ne point entretenir de correspondance avec l'extérieur, il avait relégué Nanon dans ce petit coin de la conscience destiné aux remords amoureux; or, comme il n'avait aucune nouvelle de la jeune femme, et que, par conséquent, il s'épargnait l'ennui que cause toujours la lettre, c'est-à-dire le souvenir palpable de la femme à qui l'on est infidèle, ses remords à lui n'étaient point par trop insupportables.

Cependant parfois, au moment où le plus joyeux sourire épanouissait le visage du jeune homme, au moment où sa voix éclatait en mots spirituels et joyeux, tout à coup un nuage passait sur son front et un soupir s'échappait, sinon de son cœur, du moins de ses lèvres. Ce soupir était pour Nanon; ce nuage, c'était le souvenir des temps passés qui projetait son ombre dans le présent.

Madame de Cambes avait remarqué ces se-

condes de tristesse. Son œil avait sondé toutes les profondeurs du cœur de Canolles, et elle avait réfléchi qu'elle ne pouvait laisser Canolles ainsi abandonné à lui-même. Entre un ancien amour qui n'était pas éteint tout à fait et une nouvelle passion qui pouvait naître, le surplus de cette séve ardente, consumée autrefois par les occupations militaires et par la représentation d'un poste élevé, pouvait tourner en élément contraire à cet amour si pur qu'elle cherchait à lui inspirer. Elle ne cherchait d'ailleurs qu'à gagner du temps afin que le souvenir de tant d'aventures romanesques s'effaçât ou à peu près, après avoir tenu éveillée la curiosité de tous les courtisans de la princesse. Peut-être madame de Cambes se trompait-elle; peut-être en avouant tout haut son amour eût-elle obtenu qu'on s'en fût moins occupé, ou qu'on s'en fût occupé moins longtemps.

Mais celui de tous qui suivait avec le plus d'attention et de succès les progrès de cette mystérieuse passion, c'était Lenet. Quelque temps son œil observateur avait reconnu l'existence de l'amour sans en connaître l'objet; il n'avait point deviné, il est vrai, la situation précise de cet amour, il ignorait s'il était so-

litaire ou partagé : seulement, madame de Cambes, quelquefois tremblante et indécise, quelquefois forte et arrêtée, presque toujours indifférente aux plaisirs qu'on goûtait autour d'elle, lui avait paru véritablement frappée au cœur ; tout à coup cette ardeur qu'elle avait montrée pour la guerre s'était éteinte, elle n'était plus ni tremblante, ni forte, ni indécise, ni arrêtée ; elle était pensive, souriant sans motif, pleurant sans cause, comme si ses lèvres et ses yeux répondaient aux variations de sa pensée, aux élans opposés de son esprit ; c'était depuis six ou sept jours que ce changement s'était opéré ; c'était depuis six ou sept jours que Canolles était pris. Canolles, à n'en pas douter, était donc l'objet de cet amour.

Lenet, au reste, était tout prêt à favoriser un amour qui pouvait donner un jour un si brave défenseur à madame la princesse.

M. de la Rochefoucault était peut-être encore plus avancé que Lenet dans l'exploration du cœur de madame de Cambes. Mais ses gestes, ses yeux, sa bouche, disaient si juste ce qu'il leur permettait de dire seulement, que personne n'aurait pu affirmer s'il avait de l'amour ou de la haine pour madame de Cambes.

Quant à Canolles, il n'en parlait pas, ne le regardait pas, et n'en tenait point plus de compte que s'il n'eût pas existé; du reste, guerroyant plus que jamais, se posant en héros, prétention dans laquelle il était secondé par un courage à toute épreuve et une véritable habileté militaire; donnant chaque jour plus d'importance à sa position de lieutenant du généralissime. M. de Bouillon, au contraire, froid, mystérieux, calculateur, servi admirablement dans sa politique par des accès de goutte qui venaient parfois tellement à point qu'on était tenté d'en nier la réalité, négociait toujours, se dissimulait le plus possible, ne pouvant s'habituer à mesurer l'abîme qui séparait Mazarin de Richelieu, et craignant toujours pour sa tête, qu'il avait failli perdre sur le même échafaud que Cinq-Mars, et qu'il n'avait rachetée qu'en donnant Sedan, sa ville, et en renonçant, sinon de droit, du moins de fait, à sa qualité de prince souverain.

Quant à la ville elle-même, elle était emportée par le torrent de mœurs galantes qui débordait de tous côtés sur elle. Entre deux feux, entre deux morts, entre deux ruines, les Bordelais étaient si peu sûrs du lendemain,

qu'il fallait bien adoucir cette existence précaire qui pouvait ne compter l'avenir que par secondes.

On se rappelait la Rochelle, dévastée autrefois par Louis XIII, et la profonde admiration d'Anne d'Autriche pour ce fait d'armes ; pourquoi Bordeaux n'offrirait-il pas à la haine et à l'ambition de cette princesse une seconde édition de la Rochelle ?

On oubliait toujours que celui qui passait son niveau sur les têtes et sur les murailles trop hautes était mort, et que le cardinal Mazarin était à peine l'ombre du cardinal de Richelieu.

Donc chacun se laissait aller, et ce vertige prenait Canolles comme les autres; il est vrai aussi que parfois il se mettait à douter de tout, et dans ses accès de scepticisme il doutait de l'amour de madame de Cambes comme des autres choses de ce monde. Dans ces moments-là, Nanon grandissait dans son cœur, plus tendre et plus dévouée de son absence même. Dans ces moments-là, si Nanon eût apparu à ses yeux, l'inconstant esprit qu'il était, il fût tombé aux pieds de Nanon.

Ce fut au milieu de toutes ces incohérences

de pensées , que peuvent seuls comprendre les cœurs qui se sont trouvés entre deux amours, que Canolles reçut la lettre de la vicomtesse. Il va sans dire que toute autre idée disparut à l'instant même. Après avoir lu la lettre, il ne comprenait pas qu'il eût jamais pu aimer une autre que madame de Cambes ; après l'avoir relue il crut n'avoir jamais aimé qu'elle.

Canolles passa une de ces nuits fiévreuses qui brûlent et reposent à la fois, le bonheur faisant le contre-poids de l'insomnie. Quoique de toute la nuit il eût à peine fermé l'œil, dès le matin il était levé.

On sait comment les amoureux passent les heures qui précèdent un rendez-vous, à regarder leur montre, à courir çà et là, et à aller donner de la tête dans leurs plus chers amis qu'ils ne reconnaissent pas ; Canolles fit toutes les folies qu'exigeait son état.

A l'heure précise (il entrait pour la vingtième fois dans l'église), il alla au confessionnal, qui était ouvert. A travers les vitraux sombres, filtraient les rayons du soleil couchant ; tout l'intérieur du monument religieux était éclairé de cette mystérieuse lumière si douce à ceux qui prient et à ceux qui aiment. Canolles eût

donné un an de sa vie pour ne pas perdre une espérance en ce moment.

Canolles regarda autour de lui pour bien s'assurer que l'église était déserte, fouilla des yeux chaque chapelle ; puis, lorsqu'il fut convaincu que personne ne pouvait le voir, il entra dans le confessionnal, qu'il ferma après lui.

Un instant après, Claire, enveloppée d'une mante épaisse, apparut elle-même à la porte, au dehors de laquelle elle laissa Pompée en sentinelle ; puis, après s'être assurée à son tour qu'elle ne courait pas le danger d'être vue, elle vint s'agenouiller sur un des prie-Dieu du confessionnal.

— Enfin, dit Canolles, c'est donc vous, madame ! vous avez eu enfin pitié de moi !

— Il le fallait bien, puisque vous vous perdiez, répondit Claire toute troublée de dire, au tribunal de la vérité, un mensonge bien innocent, mais qui n'en était pas moins un mensonge.

— Ainsi, madame, dit Canolles, c'est à un simple sentiment de commisération que je dois le bienfait de votre présence. Oh ! vous en conviendrez, j'avais droit d'attendre mieux que cela de vous.

— Parlons sérieusement, dit Claire, essayant vainement de raffermir sa voix émue, et comme il convient de le faire dans un lieu saint ; vous vous perdiez, je le répète, en allant chez M. Lavie, l'ennemi juré de la princesse. Hier, madame de Condé l'apprit de M. de la Rochefoucault, qui sait tout, et elle dit ces mots, qui m'ont effrayée :

« Si nous avons à craindre aussi les complots de nos prisonniers, il faudra mettre la sévérité où nous avions mis l'indulgence ; dans les situations précaires, il faut des décisions vigoureuses ; non-seulement nous sommes prêts à en prendre, mais décidés à les exécuter. »

La vicomtesse prononça ces paroles d'une voix plus ferme ; il lui semblait qu'en faveur du prétexte, Dieu excuserait l'action. C'était une espèce de sourdine qu'elle mettait à sa conscience.

— Je ne suis pas le chevalier de Son Altesse, madame, répondit Canolles, je suis le vôtre, et voilà tout : c'est à vous que je me suis rendu, à vous seule ; vous savez en quelle circonstance et à quelle condition.

— Je ne croyais pas, dit Claire, qu'il y eût eu des conditions faites.

— Pas de bouche, peut-être, mais de cœur. Ah ! madame, après ce que vous m'aviez dit, après le bonheur que vous m'avez laissé entrevoir, après les espérances que vous m'aviez données !... Ah ! madame, convenez franchement que vous avez été bien cruelle.

— Ami, dit Claire, est-ce à vous à me faire un reproche de ce que j'ai soigné votre honneur à l'égal du mien ? et ne comprenez-vous point, il faut que je vous l'avoue, car vous le devineriez certainement, ne devinez-vous pas que j'ai souffert autant que vous, plus que vous-même, puisque je n'ai pas eu la force de supporter cette souffrance ? Écoutez-moi donc, et que mes paroles, qui sortent du plus profond de mon cœur, entrent au plus profond du vôtre. Ami, je vous l'ai dit, j'ai souffert plus que vous, car une crainte m'obsédait, crainte que vous ne pouviez pas avoir, vous, car vous savez bien que je n'aime que vous. En demeurant ici, avez-vous quelque regret de celle qui n'y est pas, et dans les rêves de votre avenir, avez-vous quelque espérance qui ne soit pas moi ?

— Madame, dit Canolles, vous faites un appel à ma franchise, et je vais vous parler

franchement : oui, quand vous m'abandonnez à mes réflexions douloureuses, quand vous me laissez seul en face du passé, quand, par votre absence, vous me condamnez à errer parmi les tripots avec ces niais emplumés qui courtisent leurs petites bourgeoises, quand vous m'évitez du regard, ou que vous me faites acheter si cher un mot, un geste, un coup d'œil dont je suis indigne peut-être, oui, je m'en veux de ne pas être mort en combattant, je me reproche de m'être rendu, j'ai des regrets, j'ai du remords.

— Du remords?

— Oui, madame, du remords; car, aussi vrai que Dieu est sur ce saint autel devant lequel je vous dis que je vous aime, il y a à cette heure une femme qui pleure, qui gémit, qui donnerait sa vie pour moi, et cependant elle se dit ou que je suis un lâche ou que je suis un traître.

— Oh! monsieur.

— Sans doute, madame : ne m'avait-elle pas fait tout ce que je suis? N'avait-elle pas mon serment de la sauver?

— Mais, vous l'avez sauvée aussi, ce me semble?

— Oui, des ennemis, qui eussent pu torturer sa vie, mais non du désespoir qui déchire son cœur, si cette femme sait que c'est à vous que je me suis rendu.

Claire baissa la tête et soupira.

— Ah! vous ne m'aimez pas, dit-elle.

Canolles soupira à son tour.

— Je ne veux pas vous tenter, monsieur, continua-t-elle, je ne veux pas vous faire perdre une amie que je ne vaux pas; pourtant, vous le savez, moi aussi je vous aime; je venais vous demander votre amour bien dévoué, bien exclusif; je venais vous dire : Je suis libre, voici ma main. Je vous l'offre, car je n'ai personne à vous opposer, moi, car je ne connais personne qui vous soit supérieur.

— Ah! madame, s'écria Canolles, vous me transportez, vous me faites le plus heureux des hommes!

— Oh! dit-elle tristement, vous, monsieur, vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime, je vous adore; seulement ce que j'ai souffert de votre silence et de votre réserve ne se peut exprimer.

— Mon Dieu! vous ne devinez donc rien,

vous autres hommes? répondit Claire en levant ses beaux yeux au ciel. N'avez-vous donc pas compris que je ne voulais pas vous faire jouer un rôle ridicule, que je ne voulais pas qu'il fût possible de croire que la reddition de Saint-George était une chose arrangée entre nous? Non, je voulais qu'échangé par la reine ou racheté par moi, vous m'appartinssiez sans réserve. Hélas! vous n'avez pas voulu attendre.

— Oh! maintenant, madame, j'attendrai. Une heure comme celle-ci, une promesse de votre douce voix, qui me dira que vous m'aimez, et j'attendrai des heures, des jours, des années...

— Vous aimez encore mademoiselle de Lartigues? reprit madame de Cambes en secouant la tête.

— Madame, répondit Canolles, si je vous disais que je n'ai point pour elle une amitié reconnaissante, je mentirais; croyez-moi, prenez-moi avec ce sentiment. Je vous donne tout ce que je puis donner d'amour, et c'est beaucoup.

— Hélas! dit Claire, je ne sais si je dois accepter, car vous faites preuve d'un cœur bien généreux, mais aussi bien aimant.

— Écoutez, reprit Canolles, je mourrais pour vous épargner une larme, et je fais pleurer sans être ému celle que vous dites. Pauvre femme! elle a des ennemis, elle, et ceux qui ne la connaissent pas la maudissent. Vous n'avez que des amis, vous; ceux qui ne vous connaissent pas vous respectent, ceux qui vous connaissent vous aiment; jugez donc de la différence de ces deux sentiments, dont l'un est commandé par ma conscience, l'autre par mon cœur.

— Merci, mon ami. Mais peut-être cédez-vous à un mouvement d'entraînement produit par ma présence dont vous pourriez vous repentir? Pesez donc mes paroles. Je vous donne jusqu'à demain pour y répondre. Si vous voulez faire dire quelque chose à mademoiselle de Lartigues, si vous voulez la rejoindre, vous êtes libre, Canolles, je vous prendrai par la main et je vous conduirai moi-même hors des portes de Bordeaux.

— Madame, répondit Canolles, il est inutile d'attendre à demain, je vous le dis avec un cœur ardent, mais avec une tête froide: je vous aime, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous.

— Ah ! merci, merci, ami, s'écria Claire en faisant glisser la grille et en passant sa main par l'ouverture. A vous ma main, à vous mon cœur.

Canolles saisit cette main qu'il couvrit de baisers.

— Pompée me fait signe qu'il est temps de sortir, dit Claire. Sans doute on va fermer l'église. Adieu, mon ami, ou plutôt au revoir. Demain vous saurez ce que je veux faire pour vous, c'est-à-dire pour nous. Demain vous serez heureux, car je serai heureuse.

Et ne pouvant maitriser le sentiment qui l'entraînait vers le jeune homme, elle attira à son tour sa main vers elle, baisa le bout de ses doigts, et s'enfuit légèrement, laissant Canolles joyeux comme les anges, dont les célestes concerts semblaient avoir un écho dans son cœur.

XXXII

Cependant, comme l'avait dit Nanon, le roi, la reine, le cardinal et M. de la Meilleraye s'étaient mis en route pour châtier la ville rebelle qui avait osé prendre ouvertement le parti des princes : ils approchaient lentement, mais ils approchaient.

En arrivant à Libourne le roi reçut une députation des Bordelais qui venaient l'assurer de leur respect et de leur dévouement; dans l'état où étaient les choses, l'assurance était étrange.



Aussi la reine reçut-elle les ambassadeurs du haut de sa hauteur autrichienne.

— Messieurs, dit-elle, nous allons poursuivre notre chemin par Vayres ; nous pourrons donc bientôt juger par nous-mêmes si votre respect et votre dévouement sont aussi sincères que vous le dites.

A ce mot de Vayres, les députés, informés sans doute de quelque circonstance ignorée de la reine, se regardèrent avec une sorte d'inquiétude. Anne d'Autriche, à qui rien n'échappait, ne faillit point à remarquer ce regard.

— Allons sur-le-champ à Vayres, dit-elle, la place est bonne, à ce que nous a assuré M. le duc d'Épernon ; nous y logerons le roi.

Puis se retournant vers son capitaine et vers les personnes de sa suite :

— Qui commande donc à Vayres? demanda-t-elle.

— On dit, madame, répondit Guitaut, que c'est un nouveau gouverneur.

— Un homme sûr, j'espère? dit la reine en fronçant le sourcil.

— Un homme à M. le duc d'Épernon.

Le front de la reine s'éclaircit.

— S'il en est ainsi, marchons vite, dit-elle.

— Madame, dit le duc de la Meilleraye, Votre Majesté fera comme elle l'entendra, mais je crois qu'il ne faudrait pas marcher plus vite que l'armée. Une entrée belliqueuse dans la citadelle de Vayres ferait à merveille; il est bon que les sujets du roi connaissent les forces de Sa Majesté, cela encourage les fidèles et désespère les perfides.

— Je crois que M. de la Meilleraye a raison, dit le cardinal Mazarin.

— Et moi je dis qu'il a tort, répondit la reine. Nous n'avons rien à craindre avant Bordeaux; le roi est fort par lui-même et non par ses troupes : sa maison suffira.

M. de la Meilleraye baissa la tête en signe d'obéissance.

— Que Votre Majesté ordonne, dit-il, elle est la reine.

La reine appela Guitaut, lui ordonna de rassembler les gardes, les mousquetaires et les chevau-légers. Le roi monta à cheval, et se mit à leur tête. La nièce de Mazarin et les dames d'honneur montèrent dans un carrosse.

On se mit aussitôt en marche pour Vayres. L'armée suivait, et comme il y avait dix lieues

seulement à faire, elle devait arriver trois ou quatre heures après le roi et camper sur la rive gauche de la Dordogne.

Le roi avait douze ans à peine, et cependant c'était déjà un charmant cavalier, maniant sa monture avec grâce, et ayant dans toute sa personne cet orgueil de race qui en fit par la suite le roi d'Europe le plus exigeant en matière d'étiquette. Élevé sous les yeux de la reine, mais persécuté par les éternelles lésineries du cardinal, qui le laissait manquer des choses les plus nécessaires, il attendait avec une impatience furieuse l'heure de sa majorité, qui devait sonner au 5 septembre suivant, et, par anticipation, laissait parfois échapper au milieu de ses caprices d'enfant des boutades royales qui indiquaient ce qu'il serait un jour. Cette campagne lui avait donc souri très-fort : c'était en quelque sorte une mise hors de page, un apprentissage du capitanat, un essai de la royauté. Il marchait donc fièrement, tantôt à la portière du carrosse, saluant la reine et faisant les doux yeux à madame de Frontenac dont on le disait amoureux, et tantôt en tête de sa maison, causant avec M. de la Meilleraye et le vieux Guitaut des campagnes du

roi Louis XIII et des prouesses de feu M. le cardinal.

Tout en causant et en marchant ainsi, l'on gagnait du chemin et l'on commençait à apercevoir les tours et les galeries du fort de Vayres. Le temps était magnifique, le paysage pittoresque, le soleil dardait ses rayons obliques sur la rivière; on se fût cru en promenade tant la reine affectait de joie et de belle humeur. Le roi marchait entre M. de la Meilleraye et Guitaut, lorgnant la place, dans laquelle pas un mouvement ne se faisait sentir, quoiqu'il fût plus que probable que les sentinelles qu'on apercevait avaient de leur côté découvert et signalé cette brillante avant-garde de l'armée du roi.

Le carrosse de la reine doubla le pas et vint se placer au premier rang.

— Mais, dit Mazarin, une chose m'étonne, M. le maréchal.

— Laquelle, monseigneur?

— Il me semble qu'habituellement les bons gouverneurs savent ce qui se passe autour de leurs forteresses, et que lorsqu'un roi prend la peine de marcher vers cette forteresse, ils lui doivent au moins une députation.

— Oh ! bah ! dit la reine en éclatant d'un rire bruyant et forcé, des cérémonies ! Allons donc, c'est inutile, j'aime mieux la fidélité.

M. de la Meilleraye se couvrit le visage de son mouchoir pour cacher sinon une grimace, du moins l'envie qu'il avait de la faire.

— Mais c'est qu'en vérité personne ne bouge, dit le jeune roi, assez mécontent d'un pareil oubli de ces règles de l'étiquette dont il devait plus tard faire les bases de sa grandeur.

— Sire, répondit Anne d'Autriche, voici MM. de la Meilleraye et Guitaut qui vous diront que le premier devoir d'un gouverneur, en pays ennemi surtout, est, de peur de surprise, de se tenir coi et couvert derrière ses murailles. Voyez-vous pas votre drapeau, le drapeau de Henri IV et de François Ier, qui flotte sur la citadelle ?

Et elle montrait avec orgueil cet emblème significatif qui prouvait combien elle avait raison dans son espoir.

Le cortége continua de marcher, et en arrivant découvrit un ouvrage avancé, qui paraissait élevé depuis quelques jours seulement.

— Ah ! ah ! dit le maréchal, il paraît que le

gouverneur est véritablement un homme du métier. Cet avant-poste est bien choisi et ce retranchement habilement dessiné.

La reine sortit la tête par la portière et le roi se haussa sur ses étriers.

Une seule sentinelle se promenait sur la demi-lune; mais, du reste, le retranchement paraissait aussi solitaire et aussi muet que la citadelle.

— N'importe, dit Mazarin, quoique je ne sois pas soldat, quoique je ne connaisse pas les devoirs militaires d'un gouverneur, je trouve étrange cette façon d'agir à l'égard d'une Majesté.

— Avançons toujours, dit le maréchal, nous verrons bien.

Lorsque la petite troupe ne fut plus qu'à cent pas du retranchement, la sentinelle, qui jusque-là avait marché de long en large, s'arrêta. Puis, après un instant d'examen :

— Qui vive? cria-t-elle.

— Le roi! répondit M. de la Meilleraye.

A ce seul mot, Anne d'Autriche s'attendait à voir courir les soldats, s'empresser les officiers, s'abaisser les ponts, s'ouvrir les portes, flamboyer les épées hautes.

Rien de tout cela n'eut lieu.

Le factionnaire ramena sa jambe droite contre sa jambe gauche, croisa le mousquet sur les arrivants, et se contenta de dire d'une voix haute et ferme :

— Halte-là !

Le roi pâlit de colère; Anne d'Autriche se mordit les lèvres jusqu'au sang ; Mazarin murmura un juron italien qui était peu de mise en France, mais dont il n'avait jamais pu se déshabituer ; M. le maréchal de la Meilleraye n'eut qu'un regard pour Leurs Majestés, mais il fut éloquent.

— J'aime les mesures de précaution pour mon service, dit la reine, essayant de se mentir à elle-même ; car malgré l'assurance factice de son visage, elle commençait à être inquiète au fond du cœur.

— J'aime le respect pour ma personne, murmura le jeune roi fixant son regard morne sur cette sentinelle impassible.

Cependant le cri : « Le roi! le roi ! » prononcé par la sentinelle, plutôt comme avis que comme marque de respect, fut répété par deux ou trois voix et parvint jusqu'au corps de la place. On vit alors un homme apparaître sur

le couronnement des remparts et toute la garnison se ranger autour de lui.

Cet homme leva en l'air son bâton de commandement ; aussitôt les tambours battirent aux champs, les soldats du fort présentèrent les armes, et un coup de canon retentit grave et solennel.

— Voyez-vous, dit la reine, les voici qui se rendent à leur devoir : vaut mieux tard que jamais. Passons.

— Pardon, madame, dit le maréchal de la Meilleraye ; mais je ne vois pas le moins du monde qu'ils ouvrent les portes, et nous ne pouvons passer que si les portes sont ouvertes.

— Ils oublient de le faire dans l'étonnement et dans l'enthousiasme où les a sans doute jetés cette auguste visite, qu'ils ne s'attendaient pas à recevoir, se hasarda de dire un courtisan.

— On n'oublie pas ces choses-là, monsieur, répondit le maréchal.

Puis, se retournant vers le roi et la reine :

— Leurs Majestés me permettent-elles de leur donner un conseil? ajouta-t-il.

— Lequel? maréchal.

— Leurs Majestés devraient se retirer à cinq cents pas d'ici avec Guitaut et ses gardes, tan-

dis qu'avec les mousquetaires et les chevau-légers j'irais reconnaître la place.

La reine ne répondit que par un mot :

— En avant ! dit-elle, et nous verrons si l'on ose nous refuser le passage.

Le jeune roi, enchanté, piqua son cheval, et se trouva de vingt pas en avant.

Le maréchal et Guitaut s'élancèrent et le rejoignirent.

— On ne passe pas !... dit la sentinelle qui n'avait pas quitté sa position hostile.

— C'est le roi ! crièrent les pages.

— Arrière !... cria la sentinelle avec un geste menaçant.

En même temps, on vit poindre au-dessus du parapet les chapeaux et les mousquets des soldats qui gardaient le premier retranchement.

Un long murmure accueillit ces paroles et cette apparition. M. de la Meilleraye saisit le mors du cheval du roi et lui fit tourner bride, ordonnant en même temps au cocher de la reine de s'éloigner. Les deux Majestés insultées se retirèrent donc à la distance de mille pas à peu près des premiers retranchements, tandis que leur suite s'éparpillait comme une bande

d'oiseaux après le coup de fusil du chasseur.

Alors le maréchal de la Meilleraye, maître de la position, laissa une cinquantaine d'hommes pour garder le roi et la reine, et, rassemblant le reste de sa troupe, revint avec elle vers les retranchements.

Lorsqu'il fut à cent pas des fossés, la sentinelle, qui avait repris sa marche calme et mesurée, s'arrêta de nouveau.

— Prenez un trompette, mettez votre mouchoir au bout de votre épée, Guitaut, dit le maréchal, et allez sommer cet impertinent gouverneur de se rendre.

Guitaut obéit, arbora les signes pacifiques qui, dans tous les pays du monde, protégent les hérauts, et s'avança vers le retranchement.

— Qui vive? cria la sentinelle.

— Parlementaire, répondit Guitaut en agitant son épée et le chiffon qui la décorait.

— Laissez venir, dit le même homme qu'on avait déjà vu apparaître sur le rempart de la place, et qui, sans doute, s'était rendu à ce poste avancé par un chemin couvert.

La porte s'ouvrit, un pont s'abaissa.

— Que voulez-vous? demanda un officier qui l'attendait sur la porte.

— Parler au gouverneur, répondit Guitaut.

— Me voici, dit l'homme qui avait déjà apparu deux fois, une fois sur les remparts de la place, une fois sur le parapet des retranchements.

Guitaut remarqua que cet homme était fort pâle, mais calme et poli.

— Vous êtes le gouverneur de Vayres? demanda Guitaut.

— Oui, monsieur.

— Et vous refusez d'ouvrir la porte de votre forteresse à Sa Majesté le roi et à la reine régente?

— J'ai cette douleur.

— Et que prétendez-vous?

— La liberté de MM. les princes, dont la captivité ruine et désole le royaume.

— Sa Majesté ne parlemente pas avec ses sujets.

— Hélas! nous le savons, monsieur, aussi sommes-nous prêts à mourir, sachant que nous mourrons pour le service de Sa Majesté, bien qu'en apparence nous ayons l'air de lui faire la guerre.

— C'est bien, dit Guitaut, voilà tout ce que nous voulions savoir.

Et après avoir salué assez cavalièrement le

gouverneur, qui lui répondit par un salut plein de courtoisie, il se retira.

Rien ne bougea sur le bastion.

Guitaut rejoignit le maréchal et lui rendit compte de sa mission.

— Que cinquante hommes, dit le maréchal en étendant la main vers le village d'Ison, se rendent au galop dans ce bourg et rapportent à l'instant même toutes les échelles qu'ils pourront trouver.

Cinquante hommes partirent à fond de train, et comme le village n'était pas très-éloigné, ils y furent en un instant.

— Maintenant, messieurs, dit le maréchal, mettez pied à terre : la moitié de vous, armés de mousquets, protégera l'assaut ; le reste montera à l'escalade.

La proposition fut accueillie par de grands cris de joie. Les gardes, les mousquetaires et les chevau-légers descendirent vivement et chargèrent les armes.

Pendant ce temps, les cinquante fourrageurs revenaient avec une vingtaine d'échelles.

Tout était toujours calme dans le bastion ; la sentinelle se promenait de long en large, et l'on voyait toujours, dépassant la galerie, le

bout des mousquets et les cornes des chapeaux.

La maison du roi se mit en marche, commandée par le maréchal en personne ; elle se composait de quatre cents hommes en tout à peu près, dont moitié, comme l'avait ordonné le maréchal, s'apprêtait à monter à l'assaut, et l'autre moitié à soutenir l'escalade.

Le roi, la reine et sa cour suivaient de loin avec anxiété les mouvements de la petite troupe. La reine elle-même semblait avoir perdu toute son assurance ; pour mieux voir, elle avait fait tourner sa voiture, qui présentait un de ses côtés aux fortifications.

A peine les assaillants eurent-ils fait vingt pas que la sentinelle s'approcha du bord du rempart, et d'une voix éclatante :

— Qui vive? cria-t-elle.

— Ne répondez pas, dit M. de la Meilleraye, et allons toujours.

— Qui vive ? cria une seconde fois la sentinelle en apprêtant son arme.

— Qui vive? répéta-t-elle une troisième fois.

Et elle mit en joue.

— Feu sur ce drôle, dit M. de la Meilleraye.

Au même instant, une volée de coups de mousquet partit des rangs royalistes : la sen-

tinelle frappée chancela, laissa échapper son mousquet, qui alla rouler dans le fossé, et tomba en criant :

— Aux armes !

Un seul coup de canon répondit au commencement des hostilités. Le boulct passa en sifflant sur les premiers rangs, plongea dans le deuxième et le troisième, renversa quatre soldats, et s'en alla, en ricochant, éventrer un des chevaux de la voiture de la reine.

Un long cri d'effroi partit du groupe qui gardait Leurs Majestés, le roi entraîné recula. Anne d'Autriche faillit s'évanouir de rage et Mazarin de peur. On coupa les traits du cheval mort et des chevaux vivants, qui, en se cabrant de terreur, menaçaient de briser la voiture. Huit ou dix gardes s'y attelèrent et traînèrent la reine hors de la portée des boulets.

Pendant ce temps, le gouverneur démasquait une batterie de six pièces.

Quand M. de la Meilleraye vit cette batterie, qui en quelques secondes menaçait d'écharper ses trois compagnies, il pensa qu'il serait inutile de pousser plus loin l'attaque, et ordonna la retraite.

Du moment où la maison du roi fit son pre-

mier pas en arrière, les dispositions hostiles de la forteresse disparurent.

Le maréchal revint près de la reine, l'invitant à choisir un point quelconque des environs pour son quartier général. La reine avisa alors, de l'autre côté de la Dordogne, la petite maison isolée perdue dans les arbres, et qui ressemblait à un petit château.

— Voyez, dit-elle à Guitaut, à qui appartient cette maison, et demandez-y l'hospitalité pour moi.

Guitaut partit à l'instant même, traversa la rivière dans le bac du passeur d'Ison, et revint disant que la maison était inhabitée, excepté par une espèce d'intendant, lequel avait répondu que la maison appartenant à M. d'Épernon, elle était bien au service de Sa Majesté.

— Partons alors, dit la reine; mais où est le roi?

On appela alors le petit Louis XIV, qui s'était retiré un peu à l'écart; il se retourna, et quoiqu'il essayât de cacher ses larmes, on vit qu'il avait pleuré.

— Qu'avez-vous donc, sire? demanda la reine.

— Oh! rien, madame, répondit l'enfant: si

ce n'est qu'un jour je serai roi, j'espère, et alors... malheur à ceux qui m'auront offensé!

— Comment se nomme le gouverneur? demanda la reine.

Personne ne put lui répondre. Tout le monde l'ignorait.

On s'informa alors près du passeur du bac, qui répondit qu'il s'appelait Richon.

— C'est bien, dit la reine, je me rappellerai ce nom.

— Et moi aussi, dit le jeune roi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LA

GUERRE DES FEMMES.

LA

GUERRE DES FEMMES

PAR

Alexandre Dumas.

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1845

XXXIII

Cent hommes de la maison du roi à peu près passèrent la Dordogne avec Leurs Majestés, le reste demeura autour de M. de la Meilleraye qui, décidé à assiéger Vayres, attendait l'armée.

A peine la reine était-elle installée dans la petite maison que, grâce au faste de Nanon, elle trouva infiniment plus habitable qu'elle ne l'espérait, que Guitaut se présenta chez elle pour lui dire qu'un capitaine, qui prétendait

avoir une affaire importante à traiter, lui demandait l'honneur d'une audience.

— Et quel est ce capitaine? demanda la reine.

— Le capitaine Cauvignac, madame.

— Est-il de mon armée?

— Je ne le crois pas.

— Informez-vous-en, et s'il n'est pas de mon armée, dites-lui que je ne puis le recevoir.

— Je demande pardon à Votre Majesté de n'être pas de son avis sur ce point, dit Mazarin, mais il me semble que ce serait justement s'il n'était pas de son armée qu'elle devrait le recevoir.

— Et pourquoi cela?

— Parce que s'il est de l'armée de Votre Majesté, et qu'il demande une audience à la reine, ce ne peut être qu'un sujet fidèle, tandis qu'au contraire s'il appartient à l'armée ennemie, ce peut être un traître. Or, en ce moment, madame, les traîtres ne sont point à mépriser, attendu qu'ils peuvent être fort utiles.

— Faites entrer alors, dit la reine, puisque tel est l'avis de M. le cardinal.

Le capitaine fut introduit aussitôt, et se présenta avec une aisance et une facilité qui étonnèrent la reine, habituée qu'elle était à produire sur ceux qui l'entouraient une impression contraire.

Elle toisa Cauvignac des pieds à la tête; mais celui-ci supporta à merveille le regard royal.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda la reine.

— Le capitaine Cauvignac, répondit le nouveau venu.

— Au service de qui êtes-vous?

— Au service de Votre Majesté, si elle le veut bien.

— Si je le veux bien? sans doute. D'ailleurs y a-t-il donc un autre service dans le royaume? Sommes-nous deux reines en France?

— Assurément non, madame, il n'y a qu'une reine en France, et c'est celle aux pieds de laquelle j'ai le bonheur de déposer en ce moment mon très-humble respect; mais il y a deux opinions, du moins à ce qu'il m'a paru tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire? demanda la reine en fronçant le sourcil.

— Je veux dire, madame, que je me promenais aux environs et que j'étais justement sur un petit tertre qui domine tout le pays, admirant le paysage qui, comme l'a pu remarquer Votre Majesté, est ravissant, lorsque j'ai cru voir que M. Richon ne la recevait pas avec tout le respect qui lui était dû ; cela m'a confirmé une chose dont je me doutais déjà d'ailleurs, c'est qu'il y avait en France deux opinions : l'opinion royaliste et une autre, et que M. Richon appartenait à cette autre opinion.

Le visage d'Anne d'Autriche se rembrunit de plus en plus.

— Ah ! vous avez cru voir cela ? dit-elle.

— Oui, madame, répondit Cauvignac avec un ton de parfaite naïveté. J'ai même cru voir encore qu'un coup de canon chargé à boulet était parti de la place, et que ce boulet avait offensé le carrosse de Votre Majesté.

— Assez... Ne m'avez-vous demandé audience, monsieur, que pour me faire part de vos sottes observations ?

— Ah ! tu es impolie, se dit en lui-même Cauvignac, en ce cas tu payeras plus cher.

— Non, madame, je vous ai demandé audience pour vous dire que vous êtes une bien

grande reine et que mon admiration pour vous est sans égale.

— Ah ! vraiment ? dit la reine d'un ton sec.

— En conséquence de cette grandeur et de cette admiration qui en est la suite naturelle, j'ai donc résolu de me consacrer entièrement au service de Votre Majesté.

— Merci, dit la reine avec ironie.

Puis se retournant vers son capitaine des gardes :

— Çà, Guitaut, dit-elle, que l'on me chasse ce bavard.

— Pardon, madame, dit Cauvignac, je m'en irai bien sans qu'on me chasse ; mais si je m'en vais, vous n'aurez pas Vayres.

Et Cauvignac, saluant Sa Majesté avec une grâce charmante, pirouetta sur ses talons.

— Madame, dit tout bas Mazarin, je crois que vous avez tort de renvoyer cet homme.

— Çà, revenez, dit la reine, et parlez : après tout, vous êtes bizarre et me paraissez divertissant.

— Votre Majesté est bien bonne, répondit Cauvignac en s'inclinant.

— Que parliez-vous donc d'entrer à Vayres ?

— Je disais, madame, que si Votre Majesté

était toujours dans l'intention que j'ai cru lui voir manifester ce matin d'entrer à Vayres, je me ferai un devoir de l'y introduire.

— Et comment cela?

— J'ai cent cinquante hommes à moi dans Vayres.

— A vous!

— Oui, à moi.

— Eh bien?

— Je cède ces cent cinquante hommes à Votre Majesté.

— Après?

— Après!

— Oui.

— Après, il me semble que c'est bien le diable si avec cent cinquante portiers Votre Majesté ne peut pas se faire ouvrir une porte.

La reine sourit.

— Le drôle a de l'esprit, dit-elle.

Cauvignac devina sans doute le compliment, car il s'inclina une seconde fois.

— Combien vous faut-il, monsieur? demanda-t-elle.

— Oh! mon Dieu, madame, cinq cents livres par portier, ce sont les gages que je donne aux miens.

— Vous les aurez.

— Et pour moi?

— Ah! vous demandez aussi quelque chose pour vous?

— Je serais fier de tenir un grade de la munificence de Votre Majesté.

— Et quel grade demandez-vous?

— J'aimerais à être gouverneur de Branne. J'ai toujours désiré être gouverneur.

— Accordé.

— En ce cas, sauf une petite formalité, l'affaire est faite.

— Et quelle est cette formalité?

— Votre Majesté veut-elle signer ce petit papier, que j'avais préparé d'avance dans l'espoir que mes services seraient accueillis de ma magnanime souveraine?

— Et quel est ce papier?

— Lisez, madame.

Et, en arrondissant gracieusement le bras, et en fléchissant le genou de l'air le plus respectueux, Cauvignac présenta un papier à la reine.

La reine lut :

« Le jour où j'entrerai sans coup férir dans Vayres, je payerai à M. le capitaine Cauvignac

la somme de soixante et quinze mille livres, et je le ferai gouverneur de Branne. »

— Ainsi, dit la reine avec une colère contenue, le capitaine Cauvignac n'a point une confiance suffisante dans notre parole royale, et il veut un écrit.

— Un écrit me paraît ce qu'il y a de mieux, madame, dans les affaires importantes, reprit Cauvignac en s'inclinant. *Verba volant*, dit un vieux proverbe : les paroles volent, et que Votre Majesté m'excuse, je viens d'être volé.

— Insolent! s'écria la reine ; pour cette fois, sortez!...

— Je sors, Votre Majesté, répondit Cauvignac, mais vous n'aurez pas Vayres.

Cette fois encore le capitaine, répétant la même manœuvre qui lui avait déjà réussi, pirouetta sur ses talons, et s'avança vers la porte. Mais plus irritée cette fois que la première, Anne d'Autriche ne le rappela point.

Cauvignac sortit.

— Qu'on s'assure de cet homme, dit la reine.

Guitaut fit un mouvement pour obéir.

— Pardon, madame, dit Mazarin; mais je crois que Votre Majesté aurait tort de se lais-

ser aller à un premier mouvement de colère.

— Et pourquoi cela? demanda la reine.

— Parce que je crains que vous n'ayez besoin de cet homme plus tard, et qu'alors, si Votre Majesté le moleste d'une façon quelconque, elle ne soit forcée de le payer le double.

— C'est bien, dit la reine, on le payera ce qu'il faudra; mais qu'en attendant on ne le perde pas de vue.

— Ah! pour ceci, c'est autre chose, et je suis le premier à applaudir à cette précaution.

— Guitaut, voyez ce qu'il devient, dit la reine.

Guitaut sortit et rentra au bout d'une demi-heure.

— Eh bien! demanda Anne d'Autriche, qu'est-il devenu?

— Oh! Votre Majesté peut être parfaitement tranquille, répondit Guitaut, et votre homme ne cherche pas le moins du monde à s'éloigner. Je me suis informé; il a son domicile à trois cents pas d'ici, chez un aubergiste nommé Biscarros.

— Et c'est là qu'il s'est retiré?

— Non pas, madame : il a gagné une hau-

teur et regarde de là les préparatifs que fait M. de la Meilleraye pour forcer les retranchements. Ce spectacle paraît l'intéresser beaucoup.

— Et le reste de l'armée?

— Elle arrive, madame, et se met en bataille à mesure qu'elle arrive.

— Ainsi, le maréchal va attaquer à l'instant même?

— Je crois, madame, qu'il vaudrait mieux, avant de risquer une attaque, laisser une nuit de repos aux troupes.

— Une nuit de repos! s'écria Anne d'Autriche; l'armée royale aura été arrêtée un jour et une nuit devant une pareille bicoque! Impossible. Guitaut, allez dire au maréchal qu'il ait à attaquer à l'instant même. Le roi veut coucher cette nuit à Vayres.

— Mais, madame, murmura Mazarin, il me semble que cette précaution du maréchal...

— Il me semble, à moi, dit Anne d'Autriche, que lorsque l'autorité royale a été insultée, on ne peut la venger trop vite. Allez, Guitaut, et dites à M. de la Meilleraye que la reine le regarde.

Et congédiant Guitaut d'un geste majestueux, la reine prit son fils par la main, sortit à son tour, et sans s'inquiéter si elle était suivie, monta un escalier qui conduisait à une terrasse.

Cette terrasse, pour laquelle des échappées de vue avaient été ménagées avec le plus grand art, dominait tous les environs.

La reine jeta un coup d'œil rapide sur le paysage. A deux cents pas derrière elle passait la route de Libourne, sur laquelle blanchissait la maison de notre ami Biscarros. A ses pieds coulait la Gironde, calme, rapide et majestueuse; à sa droite s'élevait le fort de Vayres, silencieux comme une ruine; tout autour du fort s'étendaient circulairement les retranchements nouvellement élevés. Quelques sentinelles se promenaient sur la galerie, cinq pièces de canon passaient par les embrasures leur cou de bronze et leur gueule béante; à sa gauche M. de la Meilleraye faisait ses dispositions pour camper. Toute l'armée, comme l'avait dit Guitaut, était arrivée et se pressait autour de lui.

Sur un tertre, un homme debout et attentif suivait des yeux tous les mouvements des as-

siégeants et des assiégés; cet homme, c'était Cauvignac.

Guitaut traversait le fleuve sur le bac du pêcheur d'Ison.

La reine était debout sur la terrasse, immobile, le sourcil froncé, et tenant par la main le petit Louis XIV, qui regardait ce spectacle avec une certaine curiosité, et qui de temps en temps disait à sa mère :

— Madame, permettez donc que je monte sur mon beau cheval de bataille, et me laissez aller, je vous prie, avec M. de la Meilleraye, qui va châtier ces insolents.

Près de la reine était Mazarin, dont le visage fin et railleur avait pris pour le moment un caractère de pensée sérieuse qu'il n'avait que dans les grandes occasions, et derrière la reine et le ministre se tenaient les dames d'honneur, qui, imitant le silence d'Anne d'Autriche, osaient à peine échanger entre elles quelques mots pressés et à voix basse.

Tout cela avait au premier abord l'apparence du calme et de la tranquillité; mais on comprenait que c'était la tranquillité de la mine, qu'une étincelle va changer en tempête et en destruction.

C'était surtout Guitaut que suivaient tous les regards, car de lui allait venir l'explosion que l'on attendait avec tant de sentiments divers.

Du côté de l'armée aussi l'attente était grande, car à peine le messager eut-il touché la rive gauche de la Dordogne et l'eut-on reconnu, que tous les regards se tournèrent sur lui. M. de la Meilleraye, en l'apercevant, quitta le groupe d'officiers au centre duquel il se trouvait, et vint à sa rencontre.

Guitaut et le maréchal causèrent quelques instants. Quoique la rivière fût assez large en cet endroit, et quoique la distance qui séparait le groupe royal des deux officiers fût grande, elle ne l'était cependant point assez pour qu'on ne pût voir l'étonnement se peindre sur le visage du maréchal. Il était évident que l'ordre qu'il recevait lui paraissait intempestif; aussi leva-t-il un regard de doute vers le groupe au milieu duquel se distinguait la reine. Mais Anne d'Autriche, qui comprit la pensée du maréchal, fit à la fois de la tête et de la main un geste si impératif, que le maréchal, qui connaissait de longue date son impérieuse souveraine, baissa la tête en signe, sinon d'assentiment, du moins d'obéissance.

Au même instant, et sur un ordre du maréchal, trois ou quatre capitaines qui faisaient près de lui le service que font aujourd'hui nos aides de camp, sautèrent en selle, et s'élancèrent au grand galop dans trois ou quatre directions différentes.

Partout où ils passaient, le travail de campement, qu'on venait de commencer, était interrompu à l'instant même, et au roulement des tambours et au cri des trompettes, l'on voyait les soldats laisser tomber, les uns la paille qu'ils portaient, les autres le marteau avec lequel ils enfonçaient les piquets des tentes ; tous couraient aux armes déposées en faisceaux, les grenadiers saisissant leurs fusils, les simples soldats leurs piques, les artilleurs leurs instruments ; un mouvement de confusion inouïe eut lieu, causé par le croisement de tous ces hommes courant en sens opposé, puis, peu à peu, les cases de l'immense échiquier s'éclaircirent, l'ordre succéda au tumulte, chacun se trouva rangé sous son drapeau, les grenadiers au centre, la maison du roi à l'aile droite, l'artillerie à gauche ; les trompettes et les tambours se turent.

Un seul tambour répondit de derrière les

retranchements, puis il cessa à son tour, et un silence funèbre plana sur la plaine.

Alors un commandement clair, précis et ferme retentit. De la distance où elle se trouvait, la reine ne pouvait entendre les paroles, mais elle vit à l'instant même les troupes se former en colonnes; elle tira son mouchoir et l'agita en l'air, tandis que le jeune roi criait d'une voix fiévreuse et en frappant du pied : « En avant! En avant! »

L'armée répondit par un seul cri : « Vive le roi! » Puis l'artillerie partit au galop, alla se placer sur un petit tertre, et au son des tambours qui battaient la charge les colonnes s'ébranlèrent.

Ce n'était point un siége en règle, c'était une simple escalade. Les retranchements élevés à la hâte par Richon étaient des remparts de terre, il n'y avait donc point de tranchée à ouvrir, mais un assaut à donner. Cependant toutes les précautions avaient été prises par l'habile commandant de Vayres, et l'on voyait qu'il avait profité avec une habileté peu commune de toutes les ressources du terrain.

Sans doute Richon s'était imposé à lui-même cette loi de ne point tirer le premier, car cette

fois encore il attendit la provocation des troupes royales; seulement, on vit comme à la première attaque s'abaisser ce terrible rang de mousquets dont le feu avait fait un si grand ravage dans la maison du roi.

En même temps, les six pièces en batterie tonnèrent, et l'on vit voler la terre des parapets et les palissades dont ils étaient couronnés.

La réponse ne se fit pas attendre : l'artillerie des retranchements tonna à son tour, creusant des vides profonds dans les rangs de l'armée royale; mais à la voix des chefs, ces sillons sanglants disparurent, les lèvres de la blessure un instant ouverte se refermèrent; la colonne principale, un moment ébranlée, se remit en marche.

Alors ce fut au tour de la mousquetade de petiller pendant que les canons se rechargeaient.

Cinq minutes après, les deux volées opposées se répondaient d'un seul et même coup, pareilles à deux orages qui lutteraient ensemble, pareilles à deux tonnerres qui gronderaient en même temps.

Puis, comme le temps était calme, qu'aucun souffle n'agitait l'air, que la fumée s'amassait

au-dessus du champ de bataille, bientôt assiégés et assiégeants disparurent dans un nuage que par intervalles déchirait d'un bruyant éclair de flamme la foudre de l'artillerie.

De temps en temps, de ce nuage on voyait, sur les derrières de l'armée royale, sortir des hommes se traînant avec peine et qui allaient tomber à des distances différentes en laissant derrière eux une trace de sang.

Bientôt le nombre des blessés s'augmenta, le bruit des canons et de la mousquetade continuait : cependant l'artillerie royale ne tirait plus qu'au hasard et en hésitant; car, au milieu de cette épaisse fumée, elle ne pouvait distinguer les amis des ennemis.

Quant à l'artillerie de la place, comme elle n'avait devant elle que des ennemis, ses coups retentissaient plus terribles et plus pressés que jamais.

Enfin l'artillerie royale cessa tout à fait son feu : il était évident qu'on montait à l'assaut et qu'on se battait corps à corps.

Il y eut de la part des spectateurs un instant d'angoisse pendant lequel la fumée, cessant d'être entretenue par le feu des canons et des mousquets, monta lentement. On vit alors

l'armée royale repoussée en désordre, laissant le pied des remparts jonché de morts. Une espèce de brèche était pratiquée; quelques palissades arrachées laissaient apparaître une ouverture, mais cette ouverture était hérissée d'hommes, de piques, de mousquets; et au milieu de ces hommes, couvert de sang, et cependant calme et froid comme s'il assistait en spectateur à la tragédie dans laquelle il venait de jouer un si terrible rôle, se dressait Richon, tenant à la main une hache émoussée par les coups qu'il avait frappés.

Un charme semblait protéger cet homme sans cesse au milieu du feu, toujours au premier rang, incessamment debout et découvert; aucune balle ne l'avait atteint; aucune pique ne l'avait touché : il était invulnérable comme il était impassible.

Trois fois le maréchal de la Meilleraye ramena en personne les troupes royales à l'assaut; trois fois les troupes royales furent repoussées sous les yeux du roi et de la reine.

Des larmes silencieuses coulaient sur les joues pâles du jeune roi. Anne d'Autriche tordait ses poings en murmurant : « Oh! cet homme, cet homme! Si jamais il tombe entre

mes mains, j'en ferai un terrible exemple. »

Heureusement la nuit descendait rapide et sombre; c'était une espèce de voile étendu sur la rougeur royale. Le maréchal de la Meilleraye fit sonner la retraite.

Cauvignac quitta son poste, descendit du tertre où il était monté, et les mains dans les poches de son haut-de-chausse, il s'achemina à travers la prairie vers la maison de maître Biscarros.

— Madame, dit Mazarin en montrant Cauvignac du doigt, voici un homme qui vous eût épargné pour un peu d'or tout le sang que nous venons de répandre.

— Bah ! dit la reine, M. le cardinal, est-ce donc là un conseil d'homme économe comme vous?

— Madame, dit le cardinal, c'est vrai; je sais le prix de l'or, mais je sais aussi le prix du sang ; et dans ce moment le sang est plus cher pour nous que l'or.

— Soyez tranquille, répondit la reine, le sang répandu sera vengé. Çà, Comminges, ajouta-t-elle en s'adressant au lieutenant de ses gardes, allez chercher M. de la Meilleraye et me le ramenez.

— Et vous, Bernouin, dit le cardinal en montrant à son valet de chambre Cauvignac qui n'était plus qu'à quelques pas de l'auberge du Veau d'or, vous voyez bien cet homme?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, allez le chercher de ma part et introduisez-le cette nuit secrètement dans ma chambre.

Le lendemain de son entrevue avec son amant dans l'église des Carmes, madame de Cambes se rendit chez la princesse avec l'intention d'accomplir la promesse qu'elle avait faite à Canolles.

Toute la ville était en rumeur : on venait d'annoncer l'arrivée du roi devant Vayres, et en même temps que cette arrivée l'admirable défense de Richon, qui avec cinq cents hommes avait repoussé deux fois l'armée royale, forte de douze mille. Madame la princesse avait appris la nouvelle une des premières, et, dans le transport de sa joie, elle s'était écriée en battant des mains :

— Oh! que n'ai-je cent capitaines comme mon brave Richon !

Madame de Cambes se joignit à l'admiration générale, doublement heureuse de pouvoir

applaudir hautement à la conduite d'un homme qu'elle estimait, et de trouver ainsi l'occasion de placer en temps opportun une demande dont l'annonce d'un revers eût compromis le succès, tandis qu'au contraire ce succès était presque garanti par l'annonce d'une victoire.

Mais, au milieu de sa joie, la princesse avait cependant de trop grandes occupations pour que Claire osât risquer sa requête. Il s'agissait de faire parvenir à Richon un secours d'hommes dont on comprenait facilement qu'il eût besoin, vu la prochaine jonction de l'armée de M. d'Épernon à l'armée royale. On organisait le secours dans le conseil. Claire, voyant les affaires politiques prendre pour le moment le pas sur les affaires de cœur, rentra dans son personnage de conseillère d'État, et, pour ce jour, il ne fut point question de Canolles.

Un mot bien concis mais bien tendre avertit le cher prisonnier de ce retard. Ce nouveau délai lui fut moins cruel qu'on ne pourrait le croire : il y a dans l'attente d'un heureux événement presque autant de douces sensations que dans l'événement lui-même. Canolles avait trop d'amoureuses délicatesses dans le cœur pour ne pas se complaire dans ce qu'il appelait

l'antichambre du bonheur. Claire lui demandait d'attendre avec patience : il attendit presque avec joie.

Le lendemain le secours était organisé : à onze heures du matin il partit remontant le fleuve, mais comme le vent et le courant étaient contraires, on calcula que, quelque diligence qu'il fît, comme il n'avançait qu'à la rame, il ne pourrait arriver que le lendemain. Le capitaine Ravailly, commandant l'expédition, eut ordre de reconnaître en même temps la citadelle de Branne qui était à la reine, et dont on savait que le gouvernement était vacant.

La matinée se passa pour madame la princesse à surveiller les préparatifs et les détails d'embarquement. L'après-midi devait être consacrée à un grand conseil qui avait pour but de s'opposer, si la chose était possible, à la jonction du duc d'Épernon et du maréchal de la Meilleraye, ou tout au moins de retarder cette jonction jusqu'au moment où le secours envoyé à Richon serait entré dans la citadelle.

Force fut donc à Claire d'attendre encore jusqu'au lendemain; mais vers quatre heures, elle eut l'occasion de faire à Canolles, qui passait sous ses fenêtres, un si charmant signe,

ce signe était si plein de regret et d'amour, que Canolles se trouva presque heureux d'être forcé d'attendre.

Cependant le soir, pour être sûre que le retard ne serait pas prolongé plus longtemps, et pour se forcer elle-même à faire à la princesse une confidence qui n'était pas sans lui causer quelque embarras, Claire demanda pour le lendemain une audience particulière à madame de Condé, audience qui, comme on le pense bien, lui fut accordée sans conteste.

A l'heure dite, Claire entra chez la princesse, qui la reçut avec son plus charmant sourire ; elle était seule, comme Claire le lui avait demandé.

— Eh bien, petite, lui dit la princesse, qu'y a-t-il donc de si grave que tu me demandes une audience particulière et secrète, lorsque tu sais qu'à toute heure du jour je suis à la disposition de mes amis?

— Il y a, madame, répondit la vicomtesse, qu'au milieu de la félicité bien due à Votre Altesse, je viens la prier de jeter tout particulièrement les yeux sur sa fidèle servante qui a besoin aussi d'un peu de bonheur.

— Avec grand plaisir, ma bonne Claire, et jamais le bonheur que Dieu t'enverra n'égalera

celui que je te souhaite. Parle donc, quelle grâce désires-tu ? et si elle est en mon pouvoir, compte d'avance qu'elle t'est accordée.

— Veuve, libre, et trop libre, car cette liberté m'est plus pesante que ne me le serait l'esclavage, je voudrais, répondit Claire, changer mon isolement en une condition meilleure.

— C'est-à-dire que tu veux te marier, n'est-ce pas, petite ? demanda en riant madame de Condé.

— Je crois que oui, madame, répondit Claire toute rougissante.

— Eh bien, soit, cela nous regarde.

Claire fit un mouvement.

— Sois tranquille, nous aurons soin de ton orgueil; il te faut un duc et pair, vicomtesse. Je te chercherai cela parmi nos fidèles.

— Votre Altesse prend trop de soin, reprit madame de Cambes, et je ne comptais pas lui donner cette peine.

— Oui, mais moi je veux la prendre, car je dois te rendre en bonheur ce que tu m'as donné en dévouement; cependant, tu attendras bien la fin de cette guerre, n'est-ce pas?

— J'attendrai le moins possible, madame, répondit la vicomtesse en souriant.

— Tu me parles là comme si ton choix était déjà fait, comme si tu avais sous la main le mari que tu me demandes.

— C'est qu'en effet la chose est ainsi que le dit Votre Altesse.

— En vérité! et quel est cet heureux mortel? Parle, ne crains rien.

— Oh! madame, dit Claire, excusez-moi, je ne sais pourquoi, mais je suis toute tremblante.

La princesse sourit, prit la main de Claire et l'attira à elle.

— Enfant! lui dit-elle.

Puis, la regardant avec une expression qui redoubla l'embarras de la vicomtesse :

— Est-ce que je le connais? dit-elle.

— Je crois que Votre Altesse l'a vu plusieurs fois.

— Il n'y a pas besoin de demander s'il est jeune?

— Vingt-huit ans.

— S'il est noble?

— Il est bon gentilhomme.

— S'il est brave?

— Sa réputation est faite.

— S'il est riche?

— Je le suis.

— Oui, petite, oui, et nous ne l'avons pas oublié. Tu es un des plus opulents seigneurs de notre paroisse, et nous nous souvenons avec bonheur que, dans la guerre que nous faisons, les louis d'or de M. de Cambes et les gros écus de tes paysans nous ont tirés plus d'une fois d'embarras.

— Votre Altesse m'honore en me rappelant combien je lui suis dévouée.

— Bien. Nous en ferons un colonel de notre armée, s'il n'est que capitaine, et un mestre de camp, s'il n'est que colonel; car il est fidèle, je présume?

— Il était à Lens, madame, répondit Claire avec toute l'habileté qu'elle avait puisée depuis quelque temps dans les études diplomatiques.

— A merveille! Maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à savoir, ajouta la princesse.

— Laquelle? madame.

— Le nom du bienheureux gentilhomme qui possède déjà le cœur et qui possédera bientôt la personne de la plus belle guerrière de mon armée.

Claire, poussée dans ses derniers retranche-

ments, amassait tout son courage pour prononcer le nom du baron de Canolles, quand tout à coup le galop d'un cheval retentit dans la cour, suivi d'une de ces sourdes rumeurs qui accompagnent les grandes nouvelles. La princesse entendit le double bruit et courut à la fenêtre. Le messager, couvert de sueur et de poussière, sautait à bas de son cheval, et, entouré de quatre ou cinq personnes que son entrée avait attirées autour de lui, semblait donner des détails qui, à mesure qu'ils sortaient de sa bouche, plongeaient dans la consternation ceux qui l'écoutaient. La princesse ne put maîtriser plus longtemps sa curiosité, et ouvrant la fenêtre :

— Laissez monter! cria-t-elle.

Le messager leva la tête, reconnut la princesse et s'élança dans l'escalier. Cinq minutes après, il entrait dans la chambre, tout souillé de boue, comme il était, les cheveux en désordre, et d'une voix étranglée :

— Pardon, Altesse, dit-il, de me présenter devant vous dans l'état où je suis! Mais j'apporte une de ces nouvelles terribles qui brisent les portes rien qu'en les prononçant : Vayres a capitulé!

La princesse fit un bond en arrière, Claire laissa tomber ses bras avec découragement ; Lenet, qui était entré derrière le messager, pâlit.

Cinq ou six autres personnes, qui, oubliant un instant le respect dû à la princesse, avaient fait invasion dans la chambre, restèrent muettes de stupéfaction.

— M. Ravailly, dit Lenet, car le messager n'était autre que notre capitaine de Navailles, répétez ce que vous venez de dire, car j'ai peine à vous croire.

— Je répète, monsieur : Vayres a capitulé !

— Capitulé ! reprit la princesse ; et le secours que vous conduisiez ?

— Arrivé trop tard, madame ! Richon se rendait à l'instant même où nous arrivions.

— Richon se rendait, s'écria madame la princesse, le lâche !

Cette exclamation de la princesse fit courir un frisson dans les veines de tous les assistants ; cependant tous restèrent muets, à l'exception de Lenet.

— Madame, dit-il sévèrement et sans aucun ménagement pour l'orgueil de madame de Condé, n'oubliez pas que l'honneur des hom-

mes est dans la parole des princes, comme leur vie est dans la main de Dieu. N'appelez pas lâche le plus brave de vos serviteurs; sans quoi, demain, les plus fidèles vous abandonneront en voyant comment vous traitez leurs pareils, et vous resterez seule maudite et perdue.

— Monsieur!... dit la princesse.

— Madame, reprit Lenet, je répète à Votre Altesse que Richon n'est pas un lâche, que je réponds de lui corps pour corps, et que, s'il a capitulé, certes, c'est parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

La princesse, pâle de colère, allait jeter à la face de Lenet quelqu'une de ces extravagances aristocratiques dans lesquelles elle croyait suppléer suffisamment au bon sens par l'orgueil; mais, à la vue de tous ces visages qui se détournaient d'elle, de ces yeux qui fuyaient les siens, de Lenet le front haut, de Ravailly la tête basse, elle comprit qu'en effet elle serait perdue si elle persévérait dans ce système fatal. Elle appela donc à son secours son argument habituel.

— Malheureuse princesse que je suis, dit-elle, tout m'abandonne donc! la fortune et les

hommes. Ah ! mon enfant, mon pauvre enfant, vous serez perdu comme votre père.

Ce cri de faiblesse de la femme, l'élan de la douleur maternelle, a toujours un écho dans les cœurs. Cette comédie, qui déjà si souvent avait réussi à la princesse, cette fois encore produisit son effet.

Pendant ce temps, Lenet se faisait répéter sur la capitulation de Vayres tout ce qu'avait pu en apprendre Ravailly.

— Ah ! je le savais bien, s'écria-t-il au bout d'un instant.

— Et que saviez-vous ? demanda la princesse.

— Que Richon n'était point un lâche, madame.

— Et comment savez-vous cela ?

— Parce qu'il a tenu deux jours et deux nuits, parce qu'il se fût enseveli sous les ruines de son fort criblé de boulets, si une compagnie de recrues ne s'était, à ce qu'il paraît, révoltée et ne l'avait forcé de capituler.

— Il devait mourir, monsieur, plutôt que de se rendre, dit la princesse.

— Eh ! madame, meurt-on quand on veut ? dit Lenet. Mais, au moins, ajouta-t-il en se

tournant vers Ravailly, il est prisonnier avec garantie, j'espère ?

— Sans garantie, j'en ai peur, répondit Ravailly. On m'a dit que c'était un lieutenant de la garnison qui avait traité, de sorte qu'il pourrait bien y avoir quelque trahison là-dessous, et qu'au lieu d'avoir fait ses conditions, Richon ait été livré.

— Oui, oui, s'écria Lenet, trahi, livré, c'est cela ; je connais Richon, et je le sais incapable, je ne dirai pas d'une lâcheté, mais d'une faiblesse. Oh ! madame, continua Lenet en s'adressant à la princesse, trahi, livré, entendez-vous? Vite, vite, occupons-nous de lui. Un traité fait par un lieutenant, dites-vous, M. Ravailly? Il y a quelque grand malheur sur la tête du pauvre Richon. Écrivez vite, madame, écrivez, je vous en supplie.

— Moi ! dit aigrement la princesse, moi ! que j'écrive ! et pourquoi faire?

— Mais pour le sauver, madame.

— Bah ! dit la princesse, quand on rend une forteresse, on prend ses précautions.

— Mais n'entendez-vous point qu'il ne l'a pas rendue, madame? n'entendez-vous point ce que dit le capitaine, qu'il a été trahi, vendu

peut-être ; que c'est un lieutenant et non pas lui qui a traité ?

— Que voulez-vous qu'on lui fasse donc, à votre Richon ? demanda la princesse.

— Ce qu'on lui fera ? Oubliez-vous, madame, à l'aide de quel subterfuge il s'est introduit dans Vayres ? que nous avons usé à son égard d'un blanc seing de M. d'Épernon ? qu'il a tenu contre une armée royale commandée par la reine et par le roi en personne ? que Richon est le premier qui ait levé l'étendard de la rébellion ? qu'on va faire un exemple, enfin ? Ah ! madame, au nom du ciel, écrivez à M. de la Meilleraye ; envoyez un messager, un parlementaire.

— Et quelle mission donnerons-nous à ce messager, à ce parlementaire ?

— Celle d'empêcher à tout prix la mort d'un brave capitaine ; car si vous ne vous hâtez... oh ! je connais la reine, madame, et peut-être votre messager arrivera-t-il trop tard !

— Trop tard ! dit la princesse. Eh ! n'avons-nous pas des otages ? n'avons-vous pas à Chantilly, à Montrond, et ici même, des officiers du roi prisonniers ?

Claire se leva épouvantée.

— Ah ! madame! madame! s'écria-t-elle, faites ce que vous dit M. Lenet, les représailles ne rendront pas la liberté à M. Richon.

— Il ne s'agit pas de la liberté, il s'agit de la vie, dit Lenet avec sa sombre persévérance.

— Eh bien, dit la princesse, ce qu'ils feront, on le fera : la prison pour la prison, l'échafaud pour l'échafaud.

Claire jeta un cri et tomba à genoux.

— Ah ! madame, dit-elle, M. Richon est de mes amis. Je venais vous demander une grâce, et vous aviez promis de me l'accorder. Eh bien, je vous demande d'user de tout votre crédit pour sauver M. Richon.

Claire était à genoux. La princesse saisit cette occasion d'accorder aux prières de Claire ce qu'elle refusait aux conseils un peu rudes de Lenet. Elle alla à une table, saisit une plume, et écrivit à M. de la Meilleraye pour lui demander l'échange de Richon contre un des officiers qu'elle tenait prisonniers, au choix de la reine. Cette lettre écrite, elle chercha des yeux le messager qu'elle devait envoyer. Alors, tout souffrant qu'il était encore de son ancienne blessure, tout écrasé qu'il fût de sa nouvelle fatigue, Ravailly s'offrit à la seule condition

qu'on lui donnât un cheval frais. La princesse l'autorisa à prendre dans ses écuries celui qui lui conviendrait, et le capitaine partit activé par les cris de la foule, par les exhortations de Lenet et par les supplications de Claire.

Un instant après, on entendit les rumeurs du peuple assemblé, à qui Ravailly venait d'expliquer sa mission, et qui, dans sa joie, criait à tue-tête :

— Madame la princesse ! M. le duc d'Enghien.

Fatiguée de ces apparitions journalières, qui ressemblaient bien plus à des ordres qu'à des ovations, la princesse voulut un instant essayer de se refuser aux désirs de cette populace ; mais, comme il arrive en pareille circonstance, elle s'entêta, et bientôt les cris dégénérèrent en hurlements.

— Allons! dit madame la princesse en prenant son fils par la main, allons! serfs que nous sommes, obéissons!

Et, armant son visage d'un gracieux sourire, elle parut au balcon et salua ce peuple dont elle était à la fois esclave et reine.

XXXIII

Au moment où la princesse et son fils se montraient sur le balcon, au milieu des acclamations enthousiastes de la multitude, on entendit tout à coup retentir dans le lointain un bruit de fifres et de tambours accompagnés d'une joyeuse rumeur.

Au même instant cette foule tumultueuse, qui assaillait la maison du président Lalasne pour voir madame de Condé, tourna la tête du côté du bruit qui se faisait entendre, et peu

soucieuse des lois de l'étiquette, commença de s'écouler au-devant de ce bruit qui se rapprochait de plus en plus. C'était tout simple. Ils avaient vu déjà dix fois, vingt fois, cent fois, peut-être, madame la princesse, tandis que ce bruit leur promettait quelque chose d'inconnu.

— Ils sont francs, au moins, ceux-là, murmura en souriant Lenet derrière la princesse indignée. Mais que signifient cette musique et ces cris? J'avoue à Votre Altesse que je suis presque aussi avide de le savoir que l'ont été ces mauvais courtisans.

— Eh bien, dit la princesse, quittez-moi à votre tour, et courez les rues comme eux.

— Je le ferais à l'instant même, madame, répondit Lenet, si j'étais sûr de vous rapporter une bonne nouvelle.

— Oh ! les bonnes nouvelles, dit la princesse avec un regard d'ironie adressé au ciel magnifique qui resplendissait au-dessus de sa tête, je ne m'y attends plus. Nous ne sommes pas en veine.

— Madame, dit Lenet, vous savez que je ne me leurre pas facilement; cependant je me trompe bien si tout ce bruit n'annonce pas quelque événement heureux.

En effet, le murmure toujours plus rapproché, une multitude empressée apparaissant au bout de la rue, des bras levés en l'air, des mouchoirs agités, convainquirent la princesse elle-même que la nouvelle était bonne. Elle prêta donc l'oreille avec une attention qui lui fit momentanément oublier la désertion de sa cour, et elle entendit ces mots :

— Branne ! le gouverneur de Branne ! prisonnier le gouverneur !

— Ah ! ah ! dit Lenet, le gouverneur de Branne prisonnier ? Il n'y a que moitié mal. Cela nous fait un otage qui répondra de Richon.

— N'avions-nous pas déjà le gouverneur de l'île Saint-George ? répondit la princesse.

— Je suis heureuse, dit madame de Tourville, que le plan que j'avais proposé pour prendre Branne ait si heureusement réussi.

— Madame, dit Lenet, ne nous flattons pas encore d'une victoire aussi complète ; le hasard se joue des plans de l'homme, et quelquefois même des plans de la femme.

— Cependant, monsieur, dit madame de Tourville en se redressant avec son aigreur accoutumée, si le gouverneur est pris, la place doit être prise.

— Ce que vous dites là, madame, n'est point d'une logique absolue; mais tranquillisez-vous, si nous vous devons ce double succès, je serai, comme toujours, le premier à vous en féliciter.

— Ce qui m'étonne dans tout cela, dit la princesse cherchant déjà à l'heureux événement qu'elle attendait un côté blessant pour cet orgueil aristocratique qui faisait le fond de son caractère, ce qui m'étonne, c'est que je ne sois pas prévenue la première de ce qui se passe; c'est une inconvenance impardonnable, et M. le duc de la Rochefoucault n'en fait jamais d'autres.

— Eh! madame, dit Lenet, nous manquons de soldats pour combattre, et vous voudriez que nous les détournassions encore de leurs postes pour en faire des messagers! Hélas! n'exigeons pas trop, et lorsqu'une bonne nouvelle nous arrive, prenons-la telle que Dieu nous l'envoie, et ne demandons pas comment elle nous est venue.

Cependant la foule allait grossissant, car tous les groupes particuliers allaient se joindre au groupe principal, comme des ruisseaux vont se mêler à un fleuve. Au milieu de ce

groupe principal, qui se composait peut-être d'un millier d'individus, apparaissait un petit noyau de soldats, trente hommes à peu près, et, au milieu de ces trente hommes, un prisonnier que les soldats semblaient défendre contre la fureur du peuple.

— A mort ! à mort ! criait la populace, à mort le gouverneur de Branne !

— Ah ! ah ! dit la princesse avec un sourire de triomphe, décidément il paraît qu'il y a un prisonnier et que ce prisonnier est le gouverneur de Branne.

— Oui, dit Lenet ; mais voyez, madame : il paraît aussi que ce prisonnier court danger de mort. Entendez-vous ces menaces ? voyez-vous ces gestes furieux ? Eh ! madame, ils vont forcer les soldats, ils vont le mettre en morceaux. Oh ! les tigres, ils sentent la chair et ils voudraient boire du sang.

— Qu'ils boivent ! dit la princesse avec cette férocité particulière aux femmes quand leurs passions mauvaises sont exaltées, qu'ils boivent ! c'est celui d'un ennemi.

— Madame, dit Lenet, cet ennemi est sous la garde de l'honneur de Condé, songez-y ; et, d'ailleurs, qui vous dit qu'en ce moment Ri-

chon, notre brave Richon, ne court pas les mêmes risques que ce malheureux? Ah! ils vont forcer les soldats; s'ils le touchent, il est perdu. Çà! vingt hommes, cria Lenet en se retournant, vingt hommes de bonne volonté pour aider à repousser toute cette canaille. Si un cheveu de ce prisonnier tombe de sa tête, vous m'en répondrez sur la vôtre; allez...

A ces mots, vingt mousquetaires de la garde bourgeoise, appartenant aux meilleures familles de la ville, roulèrent comme un torrent dans les escaliers, percèrent la foule à grands coups de crosses de mousquet, et vinrent grossir l'escorte; il était temps; quelques griffes, plus longues et plus acérées que les autres, avaient déjà enlevé des lambeaux d'étoffe à l'habit bleu du prisonnier.

— Ma foi! merci, messieurs, dit le prisonnier, car vous venez de m'empêcher d'être dévoré par ces cannibales; c'est fort bien fait à vous. Peste! s'ils mangent comme cela les hommes, le jour où l'armée royale donnera l'assaut à votre ville, ils la dévoreront toute crue.

Et il se mit à rire en haussant les épaules.

— Ah ! c'est un brave, s'écria la foule en voyant le calme peut-être un peu affecté du prisonnier, et en répétant cette plaisanterie qui flattait son amour-propre : c'est un vrai brave ! Il n'a pas peur. Vive le gouverneur de Branne !

— Ma foi oui, cria le prisonnier, vive le gouverneur de Branne ! Cela m'irait assez qu'il vécût.

La fureur du peuple se changea dès lors en admiration, et cette admiration s'exprima aussitôt en termes énergiques. Ce fut donc une ovation véritable qui succéda au martyre imminent du gouverneur de Branne, c'est-à-dire de notre ami Cauvignac.

Car, ainsi que l'ont sans doute déjà deviné nos lecteurs, c'était Cauvignac qui, sous le nom pompeux du gouverneur de Branne, faisait cette triste entrée dans la capitale de la Guienne.

Cependant, ainsi protégé par ses gardes et ensuite par sa présence d'esprit, le prisonnier de guerre fut introduit dans la maison du président Lalasne, et, tandis que la moitié de son escorte gardait la grille, conduit par l'autre moitié devant la princesse.

Cauvignac entra fier et tranquille dans le logis de madame de Condé; mais il faut dire que, sous cette apparence héroïque, le cœur cependant lui battait fort.

Au premier coup d'œil, il fut reconnu, malgré l'état où l'empressement de la foule avait mis son bel habit bleu, ses galons d'or et la plume de son feutre.

— M. Cauvignac ! s'écria Lenet.

— M. Cauvignac, gouverneur de Branne, ajouta la princesse; ah ! monsieur, cela sent la belle et bonne trahison.

— Que dit Votre Altesse ? demanda Cauvignac, comprenant le cas ou jamais d'appeler à son aide tout son sang-froid et surtout tout son esprit. Je crois qu'elle a prononcé le mot trahison.

— Oui, monsieur, trahison; car sous quel titre vous présentez-vous devant moi ?

— Sous le titre de gouverneur de Branne, madame.

— Trahison, vous le voyez bien. Par qui sont signées vos provisions ?

— Par M. de Mazarin.

— Trahison, double trahison ; je le disais. Vous êtes gouverneur de Branne, et c'est votre

compagnie qui a livré Vayres : le titre a récompensé l'action.

A ces mots, le plus profond étonnement se peignit sur le visage de Cauvignac. Il regarda autour de lui comme pour chercher la personne à qui ces étranges paroles s'adressaient, et convaincu par l'évidence qu'aucun autre que lui-même n'était l'objet de l'accusation de la princesse, il laissa retomber les mains le long de ses hanches avec un geste plein de découragement.

— Ma compagnie a livré Vayres, dit-il, et c'est Votre Altesse qui me fait un pareil reproche ?

— Oui, monsieur, c'est moi ; faites donc semblant d'ignorer cela ; feignez l'étonnement ; oui, vous êtes bon comédien à ce qu'il paraît ; mais je ne serai dupe ni de vos physionomies ni de vos paroles, si bien en harmonie qu'elles soient les unes avec les autres.

— Je ne feins rien, madame, répondit Cauvignac : comment Votre Altesse veut-elle que je sache ce qui s'est passé à Vayres, n'y ayant jamais été ?

— Subterfuge, monsieur, subterfuge !

— Je n'ai rien à répondre à de pareilles

paroles, madame, sinon que Votre Altesse paraît mécontente de moi... Que Votre Altesse pardonne à la franchise de mon caractère la liberté de ma défense ; c'est moi au contraire qui pensais avoir à me plaindre d'elle.

— A vous plaindre de moi, vous, monsieur ! s'écria la princesse étonnée d'une pareille audace.

— Sans doute, moi, madame, répondit Cauvignac sans se déconcerter : sur votre parole et sur celle de M. Lenet ici présent, je recrute une compagnie de braves, je contracte envers eux des engagements d'autant plus sacrés qu'ils étaient presque tous des engagements sur parole. Et voilà que lorsque je viens demander à Votre Altesse la somme promise... une misère... trente ou quarante mille livres, destinée, non pas à moi, remarquez bien, mais aux nouveaux défenseurs que j'ai faits à MM. les princes, voilà que Votre Altesse me refuse ; oui, me refuse ! J'en appelle à M. Lenet.

— C'est vrai, dit Lenet, quand monsieur s'est présenté, nous n'avions pas d'argent.

— Et ne pouviez-vous pas attendre quelques

jours, monsieur? Votre fidélité et celle de vos hommes était-elle à l'heure?

— J'ai attendu le temps que M. de la Rochefoucault m'a demandé lui-même, madame, c'est-à-dire huit jours. Au bout de ces huit jours, je me suis présenté de nouveau : cette fois, refus formel; j'en appelle encore à M. Lenet.

La princesse se retourna du côté du conseiller, ses lèvres étaient serrées, et ses yeux lançaient des éclairs sous ses sourcils froncés.

— Malheureusement, dit Lenet, je suis forcé d'avouer que ce que dit là monsieur est l'exacte vérité.

Cauvignac se redressa triomphant.

— Eh bien, madame, continua-t-il, en pareille circonstance qu'eût fait un intrigant? Un intrigant eût été se vendre à la reine lui et ses hommes. Moi, qui ai l'intrigue en horreur, j'ai congédié ma compagnie en rendant à chaque homme sa parole; et seul, isolé, dans une neutralité absolue, j'ai fait ce que le sage commande de faire dans le doute, je me suis abstenu.

— Mais vos soldats, monsieur, vos soldats! s'écria la princesse furieuse.

— Madame, répondit Cauvignac, comme je

ne suis ni roi ni prince, mais seulement capitaine ; comme je n'ai ni sujets ni vassaux, je n'appelle mes soldats que les soldats que je paye ; or, comme les miens, ainsi que vous l'a affirmé M. Lenet, n'étaient aucunement payés, ils se sont trouvés libres. C'est alors qu'ils auront tourné contre leur nouveau chef. Qu'y faire? J'avoue que je n'en sais rien.

— Mais vous, monsieur, vous, qui avez pris le parti du roi, qu'avez-vous à dire? que votre neutralité vous pesait?

— Non, madame ; mais ma neutralité, tout innocente qu'elle fût, est devenue suspecte aux partisans de Sa Majesté. Un beau matin j'ai été arrêté à l'auberge du Veau d'or, sur la route de Libourne, et conduit devant la reine.

— Et là, vous avez traité avec elle?

— Madame, répondit Cauvignac, un homme de cœur a des endroits bien sensibles par où la délicatesse d'un souverain sait l'attaquer. J'avais l'âme ulcérée ; on m'avait repoussé d'un parti dans lequel je m'étais lancé en aveugle, avec tout le feu, toute la bonne foi de la jeunesse. Je parus devant la reine entre deux soldats prêts à me tuer ; je m'attendais à des récriminations, à des outrages, à la mort. Car,

enfin, j'avais servi d'intention au moins la cause des princes ; mais, tout au contraire de ce que j'attendais, au lieu de me punir en me ravissant la liberté, en m'envoyant dans une prison, en me faisant monter sur un échafaud, cette grande princesse me dit :

« — Brave gentilhomme égaré, je puis d'un mot faire tomber ta tête, mais, tu le vois, là-bas on a été ingrat envers toi, ici on sera reconnaissant ; au nom de sainte Anne, ma patronne, tu compteras désormais parmi les miens. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à mes gardes, respectez cet officier, car j'ai apprécié ses mérites, et je le fais votre chef. Et vous, ajouta-t-elle encore en se retournant vers moi, vous, je vous fais gouverneur de Branne : voilà comme se venge une reine en France. »

— Que pouvais-je répondre? fit Cauvignac en reprenant sa voix et son geste naturel après avoir imité d'une façon moitié comique, moitié sentimentale, la voix et le geste d'Anne d'Autriche; rien. J'étais blessé dans mes plus chères espérances ; j'étais blessé dans le dévouement tout gratuit que j'avais mis aux pieds de Votre Altesse, à laquelle, je me le rappelle avec joie,

j'avais eu le bonheur de rendre à Chantilly un léger service. J'ai fait comme Coriolan, je suis entré sous la tente des Volsques.

Ce discours, prononcé d'une voix dramatique et avec un geste majestueux, fit beaucoup d'effet sur les assistants. Cauvignac s'aperçut de son triomphe en voyant la princesse pâlir de fureur.

— Mais enfin, monsieur, à qui êtes-vous fidèle alors ? demanda-t-elle.

— A ceux qui apprécient la délicatesse de ma conduite, répondit Cauvignac.

— C'est bien. Vous êtes mon prisonnier.

— J'ai cet honneur, madame ; mais j'espère que vous me traiterez en gentilhomme. Je suis votre prisonnier, c'est vrai, mais sans avoir combattu contre Votre Altesse ; je me rendais à mon gouvernement avec mes bagages, lorsque je suis tombé dans un parti de vos soldats qui m'a arrêté. Je n'ai pas songé un seul instant à cacher mon rang ni mon opinion. Je le répète, je demande donc à être traité, non-seulement en gentilhomme, mais en officier supérieur.

— Vous le serez, monsieur, répondit la reine. Vous aurez la ville pour prison ; seule-

ment vous jurerez sur l'honneur de ne point chercher à en sortir.

— Je jurerai, madame, tout ce que me demandera Votre Altesse.

— C'est bien. Lenet, faites donner à monsieur la formule, nous allons recevoir son serment.

Lenet dicta les termes du serment qu'il devait faire prêter à Cauvignac. Cauvignac leva la main et jura solennellement de ne point sortir de la ville que la princesse ne l'eût relevé de son serment.

— Maintenant, retirez-vous, dit la princesse; nous nous en rapportons à votre loyauté de gentilhomme et à votre honneur de soldat.

Cauvignac ne se le fit pas dire à deux fois, il salua et sortit; mais en sortant il eut l temps de saisir un geste du conseiller qui signifiait :

— Madame, il a raison et nous avons tort; voilà ce que c'est que de lésiner en politique.

Le fait est que Lenet, appréciateur de tous les mérites, avait reconnu toute la finesse du caractère de Cauvignac, et, justement parce qu'il n'avait sur aucun point été dupe des raisons spécieuses qu'il avait données, admirait

comment le prisonnier s'était tiré d'une des plus fausses positions où un transfuge puisse se trouver.

Quant à Cauvignac, il descendait l'escalier tout pensif, tenant son menton dans sa main, et se disant à part lui :

— Voyons, maintenant il s'agirait de leur revendre une centaine de mille livres mes cent cinquante hommes, ce qui est possible, puisque l'honnête et intelligent Ferguson a obtenu liberté entière pour lui et les siens. J'en trouverai l'occasion un jour ou l'autre, bien certainement. Allons, allons, continua Cauvignac tout consolé, je vois que je n'ai pas encore fait, en me laissant prendre, une si mauvaise affaire que je l'avais cru d'abord.

XXXIV

Maintenant faisons un pas en arrière, et ramenons l'attention de nos lecteurs sur les événements qui s'étaient passés à Vayres, événements qu'ils ne connaissent encore qu'imparfaitement.

Après plusieurs assauts d'autant plus terribles que le général des troupes royales sacrifiait plus d'hommes pour perdre moins de temps, les retranchements avaient été pris; mais les braves défenseurs de ces retranche-

ments, après avoir disputé le terrain pied à pied, après avoir jonché le champ de bataille de morts, s'étaient retirés par le chemin couvert et s'étaient établis dans Vayres. Or, M. de la Meilleraye ne se dissimulait pas que, s'il avait perdu cinq ou six cents hommes pour prendre un mauvais rempart de terre surmonté d'une palissade, il en perdrait six fois autant pour prendre un fort entouré de bonnes murailles et défendu par un homme dont il avait eu l'occasion d'apprécier à ses dépens la science stratégique et le courage militaire.

On était donc décidé à ouvrir une tranchée et à faire un siége en règle, lorsqu'on avait aperçu l'avant-garde de l'armée du duc d'Épernon qui venait faire sa jonction avec l'armée de M. de la Meilleraye, jonction qui doublait les forces royales. Cela changeait entièrement la face des choses. On entreprend avec vingt-quatre mille hommes ce qu'on n'ose entreprendre avec douze mille. L'assaut fut donc décidé pour le lendemain.

A l'interruption des travaux de la tranchée, aux nouvelles dispositions qu'on prenait, et surtout à la vue du renfort survenu, Richon comprit que l'intention des assiégeants était de

le presser sans relâche, et devinant un assaut pour le lendemain, il assembla ses hommes afin de juger de leurs dispositions, dont au reste il n'avait aucun motif de douter, d'après la manière dont ils l'avaient secondé dans la défense des premiers retranchements.

Aussi son étonnement fut-il extrême lorsqu'il vit l'attitude nouvelle de la garnison. Ses hommes jetaient un regard sombre et inquiet sur l'armée royale, et de sourds murmures sortaient des rangs.

Richon n'entendait pas la plaisanterie sous les armes, et surtout la plaisanterie de ce genre.

— Holà ! qui murmure ? dit-il en se retournant vers le côté où le bruit improbateur avait été le plus distinct.

— Moi, répondit un soldat plus hardi que les autres.

— Toi !

— Oui, moi.

— Alors, viens ici et réponds.

Le soldat sortit des rangs et s'approcha de son chef.

— Que te faut-il à toi qui te plains ? dit Richon en croisant les bras et en regardant fixement le mutin.

— Ce qu'il me faut?

— Oui, que te faut-il? As-tu ta ration de pain?

— Oui, commandant.

— Ta ration de viande?

— Oui, commandant.

— Ta ration de vin?

— Oui, commandant.

— Es-tu mal logé?

— Non.

— T'est-il dû quelque arriéré?

— Non.

— Alors parle : que désires-tu, que veux-tu et que signifient ces murmures?

— Ils signifient que nous nous battons contre notre roi, et que c'est dur au soldat français.

— Alors, tu regrettes le service de Sa Majesté?

— Dame! oui.

— Et tu désires rejoindre ton roi?

— Oui, dit le soldat, qui, trompé par le calme de Richon, croyait que la chose se terminerait par sa simple exclusion des rangs condéens.

— C'est bien, dit Richon en saisissant

l'homme par son baudrier ; mais comme j'ai fermé les portes, il te faudra prendre le seul chemin qui te reste.

— Lequel ? demanda le soldat épouvanté.

— Celui-ci, dit Richon en le soulevant de son bras d'Hercule et en le lançant par-dessus le parapet.

Le soldat jeta un cri et alla tomber dans le fossé, qui, heureusement pour lui, était plein d'eau.

Un morne silence accueillit cette action de vigueur. Richon crut avoir apaisé la sédition, et, comme un joueur qui risque le tout pour le tout, il se retourna vers ses hommes :

— Maintenant, dit-il, s'il y a des partisans du roi ici, qu'ils parlent, et ceux-là on les fera sortir comme ils l'entendront.

Une centaine d'hommes s'écrièrent :

— Oui, oui ! nous sommes partisans du roi et nous voulons sortir !...

— Ah ! ah ! dit Richon, comprenant que ce n'était plus une opinion partielle, mais une révolte générale qui se faisait jour. Ah ! c'est autre chose ; je croyais n'avoir affaire qu'à un mutin, et je vois que j'ai affaire à cinq cents lâches.

Richon avait tort d'accuser la généralité : une centaine d'hommes avaient parlé seulement, le reste s'était tu ; mais le reste, impliqué dans l'accusation de lâcheté, murmura à son tour.

— Voyons, dit Richon, ne parlons pas tous ensemble ; qu'un officier, s'il y a un officier qui consente à trahir son serment, porte la parole pour tous ; celui-là, je le jure, pourra parler impunément.

Ferguson fit alors un pas hors des rangs, et saluant son commandant avec une politesse exquise :

— Commandant, dit-il, vous entendez le vœu de la garnison : vous combattez Sa Majesté notre roi ; or, la plupart de nous n'étaient pas prévenus que c'était pour faire la guerre à un pareil ennemi qu'on nous enrôlait. Un des braves ici présents, violenté ainsi dans ses opinions, eût pu, au milieu de l'assaut, se tromper dans la direction de son mousquet, et vous loger une balle dans la tête ; mais nous sommes de vrais soldats, et non des lâches comme vous avez eu tort de le dire. Voici donc l'opinion de mes compagnons et la mienne, que nous vous exposons respectueusement.

Rendez-nous au roi, ou nous nous rendrons nous-mêmes.

Ce discours fut accueilli par un hourra universel qui prouvait que l'opinion exprimée par le lieutenant était, sinon celle de toute la garnison , du moins celle de la majeure partie. Richon comprit qu'il était perdu.

— Je ne puis me défendre seul, dit-il, et je ne veux pas me rendre ; puisque mes soldats m'abandonnent, que quelqu'un traite pour eux comme il l'entendra et comme ils l'entendront, mais ce quelqu'un ce ne sera pas moi. Pourvu que les quelques braves qui me sont restés fidèles, s'il en est toutefois, aient la vie sauve, c'est tout ce que je désire. Voyons, qui sera le négociateur ?

— Ce sera moi, mon commandant, si toutefois vous le voulez bien et si mes compagnons m'honorent de leur confiance.

— Oui, oui, le lieutenant Ferguson ! le lieutenant Ferguson ! crièrent cinq cents voix au milieu desquelles on distinguait les voix de Barrabas et de Carrotette.

— Ce sera donc vous, monsieur, dit Richon. Vous êtes libre d'entrer et de sortir dans Vayres comme vous voudrez.

— Et vous n'avez pas d'instructions particulières à me donner, mon commandant? demanda Ferguson.

— La liberté pour mes hommes.

— Et pour vous?

— Rien.

Une pareille abnégation eût ramené des hommes égarés; mais ils n'étaient pas seulement égarés, ils étaient vendus.

— Oui! oui! la liberté pour nous! crièrent-ils.

— Soyez tranquille, commandant, dit Ferguson, je ne vous oublierai pas dans la capitulation.

Richon sourit tristement, haussa les épaules, rentra chez lui et s'enferma dans sa chambre.

Ferguson passa aussitôt chez les royalistes. Cependant M. de la Meilleraye ne voulut rien faire sans l'autorisation de la reine; or, la reine avait quitté la petite maison de Nanon pour ne plus assister, comme elle l'avait dit elle-même, à la honte de l'armée, et s'était retirée à l'hôtel de ville de Libourne.

Il donna donc Ferguson en garde à deux soldats, monta à cheval, et courut à Libourne.

Il trouva M. de Mazarin, auquel il crut annoncer une grande nouvelle; mais aux premiers mots du maréchal, le ministre l'arrêta avec son sourire habituel.

— Nous savons tout cela, monsou le maréchal, lui dit-il, et la chose s'est arrangée hier soir. Traitez avec le lieutenant Ferguson, mais ne vous engagez que sur parole pour M. Richon.

— Comment! que sur parole? dit le maréchal; mais lorsque ma parole sera engagée elle vaudra écrit, je l'espère bien.

— Allez, allez toujours, monsou le maréchal; j'ai reçu de Sa Sainteté des indulgences particulières qui me permettent de relever les gens de leur serment.

— C'est possible, dit le maréchal; mais ces indulgences-là ne regardent pas les maréchaux de France.

Mazarin sourit, en faisant signe au maréchal qu'il pouvait retourner au camp.

Le maréchal revint tout en grommelant, donna à Ferguson une sauvegarde écrite pour lui et ses hommes, et engagea sa parole à l'égard de Richon.

Ferguson rentra dans le fort, qu'il aban-

donna avec ses compagnons une heure avant le jour, après avoir fait part à Richon de la promesse verbale du maréchal. Deux heures après, comme Richon apercevait déjà de ses fenêtres le renfort que lui amenait Ravailly, on entra dans sa chambre, et on l'arrêta au nom de la reine.

Au premier moment, une vive satisfaction se peignit sur le visage du brave commandant. Libre, madame de Condé pouvait le soupçonner de trahison ; captif, sa captivité répondait pour lui.

C'est dans cette espérance qu'au lieu de sortir avec les autres il était resté.

Cependant on ne se contenta point de lui prendre son épée, comme il s'y était attendu d'abord ; mais lorsqu'il fut désarmé, quatre hommes, qui l'attendaient à la porte, se jetèrent sur lui et lui lièrent les mains derrière le dos.

Richon n'opposa à cet indigne traitement que le calme et la résignation d'un martyr. C'était une de ces âmes fortement trempées, aïeules des héros populaires du XVIIIe et du XIXe siècle.

Richon fut conduit à Libourne et amené de-



vant la reine, qui le toisa arrogamment, devant le roi, qui l'écrasa d'un regard féroce, devant M. de Mazarin, qui lui dit :

— Vous avez joué un gros jeu, monsou Richon.

— Et j'ai perdu, n'est-ce pas, monseigneur? Maintenant, reste à savoir ce que nous jouons.

— J'ai peur que vous n'ayez joué votre tête, dit Mazarin.

— Qu'on prévienne M. d'Épernon que le roi veut le voir, dit Anne d'Autriche. Quant à cet homme, qu'il attende ici son jugement.

Et, se retirant avec un superbe dédain, elle sortit de la chambre, donnant la main au roi et suivie de M. de Mazarin et des courtisans.

M. d'Épernon était en effet arrivé depuis une heure; mais, en véritable vieillard amoureux, sa première visite avait été pour Nanon. Il avait appris, au fond de la Guienne, la belle défense qu'avait faite Canolles à l'île Saint-George; et, en homme toujours plein de confiance dans sa maîtresse, il complimentait Nanon sur la conduite de son frère chéri, duquel, disait-il avec naïveté, la physionomie n'an-

nonçait cependant ni tant de noblesse ni tant de valeur.

Nanon avait autre chose à faire qu'à rire intérieurement de la prolongation du quiproquo. Il s'agissait en ce moment, non-seulement de son bonheur à elle, mais encore de la liberté de son amant. Nanon aimait si éperdument Canolles, qu'elle ne voulait pas croire à l'idée d'une perfidie de sa part, quoique cette idée se fût présentée bien souvent à son esprit. Elle n'avait vu, dans le soin qu'il avait pris de l'éloigner, qu'une tendre sollicitude; elle le croyait prisonnier par force, elle le pleurait et n'aspirait qu'au moment où, grâce à M. d'Épernon, elle pourrait le délivrer.

Aussi, par dix lettres écrites au cher duc, avait-elle de tout son pouvoir hâté son retour.

Enfin, il était arrivé, et Nanon lui avait présenté sa supplique à l'endroit de son prétendu frère, qu'elle tenait à tirer le plus tôt possible des mains de ses ennemis, ou plutôt de celles de madame de Cambes, car elle croyait que Canolles, en réalité, ne courait d'autre danger que de devenir de plus en plus amoureux de la vicomtesse.

Mais ce danger était pour Nanon un dan-

ger capital. Elle demandait donc à mains jointes, à M. d'Épernon, la liberté de son frère.

—Cela tombe à merveille, répondit le duc, je viens d'apprendre à l'instant que le gouverneur de Vayres s'est laissé prendre. Eh bien, on l'échangera pour ce brave Canolles.

— Oh! s'écria Nanon, voilà une grâce du ciel, mon cher duc.

— Vous aimez donc bien ce frère, Nanon?

— Oh! plus que ma vie.

— Quelle étrange chose que vous ne m'en ayez jamais parlé, avant ce fameux jour où j'eus la sottise...

— Ainsi, M. le duc?... interrompit Nanon.

— Ainsi, je renvoie le gouverneur de Vayres à madame de Condé, qui nous renvoie Canolles; cela se fait tous les jours en guerre, c'est un échange pur et simple.

— Oui, mais madame de Condé n'estimera-t-elle pas M. de Canolles plus haut qu'un simple officier?

— Eh bien, en ce cas, au lieu d'un officier on lui en enverra deux, on lui en enverra trois; on s'arrangera de manière enfin à ce que vous soyez contente, entendez-vous, ma toute belle? et quand notre brave commandant

de l'île Saint-George rentrera à Libourne, eh bien, nous lui ferons un triomphe.

Nanon ne se sentait pas de joie. Rentrer en possession de Canolles, c'était le rêve ardent de toutes ses heures. Quant à ce que dirait M. d'Épernon, quand il verrait ce que c'était que ce Canolles-là, elle s'en souciait médiocrement. Une fois Canolles sauvé, elle lui dirait que c'était son amant, elle le dirait tout haut, elle le dirait à tout le monde!

Les choses en étaient là lorsque entra le messager de la reine.

— Voyez, dit le duc, cela tombe à merveille, chère Nanon; je passe chez Sa Majesté, et j'en rapporte le cartel d'échange.

— De sorte que mon frère pourra être ici?...

— Demain, peut-être, dit le duc.

— Allez donc, s'écria Nanon, et ne perdez pas un instant. Oh! demain! demain! ajouta-t-elle en levant ses deux bras au ciel avec une admirable expression de prière. Demain, Dieu le veuille!

— Oh! quel cœur! murmura en sortant le duc d'Épernon.

Lorsque le duc d'Épernon entra dans la

chambre de la reine, Anne d'Autriche, rouge de colère, mordait ses grosses lèvres qui faisaient l'admiration des courtisans, justement parce qu'elles étaient l'endroit défectueux de son visage. Aussi M. d'Épernon, homme galant et habitué au sourire des dames, fut-il reçu en Bordelais révolté.

Le duc regarda la reine avec étonnement : elle n'avait pas répondu à son salut, et, les sourcils froncés, le regardait du haut de sa majesté royale.

—Ah ! ah ! c'est vous, M. le duc, dit-elle enfin après un moment de silence; venez ici, que je vous fasse compliment sur la façon dont vous nommez aux emplois de votre gouvernement !

— Qu'ai-je donc fait, madame? demanda le duc tout surpris, et qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé que vous avez fait gouverneur de Vayres un homme qui a tiré le canon sur le roi ; rien que cela.

— Moi ! madame ? s'écria le duc, mais certainement Votre Majesté commet quelque erreur; ce n'est pas moi qui ai nommé le gouverneur de Vayres... pas que je sache, du moins.

D'Épernon se reprenait parce que sa conscience lui reprochait de ne pas toujours nommer seul.

— Ah ! voilà du nouveau, répondit la reine ; M. Richon n'a pas été nommé par vous *peut-être ?*

Et elle appuya avec une profonde méchanceté sur le dernier mot.

Le duc, qui connaissait le talent de Nanon pour assortir les hommes aux emplois, se rassura promptement.

— Je ne me rappelle pas avoir nommé M. Richon, dit-il ; mais si je l'ai nommé, M. Richon doit être un bon serviteur du roi.

— Voire, dit la reine, M. Richon, selon vous, est un bon serviteur du roi ; peste ! quel serviteur qui, en moins de trois jours, nous tue cinq cents hommes !

— Madame, dit le duc avec inquiétude, s'il en est ainsi, je dois avouer que j'ai tort. Mais avant que je ne passe condamnation, laissez-moi acquérir la preuve que c'est moi qui l'ai nommé. Cette preuve, je vais la chercher.

La reine fit un mouvement pour retenir le duc, mais elle se ravisa.

— Allez, dit-elle, et quand vous m'aurez ap-

porté votre preuve, je vous donnerai la mienne.

M. d'Épernon sortit tout courant, et alla sans s'arrêter jusque chez Nanon.

— Eh bien, lui dit-elle, m'apportez-vous le cartel d'échange, mon cher duc?

— Ah bien oui, il s'agit bien de cela ! répondit le duc ; la reine est furieuse.

— Et d'où vient la fureur de Sa Majesté?

— De ce que vous ou moi avons nommé M. Richon gouverneur de Vayres, et que ce gouverneur, qui s'est défendu comme un lion, à ce qu'il paraît, vient de nous tuer cinq cents hommes.

— M. Richon ! répéta Nanon, je ne connais pas cela.

— Ni moi non plus, ou le diable m'emporte.

— En ce cas, dites hardiment à la reine qu'elle se trompe.

— Mais n'est-ce pas vous qui vous trompez, voyons?

— Attendez, je ne veux rien avoir à me reprocher, et je vais vous le dire.

Et Nanon passa dans son cabinet d'affaires, consulta son registre d'affaires à la lettre R : il était vierge de tout brevet donné à Richon.

— Vous pouvez retourner vers la reine, dit-

elle en rentrant, et lui annoncer hardiment qu'elle est dans l'erreur.

M. d'Épernon ne fit qu'un bond de la maison de Nanon à l'hôtel de ville.

— Madame, dit-il en entrant fièrement chez la reine, je suis innocent du crime que l'on m'impute. La nomination de M. Richon vient des ministres de Votre Majesté.

— Alors, mes ministres signent d'Épernon, reprit aigrement la reine.

— Comment cela?

— Sans doute, puisque cette signature est au bas du brevet de M. Richon.

— Impossible, madame, répondit le duc avec le ton faiblissant d'un homme qui commence à douter de lui-même.

La reine haussa les épaules.

— Impossible! dit-elle. Eh bien, lisez.

Et elle prit un brevet posé sur la table du côté de l'écriture, et sur lequel elle tenait la main.

M. d'Épernon prit le brevet, le parcourut avidement, examinant chaque pli du papier, chaque mot, chaque lettre, et demeura consterné : un souvenir terrible lui repassait par l'esprit.

— Puis-je voir ce M. Richon? demanda-t-il.

— Rien de plus facile, répondit la reine; je l'ai fait rester dans la chambre à côté pour vous donner cette satisfaction.

Puis se retournant vers les gardes qui attendaient ses ordres à la porte :

— Qu'on amène ce misérable, dit-elle.

Les gardes sortirent, et un instant après Richon fut amené les mains garrottées et la tête couverte. Le duc marcha à lui et attacha sur le prisonnier un regard que celui ci soutint avec sa dignité habituelle. Comme il avait son chapeau sur la tête, un des gardes le lui jeta à terre d'un revers de sa main.

Cette insulte ne provoqua point le moindre mouvement de la part du gouverneur de Vayres.

— Mettez-lui un manteau sur les épaules, un masque sur le visage, dit le duc, et donnez-moi une bougie allumée.

On obéit d'abord aux deux premières injonctions. La reine regardait avec étonnement ces singuliers préparatifs. Le duc tournait autour de Richon masqué, le regardant avec la plus grande attention, essayant de rappeler tous ses souvenirs et paraissant douter encore.

—Apportez-moi la bougie que j'ai demandée, dit-il ; cette épreuve fixera tous mes doutes.

On apporta la bougie. Le duc approcha le brevet de la lumière, et à la chaleur de la flamme une croix double, tracée au-dessous de la signature avec une encre sympathique, apparut sur le papier.

A cette vue, le front du duc s'éclaircit et il s'écria :

— Madame, ce brevet est signé de moi, c'est vrai ; mais il ne l'a été ni pour M. Richon ni pour aucun autre ; il m'a été extorqué par cet homme dans une sorte de guet-apens ; mais avant de livrer ce blanc seing, j'avais fait au papier l'espèce de remarque que Votre Majesté peut y voir, et elle sert de preuve accablante contre le coupable. Regardez.

La reine saisit avidement le papier et regarda, tandis que le duc lui montrait le signe du bout du doigt.

—Je ne comprends pas un mot de l'accusation que vous venez de porter contre moi, dit simplement Richon.

— Comment, s'écria le duc, vous n'étiez pas l'homme masqué auquel j'ai remis ce papier sur la Dordogne ?

— Jamais je n'ai parlé à Votre Seigneurie avant ce jour; jamais je n'ai été masqué sur la Dordogne, répondit froidement Richon.

— Si ce n'est pas vous, c'est un homme envoyé par vous qui est venu à votre place.

— Il ne me servirait à rien de cacher la vérité, dit Richon toujours avec le même calme : le brevet que vous tenez, M. le duc, je l'ai reçu de madame la princesse de Condé des mains mêmes de M. le duc de la Rochefoucault; il a été rempli de mes noms et prénoms par M. Lenet, dont vous connaissez peut-être l'écriture. Comment ce brevet est-il tombé aux mains de madame la princesse? comment M. de la Rochefoucault en était-il possesseur? en quel lieu mes nom et prénoms ont-ils été écrits par M. Lenet sur ce papier? c'est ce que j'ignore entièrement, c'est ce qui m'importe peu, c'est ce qui ne me regarde pas.

— Ah! vous croyez cela? dit le duc d'un ton goguenard.

Et s'approchant de la reine, il lui conta tout bas une assez longue histoire que la reine écouta fort attentivement : c'était la délation de Cauvignac et l'aventure de la Dordogne; mais comme la reine était femme, elle com-

prit parfaitement le mouvement de jalousie du duc.

Puis, quand il eut achevé :

— C'est une infamie à ajouter à une haute trahison, dit-elle, voilà tout ; quiconque n'a pas hésité à faire feu sur son roi pouvait bien vendre le secret d'une femme.

—Que diable disent-ils là ? murmura Richon en fronçant le sourcil ; car sans en entendre assez pour comprendre la conversation, il en entendait assez pour deviner que son honneur était compromis ; d'ailleurs les yeux flamboyants du duc et de la reine ne lui promettaient rien de bon, et si brave que fût le commandant de Vayres, cette double menace ne laissait pas que de l'inquiéter, quoiqu'il eût été impossible de deviner sur son visage, armé d'un calme méprisant, ce qui se passait dans son cœur.

— Il faut qu'on le juge, dit la reine. Assemblons un conseil de guerre ; vous le présiderez, M. le duc d'Épernon. Choisissez donc vos assesseurs et faisons vite.

— Madame, dit Richon, il n'y a pas de conseil à assembler, pas de jugement à faire. Je suis prisonnier sur la parole de M. le maréchal de la Meilleraye ; je suis prisonnier volontaire,

et la preuve, c'est que je pouvais sortir de Vayres avec mes soldats ; c'est que je pouvais fuir avant ou après leur sortie, et que je ne l'ai point fait.

— Je ne connais rien aux affaires, dit la reine en se levant pour passer dans une salle voisine ; si vous avez de bonnes raisons, vous les ferez valoir devant vos juges. Ne serez-vous pas très-bien ici pour siéger, M. le duc?

— Oui, madame, répondit celui-ci.

Et à l'instant même, choisissant douze officiers dans l'antichambre, il constitua le tribunal.

Richon commençait à comprendre : les juges improvisés prirent leurs places ; puis le rapporteur lui demanda son nom, ses prénoms et sa qualité.

Richon répondit à ces trois questions.

— Vous êtes accusé de haute trahison pour avoir tiré le canon sur les soldats du roi, dit le rapporteur : avouez-vous vous être rendu coupable de ce crime?

— Nier, serait nier l'évidence ; oui, monsieur, j'ai tiré le canon contre les soldats du roi.

— En vertu de quel droit?

— En vertu du droit de la guerre, en vertu du même droit qu'ont invoqué en circonstance pareille M. de Conti, M. de Beaufort, M. d'Elbeuf et tant d'autres.

— Ce droit n'existe pas, monsieur, car ce droit n'est rien autre chose que la rébellion.

— C'est cependant en vertu de ce droit que mon lieutenant a fait une capitulation. Cette capitulation, je l'invoque.

— Capitulation! s'écria d'Épernon avec ironie, car il sentait que la reine écoutait, et son ombre lui dictait cette parole outrageante : capitulation! vous, traiter avec un maréchal de France!

— Pourquoi pas, répondit Richon, puisque ce maréchal de France traitait avec moi?

— Alors, montrez-la cette capitulation, et nous jugerons de sa valeur.

— C'est une convention verbale.

— Produisez vos témoins.

— Je n'en ai qu'un seul à produire.

— Lequel?

— Le maréchal lui-même.

— Qu'on appelle le maréchal, dit le duc.

— Inutile, dit la reine en ouvrant la porte derrière laquelle elle écoutait; depuis deux

heures M. le maréchal est parti ; il marche sur Bordeaux avec notre avant-garde.

Et elle referma la porte.

Cette apparition glaça tous les cœurs, car elle imposait aux juges l'obligation de condamner Richon.

Le prisonnier sourit amèrement.

— Ah ! dit-il, voici l'honneur que M. de la Meilleraye fait à sa parole ! Vous avez raison, monsieur, dit-il en se retournant vers le duc d'Épernon, j'ai eu tort de traiter avec un maréchal de France.

De ce moment, Richon se renferma dans le silence et le dédain, et, quelque question qu'on lui fît, cessa complétement d'y répondre.

Cela simplifiait beaucoup la procédure, aussi le reste des formalités dura-t-il une heure à peine. On écrivit peu et l'on parla encore moins. Le rapporteur conclut à la mort, et sur un signe du duc d'Épernon, les juges votèrent la mort à l'unanimité.

Richon écouta ce jugement comme s'il eût été simple spectateur, et, toujours impassible et muet, fut remis, séance tenante, au prévôt de l'armée.

Quant au duc d'Épernon, il passa chez la

reine, qu'il trouva d'une humeur charmante, et qui l'invita à dîner. Le duc, qui se croyait en disgrâce, accepta et passa chez Nanon pour lui faire part du bonheur qu'il avait d'être toujours dans les bonnes grâces de sa souveraine.

Il la trouva assise sur une chaise longue, près d'une croisée qui donnait sur la place publique de Libourne.

— Eh bien, lui dit-elle, avez-vous découvert quelque chose?

— J'ai tout découvert, dit le duc.

— Bah! dit Nanon avec inquiétude.

— Ah! mon Dieu, oui! Vous rappelez-vous cette délation à laquelle j'avais eu la sottise de croire, cette délation touchant vos amours avec votre frère?

— Eh bien?

— Vous rappelez-vous le blanc seing qu'on me demandait?

— Oui! après?

— Le délateur est en nos mains, ma chère, pris dans les lignes de son blanc seing comme un renard au piége.

— En vérité! dit Nanon épouvantée; car elle savait, elle, que ce délateur était Cauvignac, et quoiqu'elle n'eût pas une pro-

fonde tendresse pour son véritable frère, elle n'eût point voulu qu'il lui arrivât malheur; d'ailleurs, ce frère pouvait, pour se tirer d'affaire, dire une foule de choses que Nanon aimait autant voir demeurer secrètes.

— Lui-même, ma chère, continua d'Épernon, que dites-vous de l'aventure? Le drôle, à l'aide de ce blanc seing, s'était, de son autorité privée, nommé gouverneur de Vayres; mais Vayres est pris et le coupable est entre nos mains.

Tous ces détails rentraient si bien dans les industrieuses combinaisons de Cauvignac, que Nanon sentit redoubler son effroi.

— Et cet homme, dit-elle d'une voix troublée, cet homme, qu'en avez-vous fait?

— Ah! ma foi, dit le duc, vous allez le voir vous-même, ce que nous en avons fait; oui, ma foi, ajouta-t-il en se levant, cela tombe à merveille, soulevez le rideau, ou plutôt ouvrez franchement la fenêtre; ma foi, c'est un ennemi du roi, et l'on peut le voir pendre.

— Pendre! s'écria Nanon, que dites-vous, M. le duc? pendre l'homme du blanc seing!

— Oui, ma belle. Voyez-vous sous la halle, à cette poutre, cette corde qui se balance,

cette foule qui court? Tenez, tenez, apercevez-vous les fusiliers qui amènent l'homme; là, là-bas, à gauche? Eh, tenez! voici le roi qui se met à sa fenêtre.

Le cœur de Nanon se soulevait dans sa poitrine et semblait remonter jusqu'à sa gorge : elle avait vu cependant d'un coup d'œil rapide que l'homme que l'on amenait n'était point Cauvignac.

— Allons, allons, dit le duc, le sieur Richon va être pendu haut et court, cela lui apprendra à calomnier les femmes.

— Mais, s'écria Nanon en saisissant la main du duc et en rassemblant toutes ses forces, mais il n'est pas coupable, ce malheureux, c'est peut-être un brave soldat; c'est peut-être un honnête homme, vous allez peut-être assassiner un innocent!

— Non pas, non pas, vous vous trompez grandement, ma chère; il est faussaire et calomniateur. D'ailleurs, ne fût-il que gouverneur de Vayres, il serait traître de haute trahison; et il me semble que ne fût-il coupable que de ce crime, ce serait déjà bien assez.

— Mais n'avait-il pas la parole de M. de la Meilleraye?

— Il l'a dit, mais je n'en crois rien.

— Comment le maréchal n'a-t-il pas éclairé le tribunal sur un point si important?

— Il était parti deux heures avant que l'accusé ne comparût devant ses juges.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, monsieur! quelque chose me dit que cet homme est innocent, s'écria Nanon, et que sa mort nous portera malheur à tous. Ah! monsieur, au nom du ciel, vous qui êtes puissant, vous qui dites que vous n'avez rien à me refuser, accordez-moi la grâce de cet homme!

— Impossible, ma chère, c'est la reine elle-même qui l'a condamné, et là où elle est, je n'ai plus aucun pouvoir.

Nanon poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

En ce moment, Richon était arrivé sous la halle; on le conduisit, toujours calme et silencieux, jusqu'à la poutre où pendait la corde, une échelle était dressée d'avance et attendait: Richon monta à cette échelle d'un pas ferme, dominant de sa noble tête toute cette foule sur laquelle se tendait son regard armé d'un froid dédain. Alors le prévôt lui passa le nœud au cou, et le crieur proclama à haute voix que le

roi faisait justice du sieur Étienne Richon, faussaire, traître et manant.

— Nous sommes arrivés à un temps, dit Richon, où mieux vaut être le manant que je suis que d'être maréchal de France.

A peine avait-il prononcé ces mots que l'échelon manquait sous lui et que son corps tout palpitant se balançait à la solive fatale.

Un mouvement universel de terreur dispersa la foule sans qu'un seul cri de : Vive le roi! se fût fait entendre, quoique chacun pût voir encore les deux Majestés à leur fenêtre. Nanon cachait sa tête dans ses mains et s'était enfuie dans l'angle le plus reculé de la chambre.

— Eh bien, dit le duc, quoi que vous en pensiez, chère Nanon, je crois que cette exécution sera d'un bon exemple, et quand ils verront à Bordeaux qu'on pend leurs gouverneurs, je suis curieux de savoir ce qu'ils feront.

A l'idée de ce qu'ils pouvaient faire, Nanon ouvrit la bouche pour parler, mais elle ne put que pousser un cri terrible, en levant les deux mains au ciel comme pour le supplier de permettre que la mort de Richon ne fût pas vengée; puis de même que si tous les ressorts de

la vie se fussent brisés en elle, elle tomba de toute sa hauteur sur le plancher.

— Eh bien, eh bien! s'écria le duc, qu'avez-vous donc, Nanon, et que vous prend-il? Est-il possible que vous vous mettiez dans un état pareil pour avoir vu pendre un manant? Voyons, chère Nanon, relevez-vous; revenez à vous; mais, Dieu me pardonne, elle est évanouie; et ces Agenois qui disent qu'elle est insensible. Holà! quelqu'un! des sels! du secours! de l'eau froide!

Et le duc, voyant que personne ne venait à ses cris, sortit tout courant pour aller chercher lui-même ce qu'il demandait inutilement à ses domestiques, qui ne pouvaient l'entendre, sans doute, tout occupés qu'ils étaient encore du spectacle dont venait de les régaler gratis la générosité royale.

XXXV

Au moment où s'accomplissait à Libourne le terrible drame que nous venons de raconter, madame de Cambes, assise près d'une table de chêne à pieds tordus, ayant devant elle Pompée qui faisait une espèce d'inventaire de sa fortune, écrivait à Canolles la lettre suivante :

« Encore un retard, mon ami. Au moment où j'allais prononcer votre nom à madame la princesse et demander son agrément à notre

union, est arrivée la nouvelle de la prise de Vayres qui a glacé les paroles sur mes lèvres; mais je sais ce que vous devez souffrir, et je n'ai point la force de supporter à la fois votre douleur et la mienne. Les succès ou les revers de cette guerre fatale peuvent nous mener trop loin, si nous ne nous décidons à forcer les circonstances... Demain, mon ami, demain, à sept heures du soir, je serai votre femme.

« Voici le plan de conduite que je vous prie d'adopter; il est urgent que vous vous y conformiez en tout point.

« Vous passerez l'après-dînée chez madame de Lalasne qui, depuis que je vous ai présenté à elle, fait ainsi que sa sœur grand cas de vous. On jouera : jouez comme les autres, cependant ne liez aucune partie pour le souper; faites plus; le soir venu, éloignez vos amis s'il s'en trouve autour de vous. Alors, quand vous serez isolé, vous verrez entrer quelque messager, je ne sais encore lequel, qui vous appellera par votre nom, comme si une affaire quelconque vous réclamait : quel qu'il soit, suivez-le avec confiance, car il viendra de ma part, et sa mission sera de vous conduire dans la chapelle où je vous attendrai.

« Je voudrais que ce fût dans l'église des Carmes, qui a déjà pour moi de si doux souvenirs, mais je n'ose l'espérer encore; cela sera cependant ainsi si l'on consent à fermer l'église pour nous.

« Faites de ma lettre, en attendant cette heure, ce que vous faites de ma main quand j'oublie de vous la retirer. Aujourd'hui je vous dis à demain; demain, je vous dirai à toujours!»

Canolles était dans un de ses moments de misanthropie quand il reçut cette lettre : de toute la journée de la veille et de toute la matinée du jour il n'avait pas même aperçu madame de Cambes, quoique dans l'espace de vingt-quatre heures, il eût peut-être passé dix fois devant ses fenêtres. Alors la réaction habituelle s'opérait dans l'âme de l'amoureux jeune homme. Il accusait la vicomtesse de coquetterie; il doutait de son amour; il se reprenait malgré lui à ses souvenirs de Nanon, si bonne, si dévouée, si ardente; se faisait presque une gloire de cet amour dont Claire semblait se faire une honte, et il soupirait, le pauvre cœur, pris entre cet amour satisfait qui ne pouvait s'éteindre, et cet amour dési-

reux qui ne pouvait se satisfaire : l'épître de la vicomtesse vint tout décider en sa faveur.

Canolles lut et relut la lettre : comme l'avait prévu Claire, il la baisa vingt fois, comme il eût fait de sa main. En y réfléchissant, Canolles ne pouvait à tout prendre se dissimuler que son amour pour la vicomtesse était et avait été l'affaire la plus sérieuse de sa vie. Avec les autres femmes, ce sentiment avait toujours pris un autre aspect et surtout un autre développement. Canolles avait joué son rôle d'homme à bonnes fortunes, s'était posé en vainqueur, s'était presque réservé le droit d'être inconstant. Avec madame de Cambes, au contraire, c'était lui qui se sentait soumis à une puissance supérieure contre laquelle il n'essayait même pas de réagir, parce qu'il sentait que cet esclavage d'aujourd'hui lui était plus doux que sa puissance d'autrefois. Et dans ces moments de découragement où il concevait des doutes sur la réalité de l'affection de Claire, à ces heures où le cœur endolori se replie sur lui-même et creuse ses douleurs avec la pensée, il s'avouait, sans rougir même de cette faiblesse, qu'il eût tenue un an auparavant pour indigne d'une grande âme, que perdre madame de Cambes

serait pour lui une insupportable calamité.

Mais l'aimer, être aimé d'elle, la posséder en cœur, en âme, en personne ; la posséder dans toute l'indépendance de son avenir, puisque la vicomtesse n'exigeait pas même de lui le sacrifice de ses opinions au parti de madame la princesse et ne demandait que son amour ; devenir le plus heureux, le plus riche officier de l'armée du roi ; car enfin, pourquoi oublier la richesse? la richesse ne gâte rien ; rester au service de Sa Majesté, si Sa Majesté récompensait dignement la fidélité ; la quitter si, selon l'usage des rois, elle était ingrate ; n'était-ce pas là, en vérité, un bonheur plus grand, plus superbe, si on peut le dire, que celui auquel, dans ses plus doux rêves, il eût osé jamais aspirer?

Mais Nanon?

Ah! Nanon! Nanon! c'était ce remords sourd et lancinant qui demeure toujours au fond des nobles âmes! Il n'y a que les cœurs vulgaires chez lesquels la douleur qu'il cause n'ait point d'écho. Nanon, pauvre Nanon! Que ferait-elle, que dirait-elle, que deviendrait-elle, lorsqu'elle apprendrait la nouvelle terrible que son amant était le mari d'une au-

tre?... Hélas! elle ne se vengerait pas, quoiqu'elle eût certes dans les mains tous les moyens de se venger, et c'était la pensée qui poignait le plus Canolles. Ah! si du moins Nanon essayait de se venger, se vengeait même d'une façon quelconque, l'infidèle ne verrait plus en elle qu'une ennemie et serait au moins débarrassé de ses remords.

Cependant Nanon ne lui avait pas répondu à la lettre dans laquelle il lui avait dit de ne plus lui écrire. Comment cela se faisait-il qu'elle eût suivi si scrupuleusement ses instructions? Certes, si Nanon l'eût voulu, elle eût trouvé moyen de lui faire passer dix lettres. Nanon n'avait donc pas essayé de correspondre avec lui. Ah! si Nanon pouvait ne plus l'aimer!

Et le front de Canolles se rembrunit à cette pensée qu'il était possible que Nanon ne l'aimât plus. C'est une cruelle chose que de trouver ainsi l'égoïsme de l'orgueil jusque dans le plus noble cœur.

Heureusement Canolles avait un moyen de tout oublier, c'était de lire et de relire la lettre de madame de Cambes : il la lut et la relut, et le moyen opéra. Notre amoureux parvint donc

ainsi à s'étourdir sur tout ce qui n'était pas son propre bonheur. Et pour obéir d'abord à sa maîtresse, qui lui ordonnait de se rendre chez madame de Lalasne, il se fit beau, ce qui n'était pas difficile à sa jeunesse, à sa grâce et à son goût, puis il s'achemina vers la maison de la présidente au moment où deux heures sonnaient.

Canolles était si préoccupé de son bonheur, qu'en passant sur le quai il n'avait pas vu son ami Ravailly, qui, d'un bateau qui s'avançait en forçant de rames, lui faisait mille signaux. Les amoureux, dans leurs moments de bonheur, marchent d'un pas si léger qu'ils semblent ne pas toucher la terre. Canolles était donc déjà loin quand Ravailly aborda.

A peine à terre, ce dernier donna d'une voix brève quelques ordres aux hommes du canot, et s'élança rapidement vers le logis de madame de Condé.

La princesse était à table lorsqu'elle entendit quelque rumeur dans l'antichambre; elle demanda qui causait ce bruit, et on lui répondit que c'était le baron de Ravailly, qu'elle avait envoyé à M. de la Meilleraye et qui arrivait à l'instant même.

— Madame, dit Lenet, je crois qu'il serait bon que Votre Altesse le reçût sans retard : quelles que soient les nouvelles qu'il rapporte, elles sont importantes.

La princesse fit un signe et Ravailly entra ; mais il était si pâle et avait un visage si bouleversé, que rien qu'en l'apercevant, madame de Condé se douta qu'elle avait devant les yeux un messager de malheur.

— Qu'y a-t-il donc, capitaine? demanda-t-elle, et qu'est-il donc arrivé de nouveau?

— Excusez-moi, madame, de me présenter ainsi devant Votre Altesse, mais j'ai pensé que la nouvelle que j'apportais ne souffrait point de retard.

— Parlez, avez-vous vu le maréchal?

— Le maréchal a refusé de me recevoir, madame.

— Le maréchal a refusé de recevoir mon envoyé ! s'écria la princesse.

— Oh ! madame, ce n'est point tout.

— Qu'y a-t-il donc encore? parlez ! parlez ! j'écoute.

— Ce pauvre Richon...

— Eh bien, je le sais : prisonnier... puisque je vous avais envoyé pour traiter de sa rançon.

— Quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard.

— Comment, trop tard! s'écria Lenet, lui serait-il arrivé malheur?

— Il est mort!

— Mort! répéta la princesse.

— On lui a fait son procès comme traître; il a été condamné et exécuté.

— Condamné! exécuté! Ah! vous l'entendez, madame, fit Lenet consterné, je vous le disais bien!

— Et qui l'a condamné? qui a eu cette audace?

— Un tribunal présidé par le duc d'Épernon, ou plutôt par la reine elle-même; aussi ne s'est-on pas contenté de la mort, on a voulu que cette mort fût infamante.

— Quoi! Richon!

— Pendu, madame, pendu comme un misérable, comme un voleur, comme un assassin! J'ai vu son corps sous la halle de Libourne.

La princesse se leva de son siége comme si un ressort invisible l'eût fait mouvoir. Lenet jeta un cri de douleur. Madame de Cambes, qui s'était levée, retomba sur sa chaise en por-

tant la main à son cœur, comme on fait lorsqu'on reçoit une blessure profonde : elle était évanouie.

— Enlevez la vicomtesse, dit le duc de la Rochefoucault, nous n'avons pas le loisir en ce moment de songer aux pâmoisons des dames.

Deux femmes emportèrent la vicomtesse.

— Voilà une rude déclaration de guerre, dit le duc impassible.

— C'est infâme! dit la princesse.

— C'est féroce, dit Lenet.

— C'est impolitique, fit le duc.

— Oh! mais j'espère que nous allons nous venger, s'écria la princesse, et cela cruellement!

— J'ai mon plan, s'écria madame de Tourville, qui n'avait encore rien dit; représailles, Altesse, représailles!

— Un moment, madame, dit Lenet. Diable! comme vous y allez! La chose est assez grave pour qu'on y songe.

— Non, monsieur, tout de suite, au contraire, répondit madame de Tourville; plus le roi a frappé vite, plus il faut nous hâter de lui répondre en frappant promptement le même coup.

— Eh ! madame, s'écria Lenet, vous parlez en vérité de verser le sang comme si vous étiez reine de France. Attendez au moins, pour donner votre opinion, que Son Altesse vous la demande.

— Madame a raison, dit le capitaine des gardes ; représailles, c'est la loi de la guerre.

— Voyez, dit le duc de la Rochefoucault, toujours calme et impassible, ne perdons pas comme nous le faisons le temps en paroles. La nouvelle va courir la ville, et dans une heure nous ne serons plus maîtres ni des événements, ni des passions, ni des hommes. Le premier soin de Votre Altesse doit être de prendre une attitude assez ferme pour qu'on la juge inébranlable.

— Eh bien, dit la princesse, je vous abandonne ce soin, M. le duc, et m'en rapporte entièrement à vous du soin de venger mon honneur et vos affections ; car, avant d'entrer à mon service, Richon avait été au vôtre, je le tiens de vous, et vous me l'avez donné plutôt comme un de vos amis que comme un de vos domestiques.

— Soyez tranquille, madame, répondit le duc en s'inclinant, je me souviendrai de ce que

je dois à vous, à moi et à ce pauvre mort.

Et il s'approcha du capitaine des gardes et lui parla longtemps tout bas pendant que la princesse sortait accompagnée de madame de Tourville, et suivie de Lenet, qui se frappait la poitrine avec douleur.

La vicomtesse était à la porte. En reprenant ses sens, sa première idée avait été de revenir à madame de Condé; elle la rencontra sur son chemin, mais avec une figure si sévère qu'elle n'osa point l'interroger personnellement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-on faire? s'écria timidement la vicomtesse en joignant ses mains suppliantes.

— On va se venger, répondit madame de Tourville avec majesté.

— Se venger ! et comment? demanda Claire.

Madame de Tourville passa sans daigner répondre ; elle méditait déjà son réquisitoire.

— Se venger ! répéta Claire. Oh ! M. Lenet, que veulent-ils donc dire par là ?

— Madame, répondit Lenet, si vous avez quelque empire sur la princesse, usez-en pour que sous le nom de représailles il ne se commette point quelque horrible assassinat.

Et il passa à son tour, laissant Claire épouvantée.

En effet, par une de ces intuitions singulières qui font croire aux pressentiments, le souvenir de Canolles s'était douloureusement présenté tout à coup à l'esprit de la jeune femme. Elle entendit dans son cœur comme une voix triste qui lui parlait de cet ami absent, et remontant chez elle avec une précipitation furieuse, elle commença de s'habiller pour aller au rendez-vous, quand elle s'aperçut que le rendez-vous ne devait avoir lieu que dans trois ou quatre heures.

Cependant Canolles s'était présenté chez madame de Lalasne, comme la recommandation lui en avait été faite par la vicomtesse. C'était le jour anniversaire de la naissance du président, et on lui donnait une espèce de fête. Comme on était aux plus beaux jours de l'année, toute la société était dans le jardin, où un jeu de bague avait été établi sur une vaste pelouse. Canolles, dont l'adresse était extrême et la grâce parfaite, lia à l'instant même plusieurs défis, et grâce à son habileté fixa constamment la victoire de son côté.

Les dames riaient de la maladresse des ri-

vaux de Canolles, et admiraient l'habileté de celui-ci; à chaque coup nouveau qu'il faisait, c'étaient des bravos prolongés, les mouchoirs flottaient en l'air, et c'était tout au plus si les bouquets ne s'échappaient pas des mains pour aller tomber à ses pieds.

Ce triomphe ne suffisait pas pour détourner de l'esprit de Canolles la grande pensée qui le préoccupait, mais il lui faisait prendre patience. Si pressé qu'on soit d'arriver au but, on prend en patience les retards de la marche quand ces retards sont des ovations.

Cependant, à mesure que l'heure attendue s'avançait, les regards du jeune homme se tournaient plus fréquents vers la grille par laquelle entraient ou sortaient les convives, et par laquelle naturellement devait apparaître l'envoyé promis.

Tout à coup, et comme Canolles se félicitait de n'avoir plus, selon toute probabilité, qu'un temps bien court à attendre, une rumeur singulière se glissa dans cette foule joyeuse. Canolles remarqua que des groupes se formaient çà et là, causaient bas, et le regardaient avec un intérêt étrange et qui semblait avoir quelque chose de douloureux; d'abord il attribua

cet intérêt à sa personne, à son adresse, et se fit les honneurs de ce sentiment, dont il était loin de soupçonner la véritable cause.

Cependant il commença, comme nous l'avons dit, de remarquer qu'il y avait quelque chose de douloureux dans cette attention dont il était l'objet : il s'approcha, souriant, de l'un de ces groupes ; les personnes qui le composaient essayaient de sourire, mais leur contenance était visiblement embarrassée : ceux qui ne causaient pas avec Canolles s'éloignèrent.

Canolles se retourna ; il vit que peu à peu chacun s'éclipsait. On eût dit qu'une nouvelle fatale, et qui avait glacé tout le monde de terreur, s'était répandue tout à coup dans l'assemblée. Derrière lui passait et repassait le président de Lalasne, qui, une main sous son menton, l'autre dans sa poitrine, se promenait d'un air lugubre. La présidente, ayant sa sœur au bras, et profitant d'un moment où personne ne pouvait la voir, fit un pas vers Canolles, et, sans adresser la parole à personne, dit avec un ton qui jeta le trouble dans l'âme du jeune homme :

— Si j'étais prisonnier de guerre, fût-ce sur parole, de peur qu'on ne tînt pas vis-à-vis de

moi la parole engagée, je sauterais sur un bon cheval, je gagnerais la rivière; je donnerais dix louis, vingt louis, cent louis à un batelier s'il le fallait, mais je gagnerais au pied...

Canolles regarda les deux femmes avec étonnement, et les deux femmes firent à la fois un signe de terreur qui demeura incompréhensible pour lui. Il s'avança, cherchant à savoir des deux femmes l'explication des paroles qu'elles venaient de prononcer; mais elles s'enfuirent comme des fantômes, l'une en mettant un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire, l'autre en levant le bras pour lui faire signe de fuir.

En ce moment le nom de Canolles retentit à la grille.

Le jeune homme tressaillit de tout son corps. Ce nom devait être prononcé par le messager de madame de Cambes. Il s'élança vers la grille.

— M. le baron de Canolles est-il ici? demandait une voix forte.

— Oui, s'écria Canolles, oubliant tout pour ne se souvenir que de la promesse de Claire; oui, me voici.

— Vous êtes bien M. de Canolles? dit alors

une espèce de sergent en franchissant le seuil de la grille derrière lequel il s'était tenu jusque-là.

— Oui, monsieur.

— Le gouverneur de l'île Saint-George ?

— Oui.

— L'ex-capitaine au régiment de Navailles?

— Oui.

Le sergent se retourna, fit un signe, et quatre soldats cachés par un carrosse s'avancèrent aussitôt. Le carrosse lui-même s'approcha au point que son marchepied touchait le seuil de la grille ; le sergent invita Canolles à monter. Le jeune homme regarda autour de lui, il était absolument seul ; seulement il vit au loin, dans les arbres, pareilles à deux ombres, madame de Lalasne et sa sœur, qui, appuyées l'une à l'autre, semblaient le regarder avec compassion.

— Pardieu ! se dit-il, ne comprenant rien à ce qui se passait, madame de Cambes a été choisir là une singulière escorte. Mais, ajouta-t-il en souriant à sa propre pensée, ne soyons pas difficile sur le choix des moyens.

— Nous vous attendons, commandant, dit le sergent.

— Pardon, messieurs, répondit Canolles, me voici.

Et il monta dans le carrosse. Le sergent et deux soldats montèrent avec lui; les deux autres se placèrent, l'un près du cocher, l'autre derrière, et la lourde machine partit aussi vite que pouvaient la traîner deux vigoureux chevaux.

Tout cela était étrange, et commençait à donner à penser à Canolles; aussi, se retournant vers le sergent :

— Monsieur, dit-il, maintenant que nous sommes entre nous, pouvez-vous me dire où vous me conduisez?

— Mais à la prison d'abord, M. le commandant, répondit celui à qui cette demande était adressée.

Canolles regarda cet homme avec stupeur.

— Comment, à la prison! dit-il. Ne venez-vous pas de la part d'une femme?

— Si fait.

— Et cette femme n'est-elle point madame la vicomtesse de Cambes?

— Non, monsieur, cette femme est madame la princesse de Condé.

— Madame la princesse de Condé! s'écria Canolles.

— Pauvre jeune homme ! murmura une femme qui passait.

Et elle fit le signe de la croix.

Canolles sentit un frisson aigu passer dans ses veines.

Plus loin, un homme qui courait, une pique à la main, s'arrêta en voyant le carrosse et les soldats. Canolles se pencha en dehors, et sans doute cet homme le reconnut, car il lui montra le poing avec une expression menaçante et furieuse.

— Ah çà ! mais ils sont fous dans votre ville, dit Canolles en essayant de sourire encore ; suis-je donc depuis une heure devenu un objet de pitié ou de haine, pour que les uns me plaignent et que les autres me menacent?

— Eh! monsieur, répondit le sergent, ceux qui vous plaignent n'ont pas tort, et ceux qui vous menacent pourraient bien avoir raison.

— Enfin, si je comprenais, au moins, dit Canolles.

— Vous allez comprendre tout à l'heure, monsieur, répondit le sergent.

On arriva à la porte de la prison, et l'on fit

descendre Canolles au milieu de la foule qui commençait à se rassembler. Seulement, au lieu de le conduire à sa chambre habituelle, on le fit descendre dans un cachot rempli de gardes.

— Voyons! il faut cependant que je sache à quoi m'en tenir, se dit Canolles.

Et tirant deux louis de sa poche, il s'approcha d'un soldat et les lui mit dans la main.

Le soldat hésita à les recevoir.

— Prends, mon ami, lui dit Canolles, car la question que je vais te faire ne peut te compromettre en rien.

— Alors parlez, mon commandant, répondit le soldat en mettant préalablement les deux louis dans sa poche.

— Eh bien, je voudrais savoir la cause de mon arrestation subite?

— Il paraîtrait, lui répondit le soldat, que vous ignorez la mort de ce pauvre M. Richon.

— Richon est mort! s'écria Canolles avec un cri de profonde douleur, car on se rappelle l'amitié qui les unissait. Aurait-il donc été tué? mon Dieu!

— Non, mon commandant; il a été pendu.

— Pendu! murmura Canolles en blêmissant

et joignant les mains, et en regardant le sinistre appareil qui l'entourait et la mine farouche de ses gardiens. Pendu ! diable ! voilà qui pourrait bien ajourner indéfiniment mon mariage !

XXXVI

Madame de Cambes avait terminé sa toilette, toilette simple et charmante ; alors elle jeta une espèce de cape sur ses épaules et fit signe à Pompée de la précéder ; il faisait presque nuit, et pensant qu'elle serait moins remarquée à pied qu'en carrosse, elle avait donné l'ordre à sa voiture de l'attendre seulement à la sortie de l'église des Carmes, près d'une chapelle dans laquelle elle avait obtenu qu'on la mariât. Pompée descendit l'escalier, et la

vicomtesse le suivit. Ces fonctions d'éclaireur rappelaient au vieux soldat la fameuse patrouille qu'il avait faite la veille de la bataille de Corbie.

Au bas de l'escalier, et comme la vicomtesse longeait le salon, où il se faisait un grand tumulte, elle rencontra madame de Tourville qui entraînait le duc de la Rochefoucault vers le cabinet de la princesse, tout en discutant avec lui.

— Oh! par grâce, madame, un mot, dit-elle ; qu'a-t-on résolu?

— Mon plan est adopté, s'écria madame de Tourville triomphante.

— Et quel était votre plan, madame? je ne le connais pas.

— Les représailles, ma chère, les représailles.

— Pardon, madame, mais j'ai le malheur de ne point être aussi familière que vous avec les termes de guerre; qu'entendez-vous par le mot représailles?

— Rien de plus simple, chère enfant.

— Mais, enfin, expliquez-vous.

— Ils ont pendu un officier de l'armée de MM. les princes, n'est-ce pas?

Oui, eh bien?

— Eh bien! cherchons dans Bordeaux un officier de l'armée royale, et pendons-le.

— Grand Dieu! s'écria Claire épouvantée, que dites-vous donc là, madame?

— M. le duc, continua la douairière sans paraître remarquer la terreur de la vicomtesse, n'a-t-on pas arrêté déjà le gouverneur qui commandait à Saint-George?

— Oui, madame, répondit le duc.

— M. de Canolles est arrêté? s'écria Claire.

— Oui, madame, dit froidement le duc, M. de Canolles est arrêté ou va l'être; l'ordre a été donné devant moi, et j'ai vu partir les hommes qui étaient chargés de l'exécution.

— Mais on savait donc où il était? demanda Claire avec un dernier espoir.

— Il était dans la petite maison de notre hôte, M. de Lalasne, où il avait même, m'a-t-on dit, de grands succès au jeu de bague.

Claire poussa un cri; madame de Tourville se retourna avec étonnement, le duc regarda la jeune femme avec un imperceptible sourire.

— M. de Canolles est arrêté! reprit la vicomtesse; mais qu'a-t-il donc fait, mon Dieu!

et qu'y a-t-il de commun entre lui et l'horrible événement qui nous désole?

— Ce qu'il y a de commun? Tout, ma chère. N'est-ce pas un gouverneur comme Richon?

Claire voulut parler, mais son cœur se serra tellement que la parole se glaça sur ses lèvres. Cependant, saisissant le bras du duc, et le regardant avec terreur, elle parvint à murmurer ces mots :

— Oh! mais, c'est une feinte, n'est-ce pas, M. le duc? une manifestation, voilà tout. On ne peut rien, il me semble cela, du moins, on ne peut rien faire à un prisonnier sur parole.

— Richon aussi, madame, était prisonnier sur parole!...

— M. le duc, je vous supplie...

— Épargnez-vous les supplications, madame, elles sont inutiles. Je ne puis rien dans cette affaire, le conseil seul décidera.

Claire quitta le bras de M. de la Rochefoucault et courut droit au cabinet de madame de Condé. Lenet, pâle et agité, se promenait à grands pas; madame de Condé causait avec le duc de Bouillon.

Madame de Cambes se glissa près de la princesse, légère et pâle comme une ombre.

— Oh ! madame, dit-elle, au nom du ciel, un moment d'entretien, je vous en supplie !

— Ah ! c'est toi, petite ; je n'ai pas le loisir en ce moment, répondit la princesse ; mais, après le conseil, je suis toute à toi.

— Madame, madame, c'est justement avant le conseil qu'il faut que je vous parle.

La princesse allait céder lorsqu'une porte, placée en face de celle par laquelle la vicomtesse était entrée, s'ouvrit, et M. de la Rochefoucault parut.

— Madame, dit-il, le conseil est assemblé et attend impatiemment Votre Altesse.

— Tu vois, petite, dit madame de Condé, qu'il m'est impossible de t'écouter en ce moment ; mais viens avec nous au conseil, et lorsqu'il sera terminé nous sortirons ensemble, et nous causerons.

Il n'y avait pas moyen d'insister. Éblouie, fascinée par l'effroyable rapidité avec laquelle marchaient les événements, la pauvre femme commençait à avoir le vertige ; elle interrogeait tous les yeux, interprétait tous les gestes, sans rien voir, sans que sa raison lui fît comprendre ce dont il s'agissait, sans que son énergie pût la tirer de ce rêve effroyable.

La princesse s'avança vers le salon. Claire la suivit machinalement sans s'apercevoir que Lenet avait pris dans les siennes sa main glacée qu'elle laissait pendre comme celle d'un cadavre.

On entra dans la chambre du conseil; il était huit heures du soir à peu près.

C'était une vaste salle déjà sombre par elle-même, mais assombrie encore par de vastes tapisseries. Une espèce d'estrade avait été dressée entre les deux portes qui faisaient face aux deux fenêtres par lesquelles pénétraient les dernières lueurs du jour mourant. Sur cette estrade étaient préparés deux fauteuils, l'un pour madame de Condé, l'autre pour M. le duc d'Enghien. De chaque côté de ces fauteuils partait une ligne de tabourets destinés aux femmes qui formaient le conseil privé de Son Altesse. Tous les autres juges devaient s'asseoir sur des bancs disposés à cet effet. Appuyé au fauteuil de madame la princesse se tenait le duc de Bouillon; appuyé au fauteuil du petit prince se tenait M. le duc de la Rochefoucault.

Lenet s'était placé en face du greffier; près de lui était Claire, égarée, debout, tremblante.

On introduisit six officiers de l'armée des princes, six officiers de la municipalité, et six jurats de la ville.

Ils prirent leurs places sur les bancs.

Deux candélabres supportant trois bougies chacun éclairaient seuls cette assemblée improvisée ; ils étaient posés sur une table placée devant madame la princesse, mettant en lumière le groupe principal, tandis que le reste des assistants allait successivement se confondant dans l'ombre à mesure qu'ils s'éloignaient de ce faible centre de lumière.

Des soldats de l'armée de madame la princesse gardaient les portes, la hallebarde à la main.

On entendait bruire au dehors la foule mugissante. Le greffier fit l'appel, chacun se leva à son tour et répondit.

Puis le rapporteur exposa l'affaire : il raconta la prise de Vayres, la parole de M. de la Meilleraye violée, la mort infamante de Richon.

En ce moment un officier, aposté exprès et qui avait reçu d'avance sa consigne, ouvrit une fenêtre, et l'on entendit entrer comme une bouffée de voix ; ces voix criaient :

— Vengeance pour le brave Richon! Mort aux mazarins!

C'était ainsi que l'on désignait les royalistes.

— Vous entendez, dit M. de la Rochefoucault, ce que la grande voix du peuple demande. Or, dans deux heures, ou le peuple aura méprisé notre puissance et se sera fait justice lui-même, ou les représailles ne seront plus opportunes. Jugeons donc, messieurs, et cela sans plus tarder.

La princesse se leva.

— Et pourquoi donc juger? s'écria-t-elle. A quoi bon un jugement? Le jugement, vous venez de l'entendre, et c'est le peuple de Bordeaux qui l'a prononcé.

— En effet, dit madame de Tourville, et rien de plus simple que la situation. C'est la peine du talion et pas autre. Ces sortes de choses devraient se faire d'inspiration, pour ainsi dire, et de prévôt à prévôt tout bonnement.

Lenet n'en put pas entendre davantage; de la place où il était il s'élança au milieu du cercle.

— Oh! pas un mot de plus, je vous en supplie, madame, s'écria-t-il, car un avis pareil

serait trop fatal s'il prévalait. Vous oubliez que l'autorité royale elle-même, en punissant à sa façon, c'est-à-dire d'une manière infâme, a conservé au moins le respect des formes juridiques, et qu'elle a fait confirmer le châtiment juste ou non par un arrêt des juges. Croyez-vous avoir le droit de faire ce que n'a point osé faire le roi?

— Oh! dit madame de Tourville, c'est assez que j'ouvre un avis pour que M. Lenet soit de l'avis contraire. Malheureusement, cette fois, mon avis est d'accord avec celui de Son Altesse...

— Oui, malheureusement, dit Lenet.

— Monsieur!... s'écria la princesse.

— Eh! madame, dit Lenet, gardez les apparences, du moins; ne serez-vous pas toujours libre de condamner?

— M. Lenet a raison, dit le duc de la Rochefoucault en composant son maintien; et la mort d'un homme est une chose trop grave, surtout en pareille circonstance, pour que nous en laissions la responsabilité peser sur une seule tête, cette tête fût-elle une tête princière.

Puis se penchant à l'oreille de la princesse,

afin que le groupe des intimes pût seul l'entendre :

— Madame, dit-il, prenez l'avis de tous et ne gardez pour prononcer le jugement que ceux dont vous serez sûre. Ainsi nous n'aurons point à craindre que notre vengeance nous échappe.

— Un moment, un moment, interrompit M. de Bouillon, en s'appuyant sur sa canne et en soulevant sa jambe goutteuse ; vous avez parlé d'éloigner la responsabilité de la tête de la princesse, je ne la récuse pas, mais je veux que les autres la partagent avec moi. Je ne demande pas mieux que de continuer d'être rebelle, mais en compagnie, avec madame la princesse d'un côté et avec le peuple de l'autre. Diable ! je ne veux pas qu'on m'isole. J'ai perdu ma souveraineté de Sedan à une plaisanterie de ce genre. Alors, j'avais une ville et une tête. Le cardinal de Richelieu a pris ma ville ; aujourd'hui, je n'ai plus qu'une tête, et je ne veux pas que le cardinal Mazarin me la prenne. Je demande donc pour assesseurs MM. les notables de Bordeaux.

— De pareilles signatures près des nôtres ! murmura la princesse, fi donc !

— La cheville soutient la poutre, madame, répondit le duc de Bouillon que la conspiration de Cinq-Mars avait rendu prudent pour tout le reste de sa vie.

— Est-ce votre avis, messieurs?

— Oui, dit le duc de la Rochefoucault.

— Et vous, Lenet?

— Madame, répondit Lenet, je ne suis heureusement ni prince, ni duc, ni officier, ni jurat. J'ai donc le droit de m'abstenir, et je m'abstiens.

Alors la princesse se leva, invitant l'assemblée qu'elle avait réunie à répondre, par un acte énergique, à la provocation royale. A peine avait-elle fini son discours que la fenêtre se rouvrit de nouveau, et qu'on entendit pour la seconde fois pénétrer dans la salle du tribunal les mille voix du peuple criant d'un seul cri :

— Vive madame la princesse! Vengeance pour Richon! Mort aux épernonistes et aux mazarins!

Madame de Cambes saisit le bras de Lenet.

— M. Lenet, dit-elle, je me meurs!

— Madame la vicomtesse de Cambes, dit celui-ci, demande à Son Altesse la permission de se retirer.

— Non pas, non pas, dit Claire, je veux...

— Votre place n'est pas ici, madame, interrompit Lenet. Vous ne pouvez rien pour lui, je vous tiendrai au courant de tout, et nous verrons à tâcher de le sauver.

— La vicomtesse peut se retirer, dit la princesse. Celles de ces dames qui ne voudront point assister à cette séance sont libres de la suivre. Nous ne voulons que des hommes ici.

Aucune des femmes ne bougea : une des aspirations éternelles de la moitié du genre humain destinée à séduire, est d'ambitionner l'exercice des droits de la partie destinée à commander. Ces dames trouvaient, comme l'avait dit la princesse, une occasion de se faire hommes pour un moment ; c'était une trop heureuse circonstance pour qu'elles n'en profitassent point.

Madame de Cambes sortit soutenue par Lenet. Sur l'escalier elle retrouva Pompée qu'elle avait envoyé aux informations.

— Eh bien? lui demanda-t-elle.

— Eh bien! dit-il, il est arrêté.

— M. Lenet, dit Claire, je n'ai plus de confiance qu'en vous et d'espoir qu'en Dieu!

Et elle rentra tout éperdue dans sa chambre.

— Quelles questions poserai-je à celui qui va comparaître? demandait la princesse au moment où Lenet reprenait sa place près du greffier; et sur qui tombera le sort?

— Rien de plus simple, madame, répondit le duc. Nous tenons trois cents prisonniers peut-être, dont dix ou douze officiers; interrogeons-les seulement sur leurs noms et sur leurs grades dans l'armée royale; le premier qui sera reconnu pour commandant de place comme était mon pauvre Richon, eh bien! c'est celui qu'aura désigné le sort.

— Il est inutile de perdre notre temps à interroger dix ou douze officiers différents, messieurs, dit la princesse. Vous tenez le registre, M. le greffier, cherchez et nommez les prisonniers d'un grade égal à celui qu'occupait M. Richon.

— Il n'y en a que deux, madame, répondit le greffier : le gouverneur de l'île Saint-George et le gouverneur de Branne.

— Nous en avons deux, c'est vrai, s'écria la princesse : le sort, vous le voyez, nous fait la part belle. Sont-ils arrêtés, Labussière?

— Certainement, madame, répondit le ca-

pitaine des gardes, et tous deux attendent à la forteresse l'ordre de comparaître.

— Qu'ils comparaissent, dit madame de Condé.

— Lequel amènera-t-on? demanda Labussière.

— Amenez-les tous deux, répondit la princesse; seulement nous commencerons par le premier en date, par M. le gouverneur de Saint-George.

XXXVII

Un silence de terreur, troublé seulement par le bruit des pas du capitaine des gardes qui s'éloignait, et par le murmure sans cesse renaissant de la multitude, suivit cet ordre, qui allait lancer la rébellion de MM. les princes dans une voie plus terrible et plus dangereuse encore que celle où ils avaient marché jusqu'à présent. C'était par un seul acte mettre la princesse et ses conseillers, l'armée et la ville en quelque sorte, hors la loi; c'était rendre

une population tout entière responsable des intérêts et surtout des passions de quelques-uns ; c'était faire en petit ce que la commune de Paris fit au 2 septembre. Mais, comme on le sait, la commune de Paris agissait en grand.

Pas un souffle ne bruissait dans la salle; tous les yeux étaient fixés sur la porte par laquelle on attendait le prisonnier. La princesse, pour bien jouer son rôle de président, faisait semblant de feuilleter des registres; M. de la Rochefoucault avait pris une attitude rêveuse, M. de Bouillon causait avec madame de Tourville de sa goutte qui le faisait beaucoup souffrir.

Lenet s'approcha de la princesse pour tenter un dernier effort, non pas qu'il espérât, mais c'était un de ces hommes austères qui acquittent un devoir, parce que c'est pour eux une obligation de l'acquitter.

— Songez-y, madame, dit-il, vous jouez sur un coup de dé l'avenir de votre maison.

— Il n'y a pas de mérite à cela, dit sèchement la princesse, je suis sûre de gagner.

— M. le duc, dit Lenet se retournant vers la Rochefoucault, vous qui êtes si supérieur

aux intelligences vulgaires et aux passions humaines, vous conseillerez la modération, n'est-ce pas?

— Monsieur, répondit hypocritement le duc, je discute en ce moment-ci la chose avec ma raison.

— Discutez-la avec votre conscience, M. le duc, répondit Lenet, et cela vaudra mieux!

En ce moment un bruit sourd se fit entendre. C'était la grille que l'on refermait. Ce bruit retentit dans tous les cœurs, car il annonçait l'arrivée de l'un des deux prisonniers. Bientôt des pas résonnèrent dans l'escalier, les hallebardes sonnèrent sur les dalles, la porte se rouvrit, et Canolles parut.

Jamais il n'avait semblé si élégant, jamais il n'avait été si beau; son visage, plein de sérénité, avait conservé la fleur empourprée de la joie et de l'ignorance. Il s'avança d'une marche facile et sans affectation, comme il eût fait chez l'avocat Lavie ou chez le président Lalasne, et salua respectueusement la princesse et les ducs.

La princesse elle-même fut étonnée de cette aisance parfaite; aussi demeura-t-elle un instant à regarder le jeune homme.

Enfin elle rompit le silence.

— Approchez, monsieur, dit-elle.

Canolles obéit et salua une seconde fois.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le baron Louis de Canolles, madame.

— Quel grade occupiez-vous dans l'armée royale?

— J'étais lieutenant-colonel.

— N'étiez-vous pas gouverneur de l'île Saint-George?

— J'avais cet honneur.

— Vous avez dit la vérité?

— En toutes choses, madame.

— Avez-vous écrit les demandes et les réponses, greffier?

Le greffier fit, en s'inclinant, un signe affirmatif.

— Alors signez, monsieur, dit la princesse.

Canolles prit la plume en homme qui ne comprend pas dans quel but on lui fait une injonction, mais qui obéit par déférence pour le rang de la personne qui la lui fait, puis il signa en souriant.

— C'est bien, monsieur, dit la princesse, et vous pouvez vous retirer maintenant.

Canolles salua de nouveau ses nobles juges, et se retira avec la même liberté et la même grâce, sans manifester ni curiosité ni étonnement.

A peine avait-il repassé la porte, et cette porte s'était-elle fermée derrière lui, que la princesse se leva.

— Eh bien, messieurs? dit-elle.

— Eh bien! madame, votons! dit le duc de la Rochefoucault.

— Votons! répéta le duc de Bouillon.

Puis se tournant vers les jurats :

— Ces messieurs veulent-ils bien donner leur avis? ajouta-t-il.

— Après vous, monseigneur, répondit un des bourgeois.

— Non, pas avant vous! s'écria une voix retentissante.

Cette voix avait un tel accent de fermeté qu'elle étonna tout le monde.

— Que veut dire ceci? demanda la princesse en essayant de reconnaître le visage de celui qui venait de parler.

— Cela veut dire, s'écria un homme en se levant pour qu'on ne conservât aucun doute sur celui qui avait parlé, que moi, André

Lavie, avocat du roi, conseiller près le parlement, je réclame, au nom du roi, et surtout au nom de l'humanité, privilége et sûreté pour les prisonniers retenus, à Bordeaux, sur parole. En conséquence, je prends mes conclusions...

— Oh ! oh ! M. l'avocat ! dit la princesse en fronçant le sourcil, pas de style de procédure devant moi, je vous prie, car je ne le comprends pas. C'est une affaire de sentiment que celle que nous suivons, et non un procès mesquin et chicanier ; chacun des membres qui composent ce tribunal comprendra cette convenance, je suppose.

— Oui, oui, reprirent en chœur les jurats et les officiers, votons, messieurs, votons !

— Je l'ai dit et je le répète, dit Lavie sans se déconcerter à l'apostrophe de la princesse, je demande privilége et sûreté pour les prisonniers retenus sur parole. Ceci n'est point le style de la procédure, c'est le style du droit des gens.

— Et moi j'ajoute, s'écria Lenet, que l'on a entendu Richon avant de le frapper si cruellement, et qu'il est bien juste que nous entendions aussi les accusés.

— Et moi, dit d'Espagnet, ce chef de bourgeois qui avait attaqué Saint-George avec M. de Larochefoucault, je déclare que si l'on use de clémence, la ville se révoltera.

Un murmure du dehors sembla répondre à cette assertion et la confirmer.

— Hâtons-nous, dit la princesse. A quoi condamnons-nous l'accusé?

— Les accusés, madame, dirent quelques voix, car il y en a deux.

— Un seul ne vous suffit-il donc pas? dit Lenet en souriant de mépris à cette sanglante servilité.

— Lequel ? alors, lequel ? répétèrent les mêmes voix.

— Le plus gras, cannibales! s'écria Lavie. Ah ! vous vous plaignez d'une injustice, vous criez au sacrilége, et vous voulez répondre à un assassinat par deux meurtres ! Belle réunion de philosophes et de soldats qui se confondent en égorgeurs !

Les yeux flamboyants de la plupart des juges semblaient prêts à foudroyer le courageux avocat du roi. Madame de Condé s'était soulevée, et, appuyée sur ses deux poignets, elle semblait interroger du regard les assistants pour

s'assurer si les paroles qu'elle avait entendues avaient bien été prononcées, et s'il existait au monde un homme assez audacieux pour dire de pareilles choses devant elle.

Lavie comprit que sa présence envenimerait tout, et que sa manière de défendre les accusés, au lieu de les sauver, les perdrait. Il résolut donc de se retirer, mais de se retirer en juge qui se récuse, et non en soldat qui fuit.

—Au nom de Dieu, dit-il, je proteste contre ce que vous voulez faire ; au nom du roi, je vous le défends.

Et, renversant son fauteuil avec un geste de majestueuse colère, il sortit de la salle, le front haut et la marche assurée, comme un homme fort de l'accomplissement d'un devoir, et peu soucieux des malheurs qui peuvent résulter d'un devoir accompli.

— Insolent ! murmura la princesse.

— Bon, bon ! laissons faire, dirent quelques voix ; Me Lavie aura son tour.

— Votons, répondit la presque unanimité des juges.

— Mais, dit Lenet, pourquoi voter sans avoir entendu les deux accusés ? Peut-être l'un vous paraîtra-t-il plus coupable que l'autre. Peut-

être assumerez-vous sur une seule tête la vengeance que vous voulez faire porter sur deux.

En ce moment, on entendit rouler pour la seconde fois la grille.

— Eh bien ! soit, dit la princesse, nous voterons sur les deux à la fois.

Le tribunal, qui s'était déjà levé tumultueusement, se rassit. On entendit de nouveau le bruit des pas, le retentissement des hallebardes, la porte se rouvrit, et Cauvignac parut à son tour.

Le nouvel arrivant formait un frappant contraste avec Canolles ; ses vêtements, encore mal remis des outrages de la populace, avaient, quelque soin qu'il eût pris de les effacer, conservé des traces de désordre. Ses yeux se portèrent vivement sur les jurats, les officiers, les ducs et la princesse, embrassant tout le tribunal d'un regard circulaire ; puis, de l'air d'un renard qui ruse, il s'avança sondant, pour ainsi dire, le terrain du pied à chaque pas qu'il faisait, l'oreille attentive, pâle et visiblement inquiet.

— Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'appeler devant elle ? dit-il sans attendre qu'on l'interrogeât.

— Oui, monsieur, répondit la princesse : j'ai voulu être fixée par vous-même sur quelques points qui vous sont relatifs et qui nous embarrassent.

— En ce cas, répondit Cauvignac en s'inclinant, me voici, madame, et tout prêt à répondre à la faveur que me fait Votre Altesse.

Et il s'inclina de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, mais il était visible que cet air manquait d'aisance et de naturel.

— Cela sera bientôt fait, répondit la princesse, surtout si vous répondez d'une façon aussi positive que nous interrogerons.

— Je ferai observer à Votre Altesse, dit Cauvignac, que la demande étant toujours préparée à l'avance, et la réponse ne l'étant jamais, il est plus difficile de répondre que d'interroger.

— Oh! nos demandes seront si claires et si précises, dit la princesse, que nous vous épargnerons toute réflexion. Votre nom?

— Eh bien, justement, madame, voici dès l'abord une question embarrassante.

— Comment cela?

— Oui, il arrive souvent qu'on a deux noms, le nom qu'on a reçu de sa famille, et le nom

qu'on a reçu de soi-même. Par exemple, moi, j'ai cru avoir quelque raison d'abandonner mon premier nom pour en prendre un autre moins connu. Lequel de ces deux noms-là exigez-vous que j'avoue?

— Celui sous lequel vous vous êtes présenté à Chantilly, celui sous lequel vous vous êtes engagé à lever pour moi une compagnie, celui sous lequel vous l'avez levée, celui enfin sous lequel vous vous êtes vendu à M. Mazarin.

— Pardon, madame, dit Cauvignac; mais il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de répondre victorieusement à toutes ces questions pendant l'audience que Votre Altesse m'a fait la grâce de m'accorder ce matin.

— Aussi, à cette heure, je ne vous en fais qu'une seule, dit la princesse qui commençait à s'impatienter, je ne vous demande que votre nom.

— Eh bien! voilà justement ce qui m'embarrasse.

— Écrivez le baron de Cauvignac, dit la princesse.

L'accusé ne fit aucune réclamation, et le greffier écrivit.

— Maintenant, votre grade? dit la prin-

cesse ; j'espère que vous ne trouverez aucune difficulté à répondre à cette question.

— Au contraire, madame, et c'est justement cette question qui me paraît des plus embarrassantes. Si vous me parlez de mon grade comme savant, je suis bachelier ès lettres, licencié en droit, docteur en théologie, et je réponds, comme le voit Votre Altesse, sans hésiter.

— Non, monsieur, nous parlons de votre grade militaire.

— Ah ! eh bien, sur ce point il m'est impossible de répondre à Votre Altesse.

— Comment cela ?

— Parce que je n'ai jamais bien su ce que j'étais moi-même.

— Tâchez de vous fixer sur ce point, monsieur, car je désire le savoir, moi.

— Eh bien ! je me suis fait d'abord de mon autorité privée lieutenant ; mais, comme je n'avais pas mission de me signer un brevet et que je n'ai jamais eu que six hommes sous mes ordres tout le temps que j'ai porté ce titre, je crois bien que je n'ai pas le droit de m'en prévaloir.

— Mais, moi, moi, dit la princesse, moi, je vous ai fait capitaine ; ainsi vous êtes capitaine !

— Ah ! voilà justement où mon embarras redouble, et où ma conscience crie. Tout grade militaire dans l'État, j'en ai eu la conviction depuis, doit émaner de la volonté royale pour avoir une valeur. Or Votre Altesse avait, c'est incontestable, le désir de me faire capitaine ; mais je crois qu'elle n'en avait pas le droit. Je n'aurais donc pas été, dans ce cas, plus capitaine que je n'ai été lieutenant.

— Soit, monsieur ; mais supposons que vous n'ayez pas été lieutenant de votre fait, que vous n'ayez pas été capitaine du mien, attendu que ni vous ni moi n'avions pouvoir de signer un brevet, tout au moins êtes-vous gouverneur de Branne. Et comme cette fois c'est le roi qui a signé vos provisions, vous ne contesterez pas la valeur de l'acte.

— Et voilà justement, madame, répondit Cauvignac, celui des trois qui est le plus contestable.

— Comment cela ? s'écria la princesse.

— J'ai été nommé, soit, mais je ne suis pas entré en fonctions. Qu'est-ce qui constitue le titre ? Ce n'est point la possession de ce titre lui-même, c'est l'accomplissement des fonctions attachées à ce titre. Or je n'ai rempli

aucune des fonctions du titre où j'étais élevé; je n'ai pas mis le pied dans mon gouvernement; il n'y a pas eu de ma part commencement d'exécution; donc, je ne suis pas plus gouverneur de Branne que je n'étais capitaine avant d'être gouverneur, et lieutenant avant d'être capitaine.

— Cependant, monsieur, on vous a trouvé sur la route de Branne.

— Sans doute; mais à cent pas de l'endroit où j'ai été arrêté, la route bifurque : un des chemins va à Branne, mais l'autre va à Isson. Qui dit que je n'allais pas à Isson aussi bien qu'à Branne?

— C'est bien, dit la princesse; le tribunal appréciera votre défense. Greffier, écrivez gouverneur de Branne.

— Je ne peux point m'opposer, dit Cauvignac, à ce que Votre Altesse fasse écrire ce qui lui conviendra.

— C'est fait, madame, dit le greffier.

— Bien. Et maintenant, monsieur, dit la princesse à Cauvignac, signez votre interrogatoire.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, madame, dit Cauvignac, et j'aurais été enchanté

de faire quelque chose qui fût agréable à Votre Altesse ; mais dans la lutte que j'ai eu à soutenir ce matin contre le populaire de Bordeaux, lutte dont Votre Altesse m'a si généreusement tiré par l'intervention de ses mousquetaires, j'ai eu le malheur d'avoir le poignet droit foulé, et il m'a toujours été impossible d'écrire de la main gauche.

— Constatez le refus de l'accusé, monsieur, dit la princesse au greffier.

— L'impossibilité, monsieur; écrivez l'impossibilité, dit Cauvignac ; Dieu me garde de refuser quelque chose à une aussi grande princesse que l'est Votre Altesse, si cette chose était en mon pouvoir.

Et Cauvignac, saluant avec le plus profond respect, sortit, accompagné de ses deux gardes.

— Je crois que vous avez raison, M. Lenet, dit le duc de la Rochefoucault, et que c'est nous qui avons eu tort de ne pas nous assurer cet homme.

Lenet était trop occupé pour répondre. Cette fois, sa perspicacité ordinaire l'avait mal servi ; il espérait que Cauvignac attirerait sur lui seul la colère du tribunal ; mais Cauvignac, avec

ses éternels subterfuges, avait plutôt amusé ses juges qu'il ne les avait irrités. Seulement, son interrogatoire avait détruit tout l'effet qu'avait produit celui de Canolles, si toutefois il en avait produit, et la noblesse, la franchise, la loyauté du premier prisonnier avaient, si l'on peut dire cela, disparu sous les ruses du second. Cauvignac avait effacé Canolles.

Aussi, lorsqu'on alla aux voix, l'unanimité des voix fut-elle pour la mort.

La princesse fit dépouiller les votes, et, se levant, prononça avec solennité l'arrêt qui venait d'être rendu.

Puis chacun à son tour signa au registre des délibérations. Le duc d'Enghien, d'abord, pauvre enfant qui ne savait pas ce qu'il signait, et dont la première signature allait coûter la vie d'un homme; puis la princesse, puis les ducs, puis les dames du conseil, puis les officiers, puis les jurats; ainsi tout le monde avait trempé dans les représailles. Noblesse et bourgeoisie, armée et parlement, il fallait punir tout le monde; or chacun sait que lorsqu'il faut punir tout le monde, en général on ne punit personne.

Alors, quand tout le monde eut signé, la

princesse, qui tenait enfin sa vengeance, et dont cette vengeance satisfaisait l'orgueil, alla ouvrir elle-même la fenêtre déjà ouverte deux fois, et cédant au besoin de popularité qui la dévorait :

— MM. les Bordelais, dit-elle à haute voix, Richon sera vengé et dignement, reposez-vous-en sur nous.

Un hourra, pareil au bruit du tonnerre, accueillit cette déclaration, et le peuple se répandit dans les rues, heureux d'avance du spectacle que lui promettait la parole de la princesse.

Mais à peine madame de Condé fut-elle rentrée dans sa chambre avec Lenet, qui la suivait tristement, espérant encore la faire changer de résolution, que la porte s'ouvrit, et que madame de Cambes, pâle, éplorée, vint se jeter à ses genoux.

— Oh! madame, dit-elle, au nom du ciel, écoutez-moi! au nom du ciel, ne me repoussez pas!

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant? demanda la princesse, et pourquoi pleures-tu ainsi?

— Je pleure, madame, parce que j'ai appris que la mort avait été votée et que vous aviez

confirmé ce vote ; et cependant, madame, vous ne pouvez pas faire tuer M. de Canolles.

— Et pourquoi cela, ma chère ? ils ont bien fait tuer Richon.

— Mais, madame, parce que c'est ce même M. de Canolles qui a sauvé Votre Altesse à Chantilly.

— Dois-je lui savoir gré d'avoir été dupe de notre ruse ?

— Eh bien ! madame, voilà où est l'erreur : c'est que M. de Canolles n'a pas été dupe un instant de la substitution. Au premier coup d'œil il m'avait reconnue.

— Toi, Claire ?

— Oui, madame. Nous avions fait une partie de la route ensemble, M. de Canolles me connaissait. M. de Canolles, enfin, était amoureux de moi ; et, dans cette circonstance..., eh bien ! madame... peut-être a-t-il eu tort, mais ce n'est pas à vous de lui en faire un reproche... dans cette circonstance, il a sacrifié son devoir à son amour.

— Alors celui que tu aimes...?

— Oui, fit la vicomtesse.

— Celui que tu es venue me demander la permission d'épouser...?

— Oui.

— C'était donc...?

— C'était M. de Canolles lui-même, s'écria la vicomtesse. M. de Canolles, qui s'est rendu à moi à Saint-George, et qui sans moi allait se faire sauter lui et vos soldats... M. de Canolles, enfin, qui pouvait s'enfuir et qui m'a rendu son épée pour ne pas être séparé de moi. Vous comprenez donc que s'il meurt il faut que je meure aussi, madame, car c'est moi qui l'aurai tué!

— Ma chère enfant, dit la princesse avec une certaine émotion, songe donc que tu me demandes là une chose qui est impossible. Richon est mort, il faut que Richon soit vengé! Une délibération a été prise, il faut qu'elle s'exécute; mon époux lui-même me demanderait ce que tu me demandes là, je le lui refuserais.

— Oh! malheureuse, malheureuse! s'écria madame de Cambes en se renversant en arrière et en éclatant en sanglots; c'est moi qui ai perdu mon amant.

Alors Lenet, qui n'avait point encore parlé, s'approcha de la princesse :

— Madame, lui dit-il, n'avez-vous donc

point assez d'une victime, et vous faut-il deux têtes pour payer celle de M. Richon?

— Ah! ah! dit la princesse, monsieur l'homme sévère, c'est-à-dire que vous me demandez la vie de l'un et la mort de l'autre. Est-ce bien juste cela, dites-moi?

—Madame, il est juste, quand deux hommes doivent mourir, d'abord qu'il n'en meure qu'un, s'il est possible, en supposant encore toutefois qu'une bouche ait le droit de souffler sur le flambeau allumé par la main de Dieu. Ensuite, il est juste, s'il y a un choix à faire, que l'honnête homme soit sauvé de préférence à l'intrigant. Il faut être juif pour mettre Barrabas en liberté et pour crucifier Jésus...

— Oh! M. Lenet, M. Lenet, s'écria Claire, parlez pour moi, je vous en conjure; car vous êtes un homme, et l'on vous écoutera peut-être; et vous, madame, continua-t-elle en se tournant vers la princesse, rappelez-vous seulement que j'ai passé ma vie au service de votre maison.

— Et moi aussi, dit Lenet. Et cependant pour trente ans de fidélité je n'ai rien demandé à Votre Altesse; mais dans cette occasion, si Votre Altesse est sans pitié, je lui demanderai,

en échange de ces trente ans de fidélité, une seule faveur.

— Laquelle?

— Celle de me donner mon congé, madame, afin que je puisse aller me jeter aux pieds du roi, auquel je consacrerai le reste de l'existence que j'avais vouée à l'honneur de votre maison.

— Eh bien! s'écria la princesse, vaincue par cette communauté de prières, ne menace pas, mon vieil ami, ne pleure plus, ma douce Claire, rassurez-vous tous deux enfin: un seul mourra, puisque vous le voulez; mais qu'on ne vienne plus me demander la grâce de celui qui sera destiné à mourir.

Claire saisit la main de la princesse et la dévora de baisers.

— Oh! merci, merci, madame, dit-elle; de ce moment, ma vie et la sienne sont à vous.

— Et en faisant ainsi, madame, dit Lenet, vous serez à la fois juste et miséricordieuse, ce qui, jusqu'à présent, n'avait été le privilége que de Dieu seul.

— Oh! maintenant, madame, s'écria Claire impatiente, puis-je le voir? puis-je le délivrer?

— Une démonstration pareille, en ce mo-

ment, est impossible, dit la princesse; elle nous perdrait. Laissons les prisonniers en prison; on les fera sortir en même temps, l'un pour la liberté, l'autre pour la mort.

— Mais ne puis-je le voir, le rassurer, le consoler du moins? demanda Claire.

— Le rassurer, chère amie, dit la princesse, je crois que vous n'en avez pas le droit : on apprendrait l'arrêt, on commenterait la faveur; non, impossible, contentez-vous de le savoir sauvé. J'annoncerai aux deux ducs ma décision.

— Allons, je me résigne. Merci, merci, madame! s'écria Claire.

Et madame de Cambes s'enfuit pour pleurer en liberté et pour remercier Dieu du fond de son cœur, qui débordait de joie et de reconnaissance.

XXXVIII

Les deux prisonniers de guerre occupaient deux chambres dans la même forteresse. Ces deux chambres attenaient l'une à l'autre : elles étaient situées au rez-de-chaussée; mais les rez-de-chaussée des prisons peuvent passer pour des troisièmes. Les prisons ne commencent pas comme les maisons, à la terre, elles ont en général deux étages de cachots.

Chaque porte de la prison était surveillée par un piquet d'hommes choisis parmi les

gardes de la princesse ; mais la foule, ayant vu ces préparatifs qui satisfaisaient son désir de vengeance, avait peu à peu quitté les abords de la prison, où elle s'était portée en apprenant que Canolles et Cauvignac venaient d'y être conduits. Alors les piquets, qui stationnaient dans le corridor intérieur bien plus pour garder les prisonniers de la fureur populaire, que de crainte qu'ils ne s'évadassent, les gardes avaient quitté leur poste et s'étaient contentés d'un renfort de sentinelles.

En effet, le peuple, n'ayant plus rien à voir là où il était, s'était dirigé naturellement vers le lieu où se faisaient les exécutions, c'est-à-dire vers l'esplanade ; les paroles jetées du haut de la salle du conseil à la multitude s'étaient à l'instant même répandues dans la ville ; chacun les avait commentées à sa manière ; mais ce qu'elles offraient de plus clair, c'est qu'il y aurait quelque terrible spectacle pour la nuit même, ou au plus tard pour le lendemain : c'était une volupté de plus pour la populace que de ne savoir précisément à quoi s'en tenir sur ce spectacle, car il lui restait l'attrait de l'inattendu.

Artisans, bourgeois, femmes, enfants, cou-

raient donc aux remparts, et comme il faisait nuit close et que la lune ne devait se lever que vers minuit, beaucoup couraient une torche à la main. D'un autre côté, presque toutes les fenêtres étaient ouvertes, et beaucoup encore avaient mis sur les entablements des flambeaux ou des lampions, comme on fait aux jours de fêtes. Cependant, au murmure de la foule, au visage effaré des curieux, aux patrouilles à pied et à cheval qui se succédaient, on comprenait que ce n'était pas une fête ordinaire que celle qui s'annonçait par de si lugubres préparatifs.

De temps en temps des cris furieux partaient des groupes qui se formaient et se dissipaient avec une rapidité qui n'appartient qu'à l'influence de certains événements. Ces cris étaient toujours les mêmes que ceux qui, à deux ou trois reprises différentes, avaient pénétré dans l'intérieur du tribunal.

— Mort aux prisonniers! vengeance pour Richon!

Ces cris, ces lueurs, ce bruit de chevaux, avaient tiré madame de Cambes de sa prière; elle s'était mise à sa fenêtre, et elle examinait avec effroi tous ces hommes et toutes ces

femmes, aux yeux altérés, aux cris sauvages, qui semblaient des bêtes féroces lâchées dans un cirque, et appelant, par leurs rugissements, les victimes humaines qu'elles doivent dévorer; elle se demandait comment il était possible que tant d'êtres auxquels les deux prisonniers n'avaient jamais rien fait demandassent avec un pareil acharnement la mort de deux de leurs semblables; et elle ne savait quelle réponse se faire à elle, pauvre femme, qui ne connaissait des passions humaines que celles qui adoucissent le cœur.

De la fenêtre où elle était, madame de Cambes voyait, au-dessus des maisons et des jardins, apparaître l'extrémité des hautes et sombres tours de la forteresse. C'était là qu'était Canolles, c'était là que s'attachaient particulièrement ses regards.

Mais cependant, elle ne pouvait pas faire qu'ils ne retombassent de temps en temps dans la rue, et alors, elle voyait ces visages menaçants, elle entendait ces cris de vengeance, et des frissons glacés comme ceux de la mort couraient alors dans ses veines.

— Oh! disait-elle, ils ont beau me défendre de le voir, il faut que je pénètre jusqu'à lui!

Ces cris peuvent être parvenus jusqu'à lui ; il peut croire que je l'oublie ; il peut m'accuser ; il peut me maudire. Oh ! chaque moment qui s'écoule sans que je cherche un moyen de le rassurer me semble une trahison envers lui ; il m'est impossible de demeurer dans cette inaction, quand peut-être il m'appelle à son secours. Oh ! il faut que je le voie... Oui, mais comment le voir, mon Dieu? qui me conduira à cette prison? Quel pouvoir m'en ouvrira les portes ? Madame la princesse m'a refusé un laissez-passer, et elle venait de tant m'accorder qu'elle en avait bien le droit. Il y a des gardes, il y a des ennemis autour de cette forteresse ; une population tout entière qui rugit, qui flaire le sang et qui ne veut pas qu'on lui arrache sa proie ; on va croire que je veux l'enlever, le sauver ; oh ! oui, je le sauverais, s'il n'était déjà en sûreté sous la sauvegarde de la parole de Son Altesse. Leur dire que je veux seulement le voir, ils n'en croiront rien, ils me refuseront ; puis, essayer une pareille tentative contre la volonté de madame la princesse, n'est-ce point risquer de compromettre la faveur acquise? n'est-ce point m'exposer à ce qu'elle retire la parole donnée? Et cepen-

dant lui laisser passer ainsi dans l'angoisse et dans la torture les longues heures de la nuit; oh! je le sens, pour lui, pour moi surtout, c'est impossible! Prions Dieu, et Dieu m'inspirera peut-être.

Et alors madame de Cambes alla pour la seconde fois s'agenouiller devant son crucifix, et se mit à prier avec une ferveur qui eût touché madame la princesse elle-même, si madame la princesse avait pu l'entendre.

— Oh! je n'irai pas, je n'irai pas, disait-elle; car je comprends bien qu'il m'est impossible d'y aller. Toute la nuit il m'accusera peut-être... Mais demain, demain, n'est-ce pas, mon Dieu, demain m'absoudra près de lui?

Cependant ce bruit, cette exaltation de la foule, qui allaient croissant, ces reflets de sinistre lumière, qui, comme les éclairs, pénétraient jusqu'à elle et illuminaient par instants sa chambre demeurée dans l'obscurité, lui causaient une telle épouvante qu'elle boucha ses oreilles avec ses mains, et qu'elle appuya ses yeux fermés sur le coussin de son prie-Dieu.

Alors sa porte s'ouvrit, et, sans qu'elle

l'entendît, un homme entra qui s'arrêta un instant sur le seuil, fixant sur elle un regard d'affectueuse pitié, et qui, voyant se soulever si douloureusement les épaules de la jeune femme agitées par ses sanglots, s'approcha avec un soupir et lui posa la main sur le bras.

Claire se releva effrayée.

— M. Lenet!... dit-elle. M. Lenet, ah! vous ne m'avez donc pas abandonnée?

— Non, dit-il. J'avais pensé que vous n'étiez pas suffisamment rassurée encore, et je m'étais hasardé à venir jusqu'à vous pour vous demander si je pouvais vous être utile à quelque chose.

— Oh! cher M. Lenet, s'écria la vicomtesse, que vous êtes bon et que je vous remercie!

— Il paraît que je ne m'étais pas trompé, dit Lenet. On se trompe rarement, ô mon Dieu! quand on pense que tes créatures souffrent, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique.

— Oh! oui, monsieur, s'écria Claire, oui, vous avez dit vrai : je souffre!

— N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous désiriez, madame? et plus que je n'espérais moi-même, je vous l'avoue.

— Oui, sans doute ; mais...

— Mais... je comprends. N'est-ce pas, vous vous effrayez de voir la joie de cette populace altérée de sang, et vous vous apitoyez sur le sort de cet autre malheureux qui va mourir à la place de votre amant?

Claire se releva sur ses genoux et demeura un instant immobile, pâlissant et les yeux fixés sur Lenet ; puis elle porta sa main glacée à son front couvert de sueur.

— Ah ! pardonnez-moi ! ou plutôt maudissez-moi ! dit-elle ; car, égoïste que je suis, je n'y avais pas même songé. Non, Lenet, non, je vous l'avoue dans toute l'humilité de mon cœur, ces craintes, ces larmes, ces prières, c'est pour celui qui doit vivre ; car, absorbée que je suis par mon amour, j'avais oublié celui qui va mourir !

Lenet sourit avec tristesse.

— Oui, dit-il, cela doit être ainsi, car cela est dans la nature humaine ; peut-être est-ce l'égoïsme des individus qui fait le salut des masses. Chacun fait autour de soi et des siens un cercle avec une épée. Allons, allons, madame, continua-t-il, faites la confession jusqu'au bout. Avouez franchement qu'il vous

tarde que le malheureux ait subi son destin, car par sa mort ce malheureux assure la vie à votre fiancé !

— Oh ! je n'avais pas songé à cela encore, Lenet, je vous le jure. Mais ne forcez pas mon esprit de s'arrêter là-dessus ; car je l'aime tant, que je ne sais pas ce que je suis capable de désirer dans la folie de mon amour.

— Pauvre enfant ! dit Lenet avec un ton de profonde pitié, pourquoi donc n'avez-vous pas dit tout cela plus tôt ?

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez. Est-il donc trop tard, et n'est-il pas encore tout à fait sauvé ?

— Il l'est, reprit Lenet, puisque madame la princesse a donné sa parole ; mais...

— Mais quoi ?...

— Mais, hélas ! est-on jamais sûr de rien dans ce monde, et vous, qui comme moi le croyez sauvé, ne pleurez-vous pas au lieu de vous réjouir ?

— Je pleure de ne pouvoir le visiter, mon ami, répondit Claire. Songez qu'il doit entendre ces bruits affreux, et croire son danger prochain ; songez qu'il peut m'accuser de tiédeur, d'oubli, de trahison. Oh ! Lenet, Lenet, quel

supplice ! En vérité, si la princesse savait ce que je souffre, elle aurait pitié de moi.

— Eh bien ! vicomtesse, dit Lenet, il faut le voir.

— Le voir, impossible ! Vous savez bien que j'en ai demandé la permission à Son Altesse et que Son Altesse m'a refusée.

— Je le sais, je l'approuve au fond du cœur, et cependant...

— Et cependant vous m'exhortez à la désobéissance ! s'écria Claire surprise, en regardant fixement Lenet, qui, embarrassé sous ce regard, baissa les yeux.

— Je suis vieux, chère vicomtesse, dit-il, et défiant par cela même que je suis vieux; non pas en cette occasion, car la parole de la princesse est sacrée : il ne mourra qu'un des prisonniers, elle l'a dit ; mais habitué pendant le cours d'une longue vie à voir toutes les chances tourner contre celui qui se croit le plus favorisé, j'ai pour principe qu'on doit toujours saisir l'occasion qui se présente. Voyez votre fiancé, vicomtesse, voyez-le, croyez-moi.

— Oh ! s'écria Claire, je vous jure que vous m'épouvantez, Lenet.

— Ce n'est pas mon intention ; d'ailleurs

aimeriez-vous que je vous conseillasse de ne pas le voir? Non, n'est-ce pas? Et vous me gronderiez plus fort sans doute si j'étais venu vous dire le contraire de ce que je vous dis.

— Oh ! oui, je l'avoue. Mais vous me parlez de le voir ; c'était mon seul, mon unique désir ; c'était la prière que j'adressais à Dieu quand vous êtes arrivé. Mais n'est-ce donc point une chose impossible?

— Y a-t-il quelque chose d'impossible pour la femme qui a pris Saint-George? dit Lenet en souriant.

— Hélas ! dit Claire, depuis deux heures je cherche un moyen de pénétrer dans la forteresse et je ne l'ai point encore trouvé.

— Et si je vous l'offre, moi, dit Lenet, que me donnerez-vous?

— Je vous donnerai... Oh ! tenez, je vous donnerai la main le jour où je marcherai à l'autel avec lui.

— Merci, mon enfant, dit Lenet, et vous avez raison : en effet, je vous aime comme un père. Merci.

— Le moyen ! le moyen ! dit Claire.

— Le voici. J'avais demandé à madame la

princesse un laissez-passer pour m'entretenir avec les prisonniers; car s'il y avait eu moyen de sauver le capitaine Cauvignac, j'aurais voulu rattacher cet homme à notre parti; mais maintenant ce laissez-passer est inutile puisque vous venez de le condamner à mort par vos prières pour M. de Canolles.

Claire frissonna malgré elle.

— Prenez donc ce papier, continua Lenet; il n'y a pas de nom, vous voyez.

Claire le prit et lut :

« Le geôlier de la forteresse laissera communiquer le porteur du présent avec celui des deux prisonniers de guerre qu'il lui plaira d'entretenir, et cela pendant une demi-heure.

« CLAIRE-CLÉMENCE DE CONDÉ. »

— Vous avez un costume d'homme? dit Lenet; endossez-le. Vous avez le laissez-passer, usez-en.

— Pauvre officier! murmura Claire, ne pouvant chasser de sa pensée l'idée de Cauvignac, exécuté à la place de Canolles.

— Il subit la loi commune, répondit Lenet.

Faible, il est dévoré par le fort ; sans appui, il paye pour celui qu'on protége. Je le regretterai, c'est un garçon d'esprit.

Cependant, Claire tournait et retournait le papier entre ses mains.

— Savez-vous, dit-elle, que vous me tentez cruellement avec ce laissez-passer ? Savez-vous qu'une fois que je tiendrai mon pauvre ami entre mes bras, je suis capable de l'emmener au bout du monde ?

— Je vous le conseillerais, madame, si la chose était possible ; mais ce laissez-passer n'est point une carte blanche, et vous ne pouvez lui donner d'autre destination que celle qu'il a.

— C'est vrai, dit Claire en le relisant ; et cependant on m'a accordé M. de Canolles ; il est à moi ! on ne peut plus me l'arracher !

— Aussi personne n'y songe-t-il. Allons, allons, madame, ne perdez pas de temps ; revêtez votre costume d'homme et partez. Ce laissez-passer vous donne une demi-heure ; je sais bien que c'est peu de chose qu'une demi-heure, mais après cette demi-heure viendra la vie tout entière. Vous êtes jeune, la vie sera longue, Dieu la fasse heureuse !

Claire saisit Lenet par la main, l'attira à elle

et l'embrassa au front comme elle eût fait au plus tendre père.

— Allez, allez, dit Lenet en la poussant doucement, ne perdez pas de temps, celui qui aime véritablement n'a pas de résignation.

Puis, la regardant passer dans une autre chambre où Pompée, appelé par elle, l'attendait pour l'aider à changer de costume :

— Hélas ! qui sait? murmura-t-il.

XXXIX

Les cris, les hurlements, les menaces et l'agitation de la foule n'avaient point en effet échappé à Canolles. Par les barreaux de sa fenêtre il avait pu à son tour jouir du tableau mouvant et animé qui se déroulait sous ses yeux, et qui était le même d'un bout à l'autre de la ville émue.

— Pardieu! disait-il, voici un fâcheux contre-temps. Cette mort de Richon... pauvre Richon! c'était un brave; cette mort de Richon

va redoubler notre captivité ; on ne me laissera plus courir la ville comme auparavant ; plus de rendez-vous et même plus de mariage, si Claire ne se contente de la chapelle d'une prison. Elle s'en contentera. On est aussi bien marié dans une chapelle que dans une autre. Cependant c'est d'un triste augure... Pourquoi diable n'a-t-on pas reçu la nouvelle demain au lieu de la recevoir aujourd'hui?

Puis, se rapprochant de sa fenêtre et se penchant pour regarder :

— Quelle surveillance! continua-t-il; deux factionnaires. Et quand je pense que je vais être confiné ici huit jours, quinze jours peut-être, jusqu'à ce qu'il soit arrivé quelque événement qui fasse oublier celui-ci. Heureusement que les événements se succèdent rapidement par le temps qui court, et que les Bordelais ont l'esprit léger ; en attendant, je n'en aurai pas moins passé des moments fort désagréables. Pauvre Claire! elle doit être désespérée; heureusement qu'elle sait que j'ai été arrêté; oh! oui, elle le sait, et par conséquent qu'il n'y a point de ma faute. Ah çà ! mais où diable vont donc tous ces gens-là? On dirait que c'est du côté de l'esplanade! Il n'y a cependant ni pa-

rade ni exécution à cette heure-ci; ils vont tous du même côté. On dirait, en vérité, qu'ils savent que je suis là comme un ours derrière mes barreaux...

Canolles fit quelques pas dans sa chambre, les bras croisés; les murs d'une véritable prison l'avaient rendu momentanément aux idées philosophiques, dont il se préoccupait peu en temps ordinaire.

— La sotte chose que la guerre! murmura-t-il. Voilà le pauvre Richon, avec lequel je dînais il y a un mois à peine, mort. Il se sera fait tuer sur ses canons, l'intrépide, comme j'aurais dû faire, moi; comme j'aurais fait si tout autre que la vicomtesse m'eût assiégé. Cette guerre des femmes est, en vérité, la plus à craindre de toutes les guerres. Au moins, je n'ai contribué en rien à la mort d'un ami. Dieu merci! je n'ai pas tiré l'épée contre un frère; cela me console. Allons, c'est encore à mon bon petit génie féminin que je dois cela; tout bien décidé, allons, je lui dois beaucoup de choses.

En ce moment, un officier entra et interrompit le soliloque de Canolles.

— Avez-vous besoin de souper, monsieur?

lui dit-il. En ce cas, donnez vos ordres; le geôlier est avisé de vous faire faire telle chère qui vous conviendra.

— Allons, allons, dit Canolles, il paraît qu'ils comptent au moins me traiter honorablement tout le temps que je demeurerai ici. J'avais craint un instant le contraire, en voyant le visage pincé de la princesse et la mine rébarbative de tous ses assesseurs...

— J'attends, répéta l'officier en s'inclinant.

— Ah! c'est juste; pardon. Votre demande m'a, par son extrême politesse, amené à certaines réflexions... Revenons à la matière: oui, monsieur, je souperai, car j'ai grand'faim; mais je suis sobre d'habitude, et un souper de soldat me suffira.

— Maintenant, reprit l'officier en s'approchant de lui avec intérêt, n'avez-vous aucune recommandation à faire... en ville... n'attendez-vous rien? Vous avez dit que vous étiez soldat, moi aussi je le suis; agissez donc envers moi comme envers un camarade.

Canolles regarda l'officier avec étonnement.

— Non, monsieur, dit-il, non, je n'ai aucune recommandation à faire en ville; non, je n'at-

tends rien, si ce n'est une personne que je ne puis nommer. Quant à agir envers vous comme envers un camarade, je vous remercie de l'offre. Voici ma main, monsieur; et plus tard, si j'ai besoin de quelque chose, je m'en souviendrai.

Ce fut l'officier qui, cette fois, regarda Canolles avec surprise.

— Bien, monsieur, dit-il. Vous allez être servi à l'instant même.

Et il se retira.

Un instant après, deux soldats entrèrent portant un souper tout servi; il était plus recherché que ne l'avait demandé Canolles. Il s'assit devant la table, et mangea de bon appétit.

Les soldats le regardaient à leur tour avec étonnement. Canolles prit cet étonnement pour de la convoitise, et comme le vin était d'excellent vin de Guienne :

— Mes amis, dit-il, demandez deux verres.

Un des soldats sortit et rentra avec les deux verres demandés.

Canolles les remplit; puis il versa quelques gouttes de vin dans le sien.

— A votre santé, mes amis, dit-il.

Les deux soldats prirent leurs verres et les

choquèrent machinalement à celui de Canolles, et burent sans lui rendre son toast.

— Ils ne sont pas polis, pensa Canolles, mais ils boivent bien ; on ne peut pas tout avoir.

Et il continua son souper, qu'il mena triomphalement jusqu'au bout.

Lorsqu'il eut fini il se leva, et les soldats enlevèrent la table.

L'officier rentra.

— Ah ! pardieu ! monsieur, lui dit Canolles, vous auriez bien dû souper avec moi ; le souper était excellent.

— Je n'aurais pu avoir cet honneur, monsieur ; car je sors moi-même de table il n'y a qu'un instant. Et je reviens...

— Pour me faire compagnie? dit Canolles. S'il en est ainsi, recevez tous mes compliments, monsieur ; car c'est fort aimable à vous.

— Non, monsieur ; ma mission est moins agréable. Je viens pour vous prévenir qu'il n'y a pas de ministre dans la prison, et que le chapelain est catholique. Or, je sais que vous êtes protestant, et cette différence dans le culte vous gênera peut-être.

— Moi, monsieur ; pourquoi faire ? demanda naïvement Canolles.

— Mais, dit l'officier embarrassé, pour faire vos prières.

— Mes prières! bon, dit Canolles en riant, je songerai à cela demain; je ne fais mes prières que le matin, moi.

L'officier regarda Canolles avec une stupeur qui se changea graduellement en une commisération profonde. Il salua et sortit.

— Ah çà! dit Canolles, mais le monde se détraque donc? Depuis la mort de ce pauvre Richon, tous les gens que je rencontre ont l'air idiot ou enragé. Sarpejeu! ne verrai-je donc pas un visage quelque peu raisonnable?

Il achevait à peine ces mots que la porte de sa prison se rouvrit, et qu'avant qu'il eût pu reconnaître quelle personne c'était, quelqu'un vint se jeter entre ses bras, et liant ses deux mains à son cou, inonda son visage de larmes.

— Allons, s'écria le prisonnier en se débarrassant de l'étreinte; encore un fou. Mais en vérité, je suis donc aux Petites-Maisons!

Mais du geste qu'il fit en se reculant, il jeta à terre le chapeau de l'inconnu, et les beaux cheveux blonds de madame de Cambes se déroulèrent sur ses épaules.

— Vous ici? s'écria Canolles courant à elle

pour la reprendre dans ses bras. Vous! ah! pardonnez-moi de ne vous avoir pas reconnue, ou plutôt de ne vous avoir pas devinée.

— Silence! dit-elle en ramassant son chapeau et en le remettant vivement sur sa tête. Silence! car si l'on savait que c'est moi, peut-être me reprendrait-on mon bonheur. Enfin, il m'est donc permis de vous revoir encore. Oh! mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureuse!

Et Claire, sentant sa poitrine se dilater, éclata en bruyants sanglots.

— *Encore!* dit Canolles ; il vous est permis de me revoir *encore,* dites-vous? Et vous me dites cela avec des larmes. Ah çà! mais vous ne deviez donc plus me revoir? continua-t-il en riant.

— Oh! ne riez pas, mon ami, dit Claire; votre gaieté me fait mal. Ne riez pas, je vous en supplie. J'ai eu tant de peine à venir près de vous, si vous saviez, et il s'en est fallu de si peu que je ne vinsse pas! Sans Lenet, sans cet excellent homme... Mais revenons à vous, pauvre ami. Mon Dieu! vous voilà donc? c'est donc vous que je retrouve! c'est donc vous que je puis presser encore contre mon cœur!

— Mais oui, c'est moi, c'est bien moi, dit Canolles souriant.

— Oh ! tenez, dit Claire, c'est inutile; n'affectez pas ce maintien joyeux, je sais tout. On ne savait pas que je vous aimais, on ne s'était pas caché de moi.

— Mais que savez-vous donc? dit Canolles.

— N'est-ce pas, continua la vicomtesse, n'est-ce pas que vous m'attendiez? N'est-ce pas que vous étiez mécontent de mon silence? N'est-ce pas que vous m'accusiez déjà?

—Moi, tourmenté, mécontent! sans doute; mais je ne vous accusais pas; je me doutais bien que quelque circonstance plus forte que votre volonté vous éloignait de moi; et mon plus grand malheur, dans tout cela, c'est que notre mariage était différé, remis à huit jours, à quinze jours, peut-être.

Claire, à son tour, regarda Canolles avec la même stupeur que l'officier avait témoignée un instant auparavant.

— Comment, dit-elle, parlez-vous sérieusement? ou n'êtes-vous pas en réalité plus effrayé que cela?

— Moi, effrayé! dit Canolles; effrayé de quoi? Est-ce que, par hasard, dit-il en riant,

je cours un danger que je ne connais pas?

— Oh ! le malheureux ! s'écria-t-elle ; il ne savait rien.

Puis, ayant peur sans doute de révéler sans préparation toute la vérité à celui que cette vérité menaçait si cruellement, elle arrêta par un violent effort sur elle-même les paroles qui avaient bondi de son cœur à ses lèvres.

— Non, je ne sais rien, dit gravement Canolles. Mais vous allez tout me dire, n'est-ce pas? Je suis un homme ; parlez, Claire, parlez !

— Vous savez que Richon est mort, dit-elle.

— Oui, répondit Canolles, je le sais.

— Mais savez-vous comment il est mort?

— Non, mais je m'en doute. Il a été tué à son poste, n'est-ce pas, sur la brèche de Vayres ?...

Claire garda un moment de silence ; puis, grave comme l'airain qui sonne un glas funèbre :

— Il a été pendu à la halle de Libourne, dit-elle.

Canolles fit un bond en arrière.

— Pendu ! s'écria-t-il ; Richon, un soldat !...

Puis pâlissant tout à coup et passant sur son front sa main tremblante :

— Ah! je comprends tout maintenant, dit-il ; je comprends mon arrestation; je comprends mon interrogatoire; je comprends les paroles de l'officier, le silence des soldats; je comprends votre démarche, vos pleurs en me voyant si gai; je comprends enfin cette foule, ces cris, ces menaces. Richon a été assassiné! et c'est sur moi qu'on vengera Richon...

— Non, non! mon bien-aimé! non! pauvre ami de mon cœur! s'écria Claire rayonnante de joie, en saisissant les deux mains de Canolles et en plongeant ses yeux dans ses yeux; non! ce n'est pas toi qu'ils vont sacrifier, cher prisonnier! Oui, tu ne t'étais pas trompé! oui, tu étais désigné! oui, tu étais condamné! oui, tu allais périr! oui, tu as vu la mort de bien près, mon beau fiancé! Mais sois tranquille, tu peux rire à présent; tu peux parler de bonheur et d'avenir! Celle qui va te consacrer toute sa vie a sauvé la tienne! Sois joyeux!... mais tout bas, car tu réveillerais peut-être ton malheureux compagnon, celui sur lequel va tomber l'orage, celui qui doit mourir à ta place!

—Oh ! taisez-vous ! taisez-vous, chère amie! vous me glacez d'horreur, dit Canolles mal remis, malgré les ardentes caresses de Claire, du coup terrible qu'on venait de lui porter. Moi, si calme, si confiant, si niaisement joyeux, je courais risque de mourir ! Et quand cela? à quel moment? juste ciel ! à celui de devenir votre époux. Oh ! sur mon âme, c'eût été un double assassinat !

— Ils appellent cela des représailles, dit Claire.

— Oui, oui ; c'est vrai, ils ont raison.

— Allons, vous voilà sombre et rêveur, maintenant.

— Oh ! s'écria Canolles, ce n'est pas de la mort que j'ai peur; mais la mort sépare de vous.

— Si vous étiez mort, mon bien-aimé, je serais morte aussi. Mais au lieu de vous attrister ainsi, réjouissez-vous avec moi. Voyons, cette nuit, dans une heure peut-être, vous allez sortir de prison. Eh bien ! ou je viendrai vous chercher moi-même, ou je vous attendrai à la sortie. Alors, sans perdre une minute, sans perdre une seconde, nous fuirons. Oh ! sur-le-champ; je ne veux pas attendre. Cette ville

maudite m'épouvante! Aujourd'hui encore, je suis parvenue à vous sauver; mais, demain, quelque autre malheur inattendu vous enlèverait peut-être encore à moi.

— Oh! dit Canolles, savez-vous, chère bien-aimée Claire, que vous me donnez trop de bonheur d'un seul coup. Oh! oui, en vérité, trop de bonheur; j'en mourrai...

—Eh bien! alors, dit Claire, retrouvez votre insouciance, reprenez votre gaieté.

— Mais vous-même reprenez la vôtre.

— Voyez, je ris.

— Et ce soupir?

— Ce soupir, mon ami, c'est pour le malheureux qui paye notre joie de sa vie.

— Oui, oui, vous avez raison. Oh! pourquoi ne pouvez-vous pas m'emmener à l'instant même! Allons, mon bon ange, ouvre tes ailes et emporte-moi.

— Patience, patience, mon cher époux; demain je vous emporte!... Où? Je n'en sais rien; dans le paradis de notre amour. En attendant, me voilà.

Canolles la prit dans ses bras, l'attira sur sa poitrine : elle suspendit ses mains au cou du jeune homme et se laissa tomber toute palpi-

tante sur ce cœur qui, comprimé par tant de sentiments divers, battait à peine.

Tout à coup, et pour la seconde fois, un sanglot douloureux monta de sa poitrine à ses lèvres, et tout heureuse qu'était Claire, elle inonda de larmes le visage de Canolles qui s'était penché sur le sien.

— Eh bien! dit-il, voilà votre gaieté, pauvre ange?

— C'est le reste de ma douleur.

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'officier qui était déjà venu annonça que la demi-heure qu'accordait le laissez-passer était expirée.

— Adieu, murmura Canolles, ou cache-moi dans un pli de ton manteau et emmène-moi.

— Pauvre ami, répliqua-t-elle à voix basse, tais-toi donc, car tu me brises le cœur! Ne vois-tu pas que j'en meurs d'envie? Aie patience pour toi, aie patience pour moi surtout; dans quelques heures nous nous rejoindrons pour ne plus nous quitter.

— J'ai patience, dit joyeusement Canolles, complétement rassuré par cette promesse; mais il faut nous quitter; voyons, du courage. Ce mot adieu, disons-le: Adieu, Claire! adieu!

— Adieu, dit-elle en essayant de sourire, ad...

Mais elle ne put achever le mot cruel; pour la troisième fois, les sanglots étouffèrent sa voix.

— Adieu! adieu! s'écria Canolles en saisissant de nouveau la vicomtesse et en couvrant son front d'ardents baisers, adieu!

— Diable! murmura l'officier, heureusement que je sais que le pauvre garçon n'a plus grand'chose à craindre, sans quoi voilà une scène qui me briserait le cœur.

L'officier alla reconduire Claire jusqu'à la porte et revint.

— Maintenant, monsieur, dit-il à Canolles, qui s'était laissé tomber sur un siége, encore tout plein de ses émotions, maintenant il ne suffit pas d'être heureux, il faut encore être compatissant. Votre voisin, votre malheureux compagnon, celui qui va mourir, est seul, lui; personne ne le protége, personne ne le console : il demande à vous voir. J'ai pris sur moi de lui accorder cette demande; mais il faut encore que vous y consentiez.

— Si j'y consens! s'écria Canolles. Oh! je le crois bien. Pauvre infortuné, je l'attends,

je lui ouvre les bras! Je ne le connais pas, mais n'importe.

— Cependant, il semble vous connaître, vous.

— Sait-il le sort qui lui est réservé?

— Non, je ne crois pas. Vous comprenez donc qu'il faut lui laisser ignorer...

— Oh! soyez tranquille.

— Écoutez donc; onze heures vont sonner, je vais rentrer au poste; à partir de onze heures, ce sont les geôliers seuls qui règnent en maîtres dans l'intérieur de la prison. Le vôtre est prévenu, il sait que votre voisin sera chez vous, il l'y viendra prendre au moment où il devra le faire rentrer dans son cachot. Si le prisonnier ne sait rien, ne lui annoncez rien; s'il sait quelque chose, dites-lui de notre part que nous autres soldats nous le plaignons tous du fond de l'âme. Car, enfin, mourir n'est rien, mais, sacrebleu! être pendu, c'est mourir deux fois.

— Est-il donc décidé qu'il mourra?...

— De la même mort que Richon. Ce sont des représailles complètes. Mais nous bavardons, et il attend votre réponse avec anxiété sans doute.

— Allez le chercher, monsieur, et croyez que je vous suis bien reconnaissant pour lui et pour moi.

L'officier sortit, alla ouvrir la porte du cachot voisin, et Cauvignac, un peu pâle, mais d'un pas dégagé et le front haut, entra dans le cachot de Canolles, qui fit quelques pas audevant de lui.

Alors l'officier fit à Canolles un dernier signe d'adieu, regarda Cauvignac avec compassion, et sortit emmenant avec lui ses soldats, dont les pas lourds furent quelque temps à se perdre sous les voûtes.

Bientôt le geôlier fit sa ronde. On entendit ses clefs résonner dans le corridor.

Cauvignac n'était pas abattu, parce qu'il y avait dans cet homme une inaltérable confiance en lui-même, une inépuisable espérance dans l'avenir. Mais cependant, sous son apparence tranquille et sous son masque presque gai, une profonde douleur s'était glissée, et, comme un serpent, mordait son cœur. Cette âme sceptique, qui avait toujours douté de tout, doutait enfin du doute lui-même...

Depuis la mort de Richon, Cauvignac ne mangeait plus, ne dormait plus.

Habitué à railler le malheur des autres parce qu'il prenait le sien gaiement, notre philosophe n'avait cependant pas même eu l'idée de rire d'un événement qui amenait ce résultat terrible, et malgré lui, dans tous ces fils mystérieux qui le rendaient responsable de la mort de Richon, il entrevoyait la main impassible de la Providence, et il commençait à croire, sinon à la rémunération des bonnes actions, du moins à la punition des mauvaises.

Il se résignait donc et songeait; mais tout en se résignant, comme nous l'avons dit, il ne mangeait plus, ne dormait plus.

Et, singulier mystère de cette âme personnelle, sans cependant être égoïste, ce qui le frappait encore plus que sa propre mort, prévue à l'avance, c'était la mort de ce compagnon qu'il savait à deux pas de lui attendant soit l'arrêt fatal, soit l'exécution sans arrêt. Tout cela lui remettait encore en tête Richon, son spectre vengeur, et la double catastrophe résultant de ce qu'il avait trouvé d'abord une charmante espièglerie.

Sa première idée avait été de s'évader; car, quoique prisonnier sur parole, puisqu'on avait

manqué aux engagements pris envers lui en le menant en prison, il croyait à son tour, et sans aucun scrupule, pouvoir manquer aux siens. Mais, malgré la perspicacité de son esprit et l'ingéniosité de ses moyens, il avait reconnu la chose pour impossible. C'était alors qu'il s'était persuadé plus fortement encore qu'il était entre les serres d'une inexorable fatalité. Dès lors, il ne demanda plus qu'une chose, c'était de causer quelques moments avec son compagnon, dont le nom avait paru éveiller en lui une triste surprise, et de se réconcilier dans sa personne avec cette humanité tout entière qu'il avait si cruellement outragée.

Nous n'affirmerons pas que toutes ces pensées fussent des remords, non... Cauvignac était bien trop philosophe pour en avoir, mais tout au moins c'était ce qui leur ressemble beaucoup, c'est-à-dire un violent dépit d'avoir fait le mal pour rien. Avec du temps, et une combinaison qui maintînt Cauvignac dans cette disposition d'esprit, ce sentiment eût peut-être eu le même résultat que le remords; mais le temps manquait.

Cauvignac, en entrant dans la prison de

Canolles, attendit donc d'abord, avec sa prudence ordinaire, que l'officier qui l'avait introduit fût retiré; puis, voyant la porte bien refermée, le guichet hermétiquement clos, il alla vers Canolles, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait de son côté fait quelques pas au-devant de lui, et lui serra affectueusement la main.

Malgré la gravité de la situation, Cauvignac ne put s'empêcher de sourire, en reconnaissant l'élégant et beau jeune homme, à l'esprit aventureux, à la joyeuse humeur, qu'il avait déjà deux fois surpris dans des situations bien différentes de celles où il se trouvait, l'une pour l'envoyer en mission à Nantes, l'autre pour l'emmener à Saint-George. En outre, il se rappelait l'usurpation momentanée de son nom, et la bonne mystification qui en avait été la suite pour le duc. Et si lugubre que fût la prison, le souvenir était si joyeux, que le passé, pendant une seconde, l'emporta sur le présent.

De son côté, Canolles le reconnut à la première vue pour avoir été déjà en contact avec lui dans les deux circonstances que nous avons dites, et comme, à tout prendre, dans ces deux

circonstances, Cauvignac avait été pour lui un messager de bonnes nouvelles, sa pitié sur le sort réservé au malheureux s'en accrut encore, et d'autant plus profondément qu'il savait que c'était son salut à lui qui causait la perte irrévocable de Cauvignac; et dans une âme aussi délicate que l'était la sienne, une pareille pensée causait bien plus de remords que n'eût causé un crime véritable dans celle de son compagnon.

Il l'accueillit donc avec une parfaite bienveillance.

— Eh bien! baron, lui dit Cauvignac, que dites-vous de la situation où nous sommes? elle est assez précaire, ce me semble?

— Oui, nous voici prisonniers, et Dieu sait quand nous sortirons d'ici, répondit Canolles, faisant bonne contenance, pour essayer d'adoucir au moins par l'espoir l'agonie de son compagnon.

— Quand nous en sortirons! reprit Cauvignac; Dieu, que vous invoquez, daigne décider, dans sa miséricorde, que ce soit le plus tard possible! mais je ne crois pas qu'il soit disposé à nous donner grand répit. J'ai vu de mon cachot, comme vous avez pu le voir du

vôtre, courir une foule ardente vers un certain endroit qui doit être l'esplanade, ou je me trompe fort. Vous connaissez l'esplanade, mon cher baron, et vous savez à quoi elle sert ?

— Oh bah ! vous exagérez la position, je crois. Oui, le peuple courait vers l'esplanade, mais pour assister à quelque correction militaire, sans doute. Nous faire payer la mort de Richon, à nous, ce serait affreux ! car enfin nous sommes innocents l'un et l'autre de cette mort.

Cauvignac tressaillit et fixa sur Canolles un regard qui, d'une expression sombre, passa peu à peu à une expression de pitié.

— Allons, se dit-il en lui-même, encore un qui s'abuse sur sa situation. Il faut pourtant que je lui dise ce qu'il en est ; car à quoi bon le leurrer pour que le coup soit plus pénible ensuite? tandis qu'au moins quand on a le temps de se préparer, la pente paraît toujours un peu plus facile.

Alors, après un nouveau moment de silence et d'examen :

— Monsieur, dit-il à Canolles en lui prenant les deux mains et en continuant de fixer sur

lui un regard qui l'embarrassait fort ; mon cher monsieur, demandons, s'il vous plaît, une bouteille ou deux de ce bon vin de Branne que vous savez. Hélas ! j'en eusse bu à mon aise, si j'eusse été gouverneur plus longtemps, et je vous avouerai même que c'est ma prédilection pour cet excellent vin qui m'a fait de préférence demander ce gouvernement. Dieu me punit de ma gourmandise.

— Je le veux bien, dit Canolles.

— Oui, je vous conterai tout cela en buvant, et si la nouvelle est mauvaise, comme au moins le vin sera bon, l'un fera passer l'autre.

Canolles alors frappa à la porte, mais on ne lui répondit point ; il redoubla, et au bout d'un instant un enfant qui jouait dans le corridor s'approcha du prisonnier.

— Que voulez-vous ? demanda l'enfant.

— Du vin, dit Canolles ; dis à ton papa d'en apporter deux bouteilles.

L'enfant s'éloigna et revint au bout d'un instant.

— Papa, dit-il, est occupé dans ce moment-ci à causer avec un monsieur. Il viendra tout à l'heure.

— Pardon, dit Cauvignac , voulez-vous me

permettre à mon tour de faire une question ?

— Faites.

— Mon ami, dit-il de sa voix la plus insinuante, avec quel monsieur cause ton papa ?

— Avec un grand monsieur.

— Cet enfant est charmant, dit Cauvignac; attendez, et nous allons savoir quelque chose.

— Et comment est vêtu ce monsieur ?

— Tout en noir.

— Ah diable ! Vous entendez, tout en noir. Et comment l'appelle-t-on ce grand monsieur tout en noir ? Saurais-tu cela, par hasard, mon petit ami ?

— On l'appelle M. Lavie.

— Ah ! ah ! fit Cauvignac, l'avocat du roi; je crois que nous n'avons rien à attendre en mal de celui-là. Profitons donc de ce qu'ils causent pour causer aussi.

Et glissant une pièce de monnaie sous la porte :

— Tiens, mon petit ami, dit Cauvignac, voici pour acheter des billes... Il est bon de se faire des amis partout, continua-t-il en se relevant.

L'enfant tout joyeux prit la pièce en remerciant les deux prisonniers.

— Eh bien! monsieur, fit Canolles, vous disiez donc...

— Ah! oui, répondit Cauvignac... Eh bien! je disais donc que vous me paraissiez errer fortement sur le sort qui nous attend en sortant de cette prison ; vous parlez d'esplanade, de correction militaire, de fustigation pour des étrangers ; moi, je serais tenté de croire qu'il est question de nous, et qu'il s'agit de quelque chose de mieux.

— Allons donc! dit Canolles.

— Heu! fit Cauvignac, vous voyez les choses sous un jour moins sombre qu'elles ne m'apparaissent ; peut-être parce que vous n'avez pas tout à fait les mêmes raisons de craindre que moi. Toutefois, ne vous vantez pas trop de votre affaire ; elle n'est pas superbe non plus, allez. Mais la vôtre ne fait rien à la mienne, et la mienne, je dois le dire parce que c'est ma conviction, la mienne est diablement embrouillée. Savez-vous bien qui je suis, mon cher monsieur ?

— Mais voici une singulière question ! Vous êtes le capitaine Cauvignac, gouverneur de Branne, ce me semble ?

— Oui, pour le moment ; mais je n'ai pas

toujours porté ce nom, je n'ai pas toujours occupé ce titre. J'ai changé souvent de nom, j'ai essayé de différents grades; par exemple, un jour je me suis appelé M. le baron de Canolles, exactement comme vous.

Canolles regarda Cauvignac en face.

— Oui, continua celui-ci, je comprends; vous vous demandez si je suis fou, n'est-ce pas? Eh bien! rassurez-vous, je jouis de toutes mes facultés mentales, et je n'ai jamais été si complétement dans mon bon sens.

— Expliquez-vous alors, dit Canolles.

— Rien de plus facile. M. le duc d'Épernon... Vous connaissez M. le duc d'Épernon, n'est-ce pas?

— De nom, car je ne l'ai jamais vu.

— Heureusement pour moi. M. d'Épernon, dis-je, me trouvant une fois chez une dame où je savais que vous n'étiez pas mal reçu, je pris la liberté de vous emprunter votre nom.

— Monsieur, que voulez-vous dire?

— La, la, tout beau; n'allez-vous pas avoir l'égoïsme d'être jaloux d'une femme au moment d'en épouser une autre? Et puis, le fussiez-vous, ce qui est encore dans la nature de l'homme, qui décidément est un vilain animal,

vous me pardonnerez tout à l'heure. Je vous appartiens de trop près pour que nous nous querellions.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, monsieur.

— Je dis que j'ai droit à ce que vous me traitiez en frère, ou tout au moins en beau-frère.

— Vous parlez par énigmes, et je ne comprends pas davantage.

— Eh bien ! vous allez comprendre d'un seul mot. Mon vrai nom est Roland de Lartigues, et Nanon est ma sœur.

Canolles passa de la défiance à une expansion subite.

— Vous le frère de Nanon ! s'écria-t-il. Ah ! pauvre garçon !

— Eh bien ! oui, pauvre garçon, reprit Cauvignac ; vous avez justement dit le mot, vous avez justement mis le doigt sur la chose ; car outre une foule d'autres désagréments qui résulteront de l'instruction de mon petit procès ici, j'ai encore celui-là de m'appeler Roland de Lartigues, et d'être le frère de Nanon. Vous savez que ma chère sœur n'est point en odeur de sainteté chez MM. les Bordelais. Qu'on ap-

prenne ma qualité de frère de Nanon, et je suis trois fois perdu; or il y a ici un la Rochefoucault et un Lenet qui savent tout.

— Ah! dit Canolles, reporté par ce que lui disait Cauvignac à d'anciens souvenirs, ah! je comprends maintenant pourquoi dans une lettre cette pauvre Nanon m'appela un jour son frère. Excellente amie!...

— Ah! oui, fit Cauvignac, c'était une bonne personne, et je me repens bien de n'avoir pas toujours pris ses recommandations à la lettre; mais que voulez-vous? si l'on pouvait deviner l'avenir, il n'y aurait plus besoin de Dieu.

— Et qu'est-elle devenue? demanda Canolles.

— Qui peut dire cela? Pauvre femme! elle se désespère sans doute, non pas sur moi dont elle ignore l'arrestation, mais sur vous dont elle connaît peut-être le sort.

— Tranquillisez-vous, dit Canolles, Lenet ne dira pas que vous êtes le frère de Nanon. M. de la Rochefoucault, de son côté, n'a aucun motif de vous en vouloir. On ne saura donc rien de tout cela.

— Si on ne sait rien de tout cela, croyez-moi, on saura toujours autre chose : on saura

que c'est moi, par exemple, qui ai donné certain blanc seing, et que ce blanc seing... mais bah! oublions si c'est possible. Quel malheur qu'il ne vienne pas de vin! continua-t-il en se retournant vers la porte. Il n'y a rien de tel que le vin pour faire oublier.

— Voyons, voyons, dit Canolles, du courage!

— Eh pardieu! croyez-vous que j'en manque? Vous me verrez au fameux moment, quand nous irons faire un tour sur l'esplanade. Mais une chose me taquine, cependant: serons-nous fusillés, décapités ou pendus?

—Pendus! s'écria Canolles. Vive Dieu! nous sommes gentilshommes! et l'on ne ferait pas un pareil outrage à la noblesse.

— Eh bien, vous verrez qu'ils sont encore capables de me chicaner sur ma généalogie... puis encore...

— Quoi?...

— Est-ce vous ou moi qui passera le premier?

— Mais, pour Dieu! mon cher ami, dit Canolles, ne vous mettez donc pas en tête de ces choses-là!... Rien n'est moins sûr que cette mort dont vous vous préoccupez d'avance: on

ne juge pas, on ne condamne pas et on n'exécute pas ainsi en une nuit.

— Écoutez, répondit Cauvignac, j'étais là-bas quand on a fait le procès de ce pauvre Richon, Dieu veuille avoir son âme! Eh bien, procès, jugement, pendaison, tout cela a duré trois ou quatre heures tout au plus : mettons un peu moins d'activité, parce que madame Anne d'Autriche est reine de France et que madame de Condé n'est que princesse du sang, et cela nous donne quatre ou cinq heures à nous. Or, comme voilà trois heures que nous avons été arrêtés, comme voilà deux heures que nous avons comparu devant nos juges, cela nous donne, de compte fait, encore une heure ou deux à vivre; c'est court.

— En tout cas, dit Canolles, on attendra bien le jour pour nous exécuter.

— Ah! ce n'est pas sûr du tout cela : une exécution aux flambeaux est une fort belle chose; cela coûte plus cher, c'est vrai, mais comme madame la princesse a grand besoin des Bordelais en ce moment-ci, il se pourrait bien qu'elle se décidât à faire cette dépense.

— Chut! dit Canolles, j'entends des pas.

— Diable ! dit Cauvignac en pâlissant quelque peu.

— C'est sans doute le vin qu'on nous monte, dit Canolles.

— Ah ! oui, dit Cauvignac en attachant sur la porte un regard plus qu'attentif, il y a encore cela : si le geôlier entre avec des bouteilles, ça va bien ; mais si au contraire...

La porte s'ouvrit et le geôlier entra sans bouteilles.

Cauvignac et Canolles échangèrent un regard expressif ; mais le geôlier n'y fit pas attention... Il paraissait si pressé, le temps était si court, il faisait si sombre dans le cachot...

Il referma la porte et entra.

Puis, s'approchant des prisonniers en tirant un papier de sa poche :

— Lequel de vous deux, dit-il, est le baron de Canolles ?

— Ah ! diable ! firent ensemble les deux hommes en échangeant un nouveau regard.

Cependant Canolles hésita avant que de répondre, et Cauvignac en fit autant : le premier avait porté ce nom trop longtemps pour douter que l'appellation s'adressât à lui ; mais l'autre l'avait porté assez pour craindre qu'on

le lui rappelât. Cependant Canolles comprit qu'il fallait répondre.

— C'est moi, dit-il.

Le geôlier s'approcha de lui.

— Vous étiez gouverneur de place?

— Oui.

— Mais moi aussi je l'étais gouverneur de place; moi aussi je me suis appelé Canolles, dit Cauvignac. Voyons, expliquons-nous bien, et pas de méprise. C'est déjà assez de ce qui m'est arrivé vis-à-vis de ce pauvre Richon, sans que je cause encore la mort d'un autre.

— Ainsi vous vous appelez maintenant Canolles? demanda le geôlier.

— Oui, répondit Canolles.

— Ainsi vous vous êtes appelé autrefois Canolles? dit encore le geôlier à Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci; autrefois, un jour seulement, et je commence à croire que j'ai eu une sotte idée ce jour-là.

— Vous êtes tous deux gouverneurs de place?

— Oui, répondirent ensemble Canolles et Cauvignac.

— Maintenant, une dernière question qui éclaircira tout.

Les deux prisonniers prêtèrent la plus vive attention.

— Lequel de vous deux, dit le geôlier, est le frère de madame Nanon de Lartigues ?

Ici Cauvignac fit une grimace qui eût été comique dans un moment moins solennel.

— Quand je vous le disais, interrompit-il en s'adressant à Canolles, quand je vous disais, cher ami, que ce serait par là qu'on m'attaquerait !

Puis se retournant vers le geôlier :

— Et si c'était moi, dit-il, qui fusse le frère de madame Nanon de Lartigues, que me diriez-vous, mon ami ?

— Je vous dirais de me suivre à l'instant même.

— Peste ! fit Cauvignac.

— Mais elle m'a aussi appelé son frère, dit Canolles, essayant de détourner un peu de l'orage qui s'amassait alors visiblement sur la tête de son malheureux compagnon.

— Un moment, un moment, dit Cauvignac, passant devant le geôlier et prenant Canolles à part, un moment, mon gentilhomme, il n'est pas juste que vous soyez frère de Nanon en pareille circonstance. J'ai assez jusqu'à pré-

sent fait payer les autres pour moi, et il est juste que je paye à mon tour.

—Que voulez-vous dire? demanda Canolles.

— Oh! ce serait trop long; puis, d'ailleurs, vous voyez bien que notre geôlier s'impatiente et frappe du pied... C'est bien, mon ami, c'est bien; soyez tranquille, on vous suit. Adieu donc, cher compagnon, continua Cauvignac, voici au moins mes doutes fixés sur un point, c'est que je passe le premier. Dieu fasse que vous ne me suiviez pas trop vite! Reste à savoir le genre de mort, maintenant. Diable! pourvu que ce ne soit pas la pendaison... Hé! l'on y va, pardieu! l'on y va! Vous êtes bien pressé, mon brave homme! Allons donc, mon cher frère, mon cher beau-frère, mon cher compagnon, mon cher ami... Un dernier adieu, et bonsoir!

Cauvignac alors fit encore un pas vers Canolles en lui tendant la main; Canolles prit cette main entre les siennes et la serra affectueusement.

Pendant ce temps, Cauvignac le regardait avec une singulière expression.

— Que me voulez-vous? dit Canolles; avez-vous quelque chose à me demander?

— Oui, dit Cauvignac.

— Alors, faites hardiment.

— Priez-vous quelquefois? dit Cauvignac.

— Oui, répondit Canolles.

— Eh bien, quand vous prierez... dites un mot pour moi.

Et se retournant vers le geôlier, qui paraissait s'impatienter de plus en plus :

— C'est moi qui suis le frère de madame Nanon de Lartigues, lui dit-il; venez, mon ami...

Le geôlier ne se le fit pas dire deux fois et emmena hâtivement Cauvignac qui, du seuil de la porte, fit un dernier signe à Canolles.

Puis la porte se referma, leurs pas s'éloignèrent dans le corridor, et tout retomba dans un silence qui sembla à celui qui restait le silence de la mort.

Canolles demeura profondément absorbé dans une tristesse qui ressemblait à de la terreur. Cette manière d'enlever un homme, nuitamment, sans bruit, sans appareil, sans gardes, était plus effrayante que les apprêts du supplice faits à la face du soleil. Néanmoins tout l'effroi de Canolles était pour son compagnon, car sa confiance dans madame de Cambes

était si grande que depuis qu'il l'avait vue, malgré la nouvelle fatale qu'elle lui avait annoncée, il ne craignait plus pour lui-même.

Aussi la seule chose qui l'occupât réellement à cette heure, c'était le sort réservé au compagnon qu'on lui enlevait. Alors la dernière recommandation de Cauvignac se présenta à son esprit. Il se mit à genoux et pria.

Quelques instants après il se releva, se sentant consolé et fort, et n'attendant plus qu'une chose, l'arrivée du secours promis par madame de Cambes ou sa présence.

Pendant ce temps, Cauvignac suivait le geôlier dans le corridor sombre, ne prononçant pas une seule parole et réfléchissant aussi sérieusement que possible.

Au bout du corridor, le geôlier ferma aussi soigneusement la porte qu'il avait déjà fait pour le cachot de Canolles, et après avoir prêté l'oreille à quelques bruits vagues qui montaient de l'étage inférieur :

— Allons, dit-il en se retournant brusquement vers Cauvignac, en route, mon gentilhomme.

— Je suis prêt, répondit Cauvignac assez majestueusement.

— Ne criez pas si haut, dit le geôlier, et marchez plus vite.

Et il prit un escalier qui descendait aux cachots souterrains.

— Oh! oh! se dit Cauvignac, voudrait-on m'égorger entre deux murs, ou me pousser dans quelque oubliette? j'ai entendu dire qu'on se contentait, parfois, d'exposer les quatre membres sur une place publique, comme a fait César Borgia pour don Ramiro d'Orco. Voyons, ce geôlier est tout seul, il a les clefs à sa ceinture. Ces clefs doivent ouvrir une porte quelconque. Il est petit, je suis grand; il est faible, je suis fort; il est devant, je suis derrière, je l'aurai bientôt étranglé si je le veux. Le veux-je?

Et déjà Cauvignac, qui s'était répondu qu'il le voulait, allongeait ses deux mains osseuses pour mettre à exécution le projet qu'il venait d'arrêter, quand tout à coup le geôlier se retourna avec terreur.

— Chut! dit-il, n'entendez-vous rien?

— Décidément, continua Cauvignac, se parlant toujours à lui-même, il y a quelque chose d'obscur dans tout ceci; et tant de précautions, si elles ne me rassurent pas, doivent fort m'inquiéter.

Aussi s'arrêtant tout à coup :

—Or çà, dit-il, où me menez-vous? voyons.

—Ne le voyez-vous pas? dit le geôlier, dans la cave.

— Ouais, fit Cauvignac, vont-ils m'enterrer tout vif?

Le geôlier haussa les épaules, enfila un dédale de corridors, et, arrivé à une petite porte basse, cintrée et suante, derrière laquelle se faisait un bruit étrange, il l'ouvrit.

— La rivière ! s'écria Cauvignac, effrayé en voyant l'eau qui roulait, sombre et noire comme celle de l'Achéron.

— Eh ! oui, la rivière : savez-vous nager?

— Oui... non... si...; c'est-à-dire, pourquoi diable me demandez-vous cela?

— C'est que si vous ne savez pas nager, nous serons forcés d'attendre un bateau qui stationne là-bas, et c'est un quart d'heure perdu, sans compter qu'on peut entendre le signal que je vais faire, et par conséquent nous rattraper.

— Nous rattraper, s'écria Cauvignac. Ah çà ! cher ami, mais nous nous sauvons donc?

— Pardieu ! certainement que nous nous sauvons.

— Où celà?

— Où nous voudrons.

— Je suis donc libre?

— Libre comme l'air.

— Ah! mon Dieu! s'écria Cauvignac.

Et sans ajouter un seul mot à cette éloquente exclamation, sans regarder autour de lui, sans s'inquiéter si son compagnon le suivait, il s'élança vers la rivière et plongea plus rapidement que n'eût pu le faire une loutre poursuivie. Le geôlier l'imita, et tous deux, après un quart d'heure d'efforts silencieux pour rompre le courant, se trouvèrent en vue du bateau. Alors le geôlier siffla trois fois tout en nageant; les rameurs reconnaissant le signal convenu vinrent à leur rencontre, les hissèrent promptement dans la barque, et, sans dire une seule parole, firent force de rames, et en moins de cinq minutes les déposèrent tous deux sur la rive opposée.

— Ouf! dit Cauvignac qui, depuis le moment où il s'était si résolûment jeté à la rivière, n'avait pas prononcé une seule parole; ouf! me voilà donc sauvé. Cher geôlier de mon cœur, Dieu vous récompensera.

— En attendant la récompense que Dieu

me garde, dit le geôlier, j'ai toujours touché une quarantaine de mille livres qui m'aideront à prendre patience.

— Quarante mille livres! s'écria Cauvignac stupéfait, et qui diable peut donc avoir dépensé quarante mille livres pour moi?

XL

Un mot d'explication nécessaire, et après lequel nous reprendrons le fil de notre histoire.

D'ailleurs, il est temps de revenir à Nanon de Lartigues, qui, à l'aspect du malheureux Richon expirant sous la halle du marché de Libourne, avait poussé un cri et s'était évanouie.

Cependant Nanon, on a dû le voir déjà, n'était pas une femme de complexion frêle; mal-

gré la délicatesse de son corps et l'exiguïté de ses proportions, elle avait supporté de longs chagrins, soutenu des fatigues, bravé des dangers, et cette âme, à la fois aimante et vigoureuse, douée d'une trempe peu commune, savait plier selon les circonstances, et rebondir plus forte à chaque relâche que lui donnait le destin.

Le duc d'Épernon, qui la connaissait ou plutôt qui croyait la connaître, put donc s'étonner de la voir aussi complétement abattue par l'aspect d'une douleur physique : elle qui, dans l'incendie de son palais, à Agen, avait failli brûler vive sans pousser un cri, de peur de faire plaisir à ses ennemis haletants après ce supplice, qu'un d'entre eux, plus exaspéré que les autres, avait préparé à la favorite du gouverneur détesté! elle, Nanon, qui, au milieu de ce tumulte, avait vu périr deux de ses femmes, assassinées pour elle et à sa place, et qui n'avait pas même sourcillé...

L'évanouissement de Nanon dura près de deux heures et se termina par d'affreuses attaques de nerfs, pendant lesquelles elle ne put point parler, mais seulement pousser des cris inarticulés. Ce fut au point que la reine elle-

même, après avoir envoyé force messages à la malade, vint lui rendre une visite en personne, et que M. de Mazarin, récemment arrivé, voulut prendre place au chevet de son lit pour y faire de la médecine, ce qui était sa grande prétention : de la médecine à ce corps menacé, de la théologie à cette âme en péril !

Mais Nanon ne reprit connaissance que bien avant dans la nuit. Alors elle fut encore un certain temps à rassembler ses idées; mais enfin, pressant sa tête de ses deux mains, elle s'écria avec un accent déchirant :

— Je suis perdue! ils me l'ont tué!

Heureusement ces mots étaient assez étranges pour que les assistants les missent sur le compte du délire, et ce fut ce qui arriva.

Cependant ces paroles restèrent dans l'esprit des assistants, et lorsque le matin le duc d'Épernon revint d'une expédition qui l'avait éloigné de Libourne depuis la veille, il apprit à la fois l'évanouissement de Nanon et les paroles qu'elle avait prononcées en revenant à elle. Le duc connaissait toute l'effervescence de cette âme de feu ; il comprit qu'il y avait là plus que du délire : il se hâta donc de se rendre près de Nanon, et profitant du premier

moment de solitude que lui laissèrent les visiteurs :

— Chère amie, lui dit-il, j'ai su tout ce que vous avez souffert à propos de la mort de Richon, qu'on a eu l'imprudence de venir pendre sous vos fenêtres.

— Oh ! oui, s'écria Nanon, c'est affreux ! c'est infâme !

— Une autre fois, soyez tranquille, dit le duc, maintenant que je sais l'effet que cela vous produit, je ferai pendre les rebelles sur la place du Cours, et non plus sur la place du Marché. Mais de qui donc parliez-vous quand vous disiez qu'on vous l'avait tué ? Ce ne pouvait être de Richon, je présume, car jamais Richon ne vous a rien été, pas même une simple connaissance.

— Ah ! c'est vous, M. le duc ? dit Nanon en se soulevant sur son coude et en lui saisissant le bras.

— Oui, c'est moi ; et je suis bien aise que vous me reconnaissiez, cela prouve que vous allez mieux. Mais de qui parliez-vous ?

— De lui ! M. le duc, de lui ! dit Nanon avec un reste de délire : c'est vous qui l'avez tué ! Oh ! le malheureux !

— Chère amie, vous m'épouvantez! Que dites-vous donc?

— Je dis que vous l'avez tué. Ne comprenez-vous pas, M. le duc?

— Non, chère amie, reprit M. d'Épernon, essayant de faire parler Nanon en entrant dans les idées que lui suggérait son délire; comment puis-je l'avoir tué, puisque je ne le connais pas?

— Ne savez-vous point qu'il est prisonnier de guerre, qu'il était capitaine, qu'il était gouverneur, qu'il avait les mêmes titres et le même grade que ce pauvre Richon, et que les Bordelais vont venger sur lui le meurtre de celui que vous avez fait assassiner? car vous avez beau prendre l'apparence de la justice, c'est un véritable assassinat, M. le duc.

Le duc, démonté par cette apostrophe, par le feu de ces regards étincelants, par l'action fiévreuse de ce geste énergique, recula en pâlissant.

— Oh! c'est vrai! c'est vrai! s'écria-t-il en se frappant le front; ce pauvre Canolles, je l'avais oublié.

— Mon frère, mon pauvre frère! s'écria à son tour Nanon, heureuse de pouvoir éclater,

et donnant à son amant le titre sous lequel M. d'Épernon le connaissait.

— Vous avez, mordieu ! raison, dit le duc, et c'est moi qui suis une tête sans cervelle. Comment diable ai-je oublié notre pauvre ami ! Mais il n'y a pas de temps perdu encore ; à peine si, à cette heure, on sait la nouvelle à Bordeaux ; le temps de se réunir, de juger... D'ailleurs, ils hésiteront.

— La reine a-t-elle hésité, elle? dit Nanon.

— Mais la reine est la reine ; elle a droit de vie et de mort. Eux, ce sont des rebelles.

— Hélas ! dit Nanon, raison de plus pour qu'ils ne ménagent rien ; mais, voyons, dites, qu'allez-vous faire?

— Je n'en sais rien encore, mais reposez-vous sur moi.

— Oh ! dit Nanon en essayant de se lever, quand je devrais aller moi-même à Bordeaux me livrer à sa place, il ne mourra pas.

— Soyez tranquille, ma chère amie, c'est moi que cela regarde. J'ai fait le mal, je le réparerai, foi de gentilhomme ! La reine a encore quelques amis dans la ville, ne vous inquiétez donc pas.

Le duc faisait cette promesse du fond de son cœur.

Nanon lut dans ses yeux la conviction, la franchise et surtout la volonté; elle se sentit alors prise d'une telle joie, que saisissant les mains du duc :

— Oh ! monseigneur, dit-elle en y appuyant ses lèvres en feu, si vous pouvez y réussir, comme je vous aimerai !

Le duc fut attendri jusqu'aux larmes : c'était la première fois que Nanon lui parlait avec cette expansion et lui faisait une pareille promesse.

Il sortit aussitôt de l'appartement en assurant de nouveau à Nanon qu'elle n'avait rien à craindre ; puis, faisant venir un de ses serviteurs dont l'adresse et la fidélité lui étaient bien connues, il lui ordonna de se rendre à Bordeaux, d'entrer dans la ville, dût-il en escalader les remparts, et de remettre à l'avocat Lavie la note suivante, écrite tout entière de sa propre main :

« Empêcher qu'il n'arrive rien de fâcheux à M. de Canolles, capitaine commandant de place au service de Sa Majesté.

« Si cet officier est arrêté, comme on le présume, le délivrer par tous les moyens imaginables; séduire les gardiens par l'offre de tout l'or qu'ils demanderont; aller jusqu'à cent mille écus, un million, s'il le faut, et engager la parole de M. le duc d'Épernon pour la direction d'un château royal.

« Si la corruption échoue, tenter la force; ne s'arrêter devant rien : la violence, l'incendie, le meurtre seront excusés.

« Signalement :

« Taille haute, œil brun, nez recourbé. En cas de doute, demander : *Êtes-vous le frère de Nanon?*

« *Célérité;* il n'y a pas une minute à perdre. »

Le messager partit. Trois heures après, il était à Bordeaux. Il entra dans une ferme, troqua ses habits contre un sarrau de toile d'un paysan, et pénétra dans la ville en conduisant une charrette pleine de farine.

Lavie reçut la lettre un quart d'heure après la décision du conseil de guerre. Il se fit ouvrir la porte du château fort, parla au geôlier-chef, lui offrit vingt mille livres qu'il refusa, puis

trente mille qu'il refusa encore, puis enfin quarante mille qu'il accepta.

On sait comment, trompé par cette appellation, qui, selon le duc d'Épernon, devait sauver de toute méprise : « Êtes-vous le frère de Nanon ? » Cauvignac, dans le seul mouvement de générosité qu'il avait peut-être eu pendant toute sa vie, avait répondu : « Oui, » et prenant ainsi la place de Canolles, s'était retrouvé libre, à son grand étonnement.

Cauvignac fut entraîné sur un cheval rapide vers le village de Saint-Loubès, qui appartenait aux épernonistes. Là, on trouva un messager du duc venu au-devant du fugitif sur le cheval même du duc, jument espagnole d'un prix inestimable.

— Est-il sauvé ? s'écria-t-il en s'adressant au chef de l'escorte qui conduisait Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci, et nous le ramenons.

C'était tout ce que demandait le messager ; il fit faire volte-face à son cheval et s'élança rapide comme un météore dans la direction de Libourne. Une heure et demie après, le

cheval fourbu tombait à la porte de la ville et envoyait rouler son cavalier aux pieds de M. d'Épernon, qui palpitait d'impatience en attendant le mot : *Oui*. Le messager, à moitié brisé, eut encore la force de prononcer ce mot : *Oui*, qui coûtait si cher, et le duc se précipita sans perdre une seconde vers le logis de Nanon, qui, toujours étendue sur son lit, égarée, l'œil atone, fixait son regard insensé sur la porte encombrée de serviteurs.

— Oui, s'écria le duc d'Épernon, oui, il est sauvé, chère amie, il me suit, et vous allez le voir !

Nanon bondit de joie dans son lit, ces quelques mots enlevaient de sa poitrine le poids qui l'étouffait : elle étendit ses deux mains vers le ciel, puis toute baignée des larmes que ce bonheur inattendu tirait de ses yeux, que le désespoir avait faits arides, elle s'écria avec un accent impossible à décrire :

— O mon Dieu, mon Dieu, je te remercie !

Puis abaissant ses yeux du ciel à la terre, elle vit à côté d'elle le duc d'Épernon, si heureux de son bonheur, qu'on eût dit qu'autant qu'elle il prenait intérêt au cher prisonnier.

Ce fut alors seulement que se présenta à son esprit cette inquiétante pensée :

— Comment le duc sera-t-il récompensé de sa bonté, de sa sollicitude lorsqu'il verra l'étranger à la place du frère? la fourberie d'un amour presque adultère substitué au sentiment si pur de l'amitié fraternelle?

La réponse de Nanon à elle-même fut courte et énergique.

— Eh bien, n'importe, songea ce cœur sublime à la fois d'abnégation et de dévouement, je ne le tromperai pas davantage, je lui dirai tout; il me chassera, il me maudira; alors je me jetterai à ses pieds pour le remercier de ce que depuis trois ans il fait pour moi. Puis, pauvre, humiliée, mais heureuse, je sortirai d'ici riche de mon amour et heureuse de la vie nouvelle qui nous attendra...

Ce fut au milieu de ce rêve d'abnégation dans lequel l'ambition était sacrifiée à l'amour, que la haie des serviteurs s'ouvrit et qu'un homme se précipita dans la chambre où était couchée Nanon, en s'écriant :

— Ma sœur ! ma bonne sœur !

Nanon se redressa sur son séant, ouvrit de grands yeux effarés, devint plus blanche que

l'oreiller brodé placé derrière sa tête, et pour la seconde fois tomba foudroyée en murmurant :

— Cauvignac! mon Dieu! Cauvignac!

— Cauvignac! répéta le duc en promenant autour de lui un regard étonné qui cherchait évidemment celui à qui s'adressait cette interpellation. Cauvignac, dit-il, qui donc s'appelle ici Cauvignac?

Cauvignac n'eut garde de répondre; il était encore trop peu sauvé pour se permettre une franchise qui, d'ailleurs, même dans les circonstances habituelles de la vie, ne lui était pas ordinaire; il comprenait qu'en répondant il perdait sa sœur, et en perdant sa sœur il se ruinait infailliblement lui-même; si inventif qu'il fût, il demeura donc court, laissant parler Nanon, à la charge par lui de corriger ses paroles.

— Et M. de Canolles! s'écria celle-ci avec un ton de furieux reproche et en dardant sur Cauvignac le double éclair de ses yeux.

Le duc fronçait le sourcil et commençait à mordre sa moustache. Les assistants, hormis Finette, qui était fort pâle, et Cauvignac, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne point pâlir,

ignoraient ce que voulait dire cette colère inattendue, et s'entre-regardaient étonnés.

— Pauvre sœur, murmura Cauvignac à l'oreille du duc, elle a eu si peur pour moi qu'elle a le délire et qu'elle ne me reconnaît pas.

— C'est à moi qu'il faut répondre, s'écria Nanon, misérable ! c'est à moi ! Où est M. de Canolles ? qu'est-il devenu ? Réponds, mais réponds donc !

Cauvignac prit une résolution désespérée : il fallait jouer le tout pour le tout, et s'affermir dans son impudence ; car chercher son salut dans un aveu, faire connaître au duc d'Épernon le double personnage de ce faux Canolles qu'il avait favorisé, et de ce vrai Cauvignac qui avait levé des soldats contre la reine et vendu à la reine ces mêmes soldats, c'était vouloir aller rejoindre Richon sur la poutre du marché. Il s'approcha donc de M. le duc d'Épernon, et les larmes aux yeux :

— Oh ! monsieur, dit-il, ce n'est plus du délire, c'est de la folie ; et la douleur, comme vous le voyez, lui a tourné l'esprit au point de ne plus reconnaître ses plus proches. Si quelqu'un peut lui rendre sa raison perdue, vous comprenez que c'est moi ; faites donc, je vous

en supplie, éloigner tous ces serviteurs à l'exception de Finette, qui sera là pour lui donner des soins si elle en avait besoin ; car, ainsi que moi, vous seriez fâché de voir rire des indifférents aux dépens de cette pauvre sœur?

Peut-être le duc ne se fût-il pas rendu facilement à ce moyen ouvert par Cauvignac, qui, si crédule qu'il fût, commençait à lui inspirer quelque méfiance, si un messager ne fût venu lui dire de la part de la reine qu'on l'attendait au palais, M. de Mazarin ayant convoqué un conseil extraordinaire.

Pendant que l'envoyé s'acquittait de son message, Cauvignac se pencha vers Nanon, et lui dit rapidement :

— Au nom du ciel, calmez-vous, ma sœur, que nous puissions échanger quelques mots en tête-à-tête, et tout sera réparé.

Nanon retomba sur son lit sinon calmée, du moins maîtresse d'elle-même, car l'espoir, à si petite dose qu'il soit donné, est un baume qui adoucit les souffrances du cœur.

Quant au duc, décidé à jouer jusqu'au bout les Orgons et les Gérontes, il revint vers Nanon, et lui baisant la main :

— Allons, chère amie, lui dit-il, voilà la

crise passée, je l'espère; rappelez vos esprits, je vous laisse avec ce frère que vous aimez tant, car la reine me fait demander. Croyez qu'il ne faut rien moins qu'un ordre de Sa Majesté pour que je vous quitte dans un pareil moment.

Nanon sentit que le cœur allait lui manquer. Elle n'eut point la force de répondre au duc, seulement elle regarda Cauvignac et lui serra la main comme pour lui dire :

— Ne m'avez-vous point trompée, mon frère, et puis-je réellement espérer?

Cauvignac répondit à ce serrement de main par un serrement de main pareil, et se retournant vers M. d'Épernon :

— Oui, M. le duc, dit-il, la crise la plus forte du moins est passée, et ma sœur va revenir à cette conviction qu'elle a près d'elle un ami fidèle et un cœur dévoué, prêt à tout entreprendre pour lui rendre la liberté et le bonheur.

Nanon ne put y tenir plus longtemps, elle éclata en sanglots, elle l'œil sec, elle l'esprit fort; mais tant de choses l'avaient brisée qu'elle n'était plus qu'une femme ordinaire, c'est-à-dire faible et éprouvant le besoin des larmes.

Le duc d'Épernon sortit en secouant la tête et en recommandant du regard Nanon à Cauvignac. A peine fut-il dehors :

— Oh ! que cet homme m'a fait souffrir ! s'écria Nanon ; s'il était resté un instant de plus, je crois que je serais morte.

Cauvignac fit de la main un signe qui recommandait le silence ; puis il alla coller son oreille à la porte pour s'assurer que le duc s'éloignait bien réellement.

— Oh ! que m'importe ! s'écria Nanon, qu'il écoute ou qu'il n'écoute pas ; vous m'avez dit tout bas deux mots pour me rassurer, dites, que pensez-vous ? qu'espérez-vous ?

— Ma sœur, répliqua Cauvignac en prenant un air sérieux qui ne lui était aucunement habituel, je ne vous affirmerai pas que je suis sûr de réussir, mais je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit, je ferai tout au monde pour cela.

— Réussir à quoi ? demanda Nanon ; nous entendons-nous bien cette fois, et n'y a-t-il pas encore entre nous quelque terrible quiproquo ?

— A sauver le malheureux Canolles.

Nanon le regarda avec une fixité effrayante.

— Il est perdu ! n'est-ce pas?

— Hélas ! répondit Cauvignac, si vous me demandez mon opinion franche et entière, j'avoue que la position me paraît mauvaise.

— Comme il dit cela ! s'écria Nanon. Mais sais-tu bien, malheureux, ce que c'est pour moi que cet homme...?

— Je sais que c'est un homme que vous préférez à votre frère, puisque vous le sauviez plutôt que moi, et que lorsque vous m'avez vu vous m'avez reçu en m'anathématisant.

Nanon fit un signe d'impatience.

— Eh pardieu ! vous aviez raison, reprit Cauvignac, et je ne vous dis pas cela comme titre de reproche, mais comme simple observation; car, tenez, la main sur le cœur, je n'ose dire sur la conscience de peur de mentir, si nous étions encore tous deux dans le cachot du château Trompette, moi sachant ce que je sais, je dirais à M. de Canolles : « Monsieur, vous avez été appelé par Nanon son frère, c'est vous qu'on demande et non moi; » et c'est lui qui serait venu à ma place, et c'est moi qui serais mort à la sienne.

— Mais il mourra donc ! s'écria Nanon avec cette explosion de douleur qui prouve que dans

les esprits les mieux organisés le sentiment de la mort n'entre jamais qu'à l'état de crainte et jamais à l'état de certitude, puisque l'affirmation porte un coup si violent; mais il mourra donc!

— Ma sœur, répondit Cauvignac, voici tout ce que je puis vous dire, et ce sur quoi il faut baser ce que nous allons faire : il est neuf heures du soir; depuis deux heures qu'on me fait courir, il peut s'être passé bien des choses. Ne vous désolez pas, morbleu! car aussi il peut ne s'être absolument rien passé du tout. Voici une idée qui m'arrive.

— Dites vite.

— J'ai à une lieue de Bordeaux cent hommes et mon lieutenant.

— Un homme sûr?

— Ferguson.

— Eh bien?

— Eh bien, ma sœur, quoi que dise M. de Bouillon, quoi que fasse M. de la Rochefoucault, quoi que pense madame la princesse, qui se croit un bien autre capitaine que ces deux généraux, j'ai l'idée, moi, qu'avec cent hommes, dont je sacrifierai la moitié, j'arriverai jusqu'à M. de Canolles.

— Oh ! vous vous trompez, mon frère ; vous n'arriverez pas ! vous n'arriverez pas !...

— J'arriverai, morbleu ! ou je me ferai tuer.

— Hélas ! votre mort me prouvera votre bonne volonté ; mais votre mort ne le sauvera pas ! Il est perdu ! il est perdu !

— Et moi je vous dis que non, dussé-je me livrer à sa place, s'écria Cauvignac avec un transport de quasi-générosité qui le surprit lui-même.

— Vous livrer, vous !

— Oui, sans doute, moi ; car enfin personne n'a de motif de le haïr, ce bon M. de Canolles, et tout le monde l'aime, au contraire, tandis que moi, on me déteste.

— Vous ! et pourquoi vous déteste-t-on ?

— Mais c'est tout simple, parce que j'ai l'honneur de vous appartenir par les liens les plus étroits du sang. Pardon, chère sœur, mais c'est extrêmement flatteur pour une bonne royaliste, ce que je vous dis là.

— Un moment, dit lentement Nanon en arrêtant son doigt sur ses lèvres.

— J'écoute.

— Vous dites donc que je suis bien détestée par les Bordelais ?

— C'est-à-dire qu'ils vous exècrent.

— Ah ! vraiment, fit Nanon avec un sourire demi-pensif, demi-joyeux.

— Je ne croyais pas vous dire là quelque chose qui vous fût si agréable.

— Si fait, si fait, dit Nanon; c'est sinon agréable, du moins très-sensé. Oui, vous avez raison, continua-t-elle se parlant plutôt à elle-même qu'à son frère; ce n'est pas M. de Canolles que l'on hait, ce n'est pas vous non plus. Attendez, attendez.

Elle se leva, roula autour de son cou souple et brûlant une longue mante de soie, et, s'asseyant devant la table, elle écrivit à la hâte quelques lignes que Cauvignac, à la rougeur de son front et au soulèvement de son sein, jugea devoir être bien importantes.

— Prenez ceci, dit-elle en cachetant la lettre; courez seul, sans soldats et sans escorte, à Bordeaux; il y a dans l'écurie un barbe qui peut faire la route en une heure. Arrivez aussi vite que les moyens humains permettent d'arriver, présentez cette lettre à madame la princesse, et M. de Canolles sera sauvé.

Cauvignac regarda sa sœur avec étonnement; mais comme il connaissait la justesse de cet

esprit vigoureux, il ne perdit pas de temps à commenter ses phrases : il s'élança dans l'écurie, sauta sur le cheval désigné, et au bout d'une demi-heure il avait déjà fait plus de la moitié du chemin ; quant à Nanon, dès qu'elle l'eut vu partir de sa fenêtre, elle s'agenouilla, elle l'athée, fit une courte prière, enferma son or, ses bijoux et ses diamants dans un coffre, commanda un carrosse, et se fit habiller par Finette de ses plus beaux habits.

XLI

La nuit descendait sur Bordeaux, ct, à part le quartier de l'Esplanade vers lequel tout le monde se pressait, la ville semblait déserte. Pas d'autre bruit dans les rues éloignées de cet endroit privilégié que le pas des patrouilles; pas d'autre voix que celle de quelque vieille qui rentrait en fermant sa porte avec effroi.

Mais du côté de l'esplanade, au loin dans le brouillard du soir, on entendait une rumeur

sourde et continue comme le bruit d'une marée qui se retire.

Madame la princesse venait de terminer sa correspondance, et elle avait fait mander à M. le duc de la Rochefoucault qu'elle pouvait le recevoir.

Aux pieds de la princesse, humblement roulée sur un tapis, étudiant avec l'anxiété la plus vive son visage et son humeur, madame de Cambes semblait attendre le moment de parler sans être importune; mais cette patience contrainte, cette douceur étudiée étaient bien démenties par les crispations de ses mains, qui froissaient et déchiquetaient un mouchoir.

— Soixante et dix-sept signatures ! s'écria la princesse, vous voyez que ce n'est pas tout plaisir, Claire, que de jouer à la reine.

— Si fait, madame, répondit la vicomtesse; car, en prenant la place de la reine, vous vous êtes arrogé son plus beau privilége, celui de faire grâce.

— Et celui de punir, Claire, reprit orgueilleusement la princesse de Condé; car une de ces soixante et dix-sept signatures est apposée au bas d'une condamnation à mort.

— Et la soixante et dix-huitième va l'être

au bas d'une lettre de grâce, n'est-ce pas, madame? reprit Claire d'un ton suppliant.

— Que dis-tu, petite?

— Je dis, madame, que je crois qu'il est temps que j'aille délivrer mon prisonnier; ne voulez-vous pas que je lui épargne cet affreux spectacle de voir conduire son compagnon à la mort? Ah! madame, puisque vous voulez bien faire grâce, faites-la pleine et entière.

— Ma foi, oui! tu as raison, petite, dit madame la princesse; mais, en vérité, j'avais oublié ma promesse au milieu de ces graves occupations, et tu as bien fait de me la rappeler.

— Ainsi donc..., s'écria Claire toute joyeuse.

— Ainsi donc fais ce que tu voudras.

— Alors encore une signature, madame, dit Claire avec un sourire qui eût attendri le cœur le plus dur, sourire que nulle peinture ne saurait rendre parce qu'il n'appartient qu'à la femme qui aime, c'est-à-dire à la vie dans sa plus divine essence.

Et elle poussa un papier sur la table de madame la princesse, et elle lui indiqua du bout du doigt la place où sa main devait se poser.

Madame de Condé écrivit :

« Ordre à M. le gouverneur du château Trompette de laisser entrer madame la vicomtesse de Cambes près de M. le baron de Canolles, auquel nous rendons la liberté pleine et entière. »

— Est-ce cela ? demanda la princesse.

— Oh ! oui, madame ! s'écria madame de Cambes.

— Et il faut que je signe ?

— Bien certainement.

— Allons, petite, dit madame de Condé avec son plus charmant sourire, il faut bien faire tout ce que tu veux.

Et elle signa.

Claire tomba sur le papier comme un aigle sur sa proie. A peine si elle prit le temps de remercier Son Altesse, et pressant le papier sur son cœur, elle s'élança hors de l'appartement.

Sur l'escalier, elle rencontra M. de la Rochefoucault, qu'un cortége assez nombreux de capitaines et de populaire suivait toujours dans ses excursions par la ville.

Claire lui fit un petit salut joyeux : M. de la Rochefoucault, étonné, s'arrêta un instant sur

le palier, et avant d'entrer chez madame de Condé, la suivit des yeux jusqu'au bas des degrés.

Puis en arrivant près de Son Altesse :

— Madame, dit-il, tout est prêt.

— Où?

— Là-bas!

La duchesse chercha dans son esprit.

— Sur l'esplanade, continua le duc.

— Ah! fort bien, répondit la princesse en affectant beaucoup de calme parce qu'elle sentait qu'on la regardait, et que, malgré sa nature de femme, qui lui ordonnait de frissonner, elle écoutait sa dignité de chef de parti, qui lui commandait de ne pas faiblir. Eh bien, si tout est prêt, allez, M. le duc.

Le duc hésita.

— Est-ce que vous croiriez convenable que j'y assistasse? demanda la princesse avec un tremblement de voix que malgré sa puissance sur elle-même elle ne put complétement réprimer.

— Mais c'est comme il vous plaira, madame, répondit le duc, qui peut-être en ce moment faisait une de ses études physiologiques.

— Nous verrons, duc, nous verrons; vous

savez que j'ai fait grâce à l'un des condamnés.

— Oui, madame.

— Et que dites-vous de cette mesure?

— Je dis que tout ce que Votre Altesse fait est bien fait.

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cela. Il sera plus digne de nous de montrer aux épernonistes que nous ne craignons pas d'user de représailles, de traiter de puissance à puissance avec Sa Majesté, mais que, confiants dans notre force, nous rendons le mal sans fureur, sans exagération.

— C'est très-politique.

— N'est-ce pas, duc? dit la princesse, qui cherchait à pénétrer, par l'accent de la Rochefoucault, sa véritable intention.

— Mais, continua le duc, votre avis est toujours qu'un des deux expie la mort de Richon; car cette mort, en demeurant sans vengeance, ferait croire que Votre Altesse estime bien peu les braves gens qui se consacrent à son service.

— Oh! certainement; et l'un des deux mourra, foi de princesse! soyez tranquille.

— Puis-je savoir auquel des deux Votre Altesse a daigné faire grâce?

— A M. de Canolles.

— Ah !

Ce *ah!* fut prononcé d'une singulière façon.

— Auriez-vous quelque chose de particulier contre ce gentilhomme, M. le duc? demanda la princesse.

— Moi, madame, est-ce que j'ai jamais quelque chose pour ou contre quelqu'un? Je range les hommes en deux catégories, les obstacles et les soutiens. Il faut renverser les uns et soutenir les autres... tant qu'ils nous soutiennent : voilà ma politique, madame, et je dirai presque ma morale.

— Quel diable d'embarras cherche-t-il, et où veut-il en venir? se demanda tout bas Lenet : il avait l'air de détester le pauvre Canolles.

— Eh bien donc, reprit le duc, si Votre Altesse n'a pas d'autre ordre à me donner...

— Non, M. le duc.

— Je prendrai congé de Votre Altesse.

— C'est donc ce soir même? demanda madame de Condé.

— C'est dans un quart d'heure.

Lenet s'apprêta à suivre le duc.

— Vous allez voir cela, Lenet? demanda la princesse.

— Oh! non, madame, dit Lenet, je ne suis

pas pour les émotions violentes, vous le savez, moi; je me contenterai d'aller à moitié chemin, c'est-à-dire jusqu'à la prison, et de voir le touchant tableau de la mise en liberté du pauvre Canolles par la femme qu'il aime.

Le duc fit une moue de philosophe; Lenet haussa les épaules, et le cortége funèbre sortit du palais pour se rendre à la prison.

Madame de Cambes n'avait pas mis cinq minutes à franchir cet espace; elle arriva, montra l'ordre à la sentinelle du pont-levis, puis au concierge du château, puis elle fit appeler le gouverneur.

Le gouverneur examina l'ordre avec cet œil terne du gouverneur d'une prison qui ne s'anime jamais ni devant les jugements à mort ni devant les lettres de grâce, reconnut le sceau et la signature de madame de Condé, salua la messagère, et se retournant vers la porte :

— Appelez le lieutenant, dit-il.

Puis il fit signe à madame de Cambes de s'asseoir; mais madame de Cambes était trop agitée pour ne pas combattre son impatience par le mouvement : elle resta debout.

Le gouverneur crut devoir lui adresser la parole :

— Vous connaissez M. de Canolles? dit-il de la même voix qu'il eût demandé quel temps il faisait.

— Oh oui! monsieur, répondit la vicomtesse.

— C'est votre frère, peut-être, madame?

— Non, monsieur.

— Votre ami?

— C'est... c'est mon fiancé, dit madame de Cambes, espérant qu'après cet aveu le gouverneur mettrait un peu plus de hâte à l'élargissement du prisonnier.

— Ah! reprit le gouverneur du même ton qu'il avait adopté jusque-là; je vous fais mon compliment, madame.

Et n'ayant plus de questions à faire, le gouverneur rentra dans son immobilité et dans son silence.

Le lieutenant entra.

— M. d'Outremont, dit le gouverneur, appelez le porte-clefs en chef et faites mettre M. de Canolles en liberté; voici son ordre de sortie.

Le lieutenant s'inclina et prit le papier.

— Voulez-vous attendre ici? demanda le gouverneur.

— M'est-il donc défendu de suivre monsieur?

— Non, madame.

— Alors, je le suis, vous comprenez : je veux être la première à lui apprendre qu'il est sauvé.

— Allez donc, madame, et recevez l'assurance de mes respects.

Madame de Cambes fit une rapide révérence au gouverneur et suivit le lieutenant.

Celui-ci était justement le jeune homme qui avait déjà causé avec Canolles et Cauvignac, et il y mettait tout l'empressement de la sympathie.

En un instant madame de Cambes et lui furent dans la cour.

— Le porte-clefs en chef? cria le lieutenant.

Puis se retournant vers madame de Cambes :

— Soyez tranquille, madame, dit-il, dans un instant il sera ici.

Le second guichetier arriva.

— M. le lieutenant, dit-il, le porte-clefs en chef est disparu ; on l'a inutilement appelé.

— Oh ! monsieur, s'écria madame de Cambes, cela va-t-il encore nous retarder?

— Non, madame, l'ordre est formel ; ainsi, tranquillisez-vous.

Madame de Cambes le remercia par un de

ces regards qui n'appartiennent qu'à la femme et à l'ange.

— Vous avez des doubles clefs de tous les cachots? demanda M. d'Outremont.

— Oui, monsieur, répondit le guichetier.

— Ouvrez la chambre de M. de Canolles.

— M. de Canolles, le n° 2?

— Précisément, le n° 2, ouvrez vite.

— D'ailleurs, reprit le guichetier, je crois qu'ils sont tous deux ensemble : on choisira le bon.

De tout temps les geôliers ont été facétieux.

Mais madame de Cambes est trop heureuse pour se fâcher de l'atroce plaisanterie. Elle y sourit au contraire; elle embrasserait cet homme s'il le fallait pour qu'il se hâtât et qu'elle pût revoir Canolles une seconde plus tôt.

Enfin la porte s'ouvre. Canolles, qui a entendu des pas dans le corridor, qui a reconnu la voix de la vicomtesse, Canolles se jette dans ses bras, et elle, sublime d'impudeur, oubliant qu'il n'est ni son mari ni son amant, elle l'étreint de toute sa force.

Le danger qu'il a couru, cette séparation éternelle à laquelle ils ont touché comme à un abîme, purifie tout.

— Eh bien, mon ami, dit-elle radieuse de joie et d'orgueil, vous voyez que je tiens parole, j'ai obtenu votre grâce, comme je vous l'avais promis, je viens vous chercher, et nous partons!

Et, tout en parlant, elle entraînait Canolles vers le corridor.

— Monsieur, dit le lieutenant, vous pouvez consacrer toute votre vie à madame, car c'est bien certainement à madame que vous la devez.

Canolles ne répondit rien; mais son œil regarda tendrement l'ange libérateur; mais sa main serra la main de la femme...

— Oh! ne vous pressez pas tant, dit le lieutenant avec un sourire, c'est bien fini et vous êtes libre, prenez donc le loisir d'ouvrir vos ailes!

Mais madame de Cambes, sans tenir compte de ces paroles rassurantes, continuait d'entraîner Canolles par les corridors. Canolles se laissait faire, échangeant des signes avec le lieutenant. On arriva à l'escalier; l'escalier fut franchi comme si les deux amants avaient eu ces ailes dont le lieutenant parlait tout à l'heure. Enfin on se trouva dans la cour; une

porte encore, et l'atmosphère de la prison ne pèsera plus sur leurs deux pauvres cœurs...

Enfin cette dernière porte s'ouvrit.

Mais de l'autre côté de la porte une troupe de gentilshommes, de gardes et d'archers encombraient le pont-levis : c'étaient M. de la Rochefoucault et ses acolytes.

Sans savoir pourquoi, madame de Cambes frissonna. Il lui était toujours arrivé malheur chaque fois qu'elle avait rencontré cet homme.

Quant à Canolles, s'il éprouva une émotion quelconque, elle demeura au fond de son cœur et ne parut pas sur son visage.

Le duc salua madame de Cambes et Canolles, et s'arrêta même à leur faire quelques compliments. Puis il fit un signe à la haie des gentilshommes et des gardes qui le suivaient, et la haie s'ouvrit.

Tout à coup une voix se fit entendre du fond de la cour sortant des corridors, et ces paroles retentirent :

— Eh ! le numéro 1 est vide, l'autre prisonnier n'est plus dans sa chambre depuis cinq minutes ; je le cherche inutilement, et nulle part je ne puis le trouver.

Ces paroles firent courir un long frémisse-

ment parmi tous ceux qui les entendirent : le duc de la Rochefoucault tressaillit, et, ne pouvant réprimer un premier mouvement, il étendit la main vers Canolles comme pour l'arrêter.

Claire vit ce mouvement et pâlit.

— Venez, venez, dit-elle au jeune homme, hâtons-nous !

— Pardon, madame, dit le duc; mais je réclamerai de vous un moment de patience : laissons, s'il vous plaît, s'éclaircir cette erreur; ce sera, je vous en réponds, l'affaire d'une minute.

Et sur un autre signe du duc, la haie qui s'était ouverte se referma.

Canolles regarda Claire, le duc, l'escalier d'où venait la voix, et pâlit à son tour.

— Mais, monsieur, demanda Claire, à quoi sert-il que j'attende ? Madame la princesse de Condé a signé la mise en liberté de M. de Canolles ; voici l'ordre, il est nominatif ; tenez, regardez.

— Oui, sans doute, madame, et mon intention n'est pas de nier la validité de cet ordre, il sera aussi bon dans un instant que maintenant; ayez donc patience, je viens d'en-

voyer quelqu'un qui ne peut tarder à revenir.

— Mais en quoi cela nous regarde-t-il ? demanda Claire, et qu'a de commun M. de Canolles avec le prisonnier numéro 1 ?

— M. le duc, dit le capitaine des gardes que M. de la Rochefoucault avait envoyé, nous venons de chercher inutilement ; l'autre prisonnier est introuvable ; le geôlier en chef a disparu aussi, et l'enfant de ce dernier, qu'on a questionné, dit que son père et le prisonnier sont sortis par la porte secrète qui donne sur la rivière.

— Oh ! oh ! s'écria le duc ; savez-vous quelque chose de cela, M. de Canolles ? Une évasion !

A ces mots, Canolles comprend tout et devine tout. Il comprend que c'est Nanon qui veillait sur lui ; il comprend que c'est lui qu'on est venu chercher, que c'est lui qu'on a désigné sous le nom du frère de mademoiselle de Lartigues ; que, sans le savoir, Cauvignac a pris sa place et a trouvé la liberté là où il croyait rencontrer la mort. Toutes ces idées entrent à la fois dans sa tête, il porte les deux mains à son front, pâlit et chancelle à son tour, et ne se remet qu'en voyant la vicomtesse trembler

et haleter à son bras ; aucun de ces signes de terreur involontaire n'a échappé au duc.

—Fermez les portes, cria celui-ci. M. de Canolles, ayez la bonté de demeurer ; il faut, vous le comprenez, que tout cela s'éclaircisse.

— Mais, M. le duc, s'écria la jeune femme, vous n'avez pas la prétention, j'espère, d'aller contre un ordre de madame la princesse?

— Non, madame, dit le duc, mais je crois qu'il est important qu'elle soit prévenue de ce qui se passe. Je ne vous dirai pas : « Je vais y aller moi-même ; » vous pourriez croire que mon intention est d'influencer notre auguste maîtresse, mais je vous dirai : « Allez-y, madame, car mieux que personne vous saurez solliciter la clémence de madame de Condé. »

Lenet fit un signe imperceptible à Claire.

— Oh ! je ne le quitte pas, s'écria, en serrant convulsivement le bras du jeune homme, la vicomtesse de Cambes.

— Et moi, dit Lenet, je cours près de Son Altesse ; venez avec moi, capitaine, ou vous-même, M. le duc.

— Soit, je vous accompagne. M. le capitaine restera ici et continuera les recherches en

notre absence ; peut-être trouvera-t-on l'autre prisonnier.

Et, comme pour appuyer encore sur la dernière partie de sa phrase, le duc de la Rochefoucault dit quelques mots à l'oreille de l'officier, et sortit avec Lenet. Au même instant les deux jeunes gens sont repoussés dans la cour par ce flot de cavaliers qui accompagnaient M. de la Rochefoucault, et derrière lequel la porte se referme.

Depuis dix minutes, la scène a pris un caractère si grave et si sombre que les assistants, pâles et muets, s'entre-regardent et cherchent dans les yeux de Canolles et de Claire lequel des deux souffre le plus. Canolles comprend qu'il faut que toute la force vienne de lui ; il est grave et affectueux pour son amie, qui, livide, les yeux rougis et les genoux fléchissants, s'attache à son bras, le serre, l'attire à elle, lui sourit d'un air de tendresse effrayant, puis chancelle, en promenant çà et là des regards effarés sur tous ces hommes, parmi lesquels elle cherche en vain un ami...

Le capitaine qui a reçu les ordres du duc de la Rochefoucault parle à son tour à voix basse à ses officiers. Canolles, dont le coup d'œil est

sûr et dont l'oreille est tendue aux moindres paroles qui peuvent changer son doute en certitude, l'entend, malgré la précaution qu'il prend de parler le plus bas possible, l'entend prononcer ces mots :

« Il faudrait pourtant trouver un moyen d'éloigner cette pauvre femme. »

Il essaye alors de dégager son bras de l'étreinte caressante qui le retient. Claire s'aperçoit de son intention et se cramponne à lui de toutes ses forces.

— Mais, s'écrie-t-elle, il faut chercher encore : peut-être qu'on a mal cherché et qu'on retrouvera cet homme. Cherchons, cherchons tous, il est impossible qu'il se soit évadé. Pourquoi M. de Canolles ne se serait-il pas évadé avec lui, aussi bien que lui ? Voyons, M. le capitaine, je vous en supplie, ordonnez que l'on cherche.

— On a cherché, madame, répondit celui-ci, et dans ce moment même on cherche encore. Le geôlier sait bien qu'il y a pour lui peine de mort s'il ne représente pas son prisonnier ; il a donc intérêt, vous le comprenez bien, de faire les plus actives recherches.

— Mon Dieu ! murmura Claire, et M. Lenet qui ne revient pas !

— Patience, chère amie, patience, dit Canolles avec ce ton de douceur dont on parle aux enfants; M. Lenet vient de partir à l'instant même, il a eu le temps à peine d'arriver près de madame la princesse, laissez-lui le temps d'exposer l'événement et de revenir ensuite nous apporter la réponse.

Et tout en disant ces mots il pressa doucement la main de la vicomtesse.

Puis, voyant la fixité du regard et l'impatience de l'officier qui commande à la place de M. de la Rochefoucault :

— Capitaine, dit-il, est-ce que vous voulez me parler?

— Oui, sans doute, monsieur, répondit celui-ci, que la surveillance de la vicomtesse mettait au supplice.

— Monsieur, s'écria madame de Cambes, conduisez-nous chez madame la princesse, je vous en supplie. Qu'est-ce que cela vous fait? autant nous conduire chez elle que de rester ici dans l'incertitude; elle le verra, monsieur, elle me verra moi-même, je lui parlerai, et elle réitérera sa promesse.

— Mais, dit l'officier, profitant avec empressement de cette idée émise par la vicom-

tesse, vous avez là une excellente pensée, madame; allez-y vous-même; allez, vous avez toute chance de réussir.

— Qu'en dites-vous, baron? demanda la vicomtesse, croyez-vous que ce sera bien? Vous ne voudriez pas me tromper, que dois-je faire?

— Allez, madame, dit Canolles en faisant sur lui-même un suprême effort.

La vicomtesse quitta son bras, essaya de faire quelques pas, puis revenant à son amant :

— Oh! non, non, dit-elle, je ne le quitterai pas!

Puis, entendant la porte qui se rouvrait :

— Oh! s'écria-t-elle, Dieu soit loué, voilà M. Lenet et M. le duc qui reviennent.

En effet, derrière le duc de la Rochefoucault, reparaissant avec son visage impassible, venait Lenet, la figure bouleversée et les mains tremblantes. Au premier regard que le pauvre conseiller échangea avec lui, Canolles comprit qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il était bien condamné.

— Eh bien? demanda la jeune femme en faisant un mouvement si véhément vers Lenet qu'elle traîna Canolles avec elle.

— Eh bien, balbutia Lenet, madame la princesse est embarrassée...

— Embarrassée ! s'écria Claire, que signifie cela ?

— Cela signifie qu'elle vous demande, répondit le duc, qu'elle veut vous parler.

— Est-ce vrai, M. Lenet? demanda Claire, sans s'embarrasser de ce que cette interrogation avait d'insultant pour le duc.

— Oui, madame, balbutia Lenet.

— Mais lui? demanda-t-elle.

— Qui, lui?

— M. de Canolles?

— Eh bien, M. de Canolles rentrera dans sa prison et vous lui rapporterez la réponse de la princesse, dit le duc.

— Resterez-vous avec lui, M. Lenet? demanda Claire.

— Madame...

— Resterez-vous avec lui ? répéta-t-elle.

— Je ne le quitterai pas.

— Vous ne le quitterez pas, vous me le jurez?

— Mon Dieu ! murmura Lenet en regardant ce jeune homme qui attend son arrêt et cette femme qu'un mot de lui va tuer; mon

Dieu! puisque l'un des deux est condamné, donne-moi au moins la force de sauver l'autre.

— Vous ne le jurez pas, M. Lenet?

— Je vous le jure, reprit le conseiller en portant avec effort sa main sur son cœur prêt à se briser.

— Merci, monsieur, dit tout bas Canolles, je vous comprends.

Puis se retournant vers la vicomtesse :

— Allez, madame, dit-il, vous voyez bien que je ne cours aucun danger entre M. Lenet et M. le duc.

— Ne la laissez point partir sans l'embrasser, dit Lenet.

Une sueur froide monta au front de Canolles; il sentit comme un brouillard qui passait devant ses yeux; il retint Claire, qui partait, et feignant d'avoir à lui dire quelques mots tout bas, il la rapprocha de sa poitrine, et se baissant à son oreille :

— Suppliez sans bassesse, dit-il, je veux vivre pour vous; mais vous devez vouloir que je vive honoré.

— Je supplierai de manière à te sauver, répliqua-t-elle; n'es-tu pas mon époux devant Dieu?

Et Canolles, en se retirant, a trouvé moyen d'effleurer son cou avec ses lèvres, mais avec tant de circonspection qu'elle n'a point senti, et que la pauvre insensée s'est éloignée sans lui rendre son dernier baiser. Cependant, au moment de sortir de la cour, elle se retourne; mais une haie s'est formée entre elle et le prisonnier.

— Ami, dit-elle, où es-tu? je ne peux plus te voir : un mot, un mot encore, que je m'éloigne avec le son de ta voix!

— Allez, Claire, dit Canolles, je vous attends!

— Allez, allez, madame, dit un officier charitable : plus tôt vous serez partie, plus tôt vous serez revenue.

— M. Lenet, cher M. Lenet, crie la voix de Claire dans le lointain, je me fie à vous, vous m'en répondez!

Et la porte se referma derrière elle.

— A la bonne heure, murmura le duc philosophe, ce n'est pas sans peine; mais nous voilà enfin rentrés dans le possible.

XLII

Aussitôt que la vicomtesse eut disparu, que sa voix se fut éteinte dans le lointain et que la porte se fut refermée derrière elle, le cercle des officiers se resserra autour de Canolles, et l'on vit paraître, sortant on ne savait d'où, deux hommes à figure sinistre qui, s'approchant du duc, lui demandèrent humblement ses ordres.

Le duc se contenta pour toute réponse de leur désigner le prisonnier.

Puis s'approchant de lui :

— Monsieur, dit-il à Canolles en le saluant avec cette politesse glacée qui lui était habituelle, vous avez compris sans doute que le départ de votre compagnon d'infortune laisse retomber sur vous le sort auquel on le destinait.

— Oui, monsieur, répondit Canolles, je m'en doute du moins, mais ce dont je suis sûr, c'est que madame la princesse a fait nominativement grâce à ma personne. J'ai vu, et vous avez pu voir vous-même tout à l'heure mon ordre de sortie aux mains de madame la vicomtesse de Cambes.

— Il est vrai, monsieur, dit le duc; mais madame la princesse n'a pas pu prévoir le cas qui arrive.

— Alors, reprit Canolles, madame la princesse reprend sa signature?

— Oui, répondit le duc.

— Une princesse du sang manque à sa parole!

Le duc resta impassible.

Canolles regarda autour de lui.

— Est-ce que le moment est venu? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Je croyais qu'on attendrait le retour de madame la vicomtesse de Cambes; on lui avait promis que rien ne se ferait en son absence.

Tout le monde manque donc à sa parole, aujourd'hui ?

Et le prisonnier fixa son regard plein de reproche, non pas sur le duc de la Rochefoucault, mais sur Lenet.

— Hélas ! monsieur, s'écria celui-ci les larmes aux yeux, pardonnez-nous. Madame la princesse a refusé positivement votre grâce ; je l'ai bien priée cependant. M. le duc en est témoin, et Dieu aussi. Mais il fallait des représailles à la mort du pauvre Richon, et elle a été de pierre. Maintenant, jugez-moi vous-même, M. le baron ; au lieu de faire peser la situation terrible où vous êtes, moitié sur vous, moitié sur la vicomtesse, j'ai osé, pardonnez-moi, car je sens que j'ai grand besoin de votre pardon, j'ai osé la faire peser sur vous tout entière ; sur vous qui êtes un soldat, sur vous qui êtes un gentilhomme.

— Alors, balbutia Canolles que l'émotion étranglait, alors je ne la verrai donc plus ! Quand vous me disiez de l'embrasser, c'était pour la dernière fois !

Un sanglot plus fort que le stoïcisme, que la raison, que l'orgueil, brisa la poitrine de Lenet ; il se retira en arrière et pleura amère-

ment. Canolles alors promena son regard pénétrant sur tous ces hommes qui l'entouraient; il ne vit partout que gens endurcis par la mort cruelle de Richon, et qui épiaient sa contenance : si l'un n'ayant pas faibli, l'autre faiblirait, ou, près de ceux-ci, des gens timides qui roidissaient leurs muscles pour dissimuler leurs émotions et avaler leurs larmes et leurs soupirs.

— Oh ! c'est affreux à penser, murmura le jeune homme dans un instant de lucidité surhumaine qui ouvre à l'âme des horizons infinis sur tout ce qu'on appelle la vie, c'est-à-dire sur quelques courts instants de bonheur jetés comme des îles au milieu d'un océan de larmes et de souffrances... c'est affreux ! J'avais là une femme adorée qui, pour la première fois, venait de me dire qu'elle m'aimait ! un long et doux avenir ! l'accomplissement du rêve de toute ma vie ! et voilà qu'en un instant, en une seconde, la mort prend la place de tout cela !...

Son cœur se serra, et il sentit des picotements dans ses yeux comme s'il allait pleurer; mais alors il se souvint, comme l'avait dit Lenet, qu'il était un homme, un soldat.

— Orgueil, pensa-t-il, seul et unique courage qui existe réellement, viens à mon secours ! Moi, pleurer une chose aussi futile que la vie !... Combien on rirait si on pouvait se dire : « En apprenant qu'il allait mourir Canolles a pleuré ! » Comment ai-je fait le jour où l'on est venu m'assiéger dans Saint-George, et où les Bordelais voulaient me tuer comme aujourd'hui? J'ai combattu, j'ai plaisanté, j'ai ri... Eh bien, de par le ciel qui m'entend, et qui a peut-être tort avec moi, de par le diable qui lutte en ce moment-ci avec mon bon ange, je ferai aujourd'hui comme j'ai fait ce jour-là, et si je ne combats plus, au moins je plaisanterai encore, au moins je rirai toujours.

Aussitôt son visage devint calme comme si toute émotion s'était envolée de son cœur ; il passa sa main dans ses beaux cheveux noirs, et s'approchant d'un pas ferme, et le sourire sur les lèvres, de M. de la Rochefoucault et de Lenet :

— Messieurs, dit-il, vous le savez, dans ce monde si plein d'accidents divers, bizarres, inattendus, on a besoin de s'accoutumer à tout : j'ai pris, et j'ai eu tort de ne pas vous la demander, une minute pour m'accoutumer à la

mort; si c'est trop, je vous présente mes excuses pour vous avoir fait attendre.

Un étonnement profond courut dans les groupes; le prisonnier sentit lui-même que de l'étonnement on passait à l'admiration; ce sentiment si glorieux pour lui le grandit et doubla ses forces.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit-il, c'est moi qui vous attends.

Le duc, un instant saisi de stupeur, reprit son flegme accoutumé et fit un signe.

A ce signe, les portes se rouvrirent et le cortége s'apprêta à se remettre en marche.

— Un moment! s'écria Lenet pour gagner du temps, un moment, M. le duc! C'est bien à la mort que nous conduisons M. de Canolles, n'est-ce pas?

Le duc fit un mouvement de surprise, et Canolles regarda avec étonnement Lenet.

— Mais oui, dit le duc.

— Eh bien! reprit Lenet, s'il en est ainsi, ce digne gentilhomme ne peut se passer d'un confesseur.

— Pardon, pardon, monsieur, reprit Canolles, je m'en passerai, au contraire, et parfaitement.

— Comment cela ? demanda Lenet en faisant au prisonnier des signes que celui-ci ne voulait pas comprendre.

— Parce que je suis huguenot, reprit Canolles, et huguenot renforcé, je vous en préviens. Si vous voulez me faire un dernier plaisir, laissez-moi donc mourir comme je suis.

Et tout en refusant, un geste de reconnaissance prouva à Lenet que le jeune homme avait parfaitement compris sa pensée.

— Alors, si rien ne nous arrête plus, marchons, dit le duc.

— Qu'il se confesse ! qu'il se confesse ! crièrent quelques furieux.

Canolles se haussa sur la pointe des pieds, regarda autour de lui d'un œil calme et assuré, et, se retournant vers le duc :

— Allons-nous faire des lâchetés, monsieur ? dit-il sévèrement. Il me semble que, si quelqu'un a ici le droit de faire ses volontés, c'est moi qui suis le héros de la fête ; je refuse donc un confesseur, mais je demande l'échafaud, et cela le plus tôt possible ; à mon tour, je suis las d'attendre.

— Silence, là-bas ! cria le duc en se tournant vers les groupes.

Puis, lorsque, sous la puissance de sa voix et de son regard, le silence se fut effectivement rétabli :

— Monsieur , dit-il à Canolles , vous ferez comme il vous plaira.

— Merci, monsieur. Alors partons et hâtons le pas... voulez-vous?...

Lenet prit le bras de Canolles.

— Allez lentement, au contraire, lui dit-il. Qui sait? Un sursis, une réflexion, un événement sont possibles. Allez lentement, je vous en conjure au nom de celle qui vous aime et qui pleurera tant si nous allons trop vite...

— Oh! reprit Canolles, ne m'en parlez pas, je vous en supplie; tout mon courage échoue contre cette pensée que je vais être à jamais séparé d'elle; mais que dis-je?... au contraire. M. Lenet, parlez-m'en, répétez-moi bien qu'elle m'aime, qu'elle m'aimera toujours, et surtout qu'elle me pleurera.

— Allons! cher et malheureux enfant, dit Lenet , ne vous attendrissez pas , songez que l'on nous regarde, et que l'on ignore de quoi nous parlons.

Canolles releva fièrement la tête , et ses beaux cheveux, par un mouvement plein d'é-

légance, roulèrent en boucles noires sur son cou. On était arrivé dans la rue; de nombreux flambeaux éclairaient sa marche, de sorte qu'on pouvait voir son visage calme et souriant.

Il entendit quelques femmes pleurer et d'autres dire :

— Pauvre baron, si jeune et si beau !

On continua silencieusement la route, puis tout à coup :

— Oh ! M. Lenet, dit-il, je voudrais bien cependant la voir encore une fois.

— Voulez-vous que j'aille vous la chercher ? voulez-vous que je vous l'amène? demanda Lenet, qui n'avait plus de volonté.

— Oh ! oui, murmura Canolles.

— Eh bien, j'y cours ; mais vous la tuerez.

— Tant mieux ! souffla l'égoïsme au cœur du jeune homme, si tu la tues, un autre ne la possédera jamais.

Puis soudain, surmontant cette dernière faiblesse :

— Non, non, dit Canolles.

Et retenant Lenet par la main :

— Vous lui avez promis de rester avec moi; restez.

— Que dit-il ? demanda le duc au capitaine des gardes.

Canolles entendit la question.

— Je dis, M. le duc, répondit-il, que je ne croyais pas qu'il y eût si loin de la prison à l'esplanade.

— Hélas! ajouta Lenet, ne vous plaignez pas, pauvre jeune homme, car nous voilà arrivés.

En effet, les flambeaux qui éclairaient la marche et l'avant-garde qui précédait l'escorte disparaissaient à l'instant même au tournant d'une rue.

Lenet serra la main du jeune homme, et voulant, avant d'arriver sur le lieu de l'exécution, tenter un dernier effort, il alla au duc :

— Monsieur, lui dit-il tout bas, encore une fois, je vous en supplie, grâce! vous perdez notre cause en faisant exécuter M. de Canolles.

— Au contraire, répliqua le duc, nous prouvons que nous la regardons comme juste puisque nous ne craignons pas d'user de représailles.

— Les représailles se font entre égaux, M. le

duc ! et vous avez beau dire, la reine sera toujours la reine, et nous ses sujets.

— Ne discutons pas de pareilles choses devant M. de Canolles, répondit tout haut le duc, vous voyez bien que c'est inconvenant.

— Ne parlez donc pas de grâce devant M. le duc, reprit Canolles, vous voyez bien qu'il est en train de faire son coup d'État ; ne le troublons pas pour si peu...

Le duc ne répliqua point ; mais à ses lèvres serrées, à son coup d'œil ironique, on vit que le trait avait porté. Pendant ce temps, on avait continué de marcher, et Canolles, à son tour, se trouvait à l'entrée de l'esplanade ; au loin, c'est-à-dire vers l'autre extrémité de la place, on voyait la foule pressée et un vaste cercle formé par les canons reluisants des mousquets ; au centre s'élevait quelque chose de noir et d'informe que Canolles ne s'attacha point à distinguer dans les ténèbres, il croyait que c'était un échafaud ordinaire ; mais tout à coup les flambeaux, en arrivant au centre de la place, illuminèrent cet objet noir, d'abord méconnaissable, et dessinèrent l'horrible silhouette d'un gibet.

— Un gibet ! s'écria Canolles en s'arrêtant

et en étendant la main vers la machine. Est-ce que ce n'est pas un gibet que je vois là-bas, M. le duc?

— En effet, et vous ne vous trompez pas, répondit froidement celui-ci.

La rougeur de l'indignation colora le front du jeune homme, il écarta les deux soldats qui marchaient à ses côtés, et d'un seul bond se trouva en face de M. de la Rochefoucault.

— Monsieur, s'écria-t-il, oubliez-vous que je suis gentilhomme? Tout le monde sait, et le bourreau lui-même ne l'ignore pas, qu'un gentilhomme a le droit d'avoir la tête tranchée.

— Monsieur, il est des circonstances...

— Monsieur, interrompit Canolles, ce n'est point en mon nom que je vous parle, c'est au nom de toute la noblesse où vous tenez un si haut rang, vous qui avez été prince, vous qui êtes duc; ce sera un déshonneur, non pas pour moi, qui suis innocent, mais pour vous tous, tant que vous êtes, qu'un des vôtres soit mort par le gibet.

— Monsieur, le roi a fait pendre Richon!

— Monsieur, Richon était un brave soldat, noble par le cœur autant que qui que ce soit

au monde, mais qui n'était pas noble de naissance; moi je le suis...

— Vous oubliez, dit le duc, qu'il s'agit ici de représailles : fussiez-vous prince du sang, on vous pendra.

Canolles, par un mouvement irréfléchi, chercha son épée à son côté, mais ne l'y trouvant pas, le sentiment de sa situation reprit toute sa force, sa colère s'évanouit, et il comprit que sa supériorité à lui était dans sa faiblesse même.

— Monsieur le philosophe, dit-il, malheur à ceux qui usent de représailles, et deux fois malheur à ceux qui, en usant, ne font pas la part de l'humanité! Je ne demandais pas grâce, je demandais justice. Il y a des gens qui m'aiment, monsieur; j'appuie sur ce mot, parce que vous ignorez, je le sais, que l'on puisse aimer. Eh bien, dans le cœur de ces gens-là, vous allez imprimer à jamais, avec le souvenir de ma mort, l'ignoble image du gibet. Un coup d'épée, je vous prie; une balle de mousquet; passez-moi votre poignard que je me frappe moi-même, et puis ensuite vous pendrez mon cadavre si cela vous fait plaisir.

— Richon a été pendu vivant, monsieur, répondit froidement le duc.

— C'est bien. Maintenant écoutez-moi : un jour, un affreux malheur vous frappera ; un jour vous vous rappellerez que ce malheur est une punition du ciel ; quant à moi, je meurs avec cette conviction que ma mort est votre ouvrage.

Et Canolles tout frémissant, tout pâle, mais plein d'exaltation et de courage, s'approcha de la potence et se posa fier et dédaigneux devant la populace, le pied sur le premier degré de l'échelle.

— Et maintenant, messieurs les bourreaux, dit-il, faites votre office.

— Il n'y en a qu'un, s'écria la foule surprise ; l'autre! où est donc l'autre? on nous en avait promis deux !

— Ah ! voilà qui me console, dit Canolles en souriant, cette excellente populace n'est pas même contente de ce que vous faites pour elle : l'entendez-vous, M. le duc?

— A mort! à mort! vengeance pour Richon ! hurlèrent dix mille voix.

— Si je les irritais, pensa Canolles, ils sont capables de me mettre en morceaux, alors je ne serais pas pendu, et M. le duc enragerait... Vous êtes des lâches! cria-t-il, j'en reconnais

parmi vous qui étaient à l'attaque du fort Saint-George, et que j'ai vus fuir. Vous vous vengez aujourd'hui sur moi de ce que je vous ai battus.

Un hurlement lui répondit.

— Vous êtes des lâches! reprit-il, des rebelles, des misérables!

Mille couteaux étincelèrent, et des pierres vinrent tomber au pied de la potence.

— A la bonne heure, murmura Canolles.

Et puis tout haut :

— Le roi a fait pendre Richon, et il a bien fait : quand il prendra Bordeaux, il en fera pendre bien d'autres...

A ces mots, la foule se précipita comme un torrent vers l'esplanade, renversa les gardes, brisa les palissades, et s'élanca rugissante vers le prisonnier.

Cependant, sur un geste du duc, un des bourreaux avait soulevé Canolles par-dessous les bras, tandis que l'autre lui passait un lacet au cou.

Canolles sentit la pression de la corde et redoubla d'injures : s'il voulait être tué à temps il n'avait pas une minute à perdre. En ce moment suprême il regarda autour de lui ; par-

tout il ne vit que des yeux flamboyants et des armes menaçantes.

Un homme seulement, un soldat à cheval, lui montra son mousquet.

— Cauvignac ! c'est Cauvignac ! s'écria Canolles en se cramponnant à l'échelle de ses deux mains qu'on n'avait pas liées.

Cauvignac fit avec son arme un signe à celui qu'il n'avait pu sauver, et le coucha en joue. Canolles le comprit.

— Oui, oui ! cria-t-il avec un mouvement de tête.

Maintenant disons comment Cauvignac se trouvait là.

XLIII

Nous avons vu Cauvignac sortir de Libourne et nous savons dans quel but il en sortait.

Arrivé près de ses soldats commandés par Ferguzon, il s'était arrêté un instant, non pas pour reprendre haleine, mais pour exécuter le plan qu'une marche aussi rapide avait permis à son esprit inventif de former en une demi-heure.

D'abord il s'était dit, et cela avec infiniment de raison, que s'il se présentait devant madame la princesse, après ce qui était arrivé, madame la princesse, qui faisait pendre Canolles contre

22.

lequel elle n'avait rien, ne manquerait pas de le faire pendre lui à qui elle avait bien quelque chose à reprocher, et sa mission, remplie en ce que Canolles était sauvé peut-être, était manquée en ce que lui était pendu... Il s'empressa donc de changer d'habit avec un de ses soldats, fit mettre à Barrabas, moins connu que lui de madame la princesse, ses plus beaux vêtements, et, l'emmenant avec lui, reprit au grand galop la route de Bordeaux. Cependant une chose l'inquiétait, c'était le contenu de cette lettre dont il était porteur et que sa sœur avait écrite avec une si grande confiance, que, selon elle, il n'y avait qu'à la remettre à madame la princesse pour que Canolles fût sauvé; or cette inquiétude grandit à un tel point, qu'il résolut purement et simplement de lire le contenu de la lettre, se faisant à lui-même cette observation qu'un bon négociateur ne saurait réussir dans sa négociation s'il ne connaît à fond l'affaire dont on le charge; et puis, il faut le dire, Cauvignac ne péchait pas par une extrême confiance dans son prochain, et Nanon, toute sa sœur qu'elle était et justement même parce qu'elle était sa sœur, pouvait bien garder rancune à son frère, d'abord de l'aventure de

Jaulnay, puis ensuite de l'évasion inattendue du château Trompette, et, jouant le rôle du hasard, remettre toute chose à sa place, ce qui n'était qu'une simple tradition de famille.

Cauvignac décacheta donc facilement le pli qui n'était fermé que par un simple cachet de cire, et il éprouva une impression étrange et bien douloureuse en lisant la lettre.

Voici ce qu'écrivait Nanon :

« Madame la princesse, il faut une victime expiatoire au malheureux Richon : ne prenez pas un innocent, prenez la vraie coupable ; je ne veux pas que M. de Canolles meure, car tuer M. de Canolles ce serait venger un assassinat par un meurtre. Au moment où vous lirez cette lettre, je n'aurai plus qu'une lieue à faire pour arriver à Bordeaux avec tout ce que je possède ; vous me livrerez au peuple qui me hait, puisqu'il a voulu déjà deux fois m'égorger, et vous garderez pour vous mes richesses qui montent à deux millions. Oh ! madame, c'est à genoux que je vous demande cette grâce ; je suis en partie cause de cette guerre : moi morte, la province est pacifiée et Votre Altesse triomphe. Madame, un quart

d'heure de sursis ! vous ne lâcherez Canolles que lorsque vous me tiendrez : mais alors, sur votre âme, vous le lâcherez, n'est-ce pas ?

« Et moi je serai votre respectueuse et reconnaissante

« NANON DE LARTIGUES. »

Cauvignac, après cette lecture, fut tout stupéfait de trouver son cœur gonflé et ses yeux humides.

Il demeura un instant immobile et muet comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il venait de lire. Puis tout à coup il s'écria :

— Il est donc vrai qu'il y a dans le monde des cœurs généreux pour le plaisir de l'être ! Eh bien, morbleu ! on verra que je suis aussi capable qu'un autre d'être généreux quand il le faut.

Et, comme il était à la porte de la ville, il remit sa lettre à Barrabas en lui donnant ces seules instructions :

— A tout ce qu'on te dira, réponds seulement : « De la part du roi, » et ne remets cette lettre qu'aux mains mêmes de madame de Condé.

Et, tandis que Barrabas s'élançait vers le pa-

lais habité par madame la princesse, Cauvignac prenait de son côté le chemin du château Trompette.

Barrabas ne trouva aucun empêchement ; les rues étaient désertes, la ville semblait vide, toute la population s'était portée vers l'esplanade. A la porte du palais, les sentinelles voulurent l'empêcher de passer ; mais, selon la recommandation faite par Cauvignac, il agita sa lettre en criant :

— De la part du roi... de la part du roi !

Les sentinelles le prirent pour un messager de cour et levèrent leurs hallebardes.

Barrabas pénétra donc dans le palais comme il avait pénétré dans la ville.

Or, si on se le rappelle, ce n'était pas la première fois que le digne lieutenant de maître Cauvignac avait l'honneur de pénétrer chez madame de Condé. Il sauta donc à bas de son cheval, et comme il connaissait son chemin, il s'élança rapidement dans l'escalier et, à travers les valets affairés, pénétra jusqu'au fond des appartements ; là il s'arrêta, car il se trouva en face d'une femme qu'il reconnut pour madame la princesse, et aux genoux de laquelle se tenait une autre femme.

— Oh ! madame, grâce, au nom du ciel ! disait celle-ci.

— Claire, répondait la princesse, laisse-moi, sois raisonnable, songe que nous avons abdiqué notre qualité de femmes comme nous en avons abdiqué les habits : nous sommes les lieutenants de M. le prince, et la raison d'État commande.

— Oh ! madame, il n'y a plus de raison d'État pour moi, s'écria Claire, il n'y a plus de parti politique, il n'y a plus d'opinion, il n'y a plus que lui dans ce monde qu'il va quitter, et quand il l'aura quitté, il n'y aura plus rien pour moi que la mort !...

— Claire, mon enfant, je t'ai déjà dit que c'était impossible, reprit la princesse ; ils nous ont tué Richon ; si nous ne leur rendons pas la pareille, nous sommes déshonorés.

— Oh ! madame, on n'est jamais déshonoré pour avoir fait grâce, on n'est jamais déshonoré pour avoir usé d'un privilége réservé au Roi du ciel et aux rois de la terre ; un mot, madame, un seul ; il attend, le malheureux !

— Mais, Claire, tu es folle ; puisque je te dis que c'est impossible !

— Mais je lui ai dit qu'il était sauvé, moi ;

mais je lui ai montré sa grâce, signée de votre propre main; mais je lui ai dit que j'allais revenir avec la confirmation de cette grâce!

— Je l'avais donnée à la condition que l'autre payerait pour lui; pourquoi a-t-on laissé partir l'autre?

— Il n'est pour rien dans cette évasion, je vous le jure; d'ailleurs, l'autre n'est peut-être pas sauvé; peut-être qu'on le retrouvera...

— Ah oui! prends garde, dit Barrabas, qui arrivait juste en ce moment.

— Madame, ils vont l'emmener; madame, le temps s'écoule; ils vont se lasser d'attendre!

— Tu as raison, Claire, dit la princesse, car j'ai ordonné que tout fût fini à onze heures, et voilà onze heures qui sonnent, tout doit être fini.

La vicomtesse jeta un cri et se releva; en se relevant, elle se trouva face à face avec Barrabas.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? s'écria-t-elle; venez-vous déjà annoncer sa mort?

— Non, madame, répondit Barrabas en prenant son air le plus gracieux, je viens au contraire pour le sauver.

— Comment cela? s'écria la vicomtesse; parlez vite.

— En remettant cette lettre à madame la princesse.

Madame de Cambes allongea le bras, arracha la lettre des mains du messager, et la présentant à la princesse :

—Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette lettre, dit-elle, mais au nom du ciel, lisez !

La princesse ouvrit la lettre et lut tout haut; tandis que madame de Cambes, pâlissant à chaque ligne, dévorait les paroles à mesure qu'elles tombaient des lèvres de la princesse :

—De Nanon! s'écria la princesse après avoir lu. Nanon est là! Nanon se livre. Où est Lenet? où est le duc? Quelqu'un, quelqu'un!

— Me voici, dit Barrabas, prêt à courir où Votre Altesse voudra.

— Courez sur l'esplanade, courez au lieu de l'exécution, dites qu'on suspende; mais non, on ne vous croirait pas !

Et la princesse, sautant sur une plume, écrivit au bas du billet : *Suspendez*, et elle remit la lettre tout ouverte à Barrabas, qui s'élança hors de l'appartement.

— Oh! murmura la vicomtesse, elle l'aime plus que moi; et, malheureuse que je suis, c'est à elle qu'il devra la vie.

Et cette idée la renverse foudroyée sur un fauteuil, elle qui a reçu debout tous les chocs de cette terrible journée.

Cependant Barrabas n'avait pas perdu une seconde ; il avait descendu l'escalier comme s'il avait eu des ailes, puis il avait sauté sur son cheval et avait pris au grand galop la route de l'esplanade.

En même temps qu'il se rendait au palais, Cauvignac avait couru, lui, droit au château Trompette. Là, protégé par la nuit, rendu méconnaissable par le large feutre rabattu jusque sur ses yeux, il avait interrogé et avait appris sa propre évasion dans tous ses détails, et comment Canolles allait payer pour lui. Alors, instinctivement, sans savoir ce qu'il allait y faire, il s'élança du côté de l'esplanade, éperonnant son cheval avec fureur, fendant la foule, meurtrissant, renversant, écrasant tout ce qui se trouve sur son passage; arrivé jusqu'à l'esplanade, il aperçoit le gibet et pousse un cri perdu parmi les hurlements de ce peuple que Canolles excite et provoque afin de se faire déchirer par lui.

C'est alors que Canolles l'aperçoit, qu'il devine l'intention de Cauvignac, et que Canolles

lui fait signe de la tête qu'il est le bienvenu.

Cauvignac se dresse sur ses étriers, regarde tout autour de lui s'il voit venir Barrabas ou un messager de la princesse, écoute s'il entend retentir le mot : *Grâce!* mais il ne voit rien, mais il n'entend rien que Canolles que le bourreau va détacher de l'échelle et lancer dans le vide, et qui d'une main lui montre son cœur.

C'est alors que Cauvignac abaisse son mousquet dans la direction du jeune homme, met en joue, ajuste et fait feu.

— Merci, dit Canolles en ouvrant les bras; au moins je meurs de la mort d'un soldat.

La balle lui avait traversé la poitrine.

Le bourreau poussa le corps qui resta suspendu au bout de la corde infâme... mais ce n'était plus qu'un cadavre.

La détonation fut comme un signal; mille autres coups de mousquet partent en même temps. Une voix crie :

— Arrêtez ! arrêtez ! coupez la corde !

Mais la voix se perdit dans les hurlements de la foule; d'ailleurs, la corde est coupée par une balle, la garde résiste vainement et est enfoncée par les flots du peuple; la potence est

brisée, arrachée, anéantie; les bourreaux fuient, la foule s'épand comme une ombre, s'empare du cadavre, l'arrache, le déchire et le traîne en lambeaux par la ville.

La foule, stupide dans sa haine, croyait ajouter au supplice du gentilhomme, et tout au contraire elle lui sauvait l'infamie qu'il craignait tant.

Pendant tout ce mouvement, Barrabas avait joint le duc, et quoiqu'il eût vu lui-même qu'il arrivait trop tard, il lui avait remis la dépêche dont il était porteur.

Le duc s'était contenté, au milieu des coups de fusil, de se retirer un peu à l'écart, car il était froid et calme dans son courage comme dans tout ce qu'il faisait; il décacheta la lettre et la lut.

— C'est dommage, dit-il en se retournant vers ses officiers, la chose que proposait cette Nanon eût peut-être mieux valu, mais ce qui est fait est fait.

Puis, après un moment de réflexion :

— A propos, dit-il, puisqu'elle attend notre réponse de l'autre côté de la rivière, il y aurait peut-être moyen de renouer cette affaire-là.

Et sans s'inquiéter davantage du messager,

piquant son cheval, il retourna vers la princesse avec son escorte.

Au même instant l'orage, qui depuis quelque temps menaçait, éclata sur Bordeaux, et une pluie accompagnée d'éclairs tomba sur la place de l'Esplanade comme pour laver le sang innocent.

XLIV

Pendant que ces choses se passaient à Bordeaux, pendant que la populace traînait par les rues le corps du malheureux Canolles, que le duc de la Rochefoucault retournait flatter l'orgueil de madame la princesse, en lui disant que pour faire le mal, elle était aussi puissante qu'une reine; pendant que Cauvignac regagnait les portes de la ville avec Barrabas, jugeant qu'il était inutile de pousser plus loin leur mission, un carrosse, traîné par quatre

23.

chevaux hors d'haleine et ruisselant d'écume, venait de s'arrêter sur la rive de la Gironde opposée à Bordeaux, entre le village de Belcroix et celui de la Bastide.

Onze heures venaient de sonner.

Un coureur, qui suivait à cheval, sauta précipitamment à terre aussitôt qu'il vit le carrosse immobile, et ouvrit la portière.

Une femme descendit précipitamment, interrogea le ciel tout rougi d'un reflet sanglant, écouta les rumeurs et les bruits lointains.

— Vous êtes sûre, dit-elle à sa femme de chambre qui descendait après elle, que nous n'avons été suivies par personne?

— Non, madame, répondit celle-ci ; les deux piqueurs qui étaient restés en arrière par ordre de madame viennent de rejoindre le carrosse et n'ont rien vu ni entendu.

— Et vous, n'entendez-vous rien du côté de la ville ?

— Il me semble que j'entends des cris lointains.

— Ne voyez-vous pas quelque chose?

— Je vois comme une lueur d'incendie.

— Ce sont des flambeaux.

— Oui, madame ! oui, car ils s'agitent, ils

courent comme des feux follets. Entendez-vous, madame? le bruit redouble, et les cris deviennent presque distincts.

— Mon Dieu! balbutia la jeune femme en tombant à genoux sur le sol humide; mon Dieu! mon Dieu!

C'était là sa seule prière. Un seul mot se présentait à son esprit, sa bouche ne savait articuler qu'une parole, c'était le nom de celui-là seul qui pouvait faire un miracle en sa faveur.

La femme de chambre ne s'était pas trompée : en effet, des flambeaux s'agitaient, les cris semblaient se rapprocher; on entendit un coup de fusil suivi de cinquante autres, puis un grand tumulte, puis les flambeaux s'éteignirent, puis les cris s'éloignèrent; la pluie commença de tomber, un orage grondait au ciel; mais qu'importait à la jeune femme? ce n'était pas de la foudre qu'elle avait peur.

Elle avait toujours les yeux fixés vers cet endroit où elle avait vu tant de flambeaux, où elle avait entendu un si grand tumulte. Elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien, et, à la lueur des éclairs, il lui semblait que la place était vide.

— Oh ! s'écria-t-elle, je n'ai pas la force d'attendre plus longtemps. A Bordeaux ! que l'on me conduise à Bordeaux !

Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre qui allait se rapprochant.

— Ah ! s'écria-t-elle, enfin, ils viennent. Les voilà ! Adieu, Finette, retire-toi, il faut que j'aille seule : prenez-la en croupe, Lombard, et laissez dans le carrosse tout ce que j'ai apporté.

— Mais qu'allez-vous donc faire, madame ? s'écria la femme de chambre tout effrayée.

— Adieu, Finette, adieu !

— Mais pourquoi adieu, madame ? Où allez-vous donc ?

— Je vais à Bordeaux.

— Oh ! ne faites pas cela, madame, au nom du ciel ! ils vous tueront.

— Eh bien, pourquoi crois-tu donc que je veuille y aller ?...

— Oh ! madame ! Lombard, à mon secours ! aidez-moi, empêchons madame...

— Chut ! retire-toi, Finette. Je me suis souvenue de toi ; sois tranquille, retire-toi, je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Obéis, ils s'approchent. Les voilà !

En effet, un cavalier accourt suivi à quelque distance d'un autre cavalier ; on entend rugir plutôt que respirer son cheval.

— Ma sœur ! ma sœur ! s'écrie-t-il. Ah ! j'arrive à temps.

— Cauvignac ! s'écrie Nanon. Eh bien, est-ce convenu ? m'attend-il ? partons-nous ?

Mais, au lieu de répondre, Cauvignac s'est lancé à bas de son cheval : il a saisi dans ses bras Nanon, qui le laisse faire avec l'immobile roideur des spectres et des fous. Cauvignac la dépose dans le carrosse, fait monter près d'elle Finette et Lombard, ferme la portière et saute sur son cheval. En vain la pauvre Nanon, revenue à elle, s'écrie et se débat.

— Ne la lâchez point, dit Cauvignac, pour rien au monde ne la lâchez. Barrabas, garde l'autre portière, et toi, cocher, si tu quittes le galop, je te fais sauter la cervelle.

Ces ordres sont si rapides, qu'il y a un moment d'hésitation ; la voiture est lente à s'ébranler, les valets tremblent, les chevaux hésitent à partir.

— Mais, hâtez-vous donc, mille diables ! vociféra Cauvignac, ils viennent, ils viennent !

En effet, dans le lointain on commençait à

entendre des pas de chevaux retentissant comme on entend le roulement d'un tonnerre qui va se rapprochant rapide et menaçant.

La peur est contagieuse. Le cocher, à la voix de Cauvignac, comprend que quelque grand danger menace, et saisit les rênes de ses chevaux.

— Où allons-nous? balbutie-t-il?

— A Bordeaux, à Bordeaux! crie Nanon de l'intérieur de la voiture.

— A Libourne, mille tonnerres! crie Cauvignac.

— Monsieur, les chevaux tomberont avant de faire seulement deux lieues.

— Je ne demande pas qu'ils en fassent tant! crie Cauvignac en les fouettant de son épée. Qu'ils arrivent jusqu'au poste de Ferguzon, c'est tout ce que je demande.

Et la lourde machine s'ébranle, part et roule avec une effroyable rapidité. Hommes et chevaux s'animent les uns les autres, les uns par des cris, les autres par des hennissements.

Nanon a essayé de réagir, de lutter, de sauter à bas de la voiture; mais elle a épuisé ses forces dans la lutte : elle est retombée en arrière sans force et épuisée; elle n'entend plus,

elle ne voit plus. A force de chercher Cauvignac dans ce pêle-mêle d'ombres fuyantes, le vertige la prend, elle ferme les yeux, jette un cri et reste froide dans les bras de sa femme de chambre.

Cauvignac a dépassé la portière de la voiture ; il a gagné la tête des chevaux. Son cheval laisse une traînée de feu sur le pavé de la route.

— A moi, Ferguzon ! à moi ! crie-t-il.

Et il entend comme un hourra dans le lointain.

— Enfer ! s'écrie Cauvignac, tu joues contre moi, mais je crois qu'aujourd'hui encore tu perdras. Ferguzon ! à moi ! Ferguzon !

Deux ou trois coups de feu retentissent par derrière, mais en avant on y répond par une décharge générale.

La voiture s'arrête, deux des chevaux sont tombés de fatigue, un troisième frappé d'une balle.

Ferguzon et ses hommes tombent sur les troupes de M. de la Rochefoucault : comme ils sont triples en nombre, les Bordelais, incapables de résister, tournent bride, et vainqueurs et vaincus, poursuivants et fuyards, pareils à

un nuage qu'emporte le vent, disparaissent dans la nuit.

Cauvignac reste seul avec les valets et Finette près de Nanon insensible.

Heureusement l'on n'était qu'à cent pas du village du Carbonblanc. Cauvignac prit Nanon dans ses bras jusqu'à la première maison du faubourg; là, après avoir donné l'ordre d'amener la voiture, il déposa sa sœur sur un lit, et tirant de sa poitrine un objet que Finette ne put distinguer, il le glissa dans la main crispée de la pauvre femme.

Le lendemain, en sortant de ce qu'elle prenait pour un rêve affreux, Nanon porta cette main à son visage, et quelque chose de soyeux et de parfumé caressa ses lèvres pâles.

C'était une boucle de cheveux de Canolles que Cauvignac avait héroïquement conquise au péril de sa vie sur les tigres bordelais.

XLV

Pendant huit jours et huit nuits, madame de Cambes demeura délirante et glacée sur le lit où on l'avait portée évanouie, après qu'elle eut appris l'affreuse nouvelle.

Ses femmes veillaient autour d'elle, mais c'était Pompée qui gardait la porte; seul, le vieux serviteur, s'agenouillant devant le lit de sa malheureuse maîtresse, pouvait réveiller en elle un éclair de raison.

Des visites nombreuses assiégeaient cette porte ; mais le fidèle écuyer, sévère en sa consigne comme un vieux soldat, défendait courageusement l'entrée, d'abord par la conviction qu'il avait que toute visite serait importune à sa maîtresse, puis, par l'ordre du médecin, qui redoutait pour madame de Cambes une trop forte émotion.

Chaque matin Lenet se présentait à la porte de la pauvre jeune femme, mais Lenet n'était pas plus reçu que les autres. Madame la princesse elle-même s'y présenta à son tour avec une grande suite un jour qu'elle venait de rendre visite à la mère du pauvre Richon, qui demeurait dans un faubourg de la ville. Le but de madame de Condé, outre l'intérêt qu'elle portait à la vicomtesse, était d'afficher une complète impartialité.

Elle se présenta donc pour jouer la souveraine ; mais Pompée lui fit respectueusement observer qu'il avait une consigne de laquelle il ne pouvait s'écarter ; que tous les hommes, même les ducs et les généraux, que toutes les femmes, même les princesses, étaient soumis à cette consigne, et madame de Condé bien plus encore qu'une autre, attendu qu'après ce qui

s'était passé, sa visite pourrait amener une crise terrible chez la malade.

La princesse, qui acquittait ou qui croyait acquitter un devoir, et qui ne demandait qu'à se retirer, ne se le fit pas redire à deux fois, et partit avec sa suite.

Le neuvième jour, Claire avait repris connaissance; on avait remarqué que, durant son délire, qui avait duré huit fois vingt-quatre heures, elle n'avait point cessé de pleurer; quoique ordinairement la fièvre sèche les larmes, les siennes avaient pour ainsi dire creusé un sillon sous sa paupière cerclée de rouge et de bleu pâle, comme celle de la sublime Vierge de Rubens.

Le neuvième jour, comme nous l'avons dit, au moment où on s'y attendait le moins, et comme on commençait à désespérer, la raison lui revint tout à coup, comme par enchantement : ses larmes tarirent, ses yeux se portèrent tout autour d'elle et s'arrêtèrent avec un sourire triste sur ses femmes, qui l'avaient si bien servie, et sur Pompée, qui l'avait si bien gardée; alors, elle demeura quelques heures muette et appuyée sur son coude, poursuivant d'un œil avide la même pensée, qui renaissait

plus vivace incessamment dans son intelligence régénérée.

Puis, tout à coup, sans s'inquiéter si ses forces répondaient à sa résolution :

— Qu'on m'habille! dit-elle.

Les femmes s'approchèrent stupéfaites et voulurent lui offrir quelques avis. Pompée fit trois pas dans la chambre, et joignit les mains comme pour l'implorer.

Cependant la vicomtesse répéta doucement, mais avec fermeté :

— J'ai dit que l'on m'habille, habillez-moi.

Les femmes s'apprêtèrent à obéir. Pompée s'inclina et sortit à reculons.

Hélas! ses joues roses et rebondies avaient fait place à la pâleur, à la maigreur des mourants : sa main, toujours belle et d'une forme charmante, se souleva diaphane et d'un blanc mat comme celui de l'ivoire sur sa poitrine, qui effaçait la blancheur de la batiste dans laquelle elle était enveloppée ; sous la peau couraient ses veines violacées, symptôme de l'épuisement causé par une longue souffrance. Les habits qu'elle avait quittés la veille pour ainsi dire, et qui avaient dessiné sa taille élégante, tombaient autour d'elle en longs et vas-

tes plis. On l'habilla comme elle le désirait, mais la toilette fut longue, car elle était si faible que trois fois elle faillit se trouver mal; puis, lorsqu'elle fut habillée, elle s'approcha d'une fenêtre. Mais soudain se reculant comme si la vue du ciel et de la ville l'eût effrayée, elle revint s'asseoir à une table, demanda une plume et de l'encre, et écrivit à madame la princesse pour lui demander la faveur d'une audience.

Dix minutes après que cette lettre eut été envoyée par Pompée à madame la princesse, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant l'hôtel, et presque aussitôt on annonça madame de Tourville.

— Est-ce bien vous, demanda-t-elle à madame la vicomtesse de Cambes, qui avez écrit à madame la princesse pour lui demander une audience?

— Oui, madame, répondit Claire; me la refuserait-elle?

— Oh! tout au contraire, chère enfant; car j'accours vous dire de sa part que vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'audience, et que vous pouvez entrer à toute heure du jour et de la nuit chez Son Altesse.

— Merci, madame, dit la vicomtesse, je vais profiter de la permission.

— Comment cela? s'écria madame de Tourville. Allez-vous donc sortir dans l'état où vous êtes?

— Rassurez-vous, madame, répondit la vicomtesse ; je me sens parfaitement bien.

— Et vous allez venir?...

— Dans un instant.

— Je vais prévenir Son Altesse de votre arrivée.

Et madame de Tourville sortit comme elle était entrée, après avoir fait à la vicomtesse une cérémonieuse révérence. La nouvelle de cette visite inattendue produisit, comme on le comprend bien, un grand effet dans cette petite cour ; la situation de la vicomtesse avait inspiré un intérêt aussi vif que général, car il s'en fallait de beaucoup que tout le monde approuvât la conduite de madame la princesse dans les dernières circonstances. La curiosité était donc à son comble : officiers, dames d'honneur, courtisans, garnissaient le cabinet de madame de Condé, ne pouvant croire à la visite promise, car, la veille encore, on avait présenté l'état de Claire comme presque désespéré.

Tout à coup on annonça madame la vicomtesse de Cambes.

Claire parut.

A l'aspect de cette figure pâle comme la cire, froide et immobile comme le marbre, et dont les yeux caves et bistrés n'avaient plus qu'une seule étincelle, dernier reflet des larmes qu'elle avait versées, un murmure douloureux s'éleva autour de la princesse.

Claire ne parut pas s'en apercevoir.

Lenet s'avança tout ému à sa rencontre et lui tendit la main.

Mais Claire, sans donner la sienne, fit un salut plein de noblesse à madame de Condé et s'avança vers elle, traversant toute la longueur de la salle d'une marche ferme, quoiqu'elle fût si pâle qu'à chaque pas on eût pu croire qu'elle allait tomber.

La princesse, fort agitée et fort pâle elle-même, vit s'avancer Claire avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi et n'eut point la force de cacher ce sentiment qui se peignait malgré elle sur son visage.

— Madame, dit la vicomtesse d'une voix grave, j'ai sollicité de Votre Altesse une audience qu'elle a bien voulu m'accorder, pour

lui demander en face de tous si, depuis que j'ai l'honneur de la servir, elle a été satisfaite de ma fidélité et de mon dévouement.

La princesse porta son mouchoir à ses lèvres et répondit en balbutiant :

— Sans doute, chère vicomtesse, en toute occasion j'ai eu à me louer de vous, et plus d'une fois je vous en ai exprimé ma reconnaissance.

— Ce témoignage est précieux pour moi, madame, répondit la vicomtesse, car il m'autorise à solliciter de Votre Altesse la faveur d'un congé.

— Comment ! s'écria la princesse, vous me quittez, Claire?

Claire salua respectueusement et se tut.

On voyait sur tous les visages la honte, le remords ou la douleur. Un silence funèbre planait sur l'assemblée.

— Mais pourquoi me quittez-vous? reprit la princesse.

— J'ai peu de jours à vivre, madame, répliqua la vicomtesse, et ce peu de jours je voudrais les employer à l'œuvre de mon salut.

— Claire, chère Claire, s'écria la princesse, mais réfléchissez donc...

— Madame, interrompit la vicomtesse, j'ai deux grâces à vous demander ; puis-je espérer que vous me les accorderez ?

— Oh ! parlez ! parlez ! s'écria madame de Condé, car je serai bien heureuse de faire quelque chose pour vous.

— Vous le pouvez, madame.

— Alors, quelles sont-elles ?

— La première, c'est la concession de l'abbaye de Sainte-Radegonde, vacante depuis la mort de madame de Montivy.

— Une abbaye à vous ! chère enfant ! mais vous n'y songez pas.

— La seconde, madame, continua Claire avec un léger tremblement dans la voix, c'est qu'il me soit permis de faire inhumer dans mon domaine de Cambes le corps de mon fiancé, M. le baron Raoul de Canolles, assassiné par les habitants de Bordeaux.

La princesse se détourna en étreignant son cœur d'une main défaillante. Le duc de la Rochefoucault pâlit et perdit contenance. Lenet ouvrit la porte de la salle et s'enfuit.

— Votre Altesse ne répond pas ? dit Claire ; refuse-t-elle ? j'ai peut-être demandé beaucoup ?

Madame de Condé n'eut que la force de faire

un mouvement de tête en signe d'assentiment, et elle tomba évanouie dans son fauteuil.

Claire se retourna comme eût fait une statue, et chacun ouvrant devant elle un large chemin, elle passa droite et impassible devant tous ces fronts courbés; et ce ne fut seulement que lorsqu'elle eut quitté la salle qu'on s'aperçut que nul n'avait songé à porter secours à madame de Condé.

Au bout de cinq minutes un carrosse roula lentement dans la cour : c'était la vicomtesse qui quittait Bordeaux.

— Que décide Votre Altesse? demanda la marquise de Tourville à madame de Condé lorsque celle-ci revint à elle.

— Que l'on obéisse à madame la vicomtesse de Cambes, pour l'accomplissement des deux désirs qu'elle a formés tout à l'heure, et qu'on la supplie de nous pardonner.

FIN.

